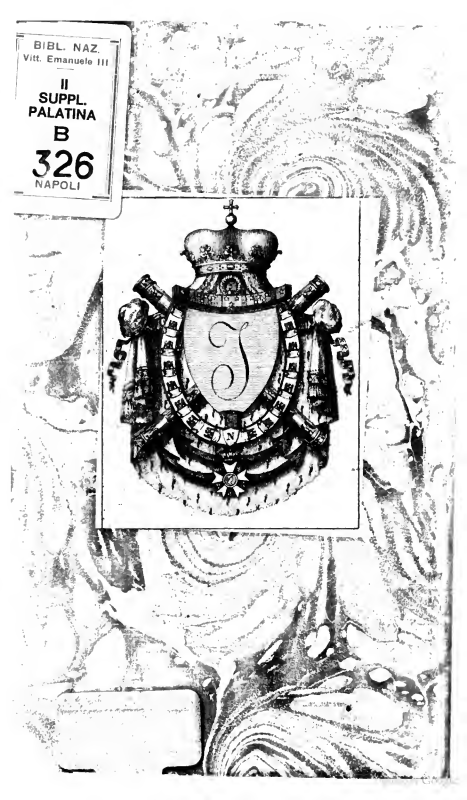



N



ŒUVRES

DE LUCIEN.

TOME CINQUIEME.

CE VOLUME CONTIENT:

ŒUVRES

DE LUCIEN,

TRADUITES DU GREC;

D'après une copie vérifiée et revue sur six Manuscrits de la Bibliothèque du Roi;

Avec des Notes historiques et littéraires, et des Remarques critiques sur le texte de cet Auteur.

TOME CINQUIEME.





A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVIII.

LE NAVIRE,

OU

LES SOUHAITS.

LYCINUS, TIMOLAUS, SAMIPPE ET ADIMANTE.

LYCINUS.

ET bien ! n'avois-je pas raison de dire, qu'un cadavre (1) gissant dans la plaine échapperoit plutôt à la vue des vautours, qu'un spectacle extraordinaire à la curiosité de Timolaus, fallût-il, pour le voir, courir tout d'une haleine d'ici jusqu'à Corinthe ? Que tu es passionné pour ces sortes d'objets ! que tu es alors actif !

TIMOLAUS.

Qu'y a-t-il de mieux à faire, Lycinus, lor qu'on est de loisir, et qu'on apprend qu'il vient d'aborder au Pirée un navire d'une grandeur considérable, ou plutôt énorme, un de ceux qui apportent d'Egypte en Italie la provision de bled ? Je crois même que Samippe

(1) Voici une de ces comparaisons qui révoltent un lecteur délicat, et qu'un traducteur ne peut changer sans porter atteinte au génie de son auteur. Cette idée qui nous blesse, n'avoit rien de choquant pour les Grecs.

et toi, vous n'êtes tous deux sortis de la ville que dans le dessein de venir voir ce navire.

LYCINUS.

Assurément ; et Adimante de Myrrhine (1) étoit avec nous : mais je ne sais où il est à présent : il se sera, sans doute, égaré dans la foule des spectateurs. Nous étions venus ensemble jusqu'au vaisseau ; et lorsque nous y sommes montés, c'étoit toi, Samippe, je pense, qui marchois le premier ; Adimante te suivoit, et moi je me tenois à lui (2). Comme il étoit nuds pieds (3), et que j'étois chaussé, il me conduisoit en me tenant par la main, lorsque nous montions l'échelle. Depuis ce moment je ne l'ai plus revu, ni dans le navire, ni après que nous en sommes descendus.

SAMIPPE.

Sais-tu bien, Lycinus, à quel endroit

(1) Bourgade, ou dême de l'Attique, de la tribu de Pandion.

(2) Le grec ajoute : *des deux mains.*

(3) Cet usage peut encore blesser notre délicatesse : habitans d'un pays froid et d'une ville fangeuse, nous ne concevons pas que d'honnêtes gens puissent aller nuds pieds. Cette coutume est cependant attestée par une foule d'écrivains. Je ne citerai que ce que Platon fait dire à *Phædre* dans le Dialogue qui porte ce nom, *page 229*, édition d'Henri Etienne. εἰς καιρὸν, ὡς ἔοικεν, ἀνυπόδητος ὢν ἔτυχον· σὺ μὲν γὰρ δὴ (Σώκρατες) ἀεί, *c'est fort à propos, il me semble, que je suis aujourd'hui sans chaussure. Pour vous, Socrate, votre coutume est toujours d'aller nuds pieds.*

Adimante nous aura quittés? C'est, je crois, lorsque nous avons vu sortir de la chambre du vaisseau ce beau jeune homme, revêtu d'une robe blanche de lin, et dont la chevelure relevée parderrière, retombe séparée sur les deux côtés du front. Si je connois bien mon Adimante, à la vue d'un objet si agréable, il aura bientôt dit adieu (1) au constructeur Egyptien qui nous expliquoit les détails du vaisseau, pour aller pleurer, selon sa coutume, auprès de cet aimable enfant: car Adimante est toujours prêt à verser des larmes d'amour.

LYCINUS.

Cependant, Samippe, ce jeune homme ne m'a pas paru si beau, pour qu'Adimante ait pu être vivement frappé de ses charmes, lui que suivent dans Athènes tant de beaux garçons, tous de condition libre, d'un babil agréable, qui sentent le gymnase, et auprès desquels on peut verser des larmes sans en rougir. Pour celui-ci, outre qu'il a le teint basané, les lèvres saillantes et les jambes trop menues, il parle de la gorge (2), d'un seul trait, et

(1) A la lettre : *ayant dit un long réjouissez-vous; μακρὰ χαίρειν φράσας.*

(2) J'ai adopté l'explication que Gesner donne de ces mots *καὶ ἐφθέγγετο ἐπισεσυρμένον τι καὶ συνεχὲς, il parloit quelque chose de tiré* (de la gorge) *et de continuel.* Ces derniers mots *καὶ συνεχὲς*, indiquent que cet étranger ne coupoit pas ses phrases en parlant, et ne faisoit pas sentir le sens de chaque membre par les repos nécessaires.

avec volubilité. Son langage est grec, à la vérité ; mais il a la prononciation et l'accent de son pays. D'ailleurs sa chevelure tressée parderrière, dit assez qu'il n'est pas de condition libre.

TIMOLAUS.

Cette chevelure, Lycinus, est précisément la marque de noblesse chez les Egytiens. Tous les enfans de famille, en ce pays, portent leurs cheveux tressés, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de puberté. Nos ancêtres qui croyoient, au contraire, qu'il convenoit à des vieillards de porter une belle chevelure, en relevoient la tresse (1) sous une cigale d'or qui servoit à la contenir.

SAMIPPE.

Tu nous rappelles fort à propos, Timolaus,

(1) Κρωβύλος, que je traduis par *tresse*, est interprété par Suidas *πλέγμα τριχῶν εἰς ὀξὺ λῆγον*, *tresse de cheveux terminée en pointe.* Cette définition est empruntée du scholiaste de Thucydide, sur le *liv. 1, n°. 6.* Il nous apprend que cette tresse, dont l'extrémité pointue se séparoit en deux, s'appelloit *κρωβύλος* chez les hommes, *κόρυμβος* chez les femmes ; celle des enfans portoit le nom de *σκορπίος.* Le même scholiaste prétend que les Athéniens adoptèrent pour cet usage une figure de cigale, comme un emblême de leur goût pour la musique, parce que cet insecte est chanteur, ou pour désigner qu'ils étoient *autochtones ;* car ils croyoient que la cigale étoit produite par la terre. Consultez encore sur le *κρωβύλος*, Ducker sur *Thucydide 1, 6 ;* et le scholiaste d'Aristophane, *Nuées, v. 980*, où au lieu de *κρωβανὑς*, vous lirez *κρωβύλυς.*

l'histoire de Thucydide et ce qu'il dit dans sa préface sur notre ancien luxe, qu'il retrouve (1)

(1) J'ajoute ces mots, *qu'il retrouve*, pour mieux déterminer le sens de ceux-ci, *ἐν τοῖς Ἴωσι*, qui semblent avoir embarrassé Gesner, et qu'il a mal rendus, ce me semble, par *ubi et de Ionibus.* Il y a dans la phrase grecque une ellipse du verbe *εἶναι*, ellipse très-commune. La construction pleine est *ἃ εἶπεν εἶναι ἐν τοῖς Ἴωσι*, *qu'il dit être chez les Ioniens.* Le passage de Thucydide, dont il est ici question, est au premier livre, *n°. 6*, édition de Ducker. Une exposition fidelle de ce passage va prouver que celui de Lucien doit être expliqué comme je le fais ici. L'historien, après avoir observé qu'autrefois tous les Grecs portoient les armes, même en temps de paix, parce que les villes n'étoient pas fortifiées, ajoute : *les Athéniens furent les premiers qui déposèrent les armes pour embrasser un genre de vie paisible et voluptueux..... Il n'y a pas encore long-temps que les citoyens les plus distingués ont cessé, par délicatesse, de porter des robes de lin, et de relever sur leur tête la tresse de leur chevelure, sous un lien de cigales d'or ; d'où ce costume a long-temps prévalu chez les anciens habitans de l'Ionie, à cause de l'affinité qu'ils ont avec les peuples de l'Attique.* On voit, d'après ce passage, que Thucydide retrouve l'ancien luxe des Athéniens chez les peuples de l'Ionie, et que Gesner a fait un contre-sens dans sa version latine, en traduisant *ubi et de Ionibus.* Les Ioniens étoient une colonie de l'Attique ; et quand leur ancien costume, décrit par Thucydide, ne le prouveroit pas, il en reste encore un témoignage manifeste dans le langage de ces Grecs Asiatiques, qui ont conservé une infinité d'inflexions qui appartiennent à l'ancien dialecte Attique. Voilà pourquoi on trouve dans les écrits d'Homère une foule de formes Athéniennes ; c'est qu'il a parlé l'ancien langage de l'Ionie, et non, comme le croient mal à propos quelques personnes, parce que les poëtes ont le privilège de puiser indifféremment dans tous les dialectes. Je ne puis m'empêcher de remarquer encore ici que Lucien semble avoir pris l'expression de Thucydide *οἱ πρεσβύτεροι*, dans le sens

A 3

chez les Ioniens, dès le temps auquel ils firent émigration.

LYCINUS.

Ah! je me rappelle à présent à quel endroit Adimante nous a quittés. C'est lorsque nous nous sommes arrêtés quelque temps auprès du mât, occupés à considérer et à compter les peaux ajoutées les unes aux autres (1); et pendant que nous regardions avec étonnement ce matelot monter le long des cordages, et courir hardiment sur l'antenne, au haut du mât, en se tenant aux cables qui la gouvernent (2).

SAMIPPE.

Tu as raison (3). Mais que faut-il que nous fassions? Attendrons-nous Adimante ici? Ou

de *vieillards*. Cependant je crois que dans l'historien, ces mots doivent s'entendre des *citoyens les plus distingués*.

(1) Le grec dit à la lettre : *comptant les additions des peaux*, *ἀριθμοῦντες τῶν βυρσῶν τὰς ἐπιβολάς*; ce que Gesner traduit d'une manière inintelligible : *numerantes conjectus telorum in coriis*. Les anciens composoient avec des peaux les voiles des vaisseaux. Compter le nombre des peaux qui composent une voile, c'est en quelque sorte en mesurer la grandeur. Cette explication simple est celle de Scheffer dans sa dissertation *de Milit. nav. liv. II, chap. 5, page 145*. J'ai cru devoir la préférer.

(2) Κεροίακες sont les cordages qui servent à faire agir l'antenne, et qui lui tiennent lieu de gouvernail, ainsi que l'exprime ce nom très-bien expliqué par Scheffer, *de nav. mil., liv. II, chap. 5*.

(3) Je lis *εὖ λέγεις*, avec le manuscrit du roi, 2956. Les éditions portent *εὖγε λέγεις*.

voulez-vous que je retourne le chercher sur le vaisseau?

TIMOLAUS.

Non. Continuons plutôt notre marche. Il est vraisemblable que ne pouvant nous retrouver, il se sera hâté de remonter à la ville, où il nous aura devancés. D'ailleurs Adimante connoît le chemin, et il n'y a pas lieu de craindre qu'il se perde, parce que nous l'aurons quitté.

LYCINUS.

Il est vrai; mais considérez qu'il ne seroit pas honnête de nous en aller, et d'abandonner ainsi un ami. Marchons cependant, si tel est l'avis de Samippe.

SAMIPPE.

Oui, j'en suis d'avis. Peut-être trouverons-nous encore quelque Palæstre ouverte (1). Mais parlons un peu de ce navire (2). Quel bâtiment! Le patron (3) m'a dit qu'il portoit

(1) Les anciens aimoient à s'assembler dans les Gymnases, autrement appellés Palæstres, pour y goûter le plaisir de la conversation.

(2) Cette formule *μεταξὺ τῶν λόγων*, qui signifie ordinairement *tout en causant, pendant que nous parlons*, me paroît devoir être rendue ici par ces mots: *soit dit manière de conversation.*

(3) Je ne fais aucune difficulté de lire avec Hasæus, *Ναυκλῆρος*, *le patron du navire*, au lieu de *Ναυπηγὸς*, *le constructeur.* Il est parlé plus bas de ce Patron, comme de celu avec leque Samippe a conversé.

cent coudées de longueur ; sa largeur surpasse la quatrième partie de cette mesure ; et depuis le pont jusqu'au fond de cale et à la sentine, où se trouve sa plus grande profondeur, il a vingt-neuf coudées. D'ailleurs, quel mât considérable ! et quelle antenne il soutient ! par quel câble il est retenu ! Vous avez remarqué comme sa pouppe, revêtue d'un chenisque doré (1), s'élève par une courbure insensible. La proue, vis-à-vis, croît en même proportion ; elle se prolonge en avant, et porte des deux côtés la déesse Isis, qui a donné son nom à ce vaisseau. Le reste de ses ornemens, les peintures, les flammes brillantes (2) qui décorent le mât, sur-tout les ancres, les cabestans (3), les tourniquets, les chambres

(1) *Voyez* au sujet du *Chénisque*, notre remarque sur le *Jupiter le tragique*, *tome III*, *page 305*.

(2) Il est bien difficile de fixer d'une manière précise le sens de ces mots, *τοῦ ἱστίου τὸ παράσειον*. Le Scholiaste les interprète par *τὸν καρχήσιον*. On donnoit ce nom et celui de *ἠλακάτη*, *le fuseau*, à la partie du mât qui s'élevoit au-dessus de l'antenne, et se terminoit en pointe. L'épithète de *πυραυγὲς*, *couleur de feu*, que Lucien lui donne, indique que l'on peignoit en rouge cette extrémité du mât ; mais cette couleur étendue sur une surface très-étroite devoit être peu remarquable. Je pense qu'il est plus naturel de penser que les anciens attachoient au haut de leur mât des banderolles de couleur, semblables à celles que nos marins appellent *des flammes*. Comme elles sont dans un mouvement continuel, on les a justement nommées *παράσειον*, sous-entendu *μέρος*, *partie mobile du haut du mât*.

(3) Ce que je rends ici par cabestans, est appellé en grec *στροφεῖα*, *machines à tourner*, parce que, vrai-

pratiquées auprès de la pouppe, tout m'en paroît également admirable. On pourroit comparer à une armée la multitude innombrable de ses matelots (1). On dit que ce vaisseau porte autant de grain qu'il en faudroit pour nourrir pendant une année entière tous les habitans de l'Attique. Et c'est un petit vieillard qui conserve et conduit cette masse énorme, en tournant avec une perche assez mince des gouvernails (2) aussi considérables! On me l'a montré, c'est un homme chauve sur le sommet de la tête (3), à cheveux crépus, et qui, je crois, s'appelle Héron.

TIMOLAUS.

Les passagers le disent singuliérement habile dans son art. Il connoît mieux la mer que Protée lui-même. Vous avez sans doute appris de quelle manière il a conduit ici ce navire, tout ce que l'équipage a eu à souffrir pendant la navigation, et comme l'astre *des Dioscures* les a sauvés?

semblablement, on les employoit pour lever les ancres, en roulant le cable autour d'un cabestan.

(1) Pour donner une idée de la grandeur des vaisseaux anciens, Gesner remarque que dans le *Panégyrique de Trajan*, par Pline le jeune, il est parlé d'un navire de transport chargé de bled, qui portoit deux cens soixante-seize hommes d'équipage.

(2) Nous avons déja remarqué sur le Toxaris, *tome III*, que les vaisseaux des anciens avoient plusieurs gouvernails.

(3) Lisez *ἀναφαλαντίας τις, οὖλος*. Le mot *τις* manque dans les éditions. Je l'ai tiré du manuscrit du roi 2956.

LYCINUS.

Non, Timolaus ; mais nous l'apprendrons volontiers.

TIMOLAUS.

Le Patron du vaisseau m'en a fait lui-même le récit. C'est un homme fort honnête, et qui cause assez bien. Il m'a dit, qu'ayant levé l'ancre de Pharos (1), par un vent modéré, ils avoient découvert le septième jour le promontoire d'Acamas (2). Ensuite le Zéphyr s'étant élevé contraire, ils avoient dérivé (3), par une marche oblique, jusqu'à Sidon. En quittant ce port, ils furent accueillis (4) d'une tempête considérable, et ce ne fut que le dixième jour, qu'après avoir passé par Aulon (5), ils arrivèrent aux isles Chélidonnées,

(1) Petite isle voisine d'Alexandrie. C'est dans cette isle qu'étoit construite la fameuse tour qui servoit de Phare, et dont Sostrate, fils de Dexiphane, avoit été l'architecte.

(2) Le promontoire d'Acamas est situé sur la côte occidentale de l'isle de Chypre. Les Italiens l'appellent aujourd'hui *capo di san Piphano. Paulmier de Grentménil.*

(3) A la lettre : *ils avoient été déportés obliquement.*

(4) Je trouve ici dans le manuscrit du roi, 2956, une leçon précieuse, *ἐκεῖθεν δὲ χειμῶνι μεγάλῳ περιπεσόντας*. Ce dernier mot, qui manque dans les éditions, éclaircit infiniment la phrase, qui, avant, étoit peu louche.

(5) Voyez si Aulon, dont parle ici Lucien, n'est pas le même que *ἀυλὼν βασιλικὸς, le canal royal*, dont parle Strabon dans sa description de la Syrie, *page 520*, édition de Casaubon.

où peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous submergés par la violence des flots. Je connois le passage des Chélidonnées pour l'avoir traversé moi-même. Je sais avec quelle force les flots s'y soulèvent, sur-tout lorsque le vent de Libye, joint à celui du couchant (1), souffle sur ces parages. C'est précisément à cet endroit que la mer de Pamphilie se sépare de celle de Lycie (2); et le flot poussé par plusieurs courans, vient se briser sur le promontoire hérissé de rochers escarpés. L'onde qui les frappe les aiguise sans cesse, et souvent la vague s'élève à la hauteur du rocher.

Une pareille tempête les surprit en cet endroit, à ce que m'a dit le Patron, et pendant une nuit extrêmement obscure. Heureusement, les dieux sensibles à leurs cris douloureux, leur firent découvrir sur les côtes de Lycie un phanal, à la faveur duquel ils reconnurent leur situation. Bientôt un astre brillant, l'un des Dioscures, vint s'asseoir sur le haut du

(1) Il me paroît indispensable de lire *ὁπόταν ἐπιλάβῃ καὶ τὸν Νότον*, *lorsqu'il prend avec lui le Notus.* Pourquoi ce génitif *τοῦ Νότου ?*

(2) La traduction latine est ici fort plaisante : *post hoc enim evenire solet ut à Lycio mari dividatur Pamphylium.* Après cela, il *a coutume d'arriver* que la mer de Pamphilie se sépare de celle de Lycie. Ne sembleroit-il pas que cela n'arrive pas toujours ? Le traducteur n'a pas saisi le sens du verbe *συμβαίνει*, qui ne signifie point *a coutume d'arriver.* Traduire ainsi, n'est-ce pas insulter aux lecteurs, et abuser de la jeunesse, entre les mains de qui on remet de pareilles traductions ?

mât (1), et dirigea sur la gauche, en pleine mer, le vaisseau déja emporté contre les écueils. De ce moment, écartés de leur véritable route, ils ont fait voile à travers la mer Ægée; et louvoyant (2) contre les vents Etésiens qui leur étoient contraires, ils sont abordés hier au Pirée, soixante-dix jours après leur départ d'Egypte. Vous voyez combien ils ont été forcés de descendre, puisqu'ils auroient dû ranger la Crète sur leur droite, doubler le promontoire de Malée, et se trouver en un instant en Italie.

LYCINUS.

Par Jupiter! et tu nous peins comme un pilote admirable, ce Héron aussi vieux que Nérée, et qui s'écarte à ce point de sa route?.... Mais, que vois-je? N'est-ce pas-là Adimante?

TIMOLAUS.

Oui vraiment; c'est Adimante lui-même.

(1) Cette apparition d'un astre, ou plutôt d'un feu électrique, qui s'élève de la mer, annonce le retour du calme. Ce que nos marins appellent *le feu S. Elme*, les matelots de l'antiquité le nommoient *Castor et Pollux* quand ils en voyoient deux à la fois, ou *Hélène* quand ils n'en voyoient qu'un seul. *Voyez* le commencement du traité sur les *gens de lettres qui se mettent aux gages des grands*, *page* 139.

(2) Telle est la véritable signification du terme grec *πλαγιάζοντας*, *allant de côté.* Le manuscrit 2956, porte *πλησιάζοντας*; mais c'est une faute.

Appellons-le. Adimante, Adimante. C'est toi que j'appelle, habitant de Mirrhine, fils de Strobichus (1).

LYCINUS.

Il faut de deux choses (2) l'une, ou qu'il soit fâché contre nous, ou qu'il soit sourd : car c'est Adimante, c'est lui-même ; je le vois bien distinctement. Voilà son manteau, sa démarche, sa tête rasée jusqu'à la peau. Mais doublons le pas, afin de le joindre.... A moins qu'on ne te prenne par l'habit, et qu'on ne t'oblige à te retourner, Adimante, tu ne nous entendras donc pas t'appeller ? Eh quoi ! tu as l'air d'être enseveli dans des réflexions profondes, et de rouler dans ta tête quelque affaire importante.

ADIMANTE.

Non, Lycinus, ce n'est rien de bien grave ; mais une idée assez nouvelle qui m'est venue en me promenant, m'empêchoit de vous entendre ; elle m'absorboit, et j'étois entiérement occupé à la considérer.

LYCINUS.

Et quelle est-elle ? Tu ne balanceras pas à

(1) Le manuscrit 2956, lit στρομβίχου, au lieu de στροβίχου. Je ne sais lequel des deux est préférable.

(2) Le même manuscrit restitue un atticisme à Lucien, et lit δυεῖν, ainsi que l'édition de Florence.

nous en faire part, sans doute, à moins que ce ne soit quelque secret : toutefois nous sommes initiés, tu le sais, et nous avons appris à nous taire (1).

ADIMANTE.

Mais.... en vérité, j'aurois honte de vous la découvrir, tant cette idée vous paroîtra puérile.

LYCINUS.

Seroit-ce quelque mystère d'amour ? Tu ne parlerois pas à des profanes, mais à des hommes initiés à la plus grande clarté de son flambeau.

ADIMANTE.

Ce n'est rien de semblable, mon cher. Je me créois en imagination des richesses considérables, je me formois ce que le peuple appelle une isle fortunée imaginaire ; déja même j'étois parvenu au plus haut degré d'opulence et de félicité, lorsque vous êtes survenus tout-à-coup.

LYCINUS.

Eh bien ! nous ne manquerons pas de te dire ce proverbe si usité : *Mercure est com-*

(1) Au lieu de στέγειν, deux manuscrits portent σεγ ἂν, sans doute pour σιγᾷν. Cependant στέγειν forme un très-bon sens ; et je ne conseillerois pas de le changer sans l'autorité d'un bon manuscrit.

mun (1). Dépose donc tes trésors au milieu de nous. Il est juste que les amis d'Adimante aient part à sa félicité.

ADIMANTE.

Je vous ai quittés presqu'au moment où nous sommes montés sur le vaisseau, après t'avoir mis en sûreté, brave Lycinus; et tandis que je m'occupois à mesurer l'épaisseur (2) de l'ancre, vous êtes disparus, je ne sais comment. Pour moi, après avoir tout examiné, je demandai à l'un des matelots, combien ce navire pouvoit ordinairement rapporter chaque année à son maître. *Douze talens Attiques*, me répondit-il, *à compter au plus bas.* Sur cette réponse, je m'en allai, me disant à moi-même, si quelque divinité propice me rendoit tout-à-coup propriétaire de ce navire, que je vivrois heureux! Je ferois du bien à tous mes amis; quelquefois je m'embarquerois sur mon vaisseau, le plus souvent j'enverrois mes esclaves à ma place. Avec ces douze talens, je m'étois déja construit une maison dans une situation agréable et commode, un peu au-dessus du Pœcile; car j'avois abandonné ma demeure paternelle sur les bords de l'Ilissus. J'achetois des habits magnifiques,

(1) *Voyez* la fable de Phèdre, intitulée: *Duo Calvi.* Le sens de ce proverbe rentre dans celui qu'emploient encore les écoliers, *j'en retiens ma part.*

(2) Je suis le manuscrit 2956, qui lit πάχος avec l'édition de Florence.

des chars, des chevaux. Dans ce moment même je m'embarquois sur mon navire ; tous les passagers me regardoient comme le plus heureux des mortels ; les matelots me respectoient à l'égal d'un monarque. J'étois occupé à disposer mon vaisseau à faire voile ; et déja je voyois le port s'éloigner de moi, lorsque tu es survenu, Lycinus, et à l'instant tu as coulé à fond toutes mes richesses, tu as fait chavirer mon navire, qui voguoit heureusement au gré de mes vœux et d'un vent favorable (1).

LYCINUS.

Eh bien ! illustre Adimante, il faut t'emparer de moi, me traîner au tribunal du Général de la mer, comme un pirate, un forban qui t'a causé un naufrage aussi considérable, et cela sur terre, entre le Pirée et la ville. Mais plutôt, considère avec quelle magnificence je vais te consoler de la perte de ta fortune (2). Possède, si tu le veux, cinq navires des plus beaux et des plus considérables de l'Egypte ; et ce qu'il y a de plus avantageux, que tous ces navires ne puissent jamais couler à fond. Je veux même que tous les ans chacun te

(1) Le grec dit : *au gré du vent favorable de mes vœux.* Métaphore hardie, que je regrette de n'avoir pu faire passer dans ma traduction. Du moins elle ne sera pas perdue pour le lecteur françois.

(2) Le grec dit : *considère comme je consolerai ton accident* ; encore πταῖσμα signifie-t-il *un faux pas fait en heurtant.*

rapporte

rapporte de ce pays cinq charges de bled. Je sais bien que ta conduite envers nous, illustre patron de vaisseau, n'en sera que plus insupportable ; car lorsque tu ne possédois encore qu'un seul navire, tu faisois semblant de ne pas nous entendre t'appeller à grands cris ; et si outre ce navire, tu deviens le maître de cinq autres, tous à trois voiles, et impérissables, il est certain que tu ne voudras plus regarder tes amis. N'importe ; vogue, heureux mortel, au gré de tes desirs : pour nous, nous allons nous asseoir dans le Pirée, et demander aux navigateurs qui arrivent de l'Egypte ou de l'Italie, si quelqu'un d'eux a vu (1) le grand vaisseau d'Adimante nommé l'Isis.

ADIMANTE.

Voilà précisément, Lycinus, ce qui me faisoit balancer à te découvrir l'idée dont j'étois occupé. Je savois bien que je serois aussi-tôt l'objet de tes ris, et que tu te moquerois de mon souhait. Cela étant, je vais m'arrêter un moment ici : j'attendrai que vous ayez fait quelques pas en avant, pour me rembarquer de nouveau sur mon navire ; car j'aime beaucoup mieux être réduit à converser avec des matelots, que de me voir exposé à vos railleries continuelles.

(1) *Εἴ τις εἶδεν*, selon le manuscrit du roi 2956 ; leçon que je préfère à celle des éditions, *εἴ τις οἶδεν*, *si quelqu'un connoît.*

LYCINUS.

N'en fais rien ; car nous resterions aussi pour nous embarquer avec toi.

ADIMANTE.

Oh ! je retirerai l'échelle dès que je serai monté.

LYCINUS.

Et bien, nous irons te joindre à la nage. N'imagine pas qu'il te sera facile de posséder des navires de cette grandeur, sans les avoir achetés, ou sans avoir pris la peine de les construire, et que nous, nous ne pourrons pas obtenir des Dieux la force de nager sans fatigue pendant des stades entières. Cependant, il y a quelque temps que pour nous rendre dans l'isle d'Ægine, à la fête de la déesse des Carrefours (1), nous traversions la mer dans une petite barque, moyennant quatre oboles : nous étions tous amis, et tu ne te fâchois pas alors de nous voir naviguer avec toi. A présent tu te mets en colère, si nous voulons monter sur ton vaisseau : tu menaces de retirer l'échelle dès que tu y seras entré.

Te voilà bien fier, au moins (2), Adimante ;

(1) Hécate.

(2) Ὑπερμαζᾷν, *se rassasier de gâteaux*, se dit des pauvres qui ont fait fortune, et qui deviennent dédaigneux. *Voyez* Pollux, *Onomasticon*, *liv. VII*, *segm. 23* ; Hesychius interprète ὑπερμαζᾷ par ὑπερτρυφᾷ ; telle

et tu ne craches pas dans ton sein (1) ? Tu oublies qui tu es, depuis que tu possèdes un navire. C'est ta maison bâtie dans un des plus beaux quartiers de la ville, ce sont tes nombreux valets qui te rendent si orgueilleux. Lorsque tu iras en Egypte, souviens-toi, je t'en supplie au nom de ton Isis, de nous rapporter de ces petits poissons salés du Nil, des parfums de Canope, une Ibis de Memphis, et même, si ton vaisseau peut la porter, une des pyramides.

TIMOLAUS.

Allons, c'est assez plaisanter, Lycinus. Vois comme tu as fait rougir Adimante, par le torrent de plaisanteries dont tu as inondé son vaisseau : il est rempli jusqu'aux bords ; il ne peut plus résister à ce débordement. Mais

est aussi l'explication de Suidas. Remarquez ici la signification de la particule γε, *au moins*, *du moins*. Quelques grammairiens la mettent gravement au nombre des *particules explétives*, c'est-à-dire, *de pur remplissage*. Il est bon de prévenir les jeunes gens, que l'autorité de ces grammairiens pourroit séduire, qu'il n'y a point de particules explétives en grec, ni dans aucune langue, attendu qu'on ne parle pas pour ne rien dire, quoi que souvent on dise des riens.

(1) Comme les gens délicats vont ici froncer le sourcil ! j'en suis fâché. Cet usage, qui sûrement n'est pas fort noble, ni fort propre, étoit celui des Grecs. Lorsqu'ils parloient trop avantageusement d'eux-mêmes, pour appaiser la déesse Adrastie, ou prévenir sa vengeance, ils crachoient dans leur sein. *Voyez* la *remarque 2 de la page 196 du tome II*, et ne jugeons point des mœurs des anciens d'après les nôtres.

puisqu'il nous reste encore bien du chemin à faire pour arriver à la ville, partageons-le en quatre portions, et pendant les stades qui seront assignées à chacun (1), nous formerons tour-à-tour des souhaits, et nous demanderons aux Dieux tout ce qui nous plaira. Par ce moyen nous nous appercevrons moins de la fatigue, et nous goûterons en même temps quelque plaisir en nous plongeant volontairement dans un rêve agréable qui nous comblera de toutes sortes de félicités au gré de nos desirs. Chacun sera maître de donner à son souhait toute l'étendue qui lui plaira; et nous supposerons toujours les Dieux prêts à combler tous nos vœux, quelque impossibles qu'ils soient par leur nature. Mais le point essentiel, ce sera de déclarer quel est le meilleur emploi que l'on feroit de ses richesses, et de ce que l'on aura souhaité. On fera connoître par-là, quel on seroit si l'on devenoit riche.

SAMIPPE.

A merveilles, Timolaus! J'adopte ton idée; et quand le moment en sera venu, je sou-

(1) Il y avoit du Pirée jusqu'à la ville trente-cinq stades, suivant *Phavorinus* dans son lexique, au mot *πειραῖος*; et quarante, suivant Diogène de Laërce, *page 138*. C'est donc dix stades pour chaque interlocuteur; mais les trois premiers, comme on le verra par la suite, absorbèrent la portion réservée à Lycinus. *Moïse Dusoul.*

haiterai.... (1) tout ce que bon me sémblera. Il ne faut pas demander à Adimante s'il y consent, lui qui a déja un pied dans son vaisseau; mais il faut que ce projet plaise également à Lycinus.

LYCINUS.

Ah ! volontiers : soyons riches, puisque tel est votre desir ; je ne veux pas qu'on me croie jaloux de la félicité commune.

ADIMANTE.

Qui commencera le premier ?

LYCINUS.

Toi-même, Adimante, puis Samippe, ensuite Timolaus : et moi, pendant le demi-stade assez court, qui est vis-à-vis le Dipyle (2), j'essaierai de faire aussi des souhaits, et je m'en acquitterai le plus briévement qu'il me sera possible.

ADIMANTE.

Et bien ! je n'abandonne pas même actuel-

(1) Samippe, jeune homme plein de vivacité, dévoré d'ambition, comme on le verra bientôt, est sur le point de nommer l'objet de ses souhaits : c'est par réflexion qu'il s'arrête, et dit, *ce que bon me semblera.* Voilà pourquoi je marque une suspension entre ces mots *εὔχομαι...... ἅπερ ἂν δοκῇ*, autrement ces derniers mots n'auroient aucun sel.

(2) Porte d'Athènes, appellée autrefois porte Thriasienne. Plutarque, *vie de Périclès, page 651*, édition de Réiske.

lement mon navire ; mais puisque j'en ai la permission, je le mesure sur l'étendue de mes vœux. Que Mercure, qui préside aux gains, nous soit propice à tous. Le vaisseau donc, et tout ce qu'il contient est à moi, la charge, les marchands, les femmes, les matelots, enfin toute autre possession agréable, s'il y en a quelqu'une.

SAMIPPE.

Tu oublies de te posséder toi-même dans ton navire (1).

ADIMANTE.

Tu veux parler de ce jeune garçon à longue chevelure. Je veux qu'il m'appartienne aussi. Tout le froment qui est dans le navire deviendra de l'or monnoyé, chaque grain sera une Darique.

LYCINUS.

Quel est donc ce souhait, Adimante ? Ton vaisseau va dans l'instant couler à fond : le poids du froment est bien différent de celui d'une égale quantité de pièces d'or.

ADIMANTE.

Ah ! trèves de jalousie, Lycinus. Quand

(1) Je ne puis encore m'empêcher d'avertir que la traduction latine fait ici un contre-sens, *oblivisceris te in navi esse. Tu oublies que tu es dans ton navire.*

ce sera ton tour de former des vœux, possède, si tu le veux, ce mont Parnèthe, totalement changé en or, et je ne dirai mot.

LYCINUS.

Mais, c'est pour ta propre sûreté que je te fais cette observation. Je crains que nous périssions tous avec ton or. Notre perte (1), seroit peut-être de peu de conséquence; mais ce beau garçon! il va être noyé, le pauvre enfant, faute de savoir nager!

TIMOLAUS.

Rassure-toi, Lycinus; les dauphins plongeront sous lui, et le porteront sur le rivage. Crois-tu donc qu'un joueur de cithare (2) ait été sauvé par ces poissons, pour prix de son chant mélodieux, que le corps d'un enfant noyé (3) ait été porté de la même manière sur l'Isthme de Corinthe, et que le nouvel esclave d'Adimante ne trouvera pas quelque dauphin amoureux?

ADIMANTE.

Et toi aussi, Timolaus, tu suis l'exemple

(1) Je lis comme Gesner ἡμέτερα, au lieu de ὑμέτερα.

(2) Arion.

(3) Mélicerte, mis au rang des Dieux marins sous le nom de Palémon. Sisyphe, alors roi de Corinthe, institua les jeux Isthmiques en son honneur.

de Lycinus : tu combles la mesure de ses railleries. C'est toi cependant qui as introduit ce sujet de conversation.

TIMOLAUS.

C'est qu'il vaudroit mieux donner plus de vraisemblance à ton vœu, et trouver quelque trésor sous ton lit. Tu serois moins embarrassé pour transporter l'or de ton vaisseau dans la ville.

ADIMANTE.

Tu as raison. Que je trouve donc un trésor de mille médimnes d'or monnoyé, enfoui (1) sous le Mercure de pierre qui est dans notre cour. Aussi-tôt, suivant le précepte d'Hésiode (2), je commence par me loger dans une maison des plus magnifiques ; j'ai déja acheté tout le territoire d'Athènes (à l'exception du thym et des pierres (3),) toute la

(1) Le manuscrit 2956, et celui numéroté 2959, lisent *καὶ ἄνορ ὀρύχθω.* Le *καὶ* n'est pas dans les éditions. Dusoul pense que Lucien fait ici allusion au trésor que trouva dans sa maison le père d'Hérode Atticus.

(2) Hésiode, *Opéra*, *v.* 405, veut qu'on commence par acquérir une maison, une femme et un bœuf de labour :

Οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκά τε, βοῦν τ' ἀροτῆρα.

Je pense avec Dusoul qu'il faut lire Οἶκον dans Lucien, au lieu d'Οἶκος.

(3) L'Attique en produisoit beaucoup, ensorte qu'Adimante n'a pas besoin de s'en réserver la possession.

partie d'Eleusine qui est située sur le bord de la mer, un petit espace autour de l'Isthme pour y voir les jeux, si quelquefois il me prend fantaisie d'y assister, la plaine de Sicyone, et en général toutes les contrées ombragées d'arbres, arrosées de ruisseaux, tous les terreins fertiles qui se trouvent en Grèce: de ce moment ils appartiennent à Adimante. Il me faut en outre de la vaisselle d'or (1) pour mes repas, et des coupes qui ne soient pas légères comme celles d'Echécratès; mais qui pèsent chacune deux talens.

LYCINUS.

Et comment l'échanson pourra-t-il présenter

Cette plaisanterie nous paroît d'un assez mauvais goût; mais encore vaut-elle mieux que la leçon que l'on trouve dans les éditions *πλὴν ὅσα Ἰσθμοῖ καὶ πυθοῖ*. L'Isthme de Corinthe et Pytho, ou Delphes, n'ont jamais fait partie de l'Attique; ainsi il est absurde qu'Adimante les excepte du territoire d'Athènes qu'il veut posséder. Gesner avoit judicieusement senti que ce passage étoit tout-à-fait corrompu. J'ai trouvé dans deux manuscrits du roi, 2956 et 2959, *πλὴν ὅσα θύμον καὶ λιθοί*, *excepté tout ce qui est thym et pierres*, et j'ai embrassé cette leçon parce qu'elle forme un sens. Peut-être trouvera-t-on mieux dans d'autres manuscrits. A l'égard de la partie d'Eleusis, située sur le bord de la mer, elle étoit consacrée à Cérès et à Proserpine; et les terres consacrées aux Dieux, ne pouvoient être possédées par des particuliers. Cette phrase est mal ponctuée dans l'édition de Reitzius. Voici comme je desirerois qu'on la lût : *πλὴν ὅσα θύμον καὶ λιθοὶ, καὶ ἐν Ἐλευσῖνι ὅσα ἐπὶ θαλάττῃ, καὶ περὶ τὸν Ἰσθμὸν, κ. τ. λ.*

(1) A la lettre: *de l'or creux.*

une coupe si pesante, lorsqu'elle sera remplie? Comment pourras-tu toi-même recevoir de sa main, sans en être accablé, une masse pareille à celle que Sisyphe roule aux enfers?

ADIMANTE.

Homme incommode, ne cesseras-tu point de détruire continuellement mes vœux?..... Je me fais faire des tables d'or, des lits d'or; et si tu ne te tais, les serviteurs en seront aussi.

LYCINUS.

Prends garde, nouveau Midas, que ton pain, et que ta boisson ne soient bientôt changés en ce métal. Riche misérable, tu périrois par une faim somptueuse.

ADIMANTE.

Dans un instant, Lycinus, lorsque tu formeras des souhaits, tu leur donneras plus de vraisemblance. Mon vêtement est de pourpre; ma manière de vivre la plus délicieuse, mon sommeil agréable et voluptueux. Déja mes amis viennent le matin me saluer, et solliciter des graces. Tout le monde m'adore, et tremble devant moi. Le plus grand nombre de mes cliens, dès la pointe du jour, se promène assidument à ma porte. J'apperçois parmi eux, Cléainète et Démocratès, ces hommes orgueilleux; mais lorsqu'ils s'approcheront, et demanderont à être introduits,

je veux que sept portiers barbares (1), d'une taille gigantesque, debout, et d'un air insolent, leur ferment avec violence la porte sur le visage; ainsi que ces riches en usent à présent à notre égard. Cependant, lorsqu'il me plaît, je parois sur l'horizon comme un soleil radieux. A peine je daigne jetter un coup-d'œil de protection sur mes courtisans; mais si j'apperçois à travers leur foule, un homme pauvre, et tel que j'étois moi-même avant la découverte de mon trésor, je le comblerai de caresses, je l'inviterai à venir, après le bain, souper avec moi. Les riches seront suffoqués de dépit, en voyant mes chars, mes chevaux, mes beaux esclaves au nombre de plus de deux mille, tous dans la plus tendre fleur de l'âge. Ensuite on me sert un repas magnifique dans des vases d'or. (L'argent est trop vil, il n'est pas digne de moi). L'Ibérie me fournit le poisson salé, l'Italie mon vin. Mon huile vient aussi d'Ibérie, et le miel est celui que produit notre Attique; mais il est tiré sans feu (2). Des mets de toute espèce, et de tous les pays couvrent la table: ce sont des sangliers, des lièvres, les volailles les plus

(1) C'est-à-dire, *Etrangers*. On prenoit ordinairement des Syriens.

(2) Pour tirer le miel des ruches on allumoit un brandon, et l'on chassoit les abeilles avec la fumée; ce qui pouvoit communiquer au miel un goût désagréable. Celui qui étoit tiré sans employer ce moyen, étoit plus exquis.

exquises, l'oiseau du Phase, le Paon des Indes, le coq de Numidie. Chacun de ces plats est préparé par d'habiles cuisiniers, qui sans cesse sont occupés à paîtrir des gâteaux, et à composer des sauces. Si je demande une coupe pour saluer quelqu'un, celui qui vuidera le vase l'emportera avec lui (1).

Nos riches d'aujourd'hui ne seront en comparaison de moi, que des Irus et des mendians. Dionique ne montrera plus dans les pompes publiques, sa petite table et sa coupe d'argent; sur-tout quand il verra mes esclaves user avec profusion de ce métal. Je ferai à la ville les largesses les plus distinguées, des distributions de cent drachmes par mois à chaque citoyen, et de la moitié aux étrangers qui ont fixé chez nous leur séjour. Je ferai construire des théâtres et des bains publics de la plus grande beauté. Je prétends faire venir la mer jusqu'au Dipyle, et creuser un port à cet endroit, où l'eau sera amenée par un canal immense, afin que mon vaisseau puisse mouiller à peû de distance de ma demeure, et qu'on l'apperçoive du Céramique.

Mais pour vous, mes amis, j'ordonne à mon économe de vous distribuer, vingt médimnes d'or monnoyé, mesure comble, à Samippe; à Timolaus cinq chœniques; et à Lycinus un seul chœnique, et bien rasé, parce que c'est

(1) Pour boire à la santé d'un convive, on goûtoit d'abord à la coupe, puis on la lui envoyoit vuider.

un babillard qui raille tous mes souhaits. C'est ainsi que je voudrois passer ma vie, dans le sein d'une opulence extrême, jouissant de tous les plaisirs, de toutes les voluptés. Voilà mon vœu (1). Mercure puisse-t-il l'accomplir!

LYCINUS.

Sais-tu bien, Adimante, à quel fil délié cette immense fortune est suspendue? S'il venoit à rompre, elle s'évanouiroit à l'instant, et ton trésor ne seroit plus que du charbon.

ADIMANTE.

Que veux-tu dire?

LYCINUS.

Que le temps que tu dois vivre au sein de cette opulence et de ces voluptés, est incertain. Eh! qui sait si au moment même où l'on te servira cette table d'or, avant que tu puisses y porter la main, et goûter au paon, ou au coq de Numidie, tu ne rendras pas ta chère petite ame, laissant tous ces mets délicats en proie aux corbeaux et aux vautours? Veux-tu que je te fasse le dénombrement de tous les hommes qui sont morts avant d'avoir joui de leurs richesses, ou qui, de leur vivant, en ont été dépouillés par un démon jaloux de leur bonheur? Crésus et Polycrates, bien plus riches que toi, n'ont-ils pas été précipités en

(1) Le grec: *j'ai dit.*

un instant du faîte de la fortune ? Mais, sans te citer ces exemples, crois-tu que tu jouiras toujours d'une santé ferme et constante ? Ne vois-tu pas la plupart des riches, réduits par leurs infirmités douloureuses, à traîner une existence misérable ? Les uns ne peuvent plus marcher, d'autres ont perdu la vue, d'autres sont dévorés par des douleurs d'entrailles. Je suis bien sûr d'ailleurs, sans que tu me le dises, que tu ne voudrois pas pour deux fois autant de richesses, avoir les mœurs abominables (1) de l'opulent Phanomaque, être aussi efféminé que lui. Je ne parlerai pas des embûches secrètes qui poursuivent par-tout les trésors, des voleurs, de la haine et de l'envie que la plupart des hommes conçoivent contre les riches. Tu vois de quels embarras ton trésor est pour toi la source.

ADIMANTE.

Tu me contredis sans cesse, Lycinus. Et bien, tu n'auras pas même le chœnique que je t'avois promis, puisque tu cherches toujours à ruiner mes souhaits.

LYCINUS.

Tu agis déja comme la plupart des riches, tu rétractes ta parole, tu violes tes promesses.

(1) Le grec porte : *souffrir les mêmes choses*. Mais, comme nous l'avons déja remarqué, le verbe πάσχειν à une signification obscène.

Mais c'est maintenant à Samippe à former des vœux.

SAMIPPE.

Pour moi, qui habite le continent, et suis Arcadien de la ville Mantinée, comme vous le savez, je ne souhaiterai point un vaisseau dont je ne pourrois faire parade aux yeux de mes concitoyens. Je ne m'amuserai point à importuner les Dieux pour des bagatelles, pour un trésor, et quelques mesures d'or monnoyé. Mais, puisque rien n'est impossible aux immortels, même ce qui nous paroît le plus difficile; que d'ailleurs la règle de nos souhaits, posée par Timolaus, veut qu'on ne balance point à demander aux Dieux tout ce que l'on desire, sans craindre qu'ils rejettent nos vœux; je demande donc à être roi; non pas comme Alexandre fils de Philippe, Ptolemée, Mithridate, ou tel autre monarque qui n'a régné qu'en succédant au trône de son père: je veux commencer par être un simple brigand. Je n'ai d'abord qu'une trentaine de compagnons et de conjurés, d'un courage et d'une fidélité à toute épreuve. Insensiblement trois cens hommes se joignent à nous, les uns après les autres; ensuite mille, peu de temps après dix mille; enfin toutes mes troupes se trouvent monter à cinquante mille fantassins pesamment armés, et à cinq mille chevaux. Je suis élu leur chef, par leurs suffrages unanimes, comme le plus brave, le plus capable de commander, et d'user

des circonstances de la fortune. Ma condition seroit en cela bien au-dessus de celle des autres souverains : je ne devrois mon élection, et le commandement de mon armée qu'à mon seul mérite, et non à l'héritage d'un prédécesseur, qui, par ses travaux, auroit fondé mon empire. Un bonheur de cette espèce ressembleroit assez au trésor d'Adimante ; il s'en faut bien qu'il procure un plaisir égal à celui de savoir qu'on est soi-même l'artisan de sa puissance.

LYCINUS.

Grands Dieux ! Samippe, ton souhait n'est pas de peu d'importance ; c'est au contraire le plus grand de tous les biens, puisque tu demandes à commander une pareille armée, après avoir été déclaré par cinquante mille hommes, le plus brave d'entre eux. J'ignorois que Mantinée nous eût produit un si vaillant capitaine, et un monarque si digne d'admiration. Règne donc ; conduis tes soldats, range ta cavalerie et ton infanterie en bataille : je suis curieux de savoir où vous irez en si grand nombre, au sortir de l'Arcadie ; et quels seront les infortunés sur lesquels vous allez tomber.

SAMIPPE.

Tu vas l'apprendre ; ou plutôt, viens avec nous, Lycinus ; je te nomme commandant de la cavalerie.

LYCINUS.

Je vous rends graces, ô grand Roi, de l'honneur dont vous me comblez. Prosterné à vos pieds, les mains derrière le dos (1), je vous adore à la manière des Perses; je révère votre tiare élevée (2), votre brillant diadême; mais nommez, je vous prie, quelque autre de vos robustes sujets pour Général de la cavalerie. Je suis fort mauvais écuyer, jamais je n'ai monté un cheval (3), et je craindrois qu'au moment où la trompette donnera le signal du combat, je ne vinsse à tomber, et à être foulé, au milieu de ma troupe, sous les pieds des chevaux (4). D'ailleurs, mon coursier plein de courage, pourroit prendre le mors aux dents, et m'emporter au milieu des ennemis: ensorte qu'il faudra m'attacher fermement à la selle si l'on veut

(1) Cet usage de rejetter les mains derrière le dos en adorant le roi de Perse, paroît avoir été introduit depuis qu'Isménias de Thèbes, ambassadeur auprès d'Artaxerxès Mnémon, trouva moyen de se dispenser d'adorer le grand roi. En effet, laissant tomber à terre son anneau, il parut plutôt se baisser pour le ramasser que pour se prosterner devant le souverain. *Voyez* Elien, *Hist. div., liv. 1, chap. 21.*

(2) La tiare droite étoit la marque distinctive du souverain des Perses. Les grands la portoient courbée vers la pointe.

(3) Dusoul qui croit que tout ceci est dit sérieusement, s'étonne de ce que dans tant de voyages, Lucien ne s'est jamais servi de cheval. Comme l'érudition gâte quelquefois le jugement!

(4) A la lettre: *sous tant de soles de cheval.*

que je reste sur le cheval, et que je le retienne par la bride.

ADIMANTE.

Ce sera moi, Samippe, qui conduirai la cavalerie; Lycinus n'a qu'à commander l'aîle droite. Je mérite bien, ce me semble, d'obtenir de toi quelque poste important, après t'avoir fait présent de tant de médimnes d'or monnoyé.

SAMIPPE.

Nous allons demander aux cavaliers eux-mêmes, Adimante, s'ils consentent à t'avoir pour commandant. *Cavaliers, quiconque consent à recevoir Adimante pour son général, n'a qu'à lever la main.....* Tous l'ont levée, comme tu vois, Adimante (1); commande donc la cavalerie, que Lycinus se place à l'aîle droite, Timolaüs occupera la gauche: moi je me place au centre, selon l'usage des rois de Perse, qui veulent toujours avoir à leurs côtés quelques personnes prêtes à recevoir leurs ordres (2).

Maintenant, après avoir adressé nos vœux

(1) Le manuscrit 2954, au lieu de ὦ Ἀδείμαντε, porte ὦ Σάμιππε; ce qui me fait penser que ces mots πάντες ὡς ὁρᾷς ὦ Σάμιππε, ἐχειροτόνησαν sont dits par Adimante, dont il faut rétablir ici le personnage. Ensuite Samippe reprend ἀλλὰ σὺ μὲν ἄρχε. Ce Dialogue est plus vif et plus plaisant.

(2) Que veut dire encore ici l'inconcevable traduction latine : *ut mos est Persarum regibus, cum sibi legatos adesse, fastigio fere æquato, volunt aliquos?* Rien cependant n'est plus clair et plus simple que le texte.

à Jupiter protecteur des rois, marchons vers Corinthe, en franchissant les montagnes d'Arcadie. Bientôt nous soumettons la Grèce entière (1). Personne n'osera prendre les armes pour s'opposer à nous ; nous sommes en trop grand nombre, et nous voilà vainqueurs (2) sans avoir combattu. Il faut à présent nous embarquer sur des Trirèmes. Je fais monter la cavalerie sur des vaisseaux de tranports que nous trouvons tout prêts à Cenchrée, avec des provisions de bouche, et toutes les autres munitions nécessaires. Nous traversons (3) la mer Ægée pour nous rendre en Ionie. Là, après avoir offert un sacrifice à Diane, nous prenons sans difficulté toutes les villes qui se trouvent sans défense ; nous laissons partout des gouverneurs, et nous marchons vers la Syrie, traversant en vainqueurs la Carie, la Lycie, la Pamphylie, le royaume des Pisides, la Cilicie maritime et montagneuse, jusqu'à ce que nous soyons arrivés sur les rives de l'Euphrate.

(1) Les deux manuscrits 2954 et 2956, portent *τἄν τῆ Ελλάδι πάντα ἤδη χειρωσώμεθα*. Le mot *ἤδη* ne se trouve pas dans les éditions ; et *τἄν τῆ* est plus attique que *τὰ ἐν τῆ*.

(2) Je préfère lire avec les deux manuscrits du roi et l'édition de Florence *κρατοῦμεν*, au lieu de *κρατήσομεν*.

(3) Le texte *διαλάβωμεν τὸν Αἰγαῖον* est sans doute corrompu. Dusoul lisoit *διαβάλλωμεν*, et Réitz a reçu dans le texte cette leçon conjecturale. J'aimerois mieux *διελάσωμεν*, ou *διαπεράσωμεν*, ou *διαπλεύσωμεν*. On ne dit point *διαβάλλειν θάλασσαν*, pour *traverser la mer*.

LYCINUS.

O grand roi ! laissez-moi, s'il vous plaît, Satrape de la Grèce. Je ne suis pas fort brave, et je ne supporterois pas sans déplaisir de me voir si long-temps éloigné de mes foyers. Vous me paroissez déterminé à marcher contre les Arméniens et les Parthes, peuples belliqueux et très-adroits à tirer de l'arc ; vous pouvez en conséquence confier à un autre le commandement de votre aîle droite. Laissez-moi en Grèce comme un autre Antipater, de peur qu'aux environs de Suze ou de Bactres, quelque ennemi ne traverse d'un coup de flèche le malheureux commandant de votre phalange.

SAMIPPE.

Tu te dérobes au catalogue (1), Lycinus : tu es un lâche. La loi condamne à perdre la tête, tout soldat convaincu d'avoir abandonné son poste. Mais, puisque nous sommes sur les bords de l'Euphrate, que le fleuve est joint par un pont, que toutes les provinces que nous avons traversées et laissées derrière nous sont en sûreté, et retenues dans l'obéissance par les gouverneurs que j'ai établis sur chaque peuple, qu'enfin, celles de mes troupes qui doivent m'assurer la conquête de la Phœ-

(1) C'est-à-dire, *tu es un déserteur.* Nous avons déja remarqué qu'on inscrivoit sur un catalogue tous ceux qui devoient porter les armes. *Voyez* le *Timon, tome 1, page 109.*

nicie, de la Palestine et de l'Egypte, sont déja parties, passe le fleuve le premier, Lycinus, à la tête de l'aîle droite, je te suis, et Timolaüs vient après moi. Toi, Adimante, amène la cavalerie sur nos pas. Nous traversons la Mésopotamie, sans qu'aucun ennemi se présente à notre rencontre. Tous ses peuples au contraire, viennent se remettre volontairement entre nos mains, et nous livrent leurs citadelles. Hâtons-nous donc de marcher vers Babylone: nous entrons à l'improviste dans ses murs, et nous voilà déja maîtres de la ville. Le roi qui demeure à Ctésiphonte (1), apprend notre irruption. Il se rend aussi-tôt dans la Séleucie; il envoie de tous côtés lever une cavalerie nombreuse, des archers et des frondeurs. Bientôt nos espions nous rapportent qu'il a déja rassemblé plus d'un million de combattans, parmi lesquels on compte deux cens mille archers à cheval. Cependant on n'y voit aucun Arménien, aucun habitant des bords de la mer Caspienne, ni de la Bactrianne: toutes ces troupes sont levées dans les environs et tirées des villes frontières de l'empire, tant ce roi a trouvé de facilité à rassembler tous ces milliers d'hommes (2). Il est temps à présent de considérer le parti qu'il nous convient de prendre.

(1) Capitale du royaume des Parthes.

(2) Ceci me paroît une petite satyre du nombre incroyable auquel les historiens font monter les armées d'Asie.

ADIMANTE.

Pour moi, je suis d'avis que vous autres, gens de pied, vous marchiez contre Ctésiphonte, tandis que la cavalerie restera ici pour garder Babylone.

SAMIPPE.

Et toi aussi, Adimante, tu fais voir si peu de courage lorsque tu es près du danger? Quel est ton sentiment, Timolaüs?

TIMOLAUS.

C'est de marcher avec toutes nos troupes à la rencontre des ennemis, sans attendre qu'ils se soient préparés à nous bien recevoir. De nombreux alliés viennent se joindre à eux de tous côtés. Il les faut attaquer pendant qu'ils sont encore en chemin.

SAMIPPE.

Tu as raison. Et toi, Lycinus, que t'en semble?

LYCINUS.

Moi, je te dirai que, comme nous sommes très-fatigués d'avoir marché continuellement; car nous sommes descendus ce matin au Pirée, et nous venons de faire à-peu-près trente stades, par un soleil ardent et en plein midi; je suis d'avis de nous reposer ici quelque part, sous ces oliviers, et de nous asseoir sur cette

colonne renversée (1). Après quoi nous nous leverons, et nous acheverons tranquillement le chemin qui nous reste d'ici jusqu'à la ville.

SAMIPPE.

Tu t'imagines, notre ami, être encore à Athènes, tandis que tu es dans la plaine de Babylone, campé devant ses murailles, entouré d'une nombreuse armée, et délibérant sur la guerre.

LYCINUS.

Ah ! tu m'en fais souvenir. Je croyois être encore dans mon bon sens. Mais c'est à toi à donner ton avis le premier (2).

SAMIPPE.

Et bien, marchons aux ennemis, si vous le voulez. Songez à vous montrer gens de cœur au milieu des dangers, et n'allez pas trahir cette noble fierté, l'apanage de votre patrie. Déja les ennemis nous ont atteints. Le cri de guerre est ENUALIOS (*Mars*). Dès que la trompette aura donné le signal, poussez des cris, frappez sur vos boucliers avec le fer de vos lances, et précipitez-vous sur les ennemis : hâtez-vous de pénétrer au milieu des archers,

(1) Je lis avec Gesner *ἀνατετραμμένης στήλης*, au lieu d'*ἀναγεγραμμένης*.

(2) Ici le texte est visiblement altéré. Je lis *καὶ σοὶ πρῶτα φαίνεσθαι τὴν γνώμην*, sous entendu *ἐστί*, au lieu de *καὶ σὺ παρὰ τὸ φανεῖσθαι τὴν γνώμην*.

pour leur ôter le temps de faire une décharge de leurs traits. Déja nous en venons aux mains : Timolaüs à la tête de l'aîle gauche, a renversé ceux qu'il avoit en tête ; ce sont les Mèdes : mais le combat se soutient encore avec égalité dans l'endroit où je suis ; ce sont les Perses, et leur roi est au milieu d'eux. Cependant la cavalerie des Barbares s'avance en bon ordre contre l'aîle droite. Allons, Lycinus, déploie ici ta bravoure, exhorte tes soldats à recevoir vigoureusement le choc.

LYCINUS.

Ah ! cruel coup du sort ! toute la cavalerie vient fondre sur moi, et je suis le seul qu'elle juge à propos d'attaquer. En vérité, pour peu qu'elle me presse, je sens que je vais prendre la fuite, me refugier dans cette Palæstre, et vous laisser combattre.

SAMIPPE.

Point du tout : tu es vainqueur, à ton tour. Pour moi, comme tu le vois, je vais combattre corps à corps contre le roi. Il me défie, et il seroit tout-à-fait honteux de reculer.

LYCINUS.

Sans doute ; aussi tu es blessé par lui dès le premier instant ; car il est digne d'un roi d'être blessé en combattant pour son empire.

SAMIPPE.

Il est vrai ; toutefois ma blessure est légère ;

Elle ne porte sur aucun endroit apparent du corps, et je n'ai pas à craindre que la cicatrice me cause par la suite quelque difformité. Cependant, remarque avec quelle vigueur j'attaque mon adversaire; d'un seul coup de javelot je le perce d'outre en outre lui et son cheval. Il tombe, je lui tranche aussi-tôt la tête, je lui arrache son diadême, et me voilà proclamé roi par les Barbares qui se prosternent à mes pieds. Qu'ils m'adorent, à la bonne heure: pour vous, je ne veux vous commander que comme à des Grecs, et ne porter d'autre titre que celui de Général de la Grèce. Après cette victoire, vous imaginez aisément combien de villes je vais fonder, auxquelles je donnerai mon nom; combien d'autres je détruirai de fond en comble après les avoir prises d'assaut, pour les punir d'avoir méprisé ma puissance et outragé mon autorité. Je me vengerai sur tout du riche Cydias, qui, lorsqu'il étoit mon voisin, me chassa de son champ, parce que je marchois un peu dans ses limites.

LYCINUS.

Arrête-toi, Samippe; il est temps, après être sorti vainqueur d'un si terrible combat, de retourner dans Babylone, pour y célébrer ta victoire par des festins. Mais déja ton empire a excédé le nombre des stades qui lui étoient accordés; et c'est maintenant le tour de Timolaüs, de souhaiter ce qui lui plaira.

SAMIPPE.

Et bien, Lycinus, que te semble des mes souhaits ?

LYCINUS.

Ils sont beaucoup plus pénibles, admirable monarque, et bien plus audacieux que ceux d'Adimante. Celui-ci du moins vivoit dans la volupté, lorsqu'il présentoit à ses convives des coupes de deux talens. Mais toi, blessé dans le combat, dévoré nuit et jour par les craintes et les inquiétudes, tu avois à redouter non-seulement les entreprises de tes ennemis, mais mille embûches secrètes, la jalousie, la haine, et la flatterie qui t'assiégeoient sans cesse. Tu ne possédois pas un seul ami véritable; ceux qui te paroissoient le plus attachés, ne l'étoient que par la crainte ou par l'espérance. Jamais tu n'as joui, même en songe, d'un plaisir pur et véritable. Tu as eu seulement un peu de vaine gloire, un habit de pourpre brodé d'or, un ruban blanc sur le front, et des satellites qui te précédoient: du reste tu étois accablé de fatigues et d'ennuis. Il falloit, ou rendre la justice, ou délibérer sur les nouvelles que tu recevois de la situation des ennemis, envoyer tes ordres à tes sujets. Quelque peuple se révoltoit, une nation voisine faisoit irruption, et tu étois toujours dans la nécessité de tout craindre, de tout soupçonner. En un mot, tu étois heureux dans l'opinion des autres, plutôt qu'à tes propres yeux.

Eh ! n'est-il pas humiliant, en quelque sorte, d'être exposé aux maladies comme un simple particulier ? La fièvre ne sait pas distinguer en toi le monarque ; la mort ne craint point les Satellites, et sans respect pour le diadême, elle se présente, quand il lui plaît, aux yeux du souverain ; elle l'entraîne malgré ses gémissemens. Te voilà donc précipité du faîte des grandeurs, arraché du trône, dépouillé de l'empire. Tu descends par la même route que le commun des hommes ; et chassé dans le troupeau des morts, rien ne te distingue plus de la foule. Tu ne laisses sur la terre qu'un tombeau élevé, une haute colonne, ou une pyramide dont les angles sont bien avivés. Vanité hors de saison, et à laquelle on n'est plus sensible ! Ces statues, ces temples que les villes ont élevés à ta gloire et pour te faire la cour, cette grande renommée, ces titres fastueux, tout cela se dissipe peu-à-peu. Ces monumens négligés périssent, et quand ils dureroient un temps considérable, quelle jouissance peuvent-ils procurer à celui qui ne peut plus rien sentir ? Tu vois combien de craintes, d'inquiétudes, de travaux tu auras à supporter durant ta vie, et le fruit que tu dois en recueillir après ta mort.

Mais c'est maintenant à toi, Timolaüs, à former des vœux. Songe à surpasser Adimante et Samippe, comme le doit naturellement un homme prudent, et qui sait profiter de la fortune.

TIMOLAUS.

Examine, Lycinus, si je vais former un souhait qui prête à la critique, et que l'on puisse blâmer. Je ne demanderai ni de l'or, ni des trésors, ni des médimnes de pièces de monnoie ; moins encore des empires, des guerres, et ces craintes continuelles qu'on éprouve sur le trône. Ces faveurs de la fortune ont trop peu de solidité ; elles nous exposent à mille embûches, et procurent plus de chagrins que de plaisirs.

Je voudrois donc que Mercure, se présentant à moi, me fit présent de certains anneaux d'une vertu particulière ; l'un pour toujours me bien porter, et rendre mon corps invulnérable et inaccessible à la douleur ; un autre, semblable à l'anneau de Gygès, rendroit invisible celui qui le porteroit ; un autre encore, me donneroit des forces supérieures à celles de dix mille hommes ; ensorte que j'enleverois avec facilité un poids que dix mille hommes réunis pourroient à peine ébranler. Je voudrois, en outre, avoir la faculté de voler et de m'élever dans les cieux à une hauteur extrême. Je souhaiterois encore posséder un anneau dont le charme plongeât dans le sommeil tous ceux que je voudrois endormir, qui m'ouvrît toutes les portes, détendît les serrures, et enlevât les barres de fer : un seul anneau réuniroit ces deux puissances. Mais le plus précieux, et le plus agréable de tous ces anneaux, seroit celui

qui, lorsque je le mettrois à mon doigt, me rendroit aimable aux yeux de toutes les belles femmes, de tous les beaux garçons, me gagneroit le cœur de tous les peuples ; ensorte qu'il n'y auroit personne qui ne m'aimât, qui ne desirât mes faveurs, qui n'eût toujours mon nom à la bouche. Mille femmes amoureuses de moi, et ne pouvant plus résister à la violence de leur passion, se pendroient de désespoir ; tous les beaux garçons en perdroient l'esprit. On estimeroit heureux celui sur lequel j'aurois seulement laissr tomber un regard de complaisance, et le moindre mépris feroit périr de chagrin. En un mot, j'effacerois par ma beauté, Hyacinthe, Hylas et Phaon de Chio.

Je ne voudrois pas posséder tous ces dons pour peu de temps, ni que ma vie fût aussi bornée que celle des autres humains. Je vivrois au moins mille années, dans une jeunesse continuelle, et tous les dix-sept ans à-peu-près, je dépoullerois ma vieillesse comme les serpens. Avec de pareils avantages, rien ne pourroit manquer à mon bonheur. Les richesses des autres m'appartiendroient, puisque je pourrois ouvrir les portes, endormir les gardes, entrer par-tout sans être vu. S'il existe dans les Indes, ou chez les nations hyperborées, quelque spectacle extraordinaire, quelque possession précieuse, quelque boisson agréable, ou quelque manger délicieux, sans être obligé d'envoyer un autre en ce pays, j'y volerai moi-même, et je jouirai de toutes les voluptés,

jusqu'à m'en rassasier. Je verrai ce que personne n'a jamais vu, le Griffon, ce quadrupède aîlé, et le Phœnix, cet oiseau des Indes. Je serai le seul qui connoîtrai les sources du Nil. Je saurai quelle est l'étendue des pays inhabités, s'il y a des peuples antipodes, qui habitent l'hémisphère austral de la terre. Je connoîtrai sans peine la nature des astres, de la lune et du soleil même, car ses feux ne pourront m'incommoder. Mais ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'en un même jour je pourrai aller à Babylone annoncer quel est celui qui a remporté le prix des jeux olympiques, et après avoir dîné en Syrie, je reviendrai souper en Italie. Si j'ai quelque ennemi, je pourrai m'en venger sans être vu, et l'écraser en lui faisant tomber une pierre sur la tête. Pour mes amis, je veux les combler de bienfaits, et pendant qu'ils dormiront, leur verser de l'or à pleines mains. Mais si j'apperçois quelque riche orgueilleux, quelque tyran qui outrage l'humanité, je le saisis et l'enlève à vingt stades de hauteur, d'où je le précipite sur des rochers. Rien ne pourra m'empêcher de jouir de mes amours, puisque j'entrerai partout sans être vu, et que j'endormirai tout le monde, excepté les objets de ma tendresse. Quel plaisir ce seroit encore d'espionner les ennemis qui nous feroient la guerre, en m'élevant au-dessus de la portée des traits, et quand je le voudrois, prenant le parti des vaincus, j'endormirois les vainqueurs, et je donnerois

la victoire à ceux qui prenoient la fuite, et qui reviendroient aussi-tôt sur leurs pas. Enfin je me jouerois à mon gré de l'humanité entière ; tout seroit à moi ; je serois regardé comme un dieu ; et le comble de ma félicité, c'est que je ne pourrois la perdre, qu'elle ne seroit exposée à aucune embûche, et que j'en jouirois pendant une longue vie accompagnée d'une santé inaltérable. Et bien, Lycinus, que peux-tu reprocher à mon souhait ?

LYCINUS.

Rien, Timolaüs ; car il n'est pas trop sûr de contredire un homme qui a des aîles, et dont les forces surpassent celles de dix mille autres. Néanmoins, je te demanderai si parmi tant de nations au-dessus desquelles tu élevois ton vol, tu as apperçu un certain petit vieillard, dont l'esprit est tellement dérangé, qu'il s'imagine voyager dans les airs, porté sur un petit anneau, pouvoir remuer des montagnes entières avec le bout de son doigt, et qui veut paroître aimable à tous les yeux, quoiqu'il soit chauve, et qu'il ait un nez camus. Mais dis-moi, je te prie, pourquoi un seul anneau n'auroit-il pas le pouvoir d'opérer toutes ces merveilles ? Ne peux-tu marcher que couvert de cette multitude de bagues ? Faut-il que chaque doigt de la main gauche en soit surchargé ? Le nombre en est excessif, et bientôt il faudra que la main droite soulage l'autre. Cependant il te manque encore un anneau,

et c'est le plus nécessaire, celui qui, lorsque tu le porterois, feroit cesser ta folie, et réprimeroit ton impertinente vanité. Il pourroit te servir d'une potion d'ellébore.

TIMOLAUS.

Mais toi, Lycinus, qui es toujours prêt à blâmer les autres, forme à présent des vœux, afin que nous sachions si tu ne souhaiteras rien qui puisse prêter à la censure et aux reproches.

LYCINUS.

Je n'ai pas besoin de former de vœux; car nous voici déja arrivés au Dipyle. Ce brave Samippe, dans son combat singulier près de Babylone, et toi, Timolaüs, en dînant en Syrie et soupant en Italie, vous avez abusé des stades qui m'étoient assignés, et vous avez bien fait; car je ne voudrois pas d'une fortune momentanée, que le vent emporte avec lui, et qui ne me laisseroit que des regrets, lorsqu'il faudra se contenter de manger un mince gâteau, comme cela va vous arriver tout-à-l'heure. Votre félicité, vos immenses richesses, vont se dissiper en un instant; descendus de vos trônes (1), dépouillés de vos diadêmes, sortis d'un rêve flatteur, vous allez trouver dans vos maisons des objets bien différens. Vous ressemblerez alors à ces comédiens qui, sur

(1) Le grec porte: καταβάντες ἀπὸ τῶν θησαυρῶν, *descendus de vos trésors.* Je lis ἀπὸ τῶν θρονῶν.

la scène, représentent les rois, et meurent de faim au sortir du théâtre, quoiqu'un instant auparavant ils fussent des Agamemnons et des Créons. Vous éprouverez, sans doute, quelque tristesse, et vous aurez bien de la peine à trouver agréables vos jouissances domestiques; toi sur-tout, Timolaüs, lorsque après avoir perdu tes aîles, tu te verras tombé du haut des cieux, obligé de marcher sur la terre, dépouillé de ces merveilleux anneaux, qui se sont échappés de tes doigts. Pour moi je préfère à tous ces trésors, à la possession de Babylone même, de rire de tout de mon cœur de ces frivolités qui furent l'objet de vos vœux, et qui, malgré leur néant, ont pu tromper des hommes qui font quelque cas de la philosophie.

LES SATURNALES (1).

SATURNE ET SON PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

O Saturne ! puisque tu tiens aujourd'hui l'empire du monde (il le paroît du moins ,

(1) On connoît assez généralement ces fêtes , que les Romains célébroient dans les derniers jours de décembre en l'honneur de Saturne : on sait quel esprit de gaieté et de liberté y présidoit , et il n'est pas nécessaire d'entrer à cet égard dans d'autres détails que ceux que Lucien nous fournit lui-même dans ce traité ; mais il me semble que leur origine et leur antiquité ne sont pas assez connues , puisqu'on croit communément que les Romains en sont les instituteurs , et qu'ils les ont communiquées par la suite aux Grecs et aux autres peuples de leur obéissance. Ces fêtes datent d'une antiquité bien plus reculée ; elles existoient en Italie long-temps avant la fondation de Rome. Macrobe , *Saturnal*, *liv. 1* , *chap. 7* , en fait remonter l'institution au temps où Janus régnoit en Italie , et donna l'hospitalité à Saturne , qui , pour récompenser les vertus de ce prince , lui apprit les principes de l'agriculture et l'art de gouverner les peuples. Macrobe suit ici des traditions fabuleuses et obscures , qui ne prouvent autre chose que l'extrême antiquité des fêtes dont nous parlons. Mais en nous appuyant sur des autorités plus solides , sur le témoignage de l'histoire , nous pouvons aisément prouver que l'Italie ne fut point le berceau des Saturnales. Elles étoient pratiquées en Asie , long-temps , peut-être , avant que l'Italie eût des habitans civilisés ; nous en trouvons des traces chez les peuples de l'Orient les plus anciens , et tout semble nous indiquer que les

car c'est à toi que nous offrons nos sacrifices et nos libations), que pourrai-je obtenir de

fêtes de Saturne sont une des solemnités les plus antiques, dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous. En effet, l'historien Bérose, dans un fragment du premier livre de ses Babyloniques, conservé par Athenée, *liv. XIV, page 639*, nous apprend que les anciens Babyloniens célébroient le 17 du mois *Loüs*, une fête nommée *Sacéa*, qui duroit cinq jours, et pendant laquelle les maîtres obéissoient à leurs esclaves. Dans chaque maison, l'on revêtissoit l'un de ces derniers d'habits royaux, et on lui donnoit le nom de *Zogané*. Ctésias dans son histoire de Perse, dont les six premiers livres traitoient des antiquités de l'Assyrie, parloit de cette fête, selon le témoignage d'Athenée, *loc. cit.* Dion Chrysostôme, *de Regno*, *tome 1*, *page 160*, édition de madame Réiske, fait également mention de cette fête, qu'il attribue aux Perses. Il ajoute au récit de Bérose, qu'on choisissoit un prisonnier condamné à mort, qu'on l'habilloit en roi, qu'on le faisoit asseoir sur un trône, qu'on lui procuroit toutes sortes de plaisirs; mais le terme de sa royauté écoulé, on lui arrachoit ses vêtemens royaux, on le battoit de verges, et on le suspendoit à une croix. De l'Orient, les Saturnales ont passé dans la Grèce; elles furent célébrées sous différens noms, long-temps avant qu'elles fussent introduites à Rome. Les Crétois, dit Caristius, dans ses mémoires historiques, cités par Athenée, *page 639*, observoient à la fête de Mercure, les mêmes usages que les Romains à celles de Saturne; les maîtres régaloient leurs esclaves et les servoient à table. Suivant le même auteur, les habitans de Trœzène célébroient au mois *Gérastion* une fête solemnelle qui duroit plusieurs jours, pendant l'un desquels les esclaves se mêloient avec les citoyens, jouoient avec eux aux dés, et mangeoient à la table de leur maître. Que les Saturnales aient été connues en Grèce long-temps avant de l'être à Rome, c'est ce que nous trouvons disertement établi dans le même endroit d'Athenée, cité ci-dessus, où il dit, d'après l'autorité du rhéteur Baton de Sinope, que cette

ta libéralité pour prix de mes victimes (1) !

fête commença en Thessalie, à l'occasion du tremblement de terre qui sépara les montagnes d'Hæmonie, et forma la délicieuse plaine de Tempé, en faisant écouler les eaux qui y séjournoient. Les Thessaliens donnèrent à cette solemnité le nom de Pélorie, en l'honneur de Pélorus, qui vint annoncer cette heureuse nouvelle à Pélasgus, dans le moment où celui-ci offroit un grand sacrifice. Pélasgus, pour le récompenser, lui donna un repas magnifique; et les Thessaliens, pour imiter leur roi, apportèrent à Pélorus tout ce qu'ils possédoient de plus précieux, et se livrèrent à la joie. Depuis cette époque, ils renouvelloient cette fête chaque année, sacrifioient à Jupiter Pélorius, et lui servoient une table splendide, à laquelle tout le peuple, et les étrangers même étoient invités. On délivroit en ce jour ceux qui gémissoient dans les fers; les esclaves jouissoient de la plus grande liberté, et étoient servis à table par leurs maîtres. Mais rien ne prouve mieux que les Saturnales ont été données aux Romains par les Grecs, que ces vers d'un ancien poëte latin, L. Accius, cités par Macrobe, *Saturn.*, *liv. 1*, *chap. 7.*

Maxima pars Graium Saturno et maxime Athenæ
Conficiunt sacra, quæ Cronia esse iterantur ab illis
Imque diem celebrant: per agros urbesque fere omnes
Exercent epulis læti, famulosque procurant
Quisque suos: nostrique itidem, et mos traditus illinc
Iste, ut cum dominis famuli epulentur ibidem.

Enfin le même Macrobe, au *chap. 8*, nous apprend que le culte de Saturne fut introduit à Rome par le roi Tullus Hostilius, après qu'il eut triomphé deux fois des Albains, et trois fois des Sabins. Varron, au rapport du même auteur, plaçoit l'introduction de ce culte un peu plus tard, sous le roi L. Tarquinius.

Je pourrois rapporter encore d'autres autorités sur l'extrême antiquité des Saturnales; mais celles-ci sont plus que suffisantes, et je me propose de traiter un jour de ces fêtes dans une dissertation particulière.

(1) Ἐπὶ τῶν ἱερῶν, que le traducteur latin a rendu

SATURNE.

Mais il convient, ce me semble, que tu commences par examiner toi-même ce que tu veux souhaiter ; à moins que tu n'imagines qu'avec l'empire, je possède encore la science des devins, et que je sais ce qui doit le plus flatter tes desirs. D'ailleurs, je ne te refuserai rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE PRÊTRE.

Il y a long-temps que cet examen est fait. Je te demanderai donc ces biens que tous les hommes desirent (1), et qu'il t'est, sans doute, bien facile de m'accorder ; des monceaux d'or, le pouvoir despotique sur mes semblables, une foule d'esclaves, des vêtemens magnifiques et délicats, de l'argent, de l'ivoire, en un mot tout ce qui est à nos yeux d'un grand prix. Accorde-les moi, ô puissant Saturne ! afin que je recueille aussi quelque fruit de ta

par *inter sacra*, *pendant cette fête*, me paroît signifier plutôt *pour prix de mes victimes.* Ce qui prouve la vérité de ce sens, c'est ce que le prêtre dit au n° 5, *καὶ μοι ἢν εἴπῃς αὐτὸ, ἱκανὴν ἔσῃ τὴν ἀμοιβὴν ἀποδεδωκὼς ἀντὶ τῆς θυσίας, καὶ πρὸς τὸ λοιπὸν ἀφίημί σοι τὰ χρέα. Si tu me réponds, tu m'auras suffisamment payé le prix de mes sacrifices, et je te remets pour toujours ce que tu peux me devoir.* C'est donc le prix de ses sacrifices, et comme une dette de reconnoissance, que le prêtre redemande ici à Saturne. La traduction latine est donc fautive.

(1) A la lettre : *ces choses communes*, c'est-à-dire ; *qu'on desire communément.*

souveraineté, et que je ne sois pas toute ma vie le seul mortel privé de ces avantages.

SATURNE.

Tu n'y penses pas. Ce que tu me demandes n'est point en mon pouvoir; ce n'est pas moi qui distribue ces biens: il faut, pour les obtenir, t'adresser à Jupiter; l'empire va bientôt repasser entre ses mains. Pour moi, je ne reçois ma puissance qu'à certaines conditions. Ma royauté ne s'étend pas au-delà de sept jours (1), et dès que ce terme est passé je rentre dans la classe d'un simple particulier, et je ne suis plus compté que parmi le peuple. Pendant ces sept jours, il ne m'est pas permis de m'occuper d'affaire sérieuse ou publique. Boire, m'enivrer, pousser des cris de joie, badiner, jouer aux dés, créer des rois de table, régaler les esclaves, chanter sans accompagnement (2), applaudir en chancelant, être

(1) Elle étoit, dans l'origine, restreinte à un terme bien plus court, puisque la fête des Saturnales ne duroit qu'un seul jour, qui étoit le quatorzième jour des calendes de janvier. Mais lorsque C. César eut ajouté deux jours à ce mois, on avança d'autant les saturnales, et on commença à les célébrer le seize des calendes de janvier. Elles durèrent alors trois jours. Ensuite un édit d'Auguste en ajouta trois autres à cette fête, à laquelle on joignit encore la solemnité des Sigillaires, ce qui étendit jusqu'à sept jours le temps des réjouissances publiques. Macrobe, *Saturn. I*, *chap. 8*, *initio et sub finem.*

(2) Γυμνὸν ᾄδειν, *chanter nud*, paroît signifier *chanter sans accompagnement:* si γυμνὸν est pris ici pour un sub-

quelquefois plongé dans l'eau froide la tête la première, avoir le visage noirci avec de la suie : voilà les privilèges de ma royauté. Mais à l'égard de ces grands biens, l'or, la richesse, les faveurs de la fortune, c'est Jupiter qui les donne à qui il lui plaît.

LE PRÊTRE.

Ce Dieu même, Saturne, ne les accorde pas facilement, ni volontiers ; je me suis souvent fatigué à les lui demander à grands cris, mais il ne m'a jamais écouté. D'ailleurs, le mouvement continuel de son égide éclatante, ce tonnerre qu'il est toujours prêt à lancer, son regard sévère, glacent d'effroi ceux qui voudroient l'importuner de leurs demandes. Si quelquefois il exauce les vœux d'un mortel, et le comble de richesses, on voit que le discernement n'a point éclairé sa munificence (1) ; car souvent il dédaigne les hommes vertueux et remplis de sagesse, pour verser ses trésors sur des scélérats, sur des insensés, sur des esclaves dignes d'être traités à coups de fouet, ou sur des gens infames, efféminés et perdus

stantif. Peut-être aussi doit-on le prendre adjectivement et à la lettre, et alors c'étoit une de ces pénitences que le roi du festin imposoit à ceux qui avoient fait quelque faute. On voit plus bas que l'on ordonnoit quelquefois de danser tout nud.

(1) Ce reproche rappelle celui qu'Aristophane, dans son *Plutus*, *v. 90*, fait à Jupiter, d'avoir aveuglé Plutus par jalousie contre les honnêtes gens, de peur que Plutus ne pût les distinguer des autres.

de débauches. Cependant je voudrois bien savoir quels sont les biens dont tu peux disposer.

SATURNE.

Ils ne sont pas de peu de conséquence, ni tout-à-fait méprisables ; à moins que tu n'estimes peu de chose d'être toujours vainqueur au jeu, de voir les dés tourner à l'unité pour les autres, et ne présenter jamais pour toi que des six. Combien d'hommes ne mangent à leur appétit que par ce secours, et à la faveur d'un dé propice ! Combien d'autres, au contraire, ont été réduits à se sauver à la nage, et tout nuds, après avoir vu leur navire se briser contre ce petit écueil (1) ! Et puis, n'est-ce pas un plaisir de boire à son gré, de passer dans un festin pour le plus habile chanteur, de se voir servir par les autres que l'on fait plonger dans l'eau froide en punition de leur mal-adresse, d'être proclamé vainqueur, et de remporter les prix ? N'est-ce donc pas à tes yeux un grand avantage d'être créé roi, et d'avoir l'empire sur tous les convives, après les avoir vaincus au jeu des osselets, de n'être point exposé à subir des commandemens ridicules, tandis que tu peux ordonner tout ce qu'il te plaît, obliger l'un à se dire tout haut des injures, un autre à danser nud, ou à porter dans ses bras une

(1) Le grec : *contre ce petit écueil, le dé.* Mais ce dernier mot *τῷ κύβῳ*, me paroît n'être que l'addition d'un scholiaste.

Joueuse de flûte, et à faire trois fois, avec elle, le tour de la maison ? Ne sont-ce pas là des preuves de ma munificence ? Si tu te plaignois que cette royauté n'est que feinte et de peu de durée, tu serois un ingrat, puisque tu vois que moi, qui donne cet empire, je ne conserve le mien que très-peu de temps. A l'égard de ces objets, qui sont en mon pouvoir, les dés, la royauté des festins, les chansons, et tout ce dont je viens de te faire l'énumération, tu peux me les demander avec confiance, et sans craindre que je fasse briller une égide à tes yeux, ou que je t'effraie par le bruit du tonnerre.

LE PRÊTRE.

Je n'en ai pas besoin, ô le meilleur des Titans ! mais réponds à une question, et apprends-moi ce que je desire le plus savoir. Si tu le fais, je me croirai suffisamment récompensé de tous mes sacrifices, et je te tiens quitte de tout ce que tu peux me devoir.

SATURNE.

Interroge, et je te répondrai, si je sais ce que tu demandes.

LE PRÊTRE.

Dis-moi d'abord s'il est vrai, comme on le prétend, que tu as dévoré les enfans qui te sont nés de Rhéa ; que celle-ci, pour dérober Jupiter à ta voracité, te présenta une pierre à la place de cet enfant, et que tu l'avalas ; que

Jupiter, devenu grand, te déclara la guerre, te vainquit, te dépouilla de l'empire, et te précipita dans le Tartare, où il t'enchaîna avec tous ceux qui avoient embrassé ton parti, et qui étoient rangés sous tes enseignes?

SATURNE.

Si nous ne célébrions une fête dans laquelle il est permis de s'enivrer, et de dire des injures à ses maîtres avec pleine liberté, tu apprendrois, mon ami, que j'ai quelquefois le droit de me mettre en colère; et je te punirois de me faire de pareilles questions, sans respect pour les cheveux blancs, et l'âge vénérable d'un dieu tel que moi.

LE PRÊTRE.

Mais ce n'est pas d'après moi-même que je tiens ce langage; je ne fais que répéter ce qu'ont dit Homère et Hésiode (1), et je n'ose te dire que presque tous les hommes croient que ces événemens te sont arrivés.

SATURNE.

Eh! crois-tu donc que ce berger plein d'orgueil et de forfanterie, ait pu réellement connoître mon histoire. Considère toi-même s'il est, je ne dis pas un dieu, mais un homme, qui pût se résoudre volontairement à manger ses propres enfans: et quand cela seroit, comment

(1) Hésiode, *Théogonie*, v. 459.

ne s'appercevroit-il pas qu'il dévore une pierre au lieu de son fils, à moins d'avoir les dents tout-à-fait insensibles ? Jamais Jupiter et moi nous ne nous sommes fait la guerre ; il ne m'a pas dépouillé de l'empire par violence ; je le lui ai cédé volontairement. Je ne suis point enchaîné, ni plongé dans le Tartare ; tu le vois toi-même en ce moment, à moins que tu ne sois aveugle comme Homère.

LE PRÊTRE.

Et pour quelles raisons, Saturne, as-tu quitté l'empire ?

SATURNE.

Je vais te le dire : d'abord, j'étois vieux et rongé de goutte ; voilà, sans doute, ce qui a fait croire au vulgaire que j'étois enchaîné. Je ne pouvois plus supporter et les nombreuses injustices qui règnent aujourd'hui sur la terre, ni suffire aux travaux qu'elles exigeoient de moi, courir çà et là par-tout l'univers, pour foudroyer les parjures et les sacrilèges, réduire en poudre les scélérats. Cet ouvrage étoit trop pénible, il demandoit la vigueur d'un jeune homme. Je pris alors le parti prudent de céder mon trône à Jupiter ; d'ailleurs, il me parut convenable de partager mon empire à mes enfans, et de passer désormais mon temps dans la tranquillité et dans la joie des festins, sans être occupé à répondre

aux vœux des mortels, ni fatigué de leurs demandes souvent contradictoires ou impossibles, sans être obligé de faire gronder le tonnerre et briller les éclairs, et de répandre quelquefois des torrens de grêle. A présent je coule des jours heureux ; je vis comme il convient à un vieillard ; je bois le nectar à longs traits, et je m'amuse à causer avec Japetus et les autres Titans mes contemporains. Jupiter tient le gouvernail de l'empire, il a mille affaires sur les bras, excepté pendant ce petit nombre de jours que j'ai jugé à propos de lui soustraire, aux conditions dont je t'ai déja parlé. Je reprends alors le pouvoir suprême, pour faire souvenir les hommes de la vie qu'ils menoient lorsque je régnois sur eux. Tout croissoit alors sans soins et sans culture ; on ne voyoit pas d'épis, mais on trouvoit le pain tout préparé, et les viandes toutes apprêtées (1). Le vin couloit en ruisseaux, et l'on voyoit jaillir des sources de miel et de lait. Les hommes de ce temps étoient vertueux, ils étoient d'or (2). Telle est la cause du peu

(1) Un poëte comique, Téléclide, dans Athénée ; *liv. VI, page 268*, fait un tableau fort plaisant de l'abondance qui régnoit au siècle de Saturne. Il dit, entre autres choses, que les pains et les gâteaux se disputoient l'honneur d'entrer dans la bouche des humains, et les supplioient de vouloir bien les avaler. Des ruisseaux de sauce couloient le long des lits de sable, et rouloient dans leurs flots des morceaux de viande succulente, &c.

(2) Il faut entendre ceci à la lettre : la suite le fait

de durée de mon empire ; et c'est pour cela même que les applaudissemens et les chansons retentissent de toutes parts, qu'on se livre aux jeux et aux amusemens, que l'égalité règne entre les hommes libres et les esclaves ; car sous mon règne l'esclavage étoit inconnu.

LE PRÊTRE.

Pour moi, Saturne, j'avois imaginé que tu n'avois tant d'humanité envers les esclaves, et ceux qui portent des fers, que pour honorer les hommes qui éprouvent le même sort que toi, lorsque tu étois esclave, et en mémoire des fers que tu as portés.

SATURNE.

Ne cesseras-tu point de tenir ce langage insensé ?

LE PRÊTRE.

Tu as raison. Ne parlons plus de cela. Mais dis-moi, je te prie ; de ton temps les hommes étoient-ils dans l'usage de jouer aux dés ?

SATURNE.

Certainement. Mais ils ne jouoient pas comme vous des talens et des myriades. Des noix

voir. Théocrite dans sa XII[e] Idylle, dit en parlant des hommes de ce siècle :

ἦ ῥα τότ' ἦσαν
χρύσειοι πάλαι ἄνδρες.

étoient le plus haut prix du jeu ; car on ne vouloit pas que celui qui perdoit eût sujet d'être chagrin, ou de verser des pleurs, et fût le seul des convives qui ne mangeât point.

LE PRÊTRE.

Ils faisoient bien de ne jouer que des noix; car qu'auroient-ils pu jouer, ces hommes tout d'or ? Mais tandis que nous conversons, il me vient une idée. Si quelqu'un de ces hommes d'or paroissoit aujourd'hui dans le monde, à quels tourmens le malheureux ne seroit-il pas exposé ? On fondroit sur lui de toutes parts, et bientôt il seroit déchiré et mis en pièces, comme Penthée le fut par les Mœnades, Orphée par les femmes de la Thrace, et Actæon par ses chiens. Chacun voudroit en avoir la plus grosse part, et la disputeroit à son voisin ; car les hommes n'oublient pas, même durant tes fêtes, l'amour qu'ils ont pour le gain; le plus grand nombre ne semblent y chercher que l'occasion d'accroître leur revenu. En conséquence, les uns se rendent chez leurs amis pour piller leur table, d'autres se répandent en invectives contre toi, brisent les dés, innocens des maux que ces hommes se font volontairement à eux-mêmes. Cependant, dis-moi pourquoi étant un dieu délicat, et d'un âge si avancé, as-tu choisi pour ta fête la saison la plus désagréable de l'année ? La neige est répandue sur les campagnes, Borée souffle avec fureur, tout est couvert de glace, les arbres sont

secs et dépouillés de leur verdure, les prairies ont perdu leur beauté et leurs fleurs ; les hommes même la tête courbée comme des vieillards, se pressent autour des cheminées, et c'est alors que tu célèbres ta fête. Ce moment ne me semble guère favorable à un vieillard, ni propre à se divertir.

SATURNE.

Tu me fais, mon ami, une foule de questions, tandis que nous devrions ne nous occuper qu'à boire. Tu m'as déja fait perdre un temps considérable. Je n'ai pas besoin de faire en cet instant le philosophe. Mettons-nous à table, applaudissons des mains, et vivons désormais en liberté. Nous jouerons ensuite aux dés, et suivant l'ancien usage, nous jouerons des noix ; nous nommerons des rois auxquels nous obéirons, et de cette manière, nous vérifierons le proverbe, *les vieillards sont deux fois enfans.*

LE PRÊTRE.

Sans doute : et puisse celui auquel tes loix ne plairont pas, avoir soif et ne pas boire ! pour nous, buvons. Tu as assez répondu à mes interrogations, et je suis d'avis d'écrire notre entretien, d'en faire un livre, où je mettrai mes demandes et les réponses gracieuses que tu m'as faites. Je le ferai lire à tous ceux de mes amis qui sont dignes d'entendre tes discours.

CRONOSOLON,

OU

LE LÉGISLATEUR DES SATURNALES.

VOICI ce que dit Cronosolon, prêtre et prophète de Saturne, et le législateur de ses fêtes. A l'égard des loix que doivent observer les pauvres, je les leur ai envoyées écrites dans un autre livre, et j'ai tout lieu de croire qu'ils s'y conformeront, sinon ils encourront les graves punitions prononcées contre ceux qui refusent d'obéir. Pour vous, riches, prenez garde d'enfreindre mes loix, et ne faites pas semblant de ne point entendre mes ordres; si quelqu'un refuse de les accomplir, qu'il sache que c'est moins le législateur qu'il méprise, que Saturne lui-même. Ce dieu m'a choisi pour vous dicter ses loix pendant sa fête; il m'est apparu, non dans un songe, mais il a causé derniérement avec moi, lorsque j'étois bien éveillé. Il n'avoit point les pieds enchaînés, il n'étoit point sale et couvert de rides, comme le représentent les peintres, d'après les poëtes dont le cerveau est en délire; mais il tenoit dans ses mains sa faux bien aiguisée; son visage étoit riant, son corps conservoit toute sa vigueur, ses vêtemens et son costume étoient ceux d'un monarque plein de majesté.

majesté. Tels sont les traits sous lesquels il s'est fait voir à moi. Les discours qu'il m'a tenus, sont vraiment divins, et méritent de vous être communiqués.

Saturne me voyant l'autre jour me promener avec un visage triste, et d'un air rêveur (1), devina bientôt, comme on peut aisément le croire d'un Dieu, la véritable cause de mon chagrin. Il vit que je supportois avec peine la pauvreté, et que je souffrois de n'être vêtu que d'une simple tunique, dans une saison rigoureuse, où le froid est piquant, où le souffle violent de Borée amène les glaçons et la neige. Je n'étois pas trop bien fortifié contre leurs assauts; d'un autre côté la fête de Saturne approchoit : je voyois tout le monde faire de grands préparatifs pour la passer dans les festins, et pour offrir des sacrifices : moi, je n'avois rien pour la célébrer. Je réfléchissois donc, lorsque le Dieu s'approchant de moi parderrière, me prit par l'oreille, et me secouant la tête (c'est de cette manière qu'il a coutume de se manifester (2) à mes yeux) : eh bien! Cronosolon, qu'est-ce donc? Tu as l'air tout chagrin. Eh! n'en ai-je pas sujet, ô mon maître, lui répondis-je, lorsque je vois des hommes exécrables posséder des

(1) Je lis *ἐπὶ συννοίαις* avec le manuscrit du roi 2954, au lieu de *ἐπὶ συννοίας*.

(2) Προσεικάζειν, *assimiler*, *comparer*, ne me paroît faire ici aucun sens, et je lis avec Guyet et Gesner *προσπελάζειν*, *s'approcher*.

richesses immenses, être les seuls qui puissent vivre au sein des plaisirs, tandis que moi et une foule de gens instruits, nous sommes plongés dans l'indigence, et dénués de ressources. Ne voulez-vous donc pas, ô mon maître, faire cesser ce désordre, et rétablir cette aimable égalité qui régnoit autrefois parmi les humains? O mon ami! reprit-il, il n'est pas trop aisé de changer le sort que Clothon et ses sœurs vous ont assigné; mais je veux adoucir les maux de votre pauvreté, du moins pendant ma fête. Voici quel en sera le remède. Cronosolon, écris les loix que je te vais dicter, et que je veux qu'on observe désormais: elles empêcheront les riches de célébrer entre eux seuls les Saturnales, et ils partageront leurs biens avec vous. Mais, je ne comprends pas, lui dis-je..... Je vais t'en instruire. En effet, il commença à me faire connoître ses intentions. Lorsque je les eus apprises, il continua ainsi: dis maintenant aux riches que s'ils n'observent ces loix, qu'ils apprendront que ce n'est point en vain que je porte une faux tranchante. Je serois un Dieu bien ridicule, si, après avoir châtré mon père Cœlus, je n'en faisois pas autant à tous les riches qui enfreindront mes loix; réduits à l'état honteux des eunuques, ils demanderont l'aumône pour la mère des Dieux, en jouant des flûtes, et frappant des cymbales. Telles furent les menaces de Saturne, d'après lesquelles vous ferez bien de ne pas violer ses loix.

Premières Loix.

Personne, durant la fête, ne fera d'affaires, soit publiques, soit particulières, si ce n'est celles qui auroient pour but les jeux, la bonne chère et les plaisirs. Les cuisiniers et les pâtissiers seront seuls occupés au travail de leur profession. L'égalité régnera parmi tous les convives, entre les esclaves et les hommes libres, entre les riches et les pauvres. Il ne sera permis à personne de se mettre en colère, de se fâcher, ou de faire des menaces. On ne fera rendre compte d'aucune administration pendant les Saturnales; on ne redemandera (1) ni son argent, ni ses habits; on n'écrira point; on ne s'exercera point aux gymnases; on ne récitera point de discours, sinon ceux qui seroient assaisonnés par la gaieté, qui contiendroient des plaisanteries, des railleries fines et un badinage agréable.

Secondes Loix.

Plusieurs jours avant la fête, les riches écriront sur leurs tablettes, les noms de leurs amis. Ils prépareront de l'argent comptant, environ la dixième partie de leur revenu, le superflu de leur garderobe, ce qui sera trop grossier pour leur servir, et une partie assez considérable de leurs vases d'argent. Toutes

(1) Ἐξετάζω, *faire la recherche, redemander.*

ces choses ainsi disposées, la veille ils purifieront leur demeure, et ils auront soin d'en chasser la lésine, l'avarice, l'amour sordide du gain, et tous les vices qui habitent ordinairement avec eux. Ensuite ils sacrifieront à Jupiter, auteur des richesses, à Mercure libéral, et à Apollon Mégalodore (1). Sur le soir ils liront la liste de leurs amis. Ils feront, avant le coucher du soleil, le partage des présens qu'ils leur destinent, suivant le mérite de chacun d'eux, et ils les leur enverront. Ces présens ne seront portés que par trois ou quatre domestiques des plus fidèles, et déja avancés en âge. On écrira sur un billet ce que l'on envoie, et l'on en marquera la quantité, afin que ni le maître, ni ses amis ne puissent suspecter la fidélité des valets. Ceux-ci retourneront à leur demeure, après avoir bu seulement une coupe de vin; ils ne demanderont rien de plus (2). Les présens destinés aux gens de lettres seront doubles des autres; car ils méritent de recevoir une double part. On ne parlera des présens que d'une manière très-modeste, et en peu de mots. On ne les accompagnera de rien qui puisse offenser celui auquel on les envoie, et l'on n'en fera point l'éloge. Un riche ne fera point de présens à un autre

(1) *Qui fait de grands présens.*

(2) Les valets, quand ils portoient à quelqu'un un présent de leur maître, exigeoient une récompense. *Voyez* le traité *des gens de lettres, &c., tome II, pages 81 et 82.*

riche, et ne traitera point aux Saturnales celui qui a une fortune égale à la sienne. On ne gardera aucun des objets qu'on aura destinés à être donnés en présent, et l'on ne se repentira point du cadeau que l'on aura fait. Si l'année précédente quelqu'un étoit absent, et n'a pu, par cette raison, recevoir sa part, il la recevra avec celle de l'année courante. Les riches acquitteront les dettes de leurs amis pauvres, et le loyer de ceux qui le doivent, et qui ne sont pas en état de le payer; en général ils s'informeront, long-temps auparavant, quels peuvent être les besoins de leur amis.

Ceux qui recevront un présent, n'en murmureront jamais, et quel que soit ce qu'on leur envoie, il sera d'un grand prix à leurs yeux. Une amphore de vin, un lièvre, une poule grasse, ne seront point réputés un présent des Saturnales. On ne tournera point en ridicule, ce qu'on aura reçu en ces jours. Le pauvre enverra au riche quelque cadeau en retour de son présent. Si c'est un homme de lettres, il lui enverra quelque ouvrage de l'antiquité, pourvu que cet ouvrage soit analogue à la circonstance, et propre à être lu dans un festin; ou bien, il lui donnera quelque écrit de sa composition, tel qu'il pourra l'avoir fait. Le riche le recevra d'un air gracieux et satisfait, il le lira sur le champ; et s'il le quitte sans l'avoir lu, ou qu'il le rejette avec mépris, qu'il sache qu'il aura encouru la vengeance de

Saturne (1), quels que soient d'ailleurs les présens qu'il auroit faits. Les autres personnes enverront des couronnes, ou quelques grains d'encens. Si un pauvre fait présent à un riche d'un vêtement, d'un meuble d'argent ou d'or, au-dessus de ses facultés, l'objet qu'il aura envoyé sera confisqué au profit du public, pour être vendu, et le prix versé dans le trésor de Saturne. Le lendemain des fêtes, le pauvre recevra du riche des coups de verges dans les mains, au nombre de deux cens cinquante pour le moins.

Loix du Banquet.

On ira au bain lorsque l'ombre du cadran sera de six pieds. Auparavant on pourra s'amuser à jouer aux noix et aux dés. On s'asseoira à table comme on se trouvera, et l'on n'aura aucun égard à la dignité, à la noblesse, ou à la fortune, pour accorder quelque préférence (2). Tous les convives boiront du même vin. Le riche pour en boire un plus délicat, ne pourra alléguer aucun prétexte, ni mal d'estomac, ni douleur de tête; la distribution des mets se fera avec égalité à tous les convives. Ceux qui serviront ne donneront rien à la faveur, ils ne feront point attendre, ils ne reculeront pas le service tant qu'il leur plaira; ils ne mettront point devant celui-ci

(1) A la lettre: *la menace de la faulx.*

(2) Je lis avec Reitz *προνομίαν*, au lieu de *προνομήν*.

une grosse pièce, et devant l'autre une pièce ridiculement petite, une cuisse de porc d'un côté, et de l'autre une bajoue; mais ils serviront tout le monde également.

L'échanson aura continuellement les yeux fixés sur chacun des convives, plus encore que sur son maître; il doit avoir l'oreille très-fine, et entendre la moindre demande. Les vases de toute espèce seront préparés, et il sera permis, à qui le voudra, de porter une santé. Tout le monde pourra s'envoyer réciproquement la coupe après l'avoir goûtée, et l'envoyer même au patron (1). On ne forcera personne de boire plus qu'il ne peut. Il ne sera pas permis d'amener au banquet un danseur, ou un musicien qui est encore à son apprentissage. On pourra plaisanter et faire des railleries tant que l'on voudra, pourvu qu'elles ne puissent fâcher personne; ensuite on jouera des noix au damier. Si quelqu'un joue de l'argent, il sera condamné à ne pas manger jusqu'au lendemain. Chacun s'en ira ou restera quand il le voudra. Quand le patron régalera ses esclaves, il les servira lui-même, secondé de ses amis.

Que chaque riche ait soin de faire graver

(1) Au lieu de *προπιόντες τοῦ πλουσίου*, le manuscrit du roi 2954, lit *προπιόντος τοῦ πλουσίου*, *lorsque le riche aura bu le premier à leur santé.* Nous avons déja remarqué que, pour boire à la santé de quelqu'un, on goûtoit d'abord à la coupe, et on l'envoyoit vuider à celui que l'on saluoit.

ces loix sur une colonne d'airain, qui sera dressée au milieu de sa cour, afin qu'on puisse les lire. Qu'il sache que tant que cette colonne subsistera, ni la famine, ni la p-ste, ni l'incendie, n'entreront dans sa maison. Mais si jamais on la détruit, (puisse cela n'arriver jamais !) je n'ose dire de quels maux affreux ils seront punis.

ÉPITRES A SATURNE.

Cronosolon à Saturne, félicité.

Je t'ai déja écrit pour te faire connoître quelle est ma situation, et comme je me vois exposé, par mon indigence, à être le seul qui ne puisse prendre part à la fête que tu nous annonces. Je t'ai marqué encore (je m'en souviens), qu'il étoit contre toute raison que quelques hommes possédassent des richesses excessives, et vécussent dans les plaisirs sans partager les biens dont ils jouissent avec les pauvres, tandis que ceux-ci meurent de faim; et cela pendant les Saturnales. Puisque tu ne m'as rien répondu, je crois devoir rappeller ces mêmes objets à ta mémoire. En effet, il falloit, avant de nous ordonner de célébrer ta fête, détruire cette odieuse inégalité qui règne parmi les hommes, et mettre tous les biens en commun. L'état où nous sommes, comparé à celui des riches, est, comme on

dit en proverbe, la fourmi et le chameau (1): ou plutôt, imagine un acteur tragique, qui auroit un pied chaussé d'un cothurne élevé, comme le sont ceux qu'on emploie dans la tragédie, et l'autre sans chaussure. Si cet acteur venoit à s'avancer sur la scène dans un pareil costume, tu vois qu'il seroit obligé de marcher tantôt sur le pied élevé, tantôt sur celui qui touche à terre, selon celui qu'il poseroit. Telle est l'inégalité à laquelle notre vie est soumise. Quelques hommes sont chaussés d'un haut cothurne, dont la fortune a fait pour eux la dépense; ils nous écrasent par leur faste théatral, tandis que nous qui formons le plus grand nombre, nous marchons pieds nuds et sur la terre, quoique nous soyons en état, tu ne l'ignore pas, de représenter aussi bien qu'eux, et d'avoir un port aussi noble lorsqu'on nous revêt de leur costume.

Cependant j'entends les poëtes nous dire qu'autrefois, sous ton règne, la condition des humains n'étoit pas ce qu'elle est aujourd'hui; la terre sans semence et sans culture, produisoit tous les biens; chaque homme trouvoit toujours un repas préparé et capable de le rassassier; des fleuves de vin et de lait couloient de toutes parts; il y en avoit même de miel. Mais le point le plus important, c'est que ces hommes étoient d'or, et que la

(1) Je lis καὶ, au lieu de ἢ, qui ne paroît former aucun sens.

pauvreté ne pouvoit pas s'approcher d'eux. Pour nous, si l'on nous estimoit au juste, nous ne paroîtrions pas même de plomb ; on nous croiroit d'un métal encore plus vil. La plupart des humains ne peuvent obtenir leur nourriture qu'à force de travaux. La pauvreté, l'indigence, le manque absolu de ressources, nous tourmentent sans cesse (1), et l'on nous entend nous écrier souvent au milieu de nos besoins : *hélas ! d'où tirai-je de quoi subsister ? O fortune cruelle !* Notre misère, tu le sais, nous causeroit encore moins de chagrins, si nous n'avions continuellement sous les yeux le spectacle des riches, qui nagent dans le sein de la felicité, tiennent enfermés des monceaux d'or et d'argent, possèdent tant de magnifiques vêtemens, un si grand nombre d'esclaves, des attelages de chevaux, des bourgades entières et d'immenses campagnes. Avec ces riches possessions, il s'en faut de beaucoup cependant qu'ils nous fassent part de leurs biens ; ils ne daignent pas même jetter les yeux sur la multitude qui les environne.

Ce qui nous fait étouffer de dépit, ce qui nous paroît tout-à-fait insupportable, c'est de voir un riche mollement couché sur des tapis de pourpre (2), regorger (3) de délices

(1) *Παρὰ γοῦν ἡμῖν*, et suivant le manuscrit du roi *παρὰ δὲ ἡμῖν*, *sont à côté de nous.*

(2) Au lieu de *ἐφ' ἁλουργίδων*, le manuscrit du roi porte *ἐφ' ἁλουργίδι*, *sur la pourpre.*

(3) A la lettre : *ructantem delicias.*

et de voluptés, et entouré de valets qui ne songent qu'à son bonheur, couler ses jours dans des fêtes continuelles; tandis que moi et mes semblables, nous rêvons la nuit et le jour aux moyens de gagner quatre oboles, afin de nous rassasier de pain et de bouillie avant de nous coucher, ou de mâcher un peu de cresson et de thim (1), ou quelques oignons. O Saturne! ou change notre condition, et ramène l'ancienne égalité, ou, pour dernière ressource, ordonne à ces riches de ne plus jouir tous seuls de leurs biens, de tant de médimnes d'or, d'en répandre sur nous quelques chœniques, et de tant de vêtemens, de nous donner ceux que rongent les vers. Ils ne sauroient éprouver de peine à nous donner pour nous couvrir, ces étoffes destinées à périr, que le temps va bientôt consumer, ou qui moisissent renfermés dans des coffres et dans des armoires.

Ordonne de plus à chacun d'eux d'inviter à sa table, tantôt quatre, tantôt cinq personnes indigentes. Qu'ils ne les traitent pas cependant comme on a coutume de le faire aujourd'hui. Que l'égalité populaire règne dans le festin, que les convives soient également partagés, qu'on n'y voie point le riche se remplir des mets les plus exquis, tandis qu'un valet, debout

(1) Je ne sais pourquoi le traducteur latin rend θύμον, par *porrus*, un *poireau*. Il est certain que θύμος signifie *du thym*. La remarque de Guyet, *cœpam*, *agrestem bulbum* est une interprétation fausse.

à ses côtés, attend qu'il ne puisse plus manger, pour venir enfin de notre côté nous présenter un plat qu'il enlève aussi-tôt, et ne fait que montrer à nos regards, ou qu'il ne nous abandonne que lorsqu'il ne contient plus que de tristes restes. Que l'officier chargé de découper les viandes, lorsqu'on apporte un sanglier (1), ne serve point au maître la moitié de la pièce avec la tête, ne laissant aux autres que des os recouverts. Qu'on recommande aux échansons de ne point attendre pour verser à boire, qu'on leur en ait demandé jusqu'à sept fois : mais, dès qu'un convive témoignera qu'il a soif, qu'on lui présente à l'instant même une grande coupe pleine jusqu'aux bords, comme pour le patron. Qu'il n'y ait pour tous les convives qu'un seul et même vin ; car, dans quelle loi est-il écrit que le patron doit s'enivrer avec un vin vieux et odoriférant, et que mes entrailles seront déchirées par le vin nouveau ?

Si tu corriges ces abus, ô Saturne, si tu ramènes le bon ordre et l'égalité, notre vie deviendra une vie véritable, tes fêtes seront de vraies fêtes ; autrement, que ces riches les célèbrent tout seuls. Pour nous, tristement couchés à jeun, nous souhaiterons qu'au moment où, sortant du bain, ils viendront se mettre à table, leur valet renverse l'amphore et la brise ; que le cuisinier brûle le ragoût,

(1) Μηδὲ ἐσκομισθέντος συὸς. Le manuscrit du roi porte ὑὸς, terme plus attique.

et que par distraction ils versent dans un plat de lentilles la saumure du poisson (1) ; qu'un chien, entrant à l'improviste, dévore l'andouille toute entière et la moitié d'un gâteau, tandis que les cuisiniers sont occupés ailleurs ; que le sanglier, le cerf, ou le cochon de lait, à l'exemple des bœufs du soleil, poussent, tandis qu'ils rôtissent, de longs mugissemens, et se traînent par terre ; ou plutôt, que bondissant tout-à-coup, ils s'enfuient sur les montagnes voisines, emportant la broche avec eux ; que les volailles grasses, quoique plumées et déja préparées, prennent aussi-tôt leur vol et disparoissent à travers les airs, afin que ces riches ne soient pas les seuls qui puissent y goûter.

Mais (2), ce qui les contristera davantage, que des fourmis, semblables à celles des Indes, déterrent leurs trésors, les emportent pendant la nuit et les répandent parmi le peuple ; que, par la négligence de leur économe, ces vêtemens précieux soient criblés de trous par les souris (3), au point de ne différer en rien

(1) Le manuscrit du roi 2954 présente ici une leçon bien différente, et que j'adopterois volontiers : *τὸ τάριχος μὲν ἐς τὴν κεφαλὴν ἐμβαλεῖν τῶν ἰχθύων*, *leur verse sur la tête la sauce du poisson.* J'ai suivi la leçon ordinaire *ἐς τὴν φακὴν*, parce que Lucien semble faire allusion au proverbe *τὸ ἐπὶ τῇ φακῇ μυρον*, *verser du parfum sur des lentilles*, qui s'emploie pour désigner une profusion extrême, ou l'abus des choses les plus précieuses.

(2) Ὃ δὴ. Le manuscrit du roi lit *τόδε δὴ*.

(3) A la lettre : *par les excellentes souris ; ὑπὸ τῶν*

d'une nasse à prendre des thons ; que ces beaux enfans, ornés d'une belle chevelure, auxquels ils donnent les noms d'Hyacinthe, d'Achille, de Narcisse, au moment où ils leur présenteront la coupe, deviennent chauves, et perdent tout-à-coup les cheveux ; que leur menton se hérisse au même instant d'une barbe pointue, pareille à celles de ces personnages de comédies, que l'on nomme *Sphénopogones* (1) ; que leurs tempes soient toutes velues d'un poil dur et piquant, tandis que le sommet de la tête sera tout dépouillé. Tels sont les vœux que nous formerons, et bien d'autres encore, si les riches ne renoncent pas à leur égoïsme, et ne consentent pas à jouir en commun de leur richesse, et à nous en donner une petite portion.

Saturne à son très-honoré Prêtre, joie et prospérité.

Quelle folie* est la tienne, mon ami, de m'écrire sur les abus qui se passent aujourd'hui, et de vouloir que je fasse un nouveau partage de biens ? Cela ne dépend-il pas d'un autre, de celui qui tient à présent l'empire de l'univers ? Je m'étonne que tu sois de tous les

βελτίςων μυῶν. On ne peut rendre la force de ce βελτίςων, *par d'aimables, de charmantes souris, auxquelles nous en saurons gré.* Telle est à-peu-près la signification de ce mot.

(1) Ce mot veut dire : *qui à la barbe faite en coin, triangulaire.*

hommes le seul qui ignore (1) que si j'étois monarque autrefois, j'ai cessé de l'être (2), et j'ai partagé mon empire entre mes enfans. Tous les soins du gouvernement regardent à présent Jupiter; ma puissance à moi ne s'étend qu'au jeu de dés, aux applaudissemens, aux chansons, au plaisir de boire; encore ne dure-t-elle que sept jours.

A l'égard des grands objets dont tu parles, détruire l'inégalité des conditions, réduire tous les hommes à la même indigence, ou les élever à une fortune semblable, c'est à Jupiter à te répondre. Si cependant on a violé les loix qui règlent ma fête, ou montré quelque avarice, c'est à moi à punir les coupables, et je vais écrire aux riches sur les festins qu'ils doivent donner, sur le chœnique d'argent et les vêtemens qu'ils doivent envoyer aux pauvres pour ma fête. Ta demande à cet égard est juste, et ils doivent s'y conformer, à moins qu'ils n'aient quelque raison plausible pour n'en rien faire.

Mais sachez avant tout, que vous autres pauvres, vous êtes dans une grande erreur au sujet des riches, et vous vous formez de leur condition une idée bien fausse, si vous

(1) Au lieu d'*αγνοεῖς*, le manuscrit du roi porte *ἀγνώσεις*.

(2) Les mots *εἷς ὤν*, que porte ici l'édition de Réiske, ne forment aucun sens; ils ne sont pas dans le manuscrit du roi. Herelius propose de lire *εἰς ὕστερόν*. *Epistola critica ad Meuzelium*, *page 41*.

imaginez qu'ils jouissent d'une félicité parfaite, et qu'ils sont les seuls qui mènent une heureuse vie, parce qu'ils peuvent se procurer de splendides festins, s'enivrer d'un vin délicieux, caresser de beaux enfans, jouir des plus belles femmes, et se couvrir de vêtemens délicats. Vous ignorez en quoi consiste cette félicité : dévorés par toutes les inquiétudes que leur causent ces biens, ils sont dans la nécessité continuelle de veiller sur chacun des objets de leur fortune, de peur qu'elle ne se dissipe entre les mains d'un économe négligent et souvent fripon, ou qu'un voleur ne dérobe ces vases précieux. Que de soins pour empêcher que le peuple ne prête l'oreille aux Sycophantes, qui les accusent d'affecter la tyrannie ! Et bien ! ce n'est-là que la plus foible partie des chagrins qui les rongent. Si vous connoissiez les soucis et les craintes dont ils sont agités, les richesses vous paroîtroient bien plus à fuir qu'à desirer. En effet, crois-tu, si les richesses et le pouvoir suprême étoient réellement des biens, que je sois assez insensé pour avoir consenti à les abandonner, afin de vivre simple particulier, soumis à l'empire d'autrui ? Mais je connoissois la plupart des maux qui s'attachent nécessairement aux riches et au souverains ; j'ai abdiqué ma puissance, et j'ai bien fait.

Considère à présent l'objet des plaintes que tu m'adresses aujourd'hui. Les riches se remplissent

remplissent avec voracité de sangliers (1) et de gâteaux délicats, tandis que vous êtes réduits à mâcher pendant ma fête quelques feuilles de cresson, ou de thym, ou bien un oignon. Le repas des riches, au moment où ils le savourent, est sans doute agréable; mais ses suites en sont bien différentes. Le lendemain à votre réveil, vous n'éprouvez pas, comme eux, des pesanteurs de tête, produites par l'ivresse dans laquelle ils se sont plongés, et l'excès des alimens ne vous cause point des flatuosités, des rapports fétides. Tel est le fruit que les riches retirent de leurs festins; voilà ce qu'ils recueillent de ces débauches nocturnes, où ils se souillent de mille impuretés, soit avec leurs mignons, soit avec leurs maîtresses, selon la passion qui les entraîne, c'est la phthisie, la péripneumonie, l'hydropisie, récompense ordinaire de leur exécrable luxure. Lequel d'entre eux pourrois-tu me montrer, qui n'ait pas un teint pâle et livide, déja empreint (2) des couleurs de la mort? Lequel d'entre eux, s'il parvient jusqu'à la vieillesse, marche de ses propres pieds, et n'est pas porté comme un fardeau dans les bras de quatre valets? Son extérieur est entiérement d'or, mais, au-dedans, c'est un haillon rapiécé, semblable à ces habits de théatre, composés

(1) Συῶν. Selon le manuscrit du roi ὑῶν, attiquement.

(2) Ἐπιφαίνοντα, *montrant une forte couleur de mort.* Le manuscrit du roi porte ἐμφαίνοντα, leçon que je préfère.

d'une multitude de lambeaux recousus (1). Vous ne mangez pas de poisson, vous n'y goûtez même jamais ; mais ne voyez-vous pas (2) que les angoisses de la goutte, ou de la péripneumonie vous sont inconnues, ainsi que les maux produits par quelqu'autre cause semblable ? D'ailleurs, ce n'est pas pour eux un plaisir de manger ces mets délicats dont ils se rassasient tous les jours ; et vous les voyez quelquefois desirer un légume, ou du thym, avec plus d'ardeur que vous ne soupirez (3) après les lièvres et les sangliers.

Je ne parle pas des autres chagrins qui les dévorent. C'est un fils libertin ; une épouse sans pudeur éprise d'un valet ; un mignon qui se prête aux desirs de son maître, plutôt par nécessité, que par inclination. En un mot, il est dans la condition des riches une foule de maux secrets, que vous ignorez. L'or et la pourpre dont ils sont couverts, frappent seuls vos regards, et lorsque vous appercevez ces hommes portés sur un char attelé de chevaux blancs, vous regardez avec admiration, et vous les adorez. Si, au contraire, vous dédaigniez de les voir, si vous les méprisiez,

(1) Ἐκ ῥακῶν πάνυ εὐτελῶν, *de viles guenilles.* Le manuscrit du roi porte ἐκ ῥακίων.

(2) οὐχ ὁρᾶθ' ὅτι. Le manuscrit du roi οὐχ ὁρᾶτε ὅτι.

(3) ὥσπερ σὺ τῶν λαγῶν καὶ συῶν. Le manuscrit du roi porte ὥσπερ οὐδὲ σὺ τῶν λαγῶν καὶ ὑῶν. Leçon bien préférable, et que j'ai suivie.

si vous ne vous retourniez pas pour voir ce char d'argent (1) ; ou, lorsqu'ils vous adressent la parole, si vos yeux ne se portoient pas sur l'émeraude qui brille à leur doigt, si vos mains ne touchoient pas ce vêtement dont vous admirez la délicatesse, mais que vous laissassiez ces riches ne l'être que pour eux-mêmes, sachez qu'ils viendroient bientôt au-devant de vous, vous prier de partager leurs festins, afin d'avoir quelqu'un à qui ils puissent montrer ces lits superbes, ces tables, ces vases, dont la possession leur deviendroit inutile, dès qu'elle n'auroit plus de témoins. Vous connoîtriez alors que ce n'est pas pour eux, mais pour vous qu'ils possèdent ces richesses ; qu'ils les ont moins pour en user que pour vous les faire admirer (2).

Voilà ce que je puis vous dire pour votre consolation ; je connois l'une et l'autre manière de vivre, et je vous exhorte à célébrer ma fête, en réfléchissant que bientôt il faudra que vous abandonniez tous la vie, laissant ici bas, eux leurs richesses, vous votre pauvreté. Cependant je leur écrirai comme je vous l'ai promis, et je suis assuré qu'ils ne négligeront point mes avis.

(1) Au lieu de *ἁρμάμαξαν*, le manuscrit du roi porte simplement *ἅμαξαν*. La leçon ordinaire est plus emphatique et vaut mieux.

(2) Cette tirade de morale se trouve encore dans *le Nigrinus*. En général Lucien se répète souvent. Ce défaut devoit moins frapper ses contemporains, qui n'avoient pas comme nous la collection de ses ouvrages.

SATURNE aux Riches, félicité.

Les pauvres m'ont écrit dernièrement : ils vous accusent de ne pas vouloir leur faire part de vos richesses ; et ils me demandent de rendre tous les biens communs, afin que chacun d'eux en ait une portion. En effet, disent-ils, il n'est pas juste que l'un possède tous les agrémens de la vie, tandis que l'autre en est entiérement privé. Je leur ai répondu que c'étoit à Jupiter qu'appartenoit l'examen de ces objets ; mais à l'égard de ce qui se passe aujourd'hui, et des injustices qu'ils disent avoir éprouvées de votre part durant ma fête, je sais que j'en suis le juge, et j'ai promis de vous en écrire. Ce que les pauvres demandent me paroît fort modéré. *Comment*, disent-ils, *pourrions-nous célébrer ta fête, lorsque nous gelons de froid, et que nous mourons de faim?* Ils me demandent en conséquence, si je veux qu'ils prennent part à ma solemnité, que je vous oblige à leur donner ceux de vos vêtemens qui vous sont inutiles, ou qui sont trop grossiers pour vous, et à répandre sur eux quelques gouttes de votre or. Si vous le faites, ils promettent de ne point vous contester vos biens, au tribunal de Jupiter ; sinon, ils menacent, dès que ce dieu indiquera une audience, de vous citer devant lui, et de réclamer une nouvelle répartition des richesses. Il ne vous est pas difficile, dans votre heureuse situa-

tion (1), de leur donner une foible portion de ces biens immenses que vous possédez.

Mais ils veulent sur-tout que j'ajoute à ma lettre l'article des festins auxquels ils demandent que vous les invitiez (2) ; ils se plaignent que vous vous livrez tous seuls, et les portes fermées, aux plaisirs de la table ; ou, si quelquefois, et de loin en loin, vous vous déterminez (3) à les régaler, le repas devient pour

(1) Tel est le vrai sens de ces mots *καλῶς ποιοῦντες.* La traduction latine *me non invidente* est trop éloignée, et ne traduit pas.

(2) A la lettre : *l'article des festins*, *afin qu'ils soupent avec vous.*

(3) *Εἰ δὲ ποτε — ἐθελήσητε.* Cette manière de parler est un solécisme. Jamais *εἰ* ne se construit avec le subjonctif ; on n'en trouve d'exemple que dans les auteurs de la basse Grécité. Aussi le manuscrit du roi, 2954, porte-t-il ici *εἰ δὲ ποτε — ἐθελήσετε* à l'indicatif. Un savant critique, dans le *Journal des Savans*, mars 1787, en rendant compte de la dernière édition du poëme d'Oppien, *de Venatione*, Strasbourg 1786, a combattu cette règle, et prétendu prouver que *εἰ* pouvoit se construire avec le subjonctif. Mais les exemples qu'il en a rapportés sont fautifs. Dans les deux vers d'Homère qu'il allègue, il n'y a pas *εἰ*, mais *εἴπερ*, préposition différente pour le sens comme pour le régime, et à laquelle on peut joindre *εἰ καὶ* et *εἰ μή.* Un seul vers d'Hésiode, cité par le même savant, paroîtroit favorable à son opinion ; mais ce vers a été corrigé par M. Brunck, d'après les manuscrits du roi dans sa dernière édition d'Hésiode. L'autorité du pape Damas, citée encore par le même savant, est nulle en fait de grammaire. Quelques autres endroits de Lucien étoient souillés de la même tache ; mais nous avons eu le bonheur de pouvoir les rectifier presque tous par le secours des manuscrits.

eux une source de déplaisirs, plutôt que de voluptés; tout y semble fait pour les insulter. Tel est, par exemple, l'usage de leur faire boire d'un vin différent du vôtre. Par Hercule, quelle ignominie! et qu'ils la méritent bien s'ils ne se lèvent pas au milieu du festin, et ne vous abandonnent pas seuls avec votre repas. Mais on ne leur permet pas même de boire à leur gré, et vos échansons ont, comme les compagnons d'Ulysse, les oreilles bouchées avec de la cire. Les autres détails sont si honteux, que je n'ose presque en parler, ni vous répéter leurs plaintes sur la manière dont on leur distribue les viandes, sur ces valets qui restent à vos côtés jusqu'à ce que vous soyez rassasiés, et passent ensuite rapidement d'un convive à l'autre. Il est encore une foule de petites épargnes mesquines et indignes de personnes libres. Ce qui peut rendre un festin agréable, c'est l'égalité, et le dieu qui y préside est appellé *Isodaitès* (1), parce qu'il faut que tous les convives soient servis également.

Faites donc ensorte que par la suite, les pauvres n'aient plus à se plaindre de vous, mais qu'ils vous honorent et vous aiment à cause des petites libéralités qu'ils recevront. La dépense vous en sera peu sensible, et un

(1) Gesner a très-bien vu que le Dieu appellé ainsi, étoit Bacchus, qui présidoit aux festins, auxquels les Grecs donnoient le nom de *Symposium*, c'est-à-dire, *Combibition*, si ce mot est permis. Je lis comme lui *ἰσοδαίτης*.

présent fait à propos, vous attirera de leur part une reconnoissance éternelle. D'ailleurs, considérez que vous ne pourriez pas habiter les villes, si les pauvres ne les habitoient avec vous, et ne travailloient en mille occasions pour votre félicité. Vous n'aurez pas d'admirateurs de vos richesses, si vous n'êtes riches que pour vous seuls et dans les ténèbres. Que la multitude soit donc témoin de votre fortune; qu'assise à votre table, elle admire vos vases d'argent; qu'en vous portant une santé, elle examine en buvant cette coupe magnifique, qu'elle en connoisse le poids, en la balançant dans sa main; qu'elle admire le sujet historique qui y est représenté, la quantité d'or qu'elle renferme, le travail exquis de l'ouvrier. Vous vous entendrez alors donner les noms de galant homme, d'ami de l'humanité, et vous serez à jamais affranchi de la jalousie des pauvres. Eh! qui pourroit être jaloux d'un riche qui nous fait part de ses trésors, et qui répand d'honnêtes libéralités? Qui ne formeroit, au contraire, des vœux pour la prolongation de ses jours, et pour le voir jouir long-temps de ses biens? Mais de la manière dont vous vous conduisez à présent, votre richesse est exposée à l'envie, votre bonheur est sans témoins, et votre vie sans plaisir.

Il n'est certainement pas aussi agréable d'être seul à se remplir de nourriture, comme les lions et les loups solitaires, que d'être assis à table en la compagnie d'hommes spirituels,

qui, s'étudiant à vous plaire, ne laissent pas le festin se passer dans un morne silence, mais par des discours pleins de sel, par des plaisanteries sans amertume, par mille politesses, font le charme de votre société. De pareils entretiens plaisent à Bacchus, ils font sourire Vénus et les Graces. Le lendemain vos convives ne manquent pas de faire à tout le monde le récit de votre honnêteté, et disposent tous les cœurs à vous aimer. Voilà ce qu'il est beau de pouvoir acquérir, quelque prix qu'il en coûte.

Actuellement je vous le demande; si les pauvres marchoient les yeux fermés (faisons cette supposition), ne seriez-vous pas au désespoir de n'avoir personne à qui vous puissiez montrer (1) ces vêtemens de pourpre, cette nombreuse suite d'esclaves, ces bagues d'une énorme grosseur. Je ne parle point des embûches que les pauvres doivent nécessairement dresser à vos richesses, de la haine qu'ils conçoivent contre vous, lorsque vous vous livrez seuls aux plaisirs. Mais les imprécations dont ils vous menacent sont affreuses; et fassent les Dieux que leurs souhaits ne soient pas accomplis, car vous ne goûterez plus d'andouille, ni de gâteau, que ce ne soit le reste d'un chien! votre poisson sera corrompu (2)

(1) Le manuscrit du roi lit comme l'édition de Florence ἐπιδείξετε, au lieu d'ἐπιδείξαγε que Jensius et Guyet ont blâmé avec raison.

(2) Le manuscrit du roi nous offre encore ici une

quand on vous le servira; le sanglier, le cerf, mis en broche, méditeront de s'enfuir de votre cuisine sur les montagnes; les volailles étendant leurs ailerons, quoique sans plumes, s'envoleront chez les pauvres. Mais ce qu'il y a de plus affligeant, vos beaux échansons deviendront chauves en un clin-d'œil, et de plus, briseront les amphores. Réfléchissez à cela; et prenez un parti qui soit digne de ma fête (1), et où vous puissiez trouver votre sûreté. Soulagez l'indigence qui accable les pauvres, et faites-vous, à peu de frais, des amis estimables.

Les Riches a Saturne, félicité.

Crois-tu, Saturne, que tu sois le seul à qui les pauvres aient écrit de pareilles balivernes? Jupiter est étourdi depuis long-temps de leurs clameurs importunes; ils lui demandent sans cesse de faire un nouveau partage des biens; ils font un crime au Destin de l'inégalité de ses dons, et nous accusent de ne vouloir pas leur faire part de nos richesses. Mais en sa qualité de Dieu, Jupiter sait bien à qui il

variété de leçon fort remarquable. Au lieu de *ἡ φακῆ δὲ ὑμῖν σαπέρδα ἐντετηκότα ἕξει* que portent les éditions, ce manuscrit donne *ἡ φακελὴ δὲ ὑμῖν*, &c. *La pourriture rendra votre poisson corrompu.*

(1) Le manuscrit du roi lit ici *ἃ καὶ τῇ ἑορτῇ πρέποιτ' ἄν*, au lieu de *πρέποντα γένοιτ' ἄν* que portent les éditions.

faut en imputer la faute ; aussi fait-il presque toujours semblant de ne pas les entendre. Toutefois nous voulons nous justifier auprès de toi, puisque nous sommes à présent sous ton empire. Nous avons (1) toujours eu sous les yeux la lettre que tu nous as écrite, et où tu nous dis qu'il est beau d'employer la fortune à secourir les indigens, et plus agréable de vivre en société et de manger avec les pauvres que tout seul ; nous en avons toujours usé ainsi ; nous les avons traités avec toute l'égalité possible, ensorte qu'aucun d'eux ne pourroit se plaindre d'avoir été moins bien partagé qu'un autre de ses convives.

Mais ces pauvres, qui prétendoient d'abord n'avoir que peu de besoins, dès qu'une fois nous leur avons ouvert nos portes, ils n'ont cessé de nous faire une foule de demandes multipliées ; et lorsqu'ils ne les obtenoient pas sur le champ, et pour ainsi dire au premier mot, la colère, la haine, les injures éclatoient à l'instant. Quelque fausses que fussent leurs imputations, ceux qui les entendoient les croyoient sans peine ; car ils supposoient que nos accusateurs nous connoissoient parfaitement, vivant avec nous dans une étroite intimité. Il falloit donc, de deux inconvéniens, en choisir un ; ou nous rendre odieux en ne

(1) *ἡμεῖς γὰρ* selon les éditions ; *ἡμεῖς μὲν γὰρ* selon le manuscrit du roi. Ce *μὲν* me paroît devoir être reçu dans le texte. Il répond à *οἱ δὲ* de l'alinéa suivant, édition de Réitz.

donnant rien (1) ; ou, prodiguant toutes nos richesses, tomber aussi-tôt dans la pauvreté, et nous mettre nous-mêmes au rang des demandeurs.

Les autres objets ne sont pas de peu d'importance (2). Dans les festins, au lieu de songer à bien manger et à se régaler amplement, ils boivent outre mesure, et quand ils sont ivres, ils égratignent la main de quelque jeune esclave en lui rendant la coupe, ou bien ils veulent faire violence à notre concubine, ou même à notre épouse ; ensuite, ils vomissent au milieu de la salle du festin, et le lendemain, de retour chez eux, ils se répandent en invectives contre nous, disent à tout le monde qu'on les a fait mourir de faim et de soif. Si nos reproches te paroissent peu fondés, rappelle-toi la conduite d'Ixion qui étoit votre parasite dans les cieux ; vous l'aviez admis à votre table, il étoit traité comme vous-mêmes (3), et cet honnête homme, dans son ivresse, voulut faire violence à Junon.

Ces raisons, et plusieurs autres semblables, nous ont déterminés à rendre par la suite nos maisons inaccessibles aux pauvres, pour notre

(1) Μὴ διδόντα. Le manuscrit du roi *μὴ δόντα*, l'aoriste paroît ici préférable.

(2) Le texte porte *καὶ τὰ μὲν ἄλλα μέτρια*. *Les autres choses sont modérées* ; ou c'est une ironie, ou il faut lire comme je le fais ici, *οὐ μέτρια*.

(3) *Ἀξίωμα ἴσον ἔχων ὑμῖν*. Le manuscrit du roi lit *ἔχειν ὑμῖν*.

propre sûreté. Cependant s'ils veulent promettre en ta présence, de faire des demandes plus modérées, de ne point se conduire dans les festins d'une manière outrageante, qu'ils viennent partager nos banquets, et souper avec nous sous tes heureux auspices. Nous leur enverrons, conformément à tes desirs, des vêtemens et de l'or autant qu'il sera convenable, nous n'épargnerons pas la dépense, enfin nous n'omettrons rien de ce qui pourra les satisfaire. Mais aussi, qu'ils cessent de nous tenir des discours pleins d'artifices, et qu'ils se montrent nos amis, et non pas nos flatteurs et nos parasites. Lorsqu'ils voudront agir comme ils le doivent, tu n'auras plus aucun reproche à nous faire.

LE BANQUET,

OU

LES LAPITHES (1).

PHILON ET LYCINUS.

PHILON.

On dit, Lycinus, que vous vous êtes bien divertis hier chez Aristenet : que pendant le

(1) Alciphron, dans la lettre LV du III[e] livre, offre en raccourci le tableau que ce Dialogue présente avec de plus grands détails. La ressemblance est si frappante, que l'on seroit tenté de croire que l'un des deux auteurs s'est modelé sur l'autre. Mais lequel des deux est l'original ? C'est ce qui n'est pas facile à établir. Ceux qui placent l'existence d'Alciphron au siècle d'Alexandre-le-Grand, regarderont Lucien comme l'imitateur ; mais leur sentiment, qui est celui de Bergler, n'étant appuyé que sur un passage très-équivoque de Diogène de Laërce, *vie de Stilpon*, où on lit, *τὸν ῥητορικὸν Ἄλκιμον ἁπάντων πρωτεύοντα τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι ῥητόρων*, ne peut être raisonnablement adopté. Il est bien question dans ce passage d'un *Alcime*, un des premiers orateurs de la Grèce ; mais il n'est pas dit un mot d'*Alciphron*. C'est vouloir trop exiger de la complaisance de ses lecteurs, que de les engager, comme le fait Bergler à la fin de sa préface, à croire qu'Alcime et Alciphron sont un même personnage. Au surplus, ce même Bergler, le meilleur éditeur des lettres d'Alciphron, varie souvent dans sa manière de penser à cet égard. Tantôt il croit que Lucien imite Alciphron, comme à la page 412

festin, certains philosophes ont beaucoup disserté, qu'il s'est élevé entre eux une dispute assez vive, qui même a été portée, si Charinus m'a dit la vérité, jusqu'à se faire des blessures, et que la contestation n'a été terminée que par le sang.

LYCINUS.

D'où Charinus a-t-il pu le savoir, Philon? Il n'étoit pas de ce festin.

PHILON.

Il prétend l'avoir appris du médecin Dionique; et Dionique étoit, je pense, un de vos convives.

LYCINUS.

Il est vrai: mais il n'étoit pas au commencement de cette dispute. Il n'a pas vu tout ce qui s'est passé. Il n'est arrivé que fort tard; à-peu-près vers le milieu du combat, un instant avant qu'on se fût porté les premiers coups, et je m'étonne qu'il ait pu en parler si claire-

de son édition; tantôt il pense, au contraire, que c'est Alciphron qui imite Lucien. *Voyez page 66*, sur la lettre XVII[e] du livre I; et *page 404*, lettre LV[e] du livre III. Ces deux auteurs ont à la vérité une foule de traits tellement semblables, qu'on ne peut nier que l'un n'ait beaucoup puisé chez l'autre; mais on ne peut en inférer que Lucien soit l'imitateur. En qualité de son traducteur, je suis obligé de penser qu'il est l'original. C'est au premier éditeur d'Alciphron à établir l'opinion contraire, avec de grosses injures latines.

ment, n'ayant pas été témoin de ce qui donna lieu à cette contestation, qui ne se termina en effet que par du sang répandu.

PHILON.

Aussi Charinus m'a-t-il exhorté, si je voulois en savoir les véritables circonstances et tous les détails, de m'adresser à toi. Dionique même lui a dit qu'il n'avoit pas assisté à la scène entière, mais que tu en avois une parfaite connoissance, et que tu avois retenu jusqu'aux discours des philosophes. Je le crois : tu n'es pas homme à écouter légérement de pareilles conversations ; tu en es trop curieux. Il me semble, d'après cela, que tu ne peux te dispenser de nous régaler aussi de ce festin divertissant. Il n'en est guère de plus agréable, du moins pour moi ; et il le sera d'autant plus, que la sobriété présidera à notre repas ; assis en paix et hors de la portée des traits, nous verrons, ou des vieillards, livrés aux excès de l'ivresse, s'outrager mutuellement durant le festin ; ou des jeunes gens, poussés par la chaleur du vin, dire et faire les choses les plus contraires à la bienséance.

LYCINUS.

Tu me fais-là, mon cher Philon, une demande trop indiscrète (1). Quoi ! tu veux que

(1) A la lettre : *tu me demandes trop vivement d'exposer ces choses aux yeux de la multitude.*

j'expose à tous les yeux un pareil tableau ; que je fasse publiquement le récit d'une scène qui s'est passée au milieu des transports de l'ivresse ? On devroit plutôt l'ensevelir dans un profond oubli, ou la regarder comme l'ouvrage de Bacchus. Ce dieu (1), tu le sais, oblige tous les hommes à se faire initier à ses mystères, et à célébrer ses orgies. Prends donc garde qu'il n'y ait quelque méchanceté secrète à vouloir connoître ce qu'on doit taire, ou plutôt oublier en sortant d'un festin. *Je hais*, a dit un poëte, *un convive qui a de la mémoire* (2). Dionique, assurément, n'a pas bien agi, de révéler ces mystères à Charinus, et de répandre ainsi la coupe de la veille (3) sur la tête de vénérables philosophes. Pour moi, je suis bien éloigné de vouloir jamais parler de pareilles choses.

(1) La tournure du grec est un peu différente : *regarder ces choses comme l'ouvrage du dieu Bacchus, qui, je ne sais s'il permet à quelqu'un de ne pas se faire initier à ses mystères.* Notre langue ne permet pas d'adopter ces constructions.

(2) Plutarque, *Questions de table, liv. 1, question 1,* examine l'origine et le sens de ce proverbe.

(3) Ἑωλοκρασία signifie à la lettre : *la débauche de la veille.* Lorsque les jeunes gens d'Athènes faisoient ensemble quelque partie de débauche, et passoient la nuit à boire, on mettoit devant chaque convive une coupe pleine de vin ; et si quelqu'un s'endormoit avant d'avoir bu sa coupe, le lendemain, à la pointe du jour, on la lui versoit sur la tête, ce qui s'appelloit ἑωλοκρασία. Ce mot est employé ici par métaphore pour insulte. *Scholie grecque. Voyez Suidas*, de qui cette scholie est empruntée ; *Hésychius*, et l'*Etymologique.*

PHILON.

PHILON.

Ah ! tu me tiens rigueur (1), Lycinus ; tu ne devrois cependant pas en user de la sorte avec moi. Eh ! ne sais-je pas bien que tu as encore plus d'envie de parler que je n'en ai de t'entendre ? A défaut d'auditeur, tu es homme, je crois, à t'approcher d'une colonne ou d'une statue, pour lui faire un long récit de tout ce que tu sais, et te soulager du poids qui t'oppresse (2). Si je voulois m'en aller en ce moment, tu ne me laisserois pas partir sans t'avoir entendu ; tu me retiendrois (3), tu me suivrois, tu me supplierois de t'écouter ; et moi, je ferois le fier à mon tour. Pour peu que tu le juges à propos, je vais m'en informer à quelque autre : non, ne me dis rien.

LYCINUS.

Il ne faut point te mettre en colère, et je te ferai ce récit, puisque tu le desires avec tant d'ardeur. Mais, garde-toi bien de le divulger.

(1) θρύπτειν ne signifie pas seulement *vivre dans les délices*, mais *prendre des airs de grandeur*, *faire le fier*, *dédaigner*, *tenir rigueur*. Comme en cet endroit, et dans le Phèdre de Platon, vers le commencement, que Lucien imite ici.

(2) Le grec dit à la lettre : *pour y répandre tout, en prononçant sans fermer la bouche*, ἀμυστί, c'est-à-dire, *tout d'une haleine*. Au lieu ἐκχέαι πάντα, un manuscrit du roi 2955, lit ἐκχέαι ἅπαντα.

(3) Ἀλλ' ἕξεις. Le manuscrit du roi 2955, porte ἀλλ' ἥξεις, *tu viendrois*. Je préfère la leçon ordinaire.

PHILON.

Si je n'ai pas tout-à-fait oublié quel homme est Lycinus, il en est, je crois, encore plus capable que moi. Tu seras le premier à en parler à tout le monde, et je n'aurai pas besoin d'en prendre la peine (1). Mais avant tout, dis-moi, je te prie : est-ce à l'occasion du mariage de son fils Zénon, qu'Aristenet vous a donné ce festin ?

LYCINUS.

Non. Il marioit sa fille Cléanthis au fils d'Eucrite l'usurier, à ce jeune homme qui étudie la philosophie.

PHILON.

Par Jupiter ! il l'a donnée à un beau garçon, d'un âge cependant encore bien tendre, et peu propre à l'Hymen.

LYCINUS.

Aristenet n'avoit, je pense, personne qui pût mieux lui convenir. Ce jeune homme passe pour fort honnête, il s'applique à la philosophie ; et d'ailleurs, étant fils unique du riche Eucrite, il a dû avoir la préférence sur tous ses rivaux.

(1) Au lieu de *ὥϛε οὐδὲν ἐμοῦ δεήσῃ*, *tu n'auras plus besoin de moi*, on peut lire avec le manuscrit du roi 2955, *ὥϛε οὐδὲν ἐμοῦ δεήσει*, *il ne sera pas besoin de moi*. Je préférerois cette dernière leçon.

PHILON.

Voilà une raison décisive. Cependant apprends-moi, Lycinus, quels étoient les convives.

LYCINUS.

Je n'ai pas besoin de te nommer les autres; mais, parmi les philosophes et les orateurs, qui sont, je crois, ceux dont tu desires le plus de m'entendre parler, nous avions le vieillard Zénothémis Stoïcien, et avec lui Diphile, surnommé *le labyrinthe*, maître de Zénon fils d'Aristenet; ensuite le Péripatéticien Cléodême. Tu connois ce babillard, toujours prêt à convaincre tout le monde, et que ses disciples appellent l'*épée* et le *couteau*. Hermon l'Epicurien y étoit aussi: lorsqu'il entra, les Stoïciens baissèrent les yeux, détournèrent le visage, et témoignèrent pour lui l'horreur qu'ils auroient eu pour un parricide ou un sacrilège. Tous ces Philosophes étoient amis d'Aristenet, et en cette qualité ils avoient été invités à ce festin, ainsi que le grammairien Histiæe, et l'orateur Dionysodore. Convié par Chæréas le jeune époux, Ion le Platonicien (1), son maître de philosophie, étoit aussi de ce banquet; son aspect vénérable a quelque chose de divin, et l'on voit briller sur son visage

(1) C'est sans doute le même dont il a fait le portrait dans le *Menteur d'inclination*, *tome IV*, *page 182* de notre traduction.

une décence singulière. La plupart de nos citoyens l'ont surnommé *la Règle*, par allusion à la rectitude de son jugement. Au moment où il entra, toute l'assemblée se leva par respect; on le reçut comme un personnage éminent: en un mot, l'admirable Ion en se présentant, sembloit un Dieu qui vient visiter les mortels.

Presque tous les convives étant arrivés, lorsqu'il fallut se mettre à table, les femmes qui étoient en grand nombre, occupèrent tous les lits (1) placés à droite en entrant. Elles entouroient la mariée qui étoit entiérement couverte d'un voile. Le gros de la compagnie fut placé en face de la porte, chacun suivant sa dignité. Mais, vis-à-vis des femmes, Eucrite occupoit la première place, et après lui Aristenet. Ensuite on délibéra lequel des deux s'asseoiroit le premier, ou de Zénothemis le Stoïcien, attendu son grand âge, ou d'Hermon l'Epicurien. Il étoit prêtre des Dioscures (2), et d'une des familles les plus distinguées d'Athènes. Mais Zénothemis décida bientôt la question, en disant: *si vous ne me jugez digne que d'occuper le second rang, et si vous me placez au-*

(1) Il me semble que κλιντὴρ ne signifie pas ici *un lit*, mais *une rangée de lits*; car il est prouvé par plusieurs passages ci-dessous, que chaque lit ne contenoit que deux convives; c'est pour cela que je traduis ὅλον κλιντῆρα, par *tous les lits*.

(2) Castor et Pollux, qui se nommoient ἄνακες, *les princes.*

dessous d'Hermon, ce sectateur d'Epicure, pour ne rien dire de plus, sachez, Aristenet, que je me retire et laisse-là tout votre festin. En même temps il appelle son esclave, et fait semblant de vouloir se retirer. *Prenez la première place, Zénothémis*, lui dit alors Hermon. *Il eût été cependant de la bienséance de la céder à un Pontife, quand vous n'auriez pas eu d'autre considération, et malgré le mépris extrême que vous faites paroître pour Epicure.* Je plaisantois le pontife d'Epicure, reprit Zénothémis; mais en parlant ainsi, il s'asseoit. Hermon se place après lui, ensuite Cléodême le Péripatéticien, puis Ion, au-dessous de lui, le marié, moi, Diphile, plus bas son disciple Zénon, l'orateur Dionysodore, et enfin le grammairien Histiée.

PHILON.

Eh! mais, Lycinus, c'est un Musée que ce banquet composé d'un si grand nombre de sages (1). Je félicite Aristenet, de ce que célébrant une fête si chère à son cœur, il a voulu traiter des savans, de préférence à des hommes ordinaires; a rassemblé chez lui, pour ainsi dire, la fleur de chaque secte; attentif à ne pas confondre ses convives, et à ne pas placer avec des hommes lettrés, des gens qui ne le seroient pas.

(1) Au lieu de *σοφῶν τῶν πλείςων ἀνδρῶν*, je lis avec le manuscrit 2955, *σοφῶν τὸ πλεῖςον ἀνδρῶν*, *composé, pour la plupart, d'hommes sages.* Cette manière de parler est attique, l'autre ne me le paroît pas.

LYCINUS.

Aristenet, mon ami, n'est pas un de ces riches vulgaires; c'est un amateur des sciences, et il passe avec les savans la plus grande partie de sa vie.

Le commencement du repas se passa avec assez de tranquillité. Il n'est pas nécessaire, je crois, que je te fasse ici l'énumération des mets, des gâteaux et des sauces : l'ordonnance du festin étoit magnifique, et tout s'y trouvoit à souhait. En ce moment, Cléodême se penchant vers Ion : « Vois-tu, lui dit-il, ce vieillard (il parloit de Zénothémis) et comme il se » bourre de toutes sortes de mets? Son habit » est tout couvert de sauce. Quels morceaux » il glisse au valet qui est debout derrière lui! » il s'imagine qu'on ne l'apperçoit pas, et ne » se souvient plus qu'il y a quelqu'un assis à » ses côtés. Montre-le donc à Lycinus, afin » qu'il en soit témoin ». Je n'avois pas besoin qu'on me le fît remarquer, et depuis longtemps je l'observois avec attention (1).

Cléodême avoit à peine fini de parler, que voilà le cynique Alcidamas qui, sans avoir été invité, entre d'un saut dans la salle du festin, en disant, pour faire rire l'assemblée (2),

(1) Le grec dit : *je l'observois comme d'un lieu élevé, comme d'un observatoire. Tanquam è specula.*

(2) L'expression grecque *ἐπιχαριεντισάμενος*, signifie *en faisant l'agréable.* La traduction latine *communi venuste proverbio usus* est un contre-sens. Lucien ne dit pas

Ménélas vient de lui-même (1). Cette conduite parut impudente à la plupart des convives, qui répondirent à cette plaisanterie, tout ce qui se présentoit à leur esprit; l'un, *vous êtes fou, Ménélas* (2); un autre,

Le cœur d'Agamemnon n'en est pas satisfait (3).

Chacun murmuroit, et lui décochoit les traits les plus piquans et les plus convenables à la circonstance; mais personne n'osoit s'expliquer ouvertement : on craignoit Alcidamas à la voix bruyante (4): c'est le plus vigoureux braillard de tous les Cyniques; ce talent lui vaut la réputation du meilleur philosophe de la secte, et le rend formidable à tout le monde.

Cependant Aristenet approuva sa démarche; il l'invita même à prendre un siège, et à s'asseoir auprès d'Histiée et de Dionysodore. « Fi » donc! repartit le Cynique, c'est une mollesse

qu'il employa ce proverbe *avec grace*; mais *pour se donner des graces, pour faire l'agréable*. Ces deux pensées sont bien différentes.

(1) Allusion à un vers d'Homère, *Iliade, liv. II, v. 408.*

(2) Commencement d'un vers d'Homère, *Iliade, liv. VIII, v. 109.* Le manuscrit du roi 2955, ajoute ici un mot de plus. On y lit ἀφραίνεις Μενέλαε διοτρεφές. Ce dernier mot, qui est effectivement dans Homère, seroit ici déplacé.

(3) Homère, *Iliade, liv. I, v. 24.*

(4) Au lieu de βοὴν ἀτεχνῶς ὄντα, le manuscrit du roi 2955, lit ainsi que le desiroit Dusoul, βοὴν ἀγαθὸν ὄντα. Leçon excellente, et qui fait allusion à l'épithète de βοὴν ἀγαθὸς qu'Homère donne souvent à Ménélas.

réduire au silence, et il ne prévoyoit tous les malheurs dont cette coupe alloit être la cause. Alcidamas la prit, et se tut quelques instans. Bientôt il se jette sur le plancher, s'y couche à moitié nud, comme il nous en avoit menacé, la tête appuyée sur son coude relevé, et tenant la coupe de la main droite. Tel les peintres représentent Hercule chez Pholus (1).

Déja la coupe avoit, plus d'une fois, circulé parmi les convives ; on se portoit de fréquentes santés, la conversation s'animoit, lorsque l'on apporta des lumières. En ce moment, je remarquai (2) que l'esclave qui se tenoit debout auprès de Cléodême, et qui étoit un fort bel échanson, sourioit de temps en temps. (Il m'est nécessaire d'entrer dans ces détails, quoiqu'ils n'aient pas un rapport direct à notre festin; et je ne puis les omettre quand ils ont donné lieu à quelque aventure plaisante (3).) J'examinois avec attention ce

(1) Pholus étoit un centaure ami d'Hercule, auquel il donna l'hospitalité. Lorsque Hercule dans le combat des Centaures et des Lapythes, eut tué un grand nombre des premiers, Pholus leur rendit les honneurs de la sépulture; et voulant arracher une des flèches d'Hercule du corps d'un Centaure, il se blessa et mourut, car cette flèche étoit empoisonnée. Hercule lui donna la sépulture au pied d'une montagne de Thessalie, qui depuis fut appellée Pholoë. *Diodore de Sicile, liv. IV, page 220.*

(2) Au lieu de ἰδὼν, le manuscrit du roi 2955, porte εἶδον, et auparavant οἰνοχόον ὄντα καὶ ὡραῖον. Le καὶ manque dans les éditions.

(3) Le même manuscrit porte πρὸς τὸ γλαφυρώτερον,

qui pouvoit faire sourire le jeune esclave ; lorsqu'un instant après il s'approcha de Cléodême, pour recevoir la coupe de sa main (1). Celui-ci lui serra le doigt, et en lui rendant la coupe, il lui glissa dans la main une pièce d'argent de deux drachmes, je crois. L'esclave sourit de nouveau en se sentant presser le doigt ; mais il n'apperçut pas, sans doute, les deux drachmes ; car, au lieu de les recevoir, il les laissa tomber à terre. L'argent fit du bruit, et tous deux rougirent de la manière la moins équivoque. Les voisins se demandoient à qui cette pièce pouvoit appartenir ; l'esclave nioit que ce fût de sa main qu'elle fût échappée ; Cléodême, auprès de qui le bruit s'étoit fait entendre, feignoit de n'avoir rien laissé tomber, et comme peu de personnes s'en étoient apperçues, on n'y fit plus d'attention ; excepté Aristenet, à ce qu'il me parut ; car un instant après, il fit secrétement sortir le jeune esclave, et ordonna par un signe, qu'on plaçât auprès de Cléodême un échanson âgé, dont les traits grossiers annonçoient quelque muletier, ou un palefrenier. Cette précaution empêcha les choses d'aller plus loin. Quelle honte n'eût-ce pas été pour Cléodême, si le bruit de cette aventure se fût répandu parmi les convives,

au lieu de γλαφυρώτατον qui se lit dans les éditions ; et j'aimerois mieux cette nouvelle leçon. Les Attiques emploient élégamment le comparatif pour le superlatif.

(1) On lit dans le manuscrit du roi 2954, μεταληψόμενος, au lieu d'ἀποληψόμενος.

et si l'adresse avec laquelle Aristenet dissimula cet excès d'intempérance, ne l'eût éteint sur le champ ?

Cependant le cynique Alcidamas, qui déja avoit bu plus d'un coup, s'étant informé du nom de la jeune mariée, demande silence d'une voix de tonnerre ; et regardant du côté des femmes (1) : « je bois, dit-il, à votre santé, » Cléanthis, sous les auspices d'Hercule notre » fondateur ». A ce trait, chacun éclata de rire. « Et quoi ! vous riez, infames, reprit-il, de » ce que je bois à la mariée, sous les auspices » d'Hercule notre Dieu ? Sachez que si elle ne » reçoit la coupe de ma main (2), elle ne » pourra jamais avoir un fils qui me ressemble, » qui soit d'une force invincible, qui ait un » esprit libre, et un corps plein de vigueur ». En disant ces mots, il se découvroit encore davantage, et de manière à blesser la pudeur. Les convives redoublèrent leurs ris ; le Cynique alors se lève furieux, lance de tous côtés des regards terribles, qui annonçoient qu'il alloit déclarer la guerre ; peut-être même eût-il frappé de son bâton, si l'on n'eût apporté, fort à propos, un immense gâteau. A cette vue

(1) Au lieu de *εἰς τὰς γυναῖκας*, le manuscrit 2955, lit *ἐς τὰς γυναῖκας*, ce qui est plus attique.

(2) Nous avons déja remarqué que les anciens buvoient dans la même coupe, et que pour saluer quelqu'un, on goûtoit seulement à la coupe, ce qui s'appelloit *προπίνειν*, et on la lui envoyoit ensuite pour qu'il l'achevât.

il se radoucit, sa colère se calma; il ne songea plus qu'à suivre le gâteau à la piste, et à s'en remplir l'estomac.

Déja la plupart des conviés étoient ivres, la salle du festin retentissoit de leurs cris tumultueux. L'orateur Dionysodore récita à son tour quelques discours de sa composition, fort applaudis des valets qui se tenoient debout derrière lui. Le grammairien Histiée, assis à la dernière place, fit le rapsode, et mêlant ensemble des vers de Pindare, d'Hésiode et d'Anacréon, il en forma une chanson d'un ridicule achevé, dans laquelle il disoit, comme par un pressentiment prophétique,

Le choc des boucliers fait retentir la plaine.

Et ceci :

Les cris des combattans s'élèvent dans les airs.

Zénothémis lut aussi une petit livre d'une écriture très-fine (1), que lui remit son valet.

Ceux qui apportoient les mets ayant, selon leur coutume, interrompu le service pendant quelques instans, Aristenet, qui avoit pris ses précautions pour que cet intervalle ne fût pas sans agrémens, et n'éprouvât aucun vuide,

(1) Les Stoïciens affectoient d'employer dans leurs ouvrages une écriture très-fine et peu lisible. *Voyez* ce que Lucien en dit dans les *Sectes à l'encan*, *page 33*; de plus, lisez avec les deux manuscrits du roi 2954 et 2955, *ἀνεγίνωσκε*, au lieu d'*ἀνεγίγνωσκε* qui est trop dur.

ordonna de faire entrer un farceur, afin que par ses bons mots, ou par ses gestes ridicules, il divertît les convives. Alors on vit paroître un petit homme laid, dont la tête étoit rasée à l'exception de quelques cheveux hérissés sur le front (1). Il dansa, fit des tours de force et des contorsions pour paroître plus ridicule, récita avec un accent Egyptien des Anapestes (2), dont il battoit la mesure (3). Il finit par railler tous les assistans. Ceux à qui la plaisanterie s'adressoit, en rioient les premiers; mais le farceur ayant lancé quelque trait satyrique sur Alcidamas, et l'ayant appellé petit chien de Malte; celui-ci se fâcha. On s'appercevoit que, depuis long-temps, il voyoit d'un œil jaloux ce petit homme s'attirer l'attention et les applaudissemens de l'assemblée. Il jette bas son manteau, et pro-

(1) *Ἐξυρημένος τὴν κεφαλὴν, ὀλίγας ἐπὶ τῇ κεφαλῇ τρίχας ὀρθὰς ἔχων.* Il n'est personne qui ne soit choqué dans cette phrase de la répétition désagréable, et du rapprochement de ces deux mots *τὴν κεφαλὴν — ἐπὶ τῇ κεφαλῇ*; mais le manuscrit du roi 2955, porte *ὀλίγας ἐπὶ τῇ κορυφῇ τρίχας, &c.; ayant sur le sommet de la tête quelques cheveux relevés.* Cette leçon me paroît la véritable, et sauve un défaut de style dont Lucien n'offre pas ailleurs d'exemple.

(2) Espèce de vers grecs, propres au chant, et fréquemment employés dans la comédie, et dans les chœurs de la tragédie.

(3) C'est ainsi que je rends *συγκροτῶν*, et je ne pense pas que ce mot ait ici une autre signification, quoique le traducteur latin l'ait rendu par *cum varia gesticulatione.*

voque le farceur au combat du Pancrate ; le menaçant, en cas de refus, de le frapper de son bâton. Le malheureux Satyrion (c'est ainsi que se nommoit ce mime), se lève et accepte le défi. C'étoit un spectacle tout-à-fait plaisant de voir un philosophe lutter contre un histrion, lui porter des coups de poings et en recevoir à son tour. Parmi les témoins de cette scène, les uns rougissoient de pudeur, les autres rioient à gorge déployée. Le combat fut bientôt terminé : Alcidamas, fatigué des coups qu'il recevoit, céda la victoire à ce petit homme exercé à ce genre de lutte, et tous deux furent l'objet des ris les plus immodérés.

Ce fut en ce moment qu'entra le médecin Dionique ; lorsque le combat venoit de finir. Il avoit été retardé, comme il nous l'apprit lui-même, par une visite qu'il avoit été obligé de faire au joueur de flûte Polyprépone, qui étoit attaqué de phrénésie. Il nous dit, qu'étant entré chez son malade, sans savoir qu'il fût dans un moment d'accès, celui-ci s'étoit levé subitement, avoit fermé la porte, et tirant une épée, il lui avoit présenté des flûtes, en lui ordonnant d'en jouer. Mais comme le médecin n'en pouvoit tirer aucun son, Polyprépone, qui tenoit une courroie (1), lui en

(1) C'étoit, sans doute, cette courroie nommée ἐυφορβεῖα, que les flûteurs passoient sous leur menton et attachoient sur le sommet de la têre, de manière qu'elle pressoit les joues, et aidoit le flûteur à contenir son souffle.

donnoit des coups sur le revers des mains. Enfin, pour sortir d'un si grand danger, Dionique imagina cet expédient. Il défia lui-même Polypréponte au combat de la flûte, sous la condition que le vaincu recevroit un certain nombre de coups. Ayant joué le premier, et assez mal, il remit les flûtes au malade, dont il prit en même temps la courroie et l'épée, qu'il jetta au plutôt par la fenêtre dans la cour. Alors luttant contre lui avec un peu plus de sûreté, il appella les voisins, qui enfoncèrent la porte et le tirèrent de ce danger. Il nous montra les marques récentes des coups, et quelques égratignures qu'il avoit reçues au visage. Dionique, par son récit, ne s'attira pas moins d'applaudissemens que le farceur, et il alla s'asseoir (1) auprès d'Hystiée, où il soupa de ce qui restoit sur la table. Sa présence fut, sans doute, l'effet de la protection de quelque divinité; on le peut croire, par l'utilité dont il pouvoit être dans les événemens qui ne tardèrent pas à éclater.

En effet, un esclave se présentant en ce moment au milieu de la salle, dit qu'il venoit de la part d'Hétœmoclès le Stoïcien, qu'il étoit chargé d'une lettre; mais que son maître lui avoit ordonné d'en faire une lecture publique,

(1) Le terme grec παραβύσας ἑαυτὸν, signifie à la lettre *s'enfonçant*. Il indique que le médecin eut de la peine à trouver place auprès d'Histiée, les lits ne contenant ordinairement que deux personnes. Une troisième ne pouvoit s'y placer sans quelque difficulté.

d'un endroit d'où tout le monde pût l'entendre ; et de se retirer ensuite. Aristenet lui en ayant donné la permission, il s'approcha de la lampe, et lut.

PHILON.

C'étoit apparemment, Lycinus, quelque éloge de l'épousée, ou un épithalame, tel qu'on a coutume d'en faire en pareille circonstance.

LYCINUS.

Je m'attendois, comme toi, à quelque chose de semblable ; mais cette pièce n'en approchoit nullement ; car l'écrit étoit conçu en ces termes.

HÉTŒMOCLÈS (1) *Philosophe*, *à ARISTENET*.

Ma façon de penser sur les festins est connue, et la manière dont j'ai vécu jusqu'ici peut en rendre témoignage. Je me vois chaque jour assiégé d'invitations par une foule de personnes beaucoup plus riches que toi. Néanmoins je n'ai jamais voulu me rendre à leurs sollicitations ; je connois trop bien le tumulte et les excès qui accompagnent ordinairement les grands repas. Mais il me semble que j'ai droit d'être fâché contre toi, puisque, malgré la cour assidue que je te fais depuis si long-temps, tu n'as pas daigné me compter au

(1) Le nom d'Hétœmoclès signifie : *qui est prêt à se rendre aux invitations.*

nombre

nombre de tes amis, et qu'au contraire, je suis le seul qui ne puisse avoir part à ton amitié, quoique nos demeures soient voisines (1). *L'ingratitude que tu fais paroître est ce qui m'afflige le plus; car je suis loin de placer mon bonheur dans un morceau de lièvre, de sanglier, ou de gâteau* (2). *J'en mange autant qu'il me plaît chez d'autres personnes qui savent mieux que toi les règles de l'honnêteté: et même aujourd'hui, pouvant prendre ma part d'un repas, qu'on dit assez splendide, chez Pammène mon disciple, je n'ai point voulu me rendre à sa prière: je fus assez simple de vouloir me réserver pour toi. Au surplus, il n'est pas étonnant qu'en traitant les autres, tu m'oublies entiérement, puisque tu n'as jamais su distinguer le* Meilleur, *et que ton imagination n'a pas la faculté compréhensive* (3). *Mais je sais à qui je dois attribuer cet outrage; c'est au conseil de ces admirables philosophes Zénothémis et le Labyrinthe, eux à qui je voudrois (qu'Adrastie ne m'entende pas)* (4) *fermer la bouche d'un seul syllogisme. Qu'ils disent seulement ce que c'est que Philosophie, ou qu'ils expliquent ces premiers élémens, en quoi le* Maintien *differe de la* Con-

(1) Je lis avec le manuscrit du roi 2955, *ἐκ γειτόνων οἰκῶν*, au lieu d'*ἐν γειτόνων*.

(2) *ἢ πλακοῦντος*, selon le manuscrit 2955, au lieu d'*ἢ πλακούντων*.

(3) Ce sont des termes scholastiques de la philosophie des Stoïciens.

(4) *Voyez* sur cette formule, *la note première de la page 196, tome II.*

tenance (1) ? *Car je ne leur propose pas ces questions difficiles, le* Cornu (2), *le* Sorite (3), *ou le* Moissonnant. *Profite donc de leurs lumières : pour moi qui ne répute beau que ce qui est honnête* (4), *je supporterai sans peine l'insulte que tu me fais.*

Toutefois, pour ne te laisser aucun moyen de te justifier, en disant que c'est un oubli causé par le tumulte inséparable d'une pareille fête, je t'ai salué deux fois aujourd'hui (5) *: ce matin,*

(1) Il est difficile de traduire autrement *ἕξις* et *σχέσις*. Le latin les rend par *habitus* et *habitudo*.

(2) Syllogisme ridicule, dont voici un exemple. *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or, vous n'avez pas perdu de cornes ; donc vous avez des cornes.*

(3) Le Sorite est un sophisme dont le nom signifie *accumulation*, et par lequel, d'interrogation en interrogation, on tire une conclusion évidemment fausse, mais qui suffisoit à ces raisonneurs extravagans, pour croire qu'ils avoient réduit leur antagoniste au silence. On demande, par exemple, si c'est la première goutte d'eau qui a creusé un rocher, ou si ce n'est pas elle. Dans le premier cas, pourquoi son effet n'est-il pas visible ? Et dans le second, si ce n'est pas la première goutte, ce ne peut être la seconde, ni la troisième, &c. ni même la dernière. Qui donc a pu creuser le rocher ? On trouve dans Diogène de Laërce, *vie de Chrysippe*, un Sorite singulier, de l'invention de ce philosophe, par lequel il prétend prouver qu'un grain de bled est un monceau de grains. L'esprit humain est heureusement guéri pour jamais de ces inepties, et nous avons du moins aux anciens l'obligation de nous les avoir épargnées. Combien nous en épargnons à nos neveux !

(4) Maxime favorite des Stoïciens. Cicéron en a traité dans un chapitre particulier de ses paradoxes.

(5) L'édition de Reitz porte *δίς σε τὴμερον προσηγόρευκα, καὶ ἕωθεν ἐπὶ τῆς οἰκίας*. Le manuscrit du

lorsque tu étois sur le seuil de ta porte, et plus tard, lorsque tu offrois ton sacrifice dans le temple des Dioscures. Je ne te dis ceci, que pour me disculper aux yeux de ceux qui sont ici présens. Mais si tu t'imagines que ton festin seul excite mes regrets et ma colère, réfléchis à l'aventure d'Oinée, et tu verras que Diane fut irritée d'être la seule qu'il n'eût point appellée à son sacrifice, lorsqu'il régaloit tous les Dieux. Homère dit à ce sujet :

Soit qu'il l'eût oubliée, ou n'y réfléchît pas,
Il commit en son cœur une faute mortelle (1).

Et Euripide :

C'est ici, Calydon, dont les heureuses plages
Du séjour de Pélops regardent les rivages (2).

Et Sophocle :

La fille de Latone, aux traits toujours vainqueurs,
Contre les champs d'Oinée, excite les fureurs
D'un énorme sanglier....... (3).

D'une foule d'exemples que je pourrois alléguer,

roi 1955, *προσηγόρευσα — ἐπὶ τὴν οἰκίαν*. Ces trois derniers mots se trouvent aussi dans le manuscrit 2954; mais je préfère la leçon de la seconde édition de Basle, *ἐπὶ τῇ οἰκίᾳ*. L'accusatif n'est point ici nécessaire, puisqu'il n'y a pas de mouvement. Le génitif exigeroit qu'on sous-entendît le mot *οὐδῷ*, *sur le seuil*, ou quelque autre semblable. Je préfère en conséquence le datif.

(1) Iliade, *liv. IX, v. 533.*

(2) Euripide, fragmens de *Méléagre*, *page 455*, édition de Beck, *tome II.*

(3) *Voyez* les *fragmens de Sophocle*, édition de M. Brunck, *tome II, in-4°.*

ce petit nombre me suffit pour te faire connoître quel homme tu dédaignes pour traiter un Diphile, auquel tu as confié ton fils. Mais en ceci tu as raison, et il a su se rendre agréable à ce jeune homme, auquel il témoigne assez de complaisance (1). *Je pourrois t'en apprendre encore bien d'autres choses, si je ne rougissois de relever de pareilles turpitudes. Au surplus, tu pourras les apprendre quand tu le voudras, de la bouche de son pœdagogue* (2) *Zopyre. Mais il ne faut pas troubler la joie d'une fête nuptiale, et se rendre le délateur des autres, sur-tout pour un sujet aussi honteux. Diphile cependant le mériteroit bien, lui qui m'a déja enlevé* (3) *deux disciples; mais par respect pour la Philosophie, je garderai le silence.*

J'ai donné ordre à mon valet, dans le cas où tu voudrois lui remettre quelque morceau de sanglier, de cerf, ou d'un gâteau de sésame, de ne point le recevoir, de peur qu'on ne s'imagine que c'est pour cela que je l'ai envoyé.

Tout le temps que dura cette lecture, une confusion secrète me faisoit ruisseler la sueur de tout le corps, et je souhaitois, comme on dit en proverbe, que *la terre s'entre ouvrît sous*

(1) Πρὸς χάριν αὐτῷ συνέσι. Ces mots renferment un double sens, que le lecteur devinera sans peine. *Quocum gratiæ causa habitat.*

(2) Nous avons déja remarqué en quoi le Pœdagogue diffère de l'instituteur. *Voyez l'Hermotime, tome II, page 323*. Au lieu de εἰ θέλεις, le manuscrit du roi 2955, lit εἴγε θέλεις, *si du moins tu le veux.*

(3) Au lieu de ἀποσπάσας, le manuscrit 2955, porte περισπάσας. Je préfère la leçon ordinaire.

moi, lorsque je voyois l'assemblée entière éclater de rire à chaque mot de cette lettre. Ceux qui savoient (1) qu'Hétœmoclès est un vieillard auquel ses cheveux blancs prêtent un air vénérable, s'étonnoient qu'il eût pu si long-temps leur dérober la connoissance de son caractère, et leur en imposer par la longueur de sa barbe, et la sévérité de son visage. Cependant il me sembla que si Aristenet ne l'avoit pas invité, c'étoit moins par oubli, ou par mépris, que parce qu'il n'avoit pas espéré qu'un si grave personnage se rendît à son invitation, et voulût se compromettre dans une pareille fête : ensorte qu'il n'avoit pas cru devoir lui en faire la proposition.

Lorsque l'esclave eut cessé de parler (2), tous les convives jettèrent les yeux sur Diphile et sur Zénon, dont le visage pâle, l'air embarrassé et la mauvaise contenance donnoient quelque apparence de vérité à l'accusation d'Hétœmoclès. Aristenet en fut troublé, il paroissoit agité de quelque inquiétude ; cependant il nous exhortoit à boire, et s'efforçant de prendre un air riant, il fit tout ce qu'il put pour réparer ce qui venoit d'arriver. Il renvoya l'esclave, en lui disant qu'il songeroit à cela : et un instant après Zénon se

(1) Ὅσοι ᾔδεισαν. Je lis ὅσοι ᾔδεσαν avec les deux manuscrits du roi 2954 et 2955. Cette forme est celle des Attiques.

(2) Au lieu de ἀναγιγνώσκων, qui est très-dur, les deux manuscrits portent ἀνεγίνωσκων.

leva secrétement de table, à un signe que lui fit son Pédagogue, sans doute par l'ordre de son père.

Cléodême épioit depuis long-temps l'occasion d'attaquer les Stoïciens, avec lesquels il vouloit entrer en lice, et il étouffoit de dépit de n'en pas trouver un prétexte plausible. Saisissant alors celui que lui fournissoit la lettre d'Hétœmoclès : « vous voyez, s'écria-t-il, ce » que produisent l'honnête Chrysippe, l'ad» mirable Zénon, et Cléanthe ; des mots dé» nués de sens, des interrogations frivoles, » des simulacres de philosophes, et du reste » une foule d'Hétœmoclès. Considérez, je vous » prie, combien cette lettre est digne d'un » vieillard. Aristenet est Oinée, et Hétœmo» clès une autre Diane. Par Hercule ! tout cela » est d'un heureux augure, et convient parfai» tement à une fête.

» En vérité, reprit Hermon, qui étoit assis » un peu plus haut, je crois qu'il a entendu » dire qu'Aristenet avoit fait (1) préparer un » sanglier pour le festin, et il a cru qu'il ne » seroit pas hors de propos de parler de celui de » Calydon. Au nom de Vesta (2), je vous prie, » Aristenet, de lui en envoyer au plutôt les pré» mices, de peur que ce bon vieillard ne soit

(1) Au lieu de ἐσκευάσθαι que portent les éditions, le manuscrit du roi 2954 porte κατεσκευάσθαι. Je le préfère.

(2) Πρὸς τῆς Ἑστίας, selon le manuscrit du roi. L'article τῆς manque dans les éditions.

» consumé par la faim, comme un autre Méléagre. Cependant il n'en éprouveroit aucun » mal, car Chrysippe met tout cela au nombre » des choses indifférentes.

» Que parlez-vous de Chrysippe, vous » autres, dit alors Zénothémis en se reveillant, et élevant la voix? est-ce d'après un » seul homme, d'après un imposteur qui » usurpe le titre de philosophe, que vous prétendez juger Cléanthe et Zénon, ces sages » accomplis? Et qui êtes-vous vous-mêmes » pour parler de la sorte? N'est-ce pas toi, » Hermon, qui as coupé la chevelure d'or des » Dioscures; crime dont tu subiras bientôt la » peine, livré entre les mains du bourreau (1)? » Et toi, Cléodême, n'as-tu pas séduit la femme » de Sostrate, quoiqu'il fût ton disciple (2); » et pris en flagrant délit, n'as-tu pas éprouvé » un châtiment honteux (3)? Vous avez la » conscience de ces crimes, et vous ne garderez pas le silence? — Du moins je ne

(1) *Entre les mains du peuple*, selon le manuscrit du roi 2954, lequel porte παραδοθεὶς τῷ δήμῳ; mais je préfère la leçon ordinaire τῷ δημίῳ.

(2) Je traduis ainsi, parce que je trouve dans le manuscrit du roi 2955, καὶ μαθητοῦ. Ce καὶ, qui n'est pas dans les éditions, est ici fort élégant, et signifie *quoique*. L'autre manuscrit 2954, au lieu de Σωστράτου γυναῖκα, porte Σωκράτους, *de Socrate*. Comme ces noms sont inventés par Lucien, il importe peu de quelle manière on les lise.

(3) Ce châtiment honteux est le ῥαφανίδωσις dont nous avons parlé au traité *de la mort de Pérégrinus*, *tome IV*, *page 457*.

» suis pas, comme toi, le maq..... (1) de » ma propre femme, a répondu Cléodême ; » je n'ai pas pris en dépôt l'argent qu'un dis- » ciple étranger avoit apporté pour son voyage, » et je n'ai pas juré ensuite par Minerve Po- » liade, que je ne l'avois pas reçu. Je ne prête » pas à quatre drachmes d'intérêt (2), je n'étran- » gle pas mes disciples, parce qu'ils ne m'ont » pas payé le prix de mes leçons au jour même » de l'échéance (3). = Tu ne saurois nier du » moins, a repliqué Zénothémis, d'avoir vendu » du poison à Criton, pour qu'il se débarrassât » de son père ». En disant cela, comme il buvoit, il leur jetta au nez à tous les deux ce qui restoit dans sa coupe encore à demi-pleine. Ion, pour fruit du voisinage, reçut quelque éclaboussure, qu'il méritoit assez

(1) Des hommes dans le délire de l'ivresse, ne doivent point ménager leurs expressions : plus elles sont grossières, mieux elles caractérisent l'excès de la débauche.

(2) Par mois. C'est sur le pied de quarante-huit pour cent par an. Les intérêts chez les Athéniens, se payoient à la fin de chaque mois, ainsi que le prouvent ces vers d'Aristophane, *Nuées*, *v. 16*.

Ἠδ' ἀπόλλυμαι,
Ὁρῶν ἄγουσαν σελήνην εἰκάδας
Οἱ γαρ τόκοι χωροῦσι

Que je suis malheureux ! je vois la Lune qui amène les vingtaines (c'est-à-dire, le vingt-huit et le ving-neuf du mois), *les intérêts s'approchent.*

(3) *Voyez* l'*Hermotime*, *tome II*, *page 230*, où le même trait est rapporté.

bien (1). Hermon baissant la tête, se mit à essuyer le vin dont il étoit inondé, et prit tous les assistans à témoins de l'outrage qu'on venoit de lui faire. Pour Cléodême, qui n'avoit pas de coupe, il se retourne, crache au visage de Zénothémis, et saisissant de la main gauche la barbe du philosophe, il s'apprêtoit à lui appliquer de l'autre un soufflet, qui auroit tué le malheureux vieillard, si Aristenet ne lui avoit retenu la main; montant aussi-tôt pardessus Zénothémis, il vint se placer entre les deux combattans, et tâcha de les maintenir en paix en les séparant.

Durant cette scène, mille réflexions se présentoient à mon esprit (2), et sur-tout cette maxime si commune, *qu'il n'est d'aucun avantage d'être instruit dans les sciences*, *quand* (3) *on ne sait pas régler sa conduite sur la vertu.* En effet, je voyois ces hommes accomplis

(1) Pour quelle raison? Ion n'a rien dit encore, ni rien fait qui méritât ce traitement. Aussi Dusoul propose de lire *οὐκ ἂν ἄξιος ὢν*, *n'en étant pas digne*, au lieu de *οὐκ ἀνάξιος ὢν*, *n'en étant pas indigne*. Je ne suis pas éloigné d'adopter cette leçon.

(2) Littéralement: *je réfléchissois en moi-même sur diverses choses.* Au lieu de *κατ' ἐμαυτὸν*, les deux manuscrits du roi portent *πρὸς ἐμαυτὸν*.

(3) Εἰ *μὴ τις ἄρα*. Ce dernier mot *ἄρα* n'est ni dans l'édition de Florence, ni dans le manuscrit du roi 2954, et je pense qu'on doit le bannir du texte où il ne fait aucun sens, et où il semble être répété de la ligne précédente, où on lit *ὡς οὐδὲν ὄφελος ἦν ἄρα ἐπίςασθαι τὰ μαθήματα, εἰ μήτις ἄρα*. Il est aisé de sentir combien la répétition de cette particule est défectueuse.

dans la connoissance des lettres, s'attirer par leurs actions le mépris et la risée de tous les convives. Je me dis alors à moi-même, eh quoi! seroit-il vrai, comme le dit souvent le vulgaire, *que la science est un obstacle à la raison* (1), *quand on ne considère* (2) *que les livres et les réflexions qu'ils renferment?* De tant de philosophes qui se trouvoient réunis, il n'en étoit peut-être pas un seul qui ne se rendît coupable de quelque faute. Les uns commettoient des actions honteuses, les autres tenoient des discours plus honteux encore; et je ne pouvois attribuer leurs excès à l'ivresse (3), quand je réfléchoissois à la lettre qu'Hétœmoclès avoit écrite à jeun.

D'un autre côté, la scène étoit bien différente; les ignorans mangeoient avec beaucoup

(1) A la lettre: *que l'instruction détourne des raisonnemens droits, ceux..... καὶ τὸ πεπαιδεῦσθαι ἀπάγῃ τῶν ὀρθῶν λογισμῶν τοὺς,* &c. Mais au lieu du subjonctif ἀπάγῃ, le manuscrit du roi 2955, porte ἀπάγει. Je crois qu'on doit adopter cette leçon, rien ne nécessite ici le subjonctif. La conjonction μὴ ἄρα, qui précède, porte sur ἀληθὴς ᾖ, et ne paroît pas devoir s'étendre sur le verbe suivant.

(2) *Συνεχὲς ἀφορῶντας, regardant continuellement.* Quand on trouve dans deux manuscrits aussi bons que ceux que j'ai entre les mains, ἀτενὲς ἀφορῶντας, on voit bien alors que συνεχὲς n'est qu'une glose de copiste. L'expression ἀτενὲς βλέπειν, ἀτενὲς ἀφορᾷν est trop fréquente chez Lucien, pour qu'on puisse balancer à la lui restituer ici.

(3) Εἰς οἶνον, selon les éditions. Ἐς οἶνον, attiquement selon le manuscrit 2955, qui lit ensuite τὰ γινόμενα, au lieu de γιγνόμενα.

de décence, ils ne s'enivroient point, ils ne faisoient rien dont ils dussent rougir; seulement ils rioient, et blâmoient (1) ceux qu'ils avoient admirés auparavant, lorsqu'ils les croyoient tels que l'annonçoit la gravité de leur maintien. Les savans, au contraire, faisoient éclater des mœurs impudiques, vomissoient des injures, mangeoient avec excès, poussoient des cris, en venoient aux mains. Le brave Alcidamas, sans respect pour les femmes, pissoit au milieu de la sale. En un mot, tout ce qui se passoit dans ce festin, pouvoit très-bien se comparer aux troubles que la Discorde, selon le récit des poëtes, fit naître aux noces de Pélée, en jettant au milieu du banquet cette pomme fatale, qui causa la ruine de Troie; et la lettre qu'Hétœmoclès avoit, pour ainsi dire, fait tomber au milieu du festin, paroissoit une pomme de discorde, qui avoit produit des maux aussi nombreux que ceux de l'Iliade.

En effet, la querelle de Cléodême et de Zénothémis, n'étoit pas appaisée; et quoique Aristenet se fût placé entre eux deux, ils ne cessoient de se dire des injures. « Pour » ce moment, disoit Cléodême, il me suffit » de vous convaincre d'ignorance, demain » je saurai me venger comme il convient.

(1) Lisez encore *κατεγινώσκον*, d'après nos deux manuscrits, au lieu de *κατεγιγνώσκον*. Cette forme est dure, et ne se trouve que rarement dans les anciens manuscrits.

» Réponds-moi donc Zénothémis, et toi aussi » élégant Diphile ; par quel principe, lorsque » vous mettez les richesses au rang des choses » indifférentes, n'avez-vous cependant d'autre » but que d'en acquérir (1) le plus que vous » pouvez ? Pourquoi faites-vous toujours la » cour aux riches ? Pourquoi prêtez-vous à » usure, et tirez-vous l'intérêt de l'intérêt ? » Pourquoi n'enseignez-vous qu'à prix d'ar- » gent ? D'un autre côté (2), vous affectez » de mépriser la volupté, vous déclamez contre » les Epicuriens, tandis que vous vous livrez » aux plaisirs les plus infames, jouant tour-à- » tour le rôle d'agens ou de patiens. Si l'on » ne vous invite pas à un festin, vous entrez » en colère, et si l'on vous y convie, vous » mangez tant, vous donnez tant à vos va- » lets..... ». En disant cela, Cléodême avança la main (3) pour arracher une serviette remplie de morceaux de toute espèce, que tenoit l'esclave de Zénothémis. Il étoit sur le point de la déployer, et de jetter sur le plancher (4) tout ce qu'elle contenoit ; mais l'esclave s'y opposa fortement, et ne la lâcha point.

(1) *ὡς πλείω κτήσησθε*. L'édition de Florence, et les deux manuscrits du roi portent ici *κτήσεσθε*.

(2) *Πάλιν ἂν*. Le manuscrit du roi 2955, *πάλιν τε ἂν*.

(3) Telle est la signification littérale de *ἐπεχείρει*, qu'on pourroit encore traduire *il entreprit*.

(4) Lisez *ἐς τοὔδαφος*, attiquement avec le manuscrit du roi 2955, au lieu de *ἐς τὸ ἔδαφος* que porte l'édition de Reitz.

Alors Hermon prit la parole : « tu as raison, » Cléodême ; qu'ils nous disent pourquoi, blâ- » mant la volupté, ils veulent cependant en » jouir plus que les autres ». — Non, reprit Zénothémis, c'est à toi, Cléodême, à nous dire pourquoi tu ne regardes pas la richesse comme une chose indifférente. — Nullement, c'est à toi de parler. La conversation se soutint quelque temps sur ce ton, lorsque enfin Ion s'avançant pour se faire remarquer davantage : cessez, dit-il, votre dispute ; je vais, si vous le permettez, établir un sujet de conversation, digne de la fête que nous célébrons aujourd'hui : mais parlons sans disputer, écoutez paisiblement, et comme chez Platon notre maître, employons notre loisir à tenir des discours. Tous les convives approuvèrent cette proposition, sur-tout Aristenet et Eucrite : ils espéroient que par ce moyen on alloit être délivré de tous les désagrémens de cette querelle ; et Aristenet se remit à sa place, persuadé que la paix étoit faite.

En ce moment on apporta ce qu'on appelle *le festin parfait* (1). On servit à chacun

(1) Les anciens (je parle du temps de notre auteur) divisoient les festins en trois parties. La première, qui s'appelloit πρόπομα, s'employoit à boire, soit du vin, soit des liqueurs rafraîchissantes, même de l'eau. Cet usage de boire avant de commencer le repas, ne s'introduisit chez les Grecs et chez les Romains, que sous le règne de l'empereur Claude, ainsi qu'il résulte d'un passage de *Pline* le naturaliste, *liv. XIV*, *chap. 22. Tiberio Claudio principe ante hos annos quadraginta institu-*

des convives, une poule grasse, de la chair de sanglier, du lièvre, des poissons frits (1), des gâteaux de sésame, et différentes friandises (2) que l'on pouvoit emporter chez soi.

tum ut Jejuni biberent, potusque vini antecederet cibos. Dans la seconde partie, on servoit des mets légers, plus capables d'exciter l'appétit que de le satisfaire; des huitres, des oursins de mer, des gâteaux, des légumes, &c. La troisième partie formoit le repas principal, on y servoit les grosses pièces, la volaille, et en même temps les entremets et les pâtisseries, que les Grecs appelloient τραγήματα, parce qu'elles se croquoient. Cette division est établie par Plutarque, *Questions de table*, *liv. VIII*, *page 926*, dont le passage est savamment expliqué dans le commentaire de Casaubon sur *Athenée*, *liv II*, *chap. 17*, *page 119*. Ce que Lucien appelle ici *le festin parfait*, est cette troisième partie du festin, dont le service étoit le plus complet. Jusqu'ici il n'a parlé que de gâteaux et de mets légers; à présent il caractérise cette troisième partie par l'énumération des pièces qui y sont servies.

(1) Ἰχθῦς ἐκ ταγήνε, ou, comme le portent quelques manuscrits, ἐκ τηγάνε, sont des poissons sortant de la poële à frire.

(2) Le texte porte: *et tout ce qui peut se croquer.* C'est-à-dire, diverses espèces de gâteaux, des amandes, des noix, des dattes, &c.; cette partie du festin étoit appellée par cette raison τραγήματα par les Grecs, et *Bellaria* par les Romains: elle répondoit en quelque sorte à notre dessert, à l'exception des fruits, que les anciens mangeoient au commencement du repas. Il ne faut pas confondre les espèces de gâteaux appellés τραγήματα et *bellaria*, avec ceux qui se nommoient πέμματα. Les premiers ne se servoient qu'au dessert; les seconds au premier et au second service. Les τραγήματα étoient composés avec du miel et frits pour la plupart; les seconds étoient cuits au four, et étoient d'une composition moins légère. Nous puisons cette distinction dans Aulugelle, *Noct. att. liv. XIII*, *chap. 12*, où il rapporte ce passage de Varron, *Bellaria ea maxime*

On n'avoit pas servi un plat pour chaque convive, mais un sur chaque table; Aristenet et Eucrite en avoient un pour eux deux ; on devoit prendre ce qui étoit devant soi. Il y avoit de même un plat commun pour le Stoïcien Zénothémis et l'Epicurien Hermon ; ensuite un autre pour Cléodême et pour Ion ; un autre pour le marié et pour moi. Diphile avoit une double portion, car Zénon avoit quitté la table. Souviens-toi de cet arrangement, mon cher Philon, car il importe à mon récit.

PHILON.

Je ne l'oublirai pas.

LYCINUS.

Ion continua en ces termes : « je vais commencer à parler le premier, si vous le jugez » à propos ». Il s'arrêta un moment, puis il reprit. « Il auroit peut-être fallu, devant tant » de personnes éclairées, traiter des *idées*, des » *êtres incorporels* et de l'*immortalité de l'ame;* mais » afin d'éviter les contradictions de ceux qui » n'adoptent pas nos sentimens, je dirai ce que » je pense sur le mariage.

» Il seroit à desirer, sans doute, que les » hommes n'eussent pas besoin de se marier, » et que suivant les conseils de Platon et de » Socrate, ils se fussent tous livrés à l'amour

sunt mellita. Saumaise sur *Solin*, établit encore cette distinction. *Voyez* Gronovius sur *Aulugelle*, *loco citato.*

» des garçons, qui seul (1) peut nous conduire » à la vertu parfaite. Mais puisqu'il est néces- » saire d'épouser des femmes, je voudrois du » moins que, conformément à la doctrine de » Platon, elles fussent toutes communes, afin » de nous affranchir à jamais de la jalousie ».

A ce discours, si peu convenable à la circonstance, il s'éleva un rire universel; et Dionysodore s'adressant à Ion: ne cesseras-tu pas (2), lui dit-il, de tenir ce langage barbare? Qui pourroit se montrer jaloux de toutes ces inepties (3)? — Eh quoi! tu oses parler, infame, reprit Ion? Dionysodore alloit lui repliquer quelque injure; mais le grammairien Histiée prit la parole: faites silence, je vous prie, dit-il, je vais vous lire une épithalame; et il lut (4) à l'instant même. C'étoit, autant que je puis m'en souvenir, des vers élégiaques:

Telle dans le palais du riche Aristenet
S'élevoit Cléanthis, des nymphes la plus belle.

(1) *Μόνοι γὰρ οἱ τοιοῦτοι*, sous-entendez *παιδερασταί*.

(2) Au lieu de *οὐ παύσῃ*, les deux manuscrits portent *παῦσαι* à l'impératif sans négation.

(3) Le texte dit à la lettre: *où pourrions-nous trouver de la jalousie à ce sujet, et chez qui?* Ce qui est extrêmement obscur. Le traducteur latin a rendu chaque mot, sans s'inquiéter du sens. Je pense que par *ἐπὶ τούτῳ*, il faut entendre ce qu'Ion vient de dire. J'ai adopté ce sens dans ma traduction.

(4) Le manuscrit du roi 2954, porte *ἀνεγίνωσκεν*, au lieu d'*ἀνεγίγνωσκεν*, dont nous avons déja remarqué la dureté.

Et

Et Diane et Vénus ont moins de charmes qu'elle,
Tous les cœurs amoureux l'adorent en secret.
Salut au jeune époux, l'ornement de la Grèce;
Plus charmant que Nirée et le fils de Thétis.
Célébrons leur hymen par des chants d'allégresse;
Et vantons le bonheur de leurs cœurs réunis (1).

On rit beaucoup de ces vers, comme tu peux le croire : mais le moment étant venu, où l'on devoit enlever (2) ce qu'on avoit servi,

(1) Ces vers sont une imitation, ou plutôt un plagiat de différens poëtes. Le premier ἢ οἵη πότ' ἄρ ἦγε, &c. est emprunté d'un ouvrage perdu d'Hésiode, dans lequel ce poëte faisoit l'éloge des femmes célèbres de l'antiquité. Il étoit intitulé, pour cette raison, *Catalogue des femmes*; et comme chaque sujet commençoit par ἢ οἵη, on appelloit ce poëme μεγάλαι ἠοῖαι. L'épithalame d'Histiæe dut faire rire les auditeurs, non-seulement à cause du plagiat manifeste, mais encore parce que plusieurs vers manquent à la mesure. Par exemple le troisième et le quatrième.

Προῦχουσα πασάων ἀλλάων παρθενικάων.
Κρέσσων τῆς Κυθέρης ἠδ' αὖ τῆς Σελήνης.

Le premier vers de ce distique est fautif au second pied, προυχουσα πασαων. Il est vrai que le manuscrit 2954 donne πασέων; c'est une faute de moins, puisque la seconde syllabe de πασάων est toujours longue; mais cela n'empêche pas que la troisième syllabe de προῦ-χουσα étant brève, ne peut former le commencement d'un dactyle. Le second vers pèche encore dans le quatrième pied, qui devroit être un dactyle; mais il est inutile de relever ces fautes, puisque Lucien nous donne cette pièce comme un morceau ridicule. Au sixième vers, je lis Νιρῆος, au lieu de Νηρῆος, qui sûrement est une faute de copiste.

(2) Les convives pilloient eux-mêmes la table. C'étoit une magnificence des anciens, bien éloignée de l'honnêteté et de la discrétion de nos mœurs.

Aristenet et Eucrite prirent chacun ce qui étoit devant eux. Je pris ma portion, et Chéréas la sienne; Ion et Cléodême en firent autant. Diphile, outre sa part, vouloit emporter celle de Zénon qui étoit absent, et prétendoit que le tout avoit été servi pour lui seul; il en vint même jusqu'à se battre avec les valets qui lui disputoient une volaille, dont ils tiroient un membre chacun de leur côté; à-peu-près comme les Grecs et les Troyens, se disputèrent le corps de Patrocle. Enfin, Diphile fut vaincu, et obligé de lâcher l'oiseau. Les convives rirent beaucoup à ses dépens, surtout quand on le vit se mettre en colère, et prétendre qu'on lui faisoit l'injustice la plus criante.

A l'égard d'Hermon et de Zénothémis, qui étoient assis à la même table, comme je te l'ai déja dit, Zénothémis à la place supérieure, Hermon au-dessous de lui, leur portion étoit égale, et ils la prirent assez paisiblement. Mais la volaille qui étoit devant Hermon se trouvant, par hazard, un peu plus grasse que l'autre, quand il fallut que chacun prît la sienne, alors Zénothémis (c'est ici, cher Philon, qu'il faut me prêter toute ton attention, nous touchons à la catastrophe de la tragédie); alors, dis-je, Zénothémis laissant la volaille servie devant lui, s'empara de celle d'Hermon, qui étoit plus grasse, comme je l'ai dit. Mais Hermon s'y opposa; il ne voulut pas souffrir que son rival eût une portion plus considérable que la sienne. L'un et l'autre se mirent à crier:

bientôt ils en vinrent aux coups, et se frappèrent avec la volaille même, à travers le visage. Ils se prirent ensuite à la barbe; chacun d'eux cria à son secours: Hermon appella Cléodême; Zénothémis, Diphile et Alcidamas. Ces champions s'avancèrent aussi-tôt, l'un pour défendre Hermon, les deux autres pour protéger Zénothémis. Le seul Ion gardoit la neutralité. Le combat devint alors une véritable mêlée. Zénothémis saisissant une coupe qui étoit sur la table, vis-à-vis d'Aristenet, la lance à la tête d'Hermon.

L'autre esquive le coup, et le vase volant (1),

va frapper le marié et lui ouvre le crâne, en lui faisant une blessure large et profonde. Un cri part à l'instant du côté des femmes; elles se précipitent de leurs places, et se jettent au milieu des combattans. La mère du jeune homme, à la vue du sang de son fils, devint furieuse; la mariée elle-même, effrayée pour les jours de son époux, accourut auprès de lui. En ce moment Alcidamas signaloit sa bravoure en combattant ponr Zénothémis; il frappoit de tous côtés avec son bâton; déja il avoit brisé la tête de Cléodême, cassé la mâchoire d'Hermon, et blessé plusieurs esclaves qui étoient venus à leur secours. Cependant ceux-ci ne

(1) Parodie d'un vers d'Homère, *Iliade*, *liv. XI*, *v. 233*, où on lit παρά contre la mesure, au lieu de παραὶ. Le vers que je donne ici est de Boileau, *Satyre III*.

cédoient point encore la victoire, et Cléodême roidissant le doigt, en porta un coup si terrible dans l'œil de Zénothémis, qu'il le lui arracha ; puis s'attachant à ce vieillard, il lui coupa le nez avec les dents. Hermon, de son côté, voyant Diphile qui venoit au secours de Zénothémis, le précipita de son lit la tête la première. Le grammairien Histiæe fut blessé en voulant séparer les combattans. Il reçut, je crois, un coup de pied dans les dents ; ce fut Cléodême qui le lui donna, persuadé que c'étoit Diphile. L'infortuné grammairien étoit couché par terre, vomissant *des flots de sang* (1), comme le dit son Homère. Le tumulte et les gémissemens retentissoient dans toute la maison ; les femmes poussoient des cris lamentables, et environnoient Chéréas. Cependant les autres convives cherchoient à appaiser ce désordre ; mais Alcidamas s'y opposoit ; c'étoit lui qui causoit les plus grands malheurs ; car ayant mis en fuite ceux qui combattoient contre lui, il se mit à frapper indistinctement quiconque l'abordoit ; et, sans doute, il eût fait tomber un grand nombre de victimes sous ses coups, si son bâton ne s'étoit pas cassé. Pour moi, je me tenois à l'écart, debout contre la muraille, et tranquille spectateur de tous les événemens ; je me gardois bien d'y prendre aucune part, instruit par l'exemple d'Histiée, combien il est dangereux de vouloir séparer

(1) Iliade, *liv. XIV*, *v. 11*.

de pareils combattans. Figure-toi le combat des Centaures et des Lapithes, des tables renversées, inondées de sang et de vin, des vases lancés de tous côtés, tu auras une fidelle image de ce banquet (1).

Enfin Alcidamas, renversant le candelabre, nous plongea dans les ténèbres, et redoubla le désordre. Il n'étoit pas facile de se procurer ailleurs une autre lumière, et à la faveur de la nuit il se commit mille excès. Lorsqu'on apporta une lampe, on vit Alcidamas qui mettoit à nud une joueuse de flûte, et s'efforçoit de la violer. D'un autre côté, Dionysodore faisoit quelque chose de plus risible. Une coupe tomba de son sein au moment où il voulut se lever : et pour se justifier, il dit qu'Ion l'avoit prise pendant le tumulte qui s'étoit élevé, et la lui avoit donnée à garder, de peur qu'elle ne fût perdue. Ion, par complaisance, assura que la chose étoit ainsi.

Là se termina le banquet. Les pleurs finirent par des éclats de rire, aux dépens d'Alcidamas, de Dionysodore et d'Ion. On emporta les blessés ; ils étoient en piteux état, sur-tout le vieillard Zénothémis, qui, tenant une main sur son œil, une autre sur son nez, crioit qu'il expiroit de douleur. Hermon, qui n'étoit guère mieux (il avoit deux dents rompues), en prit occasion de lui dire : *souviens-toi*,

(1) J'ajoute ces derniers mots : *tu auras une fidelle image, &c.*

Zénothémis, et j'en prends tout le monde à témoin; que tu ne regardes pas la douleur comme une chose indifférente (1). On conduisit le marié dans sa maison, après que Dionique eut recousu sa blessure. Il avoit la tête enveloppée de bandelettes, on le monta sur le char dans lequel il devoit emmener sa jeune épouse (2). L'infortuné venoit de célébrer des noces bien amères. Dionique donna ensuite ses soins aux autres blessés autant qu'il lui fut possible, et quand il eut bandé leurs plaies (3), on les emmena chez eux. Pour Alcidamas, il resta maître du champ de bataille, il fut impossible de le chasser de la salle : dès qu'une fois il se fut jetté sur un lit, il s'y endormit, couché en travers.

Telle fut, mon ami, l'issue de ce banquet auquel on peut appliquer ces vers d'un poëte tragique (4) :

On ne sauroit du sort prévoir les changemens,

(1) Les Stoïciens mettoient la douleur au nombre des choses indifférentes. Le stoïcien Posidonius d'Apamée, attaqué de la goutte, s'écrioit, au rapport de Cicéron, *ô douleur! je ne conviendrai jamais que tu sois un mal.*

(2) Il étoit d'usage que le soir des noces, l'époux emmenât sa femme sur un char, dans lequel il y avoit un petit lit sur lequel elle étoit couchée. Des jeunes gens, à la tête desquels étoit l'époux, accompagnoient le char avec des flambeaux à la main et en chantant.

(3) Je lis avec Dusoul *καταδεδέντες*, au lieu de *κατευδήσαντες*.

(4) Euripide à la fin de l'Alceste, de l'Andromaque, et de l'Hélène.

Souvent des immortels la suprême puissance
Dans les événemens trompe notre espérance.

En effet, on ne pouvoit guère s'attendre à ce qui nous est arrivé. J'ai du moins appris par cet événement, qu'il est dangereux pour un homme d'un caractère paisible, de se trouver dans un festin avec de pareils philosophes.

DE LA DÉESSE DE SYRIE (1).

IL est en Syrie, non loin des rives de l'Euphrate, une ville nommée Hiéra (2), *sacrée*. Elle est en effet consacrée à Junon l'Assyrienne. Le nom de Hiéra n'est pas, à ce qu'il me semble, celui que reçut cette ville lors de sa

(1) Ce traité, écrit en dialecte Ionien, ne paroît pas appartenir à notre auteur : ni le style ni la matière ne lui conviennent. La superstition la plus extravagante semble avoir dicté cette pièce ; et il n'est pas nécessaire d'être profondément versé dans l'art de la critique, pour reconnoître qu'elle ne peut être sortie de la plume de Lucien, c'est-à-dire, de l'ennemi déclaré des erreurs du Paganisme et des fourberies de ses prêtres. Ce morceau me paroît d'ailleurs tenir à un siècle plus reculé que celui des Antonins. L'ionisme en est assez pur ; il approche à plusieurs égards de celui d'Hérodote, sur lequel l'auteur paroît s'être modelé. Or, l'on sait qu'au temps où Lucien écrivoit, ce dialecte étoit peu en usage. Les Sophistes Asiatiques l'avoient remplacé par la langue commune. Quoi qu'il en soit, cette pièce, est un fragment intéressant des antiquités religieuses de l'Asie ; il contient des anecdotes curieuses ; il expose des coutumes et des usages, qui, sans lui, ne seroient peut-être pas parvenus à notre connoissance ; et j'ai cru, par cette raison, devoir observer, en le traduisant, la fidélité la plus scrupuleuse.

(2) Cette ville est la même que Hiérapolis, dont le nom signifie *ville sainte*. Plusieurs villes d'Asie ont reçu cette dénomination. Hiérusalem veut dire également *la ville sacrée*.

fondation ; elle en portoit anciennement un autre (1) ; mais les grands mystères y ayant pris naissance, elle prit à cette occasion le surnom de *sacrée.* Je vais donc parler de cette ville, et de tout ce qu'elle renferme. Je dirai quelles sont les cérémonies observées dans la célébration de ses mystères, dans ses fêtes solemnelles, dans ses sacrifices. Je rapporterai tout ce que l'on raconte, et sur les fondateurs de ce culte (2), et sur ce qui donna lieu à la construction du temple. Je suis Assyrien, et c'est pour cette raison que j'écris cette histoire (3). J'ai vu (4) moi-même, une partie

(1) L'auteur de ce traité a raison. Hiérapolis, avant de porter ce nom, s'appelloit *Edesse*, et plus anciennement encore *Bambyce.* Strabon nous l'apprend dans son livre XVIe, *page 515*, et dit qu'elle étoit située à quatre schœnes (environ 360 toises) des rives de l'Euphrate : *ὑπερκεῖται δὲ τοῦ ποταμοῦ σχοίνους τέτταρας διέχουσα ἡ Βαμβύκη, ἣν καὶ Ἔδεσσαν καὶ Ἱερὰν πόλιν καλοῦσιν, ἐν ᾗ τιμῶσι τὴν Συρίαν θεὸν, τὴν Αταργάτιν.* Les Syriens, selon Pline, *liv. V*, *chap. XXIII*, donnoient à cette ville le nom de *Magog.*

(2) Il faut observer que dans tout le cours de ce traité le mot *ἱρὸν* et le plurier *ἱρὰ*, signifient souvent *culte sacré*, *sacrifice*, *cérémonies religieuses*, &c. Le traducteur latin s'y est trompé plus d'une fois, en traduisant toujours ce mot par *temple.* J'aurai soin d'en avertir.

(3) Le texte dit simplement : *j'écris étant Assyrien.*

(4) *Τὰ μὲν αὐτοψίῃ μαθών.* Le manuscrit du roi porte *ἔμαθον.* Je préfère cette leçon, parce qu'elle répond mieux au membre suivant : *τὰ δὲ παρὰ τῶν ἱρέων ἐδάην*, où l'auteur emploie l'imparfait, et non pas le participe *καὶ τῶν ἀπηγέομαι, τὰ μὲν αὐτοψίῃ ἔμαθον,*

des objets dont je parle ; les prêtres m'ont appris le reste. Je vais d'abord entrer dans le détail de quelques faits qui me sont antérieurs.

Les Egyptiens sont, dit-on (1), les premiers hommes que nous sachions qui aient eu la connoissance des Dieux, qui aient établi un culte en leur honneur, qui leur aient consacré des temples, qui aient institué des assemblées solemnelles (2). Ce sont eux aussi qui, les premiers, ont inventé les noms des Divinités (3), et parlé un langage mystérieux. Peu de temps après, les Assyriens, instruits par les Egyptiens même de leur doctrine sur les Dieux, établirent un culte (4), fondèrent des temples dans lesquels ils élevèrent des statues et des figures sculptées. Dans l'origine les temples Egyptiens ne renfermoient aucune de ces images. Il existe encore en Syrie des temples à-peu-près aussi anciens que ceux de l'Egypte. J'en ai vu moi-même le plus grand

τὰ δὲ παρὰ τῶν ἱρέων ἐδάην. Cette construction me paroît plus correcte.

(1) Cette opinion est celle d'Hérodote dans son *Euterpe, chap. IV.*

(2) *Πανηγύρις, fête solemnelle, assemblée publique; concours de peuple.*

(3) Le grec dit : *ont connu les noms sacrés.* Mais il me semble que s'ils les ont connus les premiers, ils les ont inventés. De plus, je lis *οὐνόματα* ioniquement avec le manuscrit de With, au lieu de *ὀνόματα.*

(4) L'auteur distingue ici formellement *ἱρὰ* et *νηὺς*, par l'emploi qu'il fait de ces mots. La traduction latine *templa atque ædes excitarunt*, est ridicule.

nombre, et particuliérement celui de Tyr, construit en l'honneur d'Hercule, héros bien différent de l'Hercule que célèbrent les Grecs. Celui dont je parle est Tyrien, et d'une antiquité bien plus reculée.

On voit encore en Phœnicie un grand temple que possèdent les Sidoniens; il est consacré, comme ils le disent eux-mêmes, à la déesse Astarté. Quant à moi, je pense qu'Astarté est la Lune (1): mais si l'on s'en rapporte à ce que m'a dit un des prêtres de ce temple, il est dédié à Europe, sœur de Cadmus, fille d'Agénor. Lorsqu'elle eut disparu, les Phœniciens l'honorèrent par un culte public, et lui bâtirent ce temple. Ils racontent à ce sujet une histoire mystérieuse (2): elle étoit belle, Jupiter en devint amoureux. Ce dieu transformé en taureau, l'enleva, et fut la porter en Crète. Les autres habitans de la Phœnicie tiennent à-peu-près le même langage; et la monnoie dont se servent les Sydoniens, représente Europe assise sur Jupiter métamorphosé en tau-

(1) Cette déesse est *Vénus*, selon Cicéron, *de nat. Deor.*, *liv. III*, *chap. 23*. Les Sidoniens lui donnoient le nom d'*Astarté*; mais elle étoit adorée dans toute la Phœnicie, comme le prouve ce passage d'*Achillès Tatius* dans son roman des amours de Leucippe et de Clitophon, *chap. 1*, *page 6*, édition de Boden. *Σῶςρα τε ἔθυον ἐμαυτῷ τῇ τῶν Φοινίκων· καλοῦσιν αὐτὴν Ἀςάρτην οἱ Σιδώνιοι.* Ceux qui voudront en savoir davantage sur cette Déesse, peuvent consulter la dissertation de *Selden*, *de Diis Syris*, *sect. II*, *chap. 2*, et le savant mémoire de M. Larcher sur Vénus.

(2) A la lettre : *ils me tinrent sur elle un discours sacré.*

reau. Mais tous ne conviennent pas également que ce temple soit celui d'Europe.

Les Phœniciens ont encore un autre culte : il n'est point Assyrien, il vient d'Egypte, et a été apporté de Héliopolis en Phœnicie. Je ne l'ai pas vu : on le dit solemnel et fort ancien.

J'ai vu à Byblos un grand temple dédié à Vénus Byblienne, dans lequel on célèbre des orgies (1) en l'honneur d'Adonis. Je me suis fait instruire de ces orgies. Les habitans de Byblos prétendent que l'histoire d'Adonis, blessé par un sanglier, s'est passée dans leur pays. En mémoire de cette aventure tragique, ils célèbrent tous les ans des orgies, dans lesquels ils se frappent la poitrine, poussent des cris et des lamentations. Toute la contrée paroît alors plongée dans le plus grand deuil. Après qu'ils ont versé beaucoup de larmes, et qu'ils se sont frappé la poitrine, ils font les obsèques d'Adonis, comme s'il venoit de mourir. Mais le lendemain ils annoncent qu'il est vivant, et ils l'envoient habiter le ciel (2). Ils se rasent la tête, comme font les Egyptiens

(1) C'est-à-dire, *des mystères sacrés.*

(2) C'est-à-dire, si je ne me trompe, qu'ils le mettent au rang des Dieux, ou des constellations. Peut-être l'auteur, par le terme *πέμπουσι, ils l'envoient*, désigne-t-il quelque cérémonie particulière, par laquelle les habitans de Byblos envoyoient Adonis prendre possession de son nouveau séjour. La traduction latine, *et cœlo illius imaginem exponunt*, est aussi éloignée du texte que du bon sens.

à la mort d'Apis ; et les femmes qui ne veulent point faire couper leur chevelure, paient une amende, qui consiste à prostituer leurs charmes pendant une journée (1). Les seuls étrangers ont droit à leurs faveurs, et le prix en appartient à Vénus en qualité d'offrande.

Quelques habitans de Byblos assurent que l'Osiris Egyptien est enterré chez eux, et que le deuil et les orgies ne se célèbrent point en l'honneur d'Adonis, mais que toutes ces cérémonies se pratiquent en mémoire d'Osiris (2). Je vais dire sur quoi ils fondent cette

(1) Cet usage existoit aussi à Babylone, ainsi que le témoigne Hérodote, *Clio, chap. 119. Voyez* à cet endroit les remarques de M. Larcher, *page 498*. Il existoit encore chez plusieurs autres peuples, chez les Cypriotes : Justin, *chap. XVIII ;* et Athenée, *liv. XII, page 516*. Chez les Lydiens, toute femme, avant de se marier, étoit obligée, suivant la coutume, de se prostituer une fois ; Elien, *hist. diverses, liv. IV, chap. 1*. Chez les Augiles, peuple d'Afrique dont parle Pomponius Méla, *liv. 1, chap. 8*, les femmes, la nuit de leur mariage, devoient s'abandonner, en vertu d'une loi expresse, à quiconque requéroit ses faveurs, et elle étoit estimée en proportion du nombre de ses amans. Elle passoit ensuite le reste de sa vie dans la modestie la plus parfaite. Après tant de témoignages sur l'existence de cette coutume infame dans l'antiquité, il est étonnant qu'un écrivain célèbre en ait dénié la réalité, lui qui a dit souvent qu'on pouvoit tout croire des excès de la superstition.

(2) Cette opinion se rapporte à ce que dit Plutarque dans son traité d'*Isis* et d'*Osiris*. *Le coffre dans lequel le corps d'Osiris étoit renfermé, aborda sur le rivage de Byblos. La mer le porta doucement contre un tamarin, qui, en peu de temps, s'accrut au point qu'il couvrit et renferma le tombeau d'Osiris.* Les fêtes d'Adonis et

croyance. Tous les ans il vient d'Egypte à Byblos une tête (1), qui est portée sur les flots pendant sept jours : les vents la conduisent par un effet de la puissance divine. Elle n'est jamais emportée d'un autre côté ; et elle n'aborde qu'à la seule ville de Byblos. C'est une chose tout-à-fait admirable, qui se renouvelle chaque année, et dont je fus témoin lorsque j'étois à Byblos. J'ai vu cette tête de roseau (2).

On voit encore une autre merveille dans le territoire de cette ville (3) : un fleuve qui

d'Osiris se célébroient en même temps en Assyrie et dans la basse Egypte ; et plusieurs savans y ont trouvé des rapports si conformes, qu'ils ont pensé qu'Adonis et Osiris étoient une seule et même divinité. *Voyez* la dissertation de l'abbé Banier sur *Adonis*, dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *tome III, page 98*.

(1) Cette tête étoit un panier fait avec l'espèce de roseau Egyptien, nommé Papyrus et Byblos, dans lequel les prêtres de la basse Egypte déposoient des lettres où ils annonçoient que le dieu qu'on pleuroit étoit retrouvé. Isaïe fait allusion à cet usage au *chap. XVIII, v. 2*, lorsqu'il s'écrie : *væ terræ qui mittit in mare legatos et in vasis papyris super aquas*. C'est du moins par cet usage que Bochart dans son *Phaleg., liv. IV, chap. 2*, explique le verset d'Isaïe, d'après le sentiment de S. Cyrille sur Isaïe. *Voyez* Don Calmet sur *Isaïe, page 213*. Si ce panier est appellé *tête* par notre auteur, c'est vraisemblablement à cause de sa forme.

(2) Τὴν κεφαλὴν — Βυβλίνην. Ne pourroit-on pas également traduire : *cette tête de Byblos, qui aborde à Byblos ?*

(3) Ἐν τῇ χώρῃ Βυβλίῃ. Le manuscrit du roi porte Βυβλίνῃ.

descend du mont Liban, et va se décharger dans la mer. On lui a donné le nom d'Adonis. Chaque année il s'ensanglante, et après avoir perdu sa couleur naturelle, il se précipite dans la mer, dont il rougit une étendue considérable. Par-là il indique aux habitans de Byblos (1) le temps auquel ils doivent commencer leur deuil. On dit, en effet, que c'est dans ces jours qu'Adonis est blessé sur le mont Liban, que son sang qui coule dans le fleuve en change la couleur, en se mêlant à ses eaux, et lui fait donner le surnom d'Adonis. Voilà ce que raconte la multitude : mais un homme du pays, qui me paroît, en ceci, dire la vérité, m'a expliqué d'une autre manière la cause de ce phénomène. Voici ce qu'il m'a dit : « le fleuve Adonis, ô étranger, traverse » le Liban, montagne composée d'une terre » extrêmement rouge. Des vents violens, qui » s'élèvent réguliérement à certains jours, » transportent dans le fleuve cette terre chargée » de beaucoup de vermillon ; c'est elle qui » donne à l'eau cette couleur de sang (2), car » ce n'est point un sang véritable comme on » le dit ; la nature du terrein est la cause de » ce phénomène ». Voilà ce que me dit l'homme de Byblos. Si son récit est véritable, le con-

(1) Τοῖς Βυβλίοις. Selon le manuscrit du roi *τοῖς Βυβλίνοις*.

(2) Au lieu de *αἱμώδεα*, le manuscrit du roi lit *αἱματώδεα*. Je crois la leçon ordinaire plus conforme au génie du dialecte Ionien.

cours de ce vent ne me paroît pas moins un effet de la puissance divine. J'ai parcouru moi-même le Liban depuis Byblos, l'espace d'une journée de chemin. J'avois appris qu'il y avoit sur cette montagne un ancien temple de Vénus, fondé par Cinyre (1). Je l'ai vu ; il est effectivement très-ancien.

Les temples que possède la Syrie sont, il est vrai, considérables, et d'une haute antiquité ; mais dans leur grand nombre, il n'en est aucun, ce me semble, qui soit d'une plus vaste étendue que celui d'Hiérapolis. Il n'y en a point de plus saint ; aucune contrée n'est plus consacrée par la religion. Ce temple renferme les ouvrages les plus précieux, et les plus antiques offrandes. On y voit une foule de merveilles, des statues dignes des Dieux, et des divinités qui manifestent leur présence (2). En effet, les statues y suent, se meu-

(1) Ce temple étoit situé dans une partie du Liban nommée *Aphaques*, située entre Byblos et Héliopolis. On y honoroit Vénus par un culte abominable et contre nature ; Constantin-le-grand le fit détruire. Eusèbe, *de vita Constant.*, *liv. III*, *chap. 53*. Le Cynire dont il est ici question, est, je crois, le père d'Adonis.

(2) Je traduis, suivant la leçon des éditions, *καὶ θεοὶ δὲ κάρτα αὐτοῖσι ἐμφανέες*. Par *αὐτοῖσι*, il faut entendre *aux habitans d'Hiérapolis*. Mais le manuscrit du roi nous fournit une leçon différente, dont j'aime assez le sens : *καὶ θεοὶ αὐτοῖσι ἐμφερέες*, *des Dieux qui ressemblent à eux-mêmes*, qui en ont bien la dignité et la figure. *Dii sibi ipsis valde similes* ; car les Ioniens changent l'esprit rude en esprit doux. Mais l'énumération des prodiges dont l'auteur parle en cet endroit, me détermine à préférer la leçon ordinaire.

vent

vent d'elles-mêmes et rendent des oracles. Le temple fermé, une voix s'y fait souvent entendre; beaucoup de personnes l'ont entendue. A l'égard des richesses, ce temple est le premier de tous ceux que je connois. L'Arabie, la Phœnicie, Babylone et la Cappadoce, lui paient un tribut continuel; les Ciliciens et les Assyriens y apportent ce que leur pays produit de plus précieux. J'ai vu le trésor où sont déposées ces richesses: il contient un grand nombre de vêtemens, et beaucoup d'autres objets que l'on prise à l'égal de l'or et de l'argent. On ne célèbre d'ailleurs chez aucun autre peuple autant de fêtes et de solemnités.

Je m'informai des habitans à combien d'années pouvoit remonter l'antiquité de ce temple, et à quelle Déesse ils le croient dédié. Les uns me tenoient un langage mystérieux, d'autres s'expliquoient clairement. Ceux-ci me racontoient des fables, ceux-là me rapportoient des traditions barbares; les réponses de quelques-uns s'accordoient avec les opinions des Grecs. Je vais les exposer toutes, quoique je n'en admette aucune.

Le plus grand nombre de ceux que j'interrogeai, me dit que Deucalion le Scythe étoit le fondateur de ce temple. Ce Deucalion est celui sous lequel arriva la grande inondation. J'ai appris son histoire chez les Grecs. Voici, à-peu-près, ce qu'ils en disent. La race actuelle des hommes ne fut pas la première; mais la génération qui la précéda périt entiérement.

Les hommes d'à présent sont sortis de la seconde race, qui est issue de Deucalion, et s'est multipliée par lui. On dit de ces premiers hommes, que leur insolence étoit montée à un point excessif. Ils commettoient toutes sortes de crimes (1), violoient leurs sermens, et les droits de l'hospitalité, n'avoient aucune compassion des supplians. Ils furent punis de ces forfaits, par un événement terrible : tout-à-coup la terre vomit de son sein une immense quantité d'eau, de grandes pluies survinrent, les fleuves se gonflèrent, la mer s'accrut à un tel excès, que la terre entière (2) fut inondée. Tous les hommes périrent, le seul Deucalion, par sa piété, et par la droiture de son cœur, mérita d'être réservé pour donner naissance à une seconde génération. Voici de quelle manière il fut sauvé : il entra dans une grande arche qu'il possédoit, et il y fit entrer ses enfans et ses femmes. Lorsqu'il y monta, les sangliers, les chevaux, les diverses espèces de lions, les reptiles, et généralement tous les animaux qui vivent sur la terre vinrent à lui ; il les reçut tous, et ils ne lui firent aucun mal. Au contraire, une étroite amitié régnoit

(1) Ἀθέμιστα ἔργα ἔπρασσον. Je lis ioniquement ἀθέμιστα ἔργα ἔπρησσον.

(2) Le texte dit : *au point que tout devint eau.* Je lis avec le manuscrit du roi ἐς ὃ πάντα, au lieu de ἔς τε, que Dusoul a introduit dans le texte. On lisoit avant lui ἐς' ὃ παντα, leçon vicieuse que notre manuscrit corrige très-heureusement.

entre eux par l'effet d'un pouvoir divin; ils voguèrent tous ensemble dans cette arche tant que l'eau couvrit la surface de la terre. Voilà ce que les Grecs racontent de Deucalion (1).

Quant à la suite de cette histoire, les habitans d'Hiérapolis en rapportent une circonstance tout-à-fait surprenante. Ils disent que dans leur contrée il se fit à la terre une ouverture prodigieuse, par laquelle toute l'eau fut absorbée (2). Après cet événement, Deucalion éleva des autels, et au-dessus de l'ouverture il éleva un temple, qu'il consacra à Junon. J'ai vu l'ouverture située sous le temple;

(1) Il y a cependant une différence assez essentielle entre l'opinion la plus générale des Grecs sur le déluge de Deucalion, et le récit de notre auteur; c'est que les Grecs ne regardent point ce déluge comme universel; ils pensent que l'inondation ne couvrit que la Thessalie. Plusieurs même ne parlent point de l'arche, et font sauver Deucalion à la nage sur le mont Géranée, où il fut conduit par une troupe de Grues. L'auteur de ce traité paroît avoir emprunté des livres de Moïse les principaux traits de son récit. Les Juifs, pendant la captivité de Babylone, ont dû nécessairement répandre quelques-uns de leurs dogmes dans l'Assyrie, et il n'est pas étonnant que cet écrivain Assyrien en ait eu connoissance.

(2) La même opinion étoit établie chez les Athéniens. Pausanias, *Attiques*, *page 43*, édition de Kuhnius, parle d'une pareille ouverture que l'on voyoit à Athènes dans un bois sacré, situé derrière le temple de Jupiter Olympien. Les prêtres de ce temples disoient, comme ceux d'Hiérapolis, que c'étoit par cette ouverture que les eaux du déluge, arrivé sous Deucalion, s'étoient écoulées. Tous les ans ils jettoient dans ce gouffre un gâteau de farine pétri avec du miel.

elle est assez étroite. Fut-elle plus vaste autrefois, est-ce par le laps des temps qu'elle est devenue telle qu'on la voit aujourd'hui ? Je l'ignore ; mais celle que je vis est petite. Ils pratiquent encore une cérémonie qui est comme la preuve de cette histoire. Deux fois l'année on fait venir dans le temple de l'eau de la mer. Ce ne sont pas les prêtres seuls qui l'apportent ; la Syrie, l'Arabie entière, plusieurs peuples qui habitent au-delà de l'Euphrate, descendent sur les bords de la mer, et y puisent de l'eau ; ils la répandent d'abord dans le temple, d'où elle descend dans l'ouverture, qui, malgré sa petitesse, en reçoit une assez grande quantité. En agissant ainsi, ils prétendent qu'ils se conforment à une loi de Deucalion, qui l'a instituée pour ce temple, afin que cet usage fût un monument du malheur qu'éprouva la terre et du bienfait des Dieux. Telle est l'ancienne tradition que la plupart des habitans d'Hiérapolis ont sur leur culte.

D'autres croient que Sémiramis, reine de Babylone, de laquelle il existe en Asie un grand nombre de beaux édifices, a fondé celui-ci, et l'a consacré, non pas à Junon, mais à Dercéto sa mère. J'ai vu en Phœnicie une représentation de Dercéto : c'est une figure assez singulière. Elle est à moitié femme, et toute sa partie inférieure, depuis les cuisses jusqu'aux pieds, se termine en queue de poisson ; au lieu que la statue que l'on voit dans Hiérapolis, est entiérement femme. Les motifs

sur lesquels ils fondent cette croyance ne sont pas fort clairs (1); ils regardent les poissons comme sacrés, et jamais ils n'en mangent (2). Ils se nourrissent de toutes sortes d'oiseaux, à l'exception de la colombe; elle est sacrée pour eux; et ils pensent qu'ils s'abstiennent de ces deux alimens, pour honorer Dercéto et Sémiramis, parce que la première a la forme d'un poisson, et que la seconde, en mourant, fut métamorphosée en colombe. Pour moi, je croirois assez volontiers que le temple est l'ouvrage de Sémiramis; mais je ne suis nullement persuadé qu'il soit dédié à Dercéto; car quelques Egyptiens ne mangent pas de

(1) *οὐ χάρτα ἐμφανέες.* Mais le manuscrit du roi omet la négation.

(2) Plutarque, au traité de la superstition, *page 170*, édition des Wechels, parle de cette opinion des Syriens. Les superstitieux, dit-il, s'imaginent que s'ils mangeoient des mœnides ou des aphyes (espèce d'anchoix), la Déesse de Syrie leur dévoreroit les jambes, couvriroit leur corps d'ulcères et feroit dessécher leur foie. Et Porphyre, *de abstinentia*, *liv. IV*, §. *15*, rapporte un fragment de Ménandre, où ce poëte dit, que lorsque les Syriens mangent du poisson, en punition de leur intempérance, leurs jambes et leur ventre deviennent enflés; qu'alors ils se mettent dans un sac et s'asseoient le long des chemins sur le fumier, pour appaiser la colère de la Déesse en s'humiliant ainsi; Bochart, *Hiero-Zoïcon*, *liv. 1*, *chap. 6*, prétend que cet usage n'avoit pas lieu chez les Syriens dans les temps anciens; Artémidore, *liv. 1*, *chap. 9*, observe que tous les Syriens ne s'abstenoient pas également des poissons, mais seulement ceux qui adoroient la déesse Astarté. *Ἰχθύας πάντες ἐσθίουσι πλὴν Σύρων. τινων τὴν Ἀστάρτην σεβομένων.* *Voyez* Athénée, *liv. IV*, *chap. 14*.

poisson, sans avoir intention d'honorer la mère de Sémiramis.

Il est encore une autre tradition sacrée que j'ai apprise d'un homme très-instruit. Selon cette tradition, la déesse est Rhéa, et le temple est l'ouvrage d'Atys. Atys étoit Lydien : ce fut lui qui le premier enseigna les orgies de Rhéa. Les mystères que célèbrent les Phrygiens, les Lydiens et les Samothraces, leur ont été montrés par Atys. En effet, lorsque Rhéa l'eut mutilé, il quitta le genre de vie des hommes, changea son extérieur en celui d'une femme, et revêtu des habits de ce sexe, il parcourut la terre, célébrant des orgies, racontant son aventure, et chantant des hymnes en l'honneur de sa Déesse. Il vint jusqu'en Syrie ; mais les peuples qui habitent au-delà de l'Euphrate, n'ayant accueilli ni lui, ni ses mystères, il fonda un temple en ce pays. La Déesse a d'ailleurs plusieurs attributs semblables à ceux de Rhéa : elle est traînée par des lions, elle tient un tambour, et porte des tours sur sa tête : c'est ainsi que les Lydiens représentent la mère des Dieux. Cet homme me fit encore observer au sujet des Galles qui desservent le temple, que jamais ces prêtres ne se mutiloient en l'honneur de Junon, mais en celui de Rhéa, et pour imiter Atys. Ce sentiment paroît avoir quelque probabilité ; cependant il n'est pas vrai, je sais une autre raison beaucoup plus croyable de la castration de ces prêtres.

Une opinion qui me plaît assez, et qui, à beaucoup d'égards, est conforme aux traditions des Grecs, est celle des personnes qui pensent que la déesse est Junon (1), et que le temple est l'ouvrage de Bacchus fils de Sémèle. En effet, Bacchus est venu en Syrie, par le chemin qui l'a conduit en Ethiopie. Le temple contient même plusieurs preuves que Bacchus en fut le fondateur. On voit dans le trésor des vêtemens barbares, des pierres des Indes, des cornes d'éléphans (2), que Bacchus apporta d'Ethiopie ; et sous le vestibule sont deux énormes Phallus, sur lesquels on lit cette inscription :

Bacchus a élevé ces Phallus à Junon sa belle-mère.

Je pourrois me contenter de cette preuve ; mais j'en ajouterai quelques autres. Je dirai

(1) L'auteur insinue ici que les Grecs pensoient que cette Déesse étoit Junon. Ce sentiment n'étoit point général chez les Grecs ; ils ont beaucoup varié à ce sujet. Plutarque, *vie de Crassus*, *page 451*, édition de Réiske, dit expressément de la Déesse de Syrie : « Les » uns la prennent pour Vénus, d'autres pour Junon, » d'autres pour la nature qui a formé de l'eau les prin- » cipes de tous les êtres, et qui est la source de tous » les biens dont jouissent les hommes ». Ce passage suffit pour prouver que l'auteur de ce traité se trompe quand il croit cette opinion conforme aux traditions des Grecs.

(2) Ce que nous appellons les dents ou les défenses de l'éléphant, plusieurs des anciens le nommoient des cornes. *Voyez* à ce sujet les remarques sur *Opien*, édition de Strasbourg, 1786, *tome I*, *page 303*. Le manuscrit du roi porte ici *τῶν Ἐλεφάντων κέρεα*, au lieu de *κέρατα*

quel est, dans ce temple, l'objet particulièrement consacré à Bacchus. Les Grecs élèvent à ce dieu des Phallus (1), sur lesquels ils représentent de petits hommes sculptés en bois, armés de gros priapes; on les appelle Νευρόσπαστα, *nerfs tendus*. Ces Phallus se voient aussi

(1) Les Grecs, en célébrant les fêtes de Bacchus, l'honoroient par des Phallus. Le Phallus est la représentation du *pudendum virile* faite avec une peau rouge. Ils le portoient sur eux suspendu à leur cou, ou entre leurs cuisses, et ils dansoient, croyant honorer ainsi Bacchus. Voici la raison que l'on rapporte de ce genre d'hommage. Ce dieu naquit de Sémèle, fille de Cadmus. Lorsque sa mère eut été tuée par la foudre, Bacchus la chercha; et dans les différentes courses qu'il fit pour la trouver, il rencontra un enfant nommé Polyymnus, qui lui promit de lui indiquer où étoit sa mère, à condition qu'il seroit son amant. Bacchus y consentit, Polyymnus lui dit que Sémèle étoit à Lerne. Le Dieu s'embarqua sur la mer pour passer à Lerne, où Polyymnus l'accompagna et mourut. Bacchus, fâché de la mort de son amant, fabriqua avec une hache un Priape de bois de figuier, et le porta toujours sur lui en mémoire de Polyymnus. Telle est la raison pour laquelle on honore Bacchus par des Phallus. *Scholie grecque.* Cette Scholie est prise en grande partie dans Clément d'Alexandrie, *in Protrept, page 21*, édition de Sylburge. Ce père rapporte la même histoire, à l'exception que l'amant de Bacchus y est appellé *Prosymnus*, et que le motif de son voyage étoit de descendre aux enfers, dont il ignoroit la route que Prosymnus lui enseigna. Cette histoire faisoit partie des mystères de Bacchus, et on la racontoit aux initiés, suivant Clément d'Alexandrie. Le Scholiaste d'Aristophane sur les *Nuées, v. 71*, donne une origine et une étymologie bien différente au Phallus. Selon lui, il vient d'une bourgade Attique nommée *Phellus*. Et les Athéniens, suivant le même Scholiaste, donnèrent ce nom à la fête de Bacchus. *Voyez* encore les *Acharniens, v. 242*.

dans le temple, et sur la droite on trouve un petit homme d'airain assis, et qui porte un Priape monstreux.

Telles sont les diverses traditions que j'ai recueillies sur les fondateurs de ce culte. Je vais actuellement parler de l'édifice, dire à quelle occasion il a été construit, et quel est celui qui l'a fait faire. On prétend que le bâtiment qui existe aujourd'hui, n'est pas le même que celui qui fut originairement élevé. Celui-ci fut renversé par le temps, et celui qui subsiste actuellement, est l'ouvrage de Stratonice, femme du roi des Assyriens. Cette Stratonice me paroît être celle dont son beau-fils devint amoureux (1); passion qui fut découverte par l'adresse du médecin. En effet, vaincu par la violence de son amour, ce jeune homme tomba malade, et ne voulant avouer à personne un mal qui lui paroissoit honteux, il gardoit le silence. Couché sur son lit, il ne se plaignoit d'aucune douleur; cependant son teint étoit changé, son corps maigrissoit de jour en jour. Le médecin voyant que la cause de cette maladie ne se déclaroit pas, jugea que c'étoit de l'amour. L'amour secret a plusieurs symptomes; des yeux languissans,

(1) Il s'appelloit Antiochus. Séleucus étoit son père et le mari de Stratonice. Plutarque, *vie de Démétrius*, *page 69*, édition de Réiske, rapporte cette anecdote. On lit aussi dans la XIII[e] lettre d'Aristænet, *liv. 1*, une histoire absolument semblable jusques dans les plus petites circonstances. Le style seul est différent.

une voix altérée, la pâleur et les larmes.
Eclairé par ces indices, voici ce que fit ensuite le médecin; il posa sa main droite sur le cœur du jeune homme, et appella toutes les personnes qui demeuroient dans le palais. Elles entrèrent, et le malade resta dans la plus grande tranquillité; mais lorsque sa belle-mère parut, il changea de couleur, une sueur froide, un tremblement universel s'emparèrent de lui, son cœur palpita. Ces accidens manifestèrent sa passion aux yeux du médecin, qui, pour la guérir, employa le moyen dont je vais parler. Il fit venir le père du jeune homme, qui craignoit beaucoup pour les jours de son fils, et il lui dit: « cette maladie qui » consume votre fils, n'est point une maladie; » c'est une passion injuste. Il ne ressent aucune » douleur; mais un fol amour s'est emparé de » lui. Il desire un objet qu'il n'obtiendra point; » car il est amoureux de ma femme, et je ne » la lui céderai jamais ». Telle étoit la dissimulation dont lui faisoit user la prudence. Le père le conjura par sa sagesse, et au nom de son art, de ne pas laisser périr son fils. « C'est » malgré lui, disoit-il, que cette passion est » entrée dans son cœur; sa maladie est involontaire; n'allez pas, par votre jalousie, » plonger tout un royaume dans le deuil, et » qu'un médecin ne fasse pas imputer un meurtre à la médecine ». C'est ainsi que le père, qui ne se doutoit pas de la ruse, supplioit le médecin. Celui-ci lui répondit: « ce que vous

» exigez de moi est injuste. Vouloir m'enlever » mon épouse, et faire violence à un homme » de mon caractère ! Mais vous, qui me de- » mandez un pareil sacrifice, que feriez-vous, » si c'étoit de votre propre femme que ce jeune » homme fût amoureux » ? Le père l'assura qu'il ne consentiroit jamais à conserver sa femme aux dépens de son fils, quand celui-ci seroit amoureux de sa belle-mère : que la perte d'une épouse n'étoit pas comparable à celle d'un fils. A peine le médecin eut entendu ces paroles, qu'il s'écria : « eh ! pourquoi donc me faites- » vous tant d'instances ? C'est pour votre femme » que ce jeune homme se consume d'amour. » Ce que je vous disois, n'étoit qu'un adroit » mensonge ». Le roi se laissa persuader à ce discours. Il céda à son fils sa femme et son empire, et se retira dans le territoire de Babylone ; il y construisit, sur le bord de l'Euphrate (1), une ville à laquelle il donna son nom, et où il termina ses jours. C'est ainsi que le médecin parvint à connoître et à guérir l'amour du jeune prince.

Cependant Stratonice, lorsqu'elle vivoit

(1) Si l'auteur veut parler de Séleucie, comme on ne peut en douter, il se trompe sur la position de cette ville. Elle étoit située sur le Tigre, suivant le témoignage de Strabon, *liv. XVI, page 511, ligne dernière.* *Πάλαι μὲν οὖν Βαβυλὼν ἦν μητρόπολις τῆς Ἀσυρίας νῦν δὲ Σελεύκεια ἡ ἐπὶ τῷ Τίγρει λεγομένη.* Dusoul avoit déja fait la même observation. Plusieurs Géographes prétendent que Séleucie subsiste encore sous le nom de *Bagdat.*

avec son premier époux, eut un songe, dans lequel Junon lui ordonnoit de lui élever un temple dans Hiérapolis, et la menaçoit des plus grands malheurs, si elle refusoit d'obéir. La reine n'eut d'abord aucun égard à ce songe; mais quelque temps après, étant tombée grièvement malade, elle raconta sa vision à son époux, appaisa la colère de Junon, et promit de lui bâtir un temple. Dès qu'elle eut recouvré la santé, le roi l'envoya dans Hiérapolis avec une nombreuse armée et une somme d'argent considérable; l'une pour veiller à sa sûreté, l'autre pour fournir aux frais de l'édifice. Mais auparavant, il fit venir un de ses amis, nommé Combabus, jeune homme d'une rare beauté. « Je vous aime Combabus, lui dit le roi, plus » qu'aucun de mes amis, à cause de vos ex» cellentes qualités. Je vous loue de votre sa» gesse, et de l'affection que vous m'avez tou» jours témoignée. J'ai besoin actuellement de » toute votre fidélité; car je vous charge d'ac» compagner ma femme, de mettre à fin mon » entreprise, de célébrer des mystères, et de » commander mon armée : à votre retour je » vous comblerai d'honneurs et de récom» penses ». Combabus entendant ce discours, supplia le roi de ne pas l'envoyer à cette expédition, et de ne lui confier ni des richesses bien au-dessus des siennes, ni la garde de la reine, ni l'exécution d'une entreprise sacrée. Il craignoit que tôt ou tard le roi ne conçût contre lui quelque jalousie au sujet de Stra-

tonice, qu'il devoit seul emmener hors du royaume. Comme le roi ne se rendoit pas à sa prière, Combabus eut recours à de nouvelles supplications, et le pria de lui accorder sept jours de délai, après lesquels, ayant terminé quelques affaires indispensables, il se soumettroit à ses ordres (1). Il obtint facilement sa demande, et retourna chez lui. A peine il y fut arrivé, que se précipitant contre terre, il fit éclater la plus grande douleur. Il l'exprimoit à-peu-près en ces termes : « Infortuné que je » suis ! de quoi me sert cette fidélité dont on » me loue ? Fatal voyage, dont je prévois déja » la fin ! si jeune encore, je dois accompagner » par-tout une si belle femme ! Ah ! sans doute, » il m'en arrivera quelque malheur extrême, » si je n'écarte de moi tout ce qui peut causer » mon infortune ! Il faut en conséquence que » j'accomplisse une résolution vigoureuse, qui » puisse me délivrer à jamais de mes craintes ». Après avoir ainsi parlé, il se fit eunuque ; puis il déposa ce qu'il s'étoit retranché dans un petit vase rempli de myrrhe, de miel, et de différens parfums ; le scella de son cachet, et pansa sa blessure.

Quelques jours après, quand il se crut en état de se mettre en marche, il alla trouver le roi, et en présence d'un grand nombre de témoins, il lui remit le vase, et lui tint ce

(1) A la lettre : *qu'il l'enverroit après qu'il auroit terminé, &c.*

discours : « ô mon souverain ! ce vase étoit » dans ma maison au rang de mes trésors les » plus précieux. J'y suis singuliérement attaché ; » sur le point d'entreprendre un long voyage, » je le dépose aujourd'hui entre vos mains, » et vous supplie de le garder avec le plus » grand soin, car il m'est plus cher que l'or, » et je le prise à l'égal de ma vie. Faites qu'à » mon retour je puisse le remporter chez moi » sain et entier ». Le roi reçut le vase, et l'ayant aussi marqué de son cachet, il ordonna à ses intendans de le garder. De ce moment Combabus entreprit son voyage avec sécurité.

Dès que l'armée fut arrivée à Hiérapolis, elle s'occupa sans relâche à la construction du temple. Cet édifice coûta trois années de travail. Pendant cet intervalle, les craintes de Combabus se réalisèrent ; Stratonice, qui vivoit sans cesse avec lui, ne tarda pas à en devenir amoureuse. Sa passion s'accrut de jour en jour, et dégénéra bientôt en fureur. Les habitans d'Hiérapolis prétendent que ce fut un effet de la puissance de Junon, qui vouloit faire éclater la vertu de Combabus, et punir Stratonice d'avoir été si difficile à lui promettre un temple. Dans les commencemens la reine observoit les mesures de l'honnêteté, et déguisoit sa passion ; mais quand le mal, par sa violence, eut franchi les bornes du secret (1), elle laissa

(1) A la lettre : *quand le mal fut devenu plus fort que le silence.*

publiquement éclater le feu dont elle étoit consumée. Durant tout le jour elle s'abandonnoit aux larmes, et répétoit à chaque instant le nom de Combabus, dont elle voyoit partout l'image (1). Désespérant enfin de vaincre son amour, elle ne chercha plus qu'un prétexte honnête de lui en faire l'aveu. Mais comme elle ne vouloit pas en faire la confidence à quelque autre, et qu'elle auroit eu honte de le déclarer elle-même, elle imagina un expédient. Ce fut de s'enivrer, et d'aller en cet état se présenter (2) à Combabus. En effet, le vin produit la liberté de tout dire (3); le mauvais succès d'une demande n'a rien alors de bien humiliant; et tout ce qu'on a fait est bientôt oublié. Elle le fit ainsi qu'elle l'avoit résolu. Le soir même après le souper, dès que tout son monde fut retiré, elle se rendit à l'appartement où Combabus devoit passer la nuit. Elle supplia ce jeune homme, embrassa ses genoux, et lui avoua son amour. Il reçut son aveu avec beaucoup de dureté, refusa toute complaisance (4), et lui reprocha son ivresse: mais cette femme, le menaçant

(1) Le grec: *tout pour elle étoit Combabus.*

(2) Littéralement: *entrer en conversation avec Combabus*: Ἐς λόγυς οἱ ἐλθεῖν.

(3) Selon le texte: *quand le vin entre, la liberté de tout dire entre avec lui.* Je remarque ces idiotismes, parce qu'ils donnent une véritable idée du génie de la langue, et que j'écris principalement pour ceux qui la veulent étudier.

(4) Le grec: ἔργον, *opus*, est plus expressif.

de se porter, contre elle-même, à quelque extrémité fâcheuse, il en fut effrayé, il lui déclara son impuissance (1), lui apprit ce qu'il s'étoit fait à lui-même, et lui fit voir l'état auquel il s'étoit réduit. Stratonice, à ce spectacle inattendu, modéra un peu sa fureur; mais elle ne put oublier entiérement son amour. Elle passoit tous ses momens avec Combabus, et cherchoit à se consoler d'une passion qui n'avoit pu être satisfaite. Un pareil amour existe aussi dans Hiérapolis; et l'on voit même encore aujourd'hui quelques femmes devenir amoureuses des Galles, et ceux-ci se passionner pour elles. Personne n'en témoigne de jalousie; on regarde même cet amour comme sacré.

Cependant le roi n'ignora pas long-temps la conduite que tenoit Stratonice dans Hiérapolis. Une foule de délateurs de retour en Assyrie, déposèrent contre elle, et instruisirent le roi de tout ce qui s'étoit passé. Il en conçut un dépit extrême; il rappella Combabus sans lui permettre d'achever sa mission. On prétend même, mais cela n'est nullement vraisemblable, que Stratonice irritée de n'avoir pu obtenir l'objet de ses desirs, écrivit à son époux, une lettre dans laquelle elle accusoit Combabus d'avoir voulu attenter à son honneur: et ce que les Grecs disent de Sthénobé et de Phœdre de Crète, les Assyriens le racontent de Stra-

(1) A la lettre: *il lui découvrit le motif de son refus.*

tonice.

tonice. Pour moi, je ne crois point que Sthénobée ni Phædre aient jamais rien fait de semblable ; Phædre sur-tout, si elle aimoit véritablement Hippolyte. Quoi qu'il en soit (1), lorsque l'ordre du roi fut arrivé à Hiérapolis, et que Combabus eut appris la cause de son rappel, il se mit en route avec confiance, sachant qu'il avoit laissé chez lui de quoi se justifier. Il étoit encore en chemin, que le roi le fit arrêter, et mettre en prison. Quelques jours après il le fit venir à sa cour, et en présence des mêmes amis qui se trouvoient avec lui lorsqu'il avoit envoyé Combabus à Hiérapolis, il commença à l'accuser d'adultère et à lui reprocher son intempérance : il lui rappella en même temps la confiance dont il l'avoit honoré, et finit par le déclarer coupable de trois crimes, d'adultère, de trahison, et d'impiété envers la Déesse qu'il outrageoit par une pareille conduite, dans le moment même (2) où il lui élevoit un monument sacré. Plusieurs témoins déposèrent les avoir vus l'un et l'autre s'entretenir publiquement ensemble, et tous conclurent que Combabus devoit à l'instant même être mis à mort, comme ayant commis des crimes qui la méritoient. Jusques-là ce jeune homme, debout, ne proféroit aucune parole ; mais comme on s'apprêtoit à le con-

(1) Le grec dit : *les choses furent comme elles se passèrent.* Idiotisme remarquable.

(2) Le texte : *pendant l'ouvrage de laquelle il avoit fait de pareilles choses.*

duire au supplice, il rompt le silence, et redemande au roi le vase qu'il lui avoit remis en dépôt; ajoutant, « ce n'est point pour cause de » trahison, ou pour avoir insulté votre épouse » que vous me faites mourir, mais afin de vous » approprier le trésor que je vous ai confié en » partant ». A ces mots, le roi ordonne à son intendant de lui remettre ce qu'il lui avoit donné à garder. On apporte le vase; Combabus brise aussi-tôt le cachet, montre ce qu'il contient, et se découvrant lui-même, il fait voir le triste état auquel il s'est réduit. « O roi! s'écria-t-il, je redoutois depuis long- » temps tout ce qui m'arrive aujourd'hui; » voilà pourquoi je refusois d'aller à cette » expédition à laquelle vous vouliez m'envoyer. » Mais lorsque vos ordres m'en eurent fait une » nécessité absolue, telle est la rigueur que » j'ai exercée contre moi-même. Elle est utile » à mon souverain, mais elle ne procure aucun » avantage, puisque je me vois accuser d'un » crime dont un homme seul est capable ». Le roi frappé d'étonnement à ce spectacle, embrassa Combabus, et lui dit, en versant des larmes: « ô Combabus, pourquoi vous » êtes-vous ainsi outragé vous-même (1)? » Pourquoi, seul de tous les mortels, vous êtes- » vous rendu un objet d'ignominie? Je ne » puis approuver cette action. Infortuné! quel

(1) A la lettre: *pourquoi vous êtes-vous fait un si grand mal?*

» châtiment vous vous êtes imposé ! plût aux » dieux que vous ne l'eussiez jamais subi, et » que mes yeux n'eussent pas été témoins » d'un pareil spectacle. Mais puisque telle a » été la volonté des Dieux, je vous dois avant » tout une vengeance éclatante, et la mort de » vos calomniateurs. Vous recevrez ensuite » les plus magnifiques présens, des sommes » immenses d'or et d'argent, des vêtemens » d'Assyrie, des chevaux réservés à l'usage » des rois. Vous entrerez chez moi sans être » annoncé, et personne ne vous éloignera de » ma présence, quand je serois au lit avec » mon épouse (1) ». Ainsi parla le roi, et à l'instant même il accomplit ses promesses. Les calomniateurs furent conduits au supplice ; Combabus se vit comblé des plus riches dons. Le roi redoubla d'amitié pour lui, et nul des Assyriens ne paroissoit l'avoir jamais égalé en sagesse et en bonheur.

Quelque temps après, il demanda à aller achever ce qui restoit à construire du temple qu'il avoit laissé imparfait. Il y fut envoyé une seconde fois ; il acheva le temple, et il y passa le reste de ses jours. Pour honorer sa vertu et sa générosité, le roi lui permit de se faire élever une statue d'airain dans l'en-

(1) Notre auteur copie ici Hérodote. Tels étoient les privilèges que Darius, fils d'Hystaspe, accorda aux six nobles Persans qui lui aidèrent à tuer le mage Smerdis. Cependant ils ne pouvoient entrer chez le roi lorsqu'il étoit avec une de ses femmes.

ceinte sacrée. On y éleva en effet un Combabus d'airain, ouvrage d'Hermoclès de Rhodes. La figure est semblable à celle d'une femme revêtue d'habits d'homme. On dit que ceux des amis de Combabus qui lui étoient le plus affectionnés, pour le consoler de son malheur, voulurent le partager avec lui; qu'ils se firent eunuques, et menèrent un genre de vie semblable au sien. D'autres personnes attribuent cette conduite à un motif religieux (1), et disent que Junon, par amitié pour Combabus, inspira à plusieurs hommes de se faire l'amputation, afin qu'il n'eût pas le chagrin d'être le seul qui eût perdu sa virilité.

Depuis le moment où cette coutume fut introduite, elle a toujours subsisté, et chaque année, un nombre de jeunes gens assez considérable, se font l'amputation dans le temple, et se réduisent à l'état des femmes, soit pour consoler Combabus, soit pour faire quelque chose d'agréable à Junon. Lorsqu'ils sont eunuques, ils cessent de porter les habits d'homme; ils prennent les vêtemens de femme, et s'appliquent aux ouvrages de ce sexe. On attribue à Combabus la cause de ce changement d'habits, et l'on rapporte de lui cette aventure. Une femme étrangère, qui étoit venue pour assister à une fête solemnelle, le voyant en habits d'homme, le trouva si beau, qu'elle

(1) A la lettre : *d'autres tiennent un langage sacré.* *ἱερολογέουσι.*

conçut pour lui l'amour le plus violent; mais lorsqu'elle eut appris qu'il étoit eunuque, elle se donna la mort de désespoir. Combabus, pénétré de douleur d'être si malheureux dans ses amours, prit des habits de femme, pour éviter qu'une autre femme ne tombât dans l'erreur de la première. Telle est la raison pour laquelle les Galles portent des vêtemens féminins. C'en est assez sur l'histoire de Combabus. Je parlerai ailleurs des Galles; je dirai comment ils se font eunuques, quelles sont les cérémonies usitées à leurs funérailles, et pour quelle raison ils n'entrent jamais dans le temple; mais auparavant je veux parler de la situation et de la grandeur de l'édifice.

Le terrein sur lequel on l'a construit, est une colline située au milieu de la ville. Le temple est environné de deux murailles, dont l'une est ancienne, l'autre ne l'est pas beaucoup plus que nous. Le portique du temple est tourné vers le nord; son étendue peut avoir à-peu-près cent orgyes (1). C'est sous ce portique que sont placés les Phallus élevés par Bacchus: leur hauteur est de trois cens

(1) Cent toises. L'orgye est une mesure de six pieds. Cette étendue est prodigieuse, il n'y a pas d'exemple dans l'antiquité, d'un temple dont le portique ait six cents pieds de longueur. Si c'étoit six cents pieds de surface, cela surprendroit moins. Je pense qu'au lieu de ἑκατὸν ὀργυιέων, il faut lire ce nombre en abrégé ἐ ϗν, *πέντε καὶ πεντήκοντα*, *cinquante-cinq*. On sent combien de ces trois lettres ἐ ϗν, il a été facile d'en former le mot ἑκατὸν, *cent*.

orgyes (1). Tous les ans un homme monte au sommet de l'un de ces Phallus, et y demeure l'espace de sept jours. Voici la raison que l'on donne de cet usage. La multitude est persuadée que cet homme, de cet endroit élevé, converse avec les Dieux, leur demande la prospérité de toute la Syrie, et que ceux-ci entendent de plus près sa prière. D'autres personnes pensent que cela se pratique en mémoire de Deucalion, et pour perpétuer le souvenir de cet événement funeste pendant lequel les hommes fuyoient sur les montagnes, et montoient sur les arbres pour se soustraire à l'inondation. Ces motifs me paroissent peu croyables, et il me semble que c'est plutôt pour honorer Bacchus qu'ils agissent ainsi. Ce qui me le fait penser, c'est que tous ceux qui élèvent des Priapes à Bacchus, placent sur ces Priapes même des hommes de bois. Pour quelle raison y placent-ils ces figures ? C'est ce que je ne dirai pas (2); mais il me paroît que c'est pour représenter cette figure de bois qu'un homme monte sur le Phallus.

Voici maintenant de quelle manière il y monte. Il passe autour du Phallus et de son

(1) Neuf cents pieds. Quelle exagération ! c'est sans doute une faute de copiste. Je pense avec Guiet et Paulmier de Grentménil, qu'il faut lire *τριήκοντα*, au lieu de *τριηκοσίων*, *trente orgyes*; encore cette mesure, qui produit cent quatre-vingt pieds, est-elle exorbitante.

(2) L'auteur annonce par-là qu'il est initié aux mystères de Bacchus, et qu'il ne veut point les révéler.

corps un longue chaîne ; ensuite il s'appuie sur des morceaux de bois attachés à la statue, et assez larges pour recevoir l'extrémité du pied. Alors il s'élance, et élève en même temps la chaîne des deux côtés, à-peu-près comme les conducteurs des chars élèvent les rênes. Si quelqu'un n'a jamais vu cela, il aura vu sans doute monter aux Palmiers, soit en Arabie, soit en Egypte, ou ailleurs, et il comprendra ce que je veux dire. Quand cet homme est parvenu au terme de sa route, il lâche une autre chaîne qu'il porte sur lui ; et par le moyen de cette chaîne, qui est fort longue, il tire en haut tout ce dont il a besoin, du bois, des vêtemens, des vases. Il les emploie, en les liant ensemble, à se construire un siège, assez semblable à un nid ; il s'y asseoit, et il y demeure tout le temps que j'ai dit. La multitude qui vient au temple, lui apporte de l'or, de l'argent et de l'airain. On dépose ces offrandes devant lui, et l'on se retire en disant son nom. Un autre prêtre est là debout, qui lui répète les noms, et lorsqu'il les a entendus, il fait une prière pour chacun de ceux qui donnent quelque chose. Pendant cette prière, il frappe un instrument d'airain qui rend, quand on l'agite, un son fort et désagréable. Cet homme ne dort point ; s'il se laissoit surprendre au sommeil, on dit qu'un scorpion monteroit jusqu'à lui, et le réveilleroit par une piqure douloureuse. Telle est la punition dont son sommeil est menacé ; en

conséquence, le peuple regarde le scorpion comme un animal sacré, qui tient de la divinité. Ce qu'ils en disent est-il vrai ? je ne puis l'assurer ; mais il me semble que la crainte de tomber d'une élévation si considérable, peut contribuer fortement à ne pas s'endormir. Je crois en avoir dit assez sur ceux qui montent au sommet du Phallus.

L'édifice regarde le soleil levant. Sa forme et sa structure le rendent semblable aux temples de l'Ionie. La base sur laquelle il est assis, s'élève à deux orgyes au-dessus de terre. On monte au temple par un escalier de pierres, qui n'a que peu de largeur. En entrant sous le portique, on est saisi d'admiration à la vue de ses beautés. Les portes dont il est orné sont d'or ; l'intérieur du temple étincelle de ce métal ; la voûte entière en est formée. Ces lieux exhalent une odeur suave, pareille à celle dont on dit que l'Arabie est parfumée. Du plus loin qu'on arrive, on est frappé de cette odeur délicieuse, et lorsqu'on quitte le temple, elle ne vous abandonne pas entiérement ; elle pénètre les vêtemens, et s'y conserve, de manière qu'on en garde toujours le souvenir.

L'intérieur du temple n'est pas par-tout de plein-pied ; on y a élevé une autre salle (1), à laquelle on monte par un petit nombre de

(1) Cette salle n'est autre chose que le sanctuaire, qui, dans ce temple, comme dans la plupart des nôtres, étoit relevé de quelques marches.

degrés. L'entrée n'en est point fermée par des portes, et il est entiérement ouvert sur le devant. Tout le monde peut se promener dans la partie la plus vaste du temple; mais les prêtres seuls ont droit d'entrer dans cette salle. Tous cependant n'y sont pas également admis; il n'y a que ceux que leur ministère appelle auprès des Dieux, et qui sont chargés du service intérieur du temple. Dans cette salle sont placées les statues de Junon et de Jupiter; mais ils donnent un autre nom à celui-ci. Ces deux divinités sont d'or et représentées assises. Junon est portée sur des lions, et Jupiter sur des taureaux. La figure de ce dernier ressemble tout-à-fait à ce dieu, c'est son costume, sa tête, son attitude; on ne peut s'y tromper, ni le prendre pour un autre; mais Junon, à la bien considérer, offre une grande variété de physionomie. L'ensemble, est à la vérité, celui de Junon; mais en détail, elle a quelques traits de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némesis et des Parques. D'une main elle tient un sceptre, et de l'autre un fuseau (1). Sa tête couronnée de rayons, porte une tour, et est ceinte du diadême dont on ne décore ordinairement que le front d'Uranie. Ses vêtemens sont couverts d'or et de pierreries magnifiques; les unes sont d'une blancheur éclatante, les autres ont la couleur

(1) L'auteur oublie qu'il a dit précédemment, *page 150*, qu'elle tenoit un tambour.

de l'eau, d'autres étincellent comme le feu ; la plupart sont sardoines-onyx, des hyacinthes, des émeraudes que lui apportent les Egyptiens, les Indiens, les Ethiopiens, les Mèdes, les habitans de l'Arménie et ceux de Babylone. Mais l'objet qui mérite le plus que l'on en fasse mention, est celui dont je vais parler. Cette statue porte sur sa tête un diamant que l'on appelle *la lampe*. Ce nom lui vient de son effet. Il jette durant la nuit une lumière si considérable, que le temple en est éclairé comme avec des lampes. Le jour son éclat est plus foible, mais il conserve encore une partie de ses feux. Cette statue offre encore une autre merveille ; si vous la considérez en face, elle vous regarde, et si vous vous éloignez, son regard vous suit. Lorsqu'une autre personne la fixe en même temps d'un autre côté, elle en fait autant à son égard.

Entre ces deux statues on en voit une troisième ; elle est également d'or, mais elle n'a rien de semblable aux deux autres. Sa forme ne lui est point particulière, et tient beaucoup de celle des autres Dieux. Les Assyriens l'appellent le Séméïon (*la statue*). Ils ne lui ont point donné de nom particulier, et ils ne disent ni son origine, ni ce qu'elle représente. Les uns croient que c'est Bacchus, d'autres que c'est Deucalion ; plusieurs la prennent pour Sémiramis, parce qu'elle porte une colombe d'or sur sa tête ; c'est la seule raison sur laquelle ils fondent leur opinion. Cette

statue voyage deux fois l'année, et descend à la mer lorsqu'on y va chercher de l'eau, ainsi que je l'ai dit précédemment.

En rentrant dans le temple même, on trouve d'abord à gauche le trône du Soleil; mais la figure de ce Dieu n'y est pas. Le Soleil et la Lune sont les seules divinités dont ils croient qu'on ne doit pas montrer les images. Je me suis fait instruire du motif qui les détermine à cette manière de penser. Ils disent qu'il est permis de représenter les autres Dieux, parce qu'ils ne se manifestent pas à la vue des humains; mais que le Soleil et la Lune brillent à tous les yeux, et que tous les hommes peuvent les voir. Pourquoi voudroit-on, en effet, représenter par la sculpture des astres qui luisent dans les cieux?

Près de ce trône est placée la statue d'Apollon; mais elle ne ressemble point à celles qu'on a coutume de faire de ce Dieu. Tous les autres peuples regardent Apollon comme un jeune homme, et le représentent à la fleur de l'adolescence. Les Syriens, au contraire, lui donnent dans leurs statues, une barbe épaisse; ils s'applaudissent beaucoup de cette manière d'agir, et blâment les Grecs et les autres nations qui croient se rendre Apollon propice, en lui donnant la figure d'un jeune homme. C'est, selon eux, une ignorance extrême que de représenter les Dieux sous une forme imparfaite; car, dans leur opinion, la jeunesse est un âge imparfait.

Une autre singularité se rencontre encore dans leur Apollon. Il est vêtu : ce sont les seuls qui le représentent ainsi. Je pourrois m'étendre beaucoup sur les différentes merveilles de cette statue : je m'arrêterai seulement à ce qui mérite le plus d'admiration, et je parlerai d'abord de ses oracles.

Il y a un grand nombre d'oracles en Grèce, en Egypte, en Libye ; il y en a beaucoup aussi en Asie ; mais les divinités de ces pays ne parlent que par la bouche de leurs prêtres ou de leurs prophètes ; au lieu que l'Apollon d'Hiérapolis se meut tout seul, et publie lui-même ses prédictions. Lorsqu'il veut rendre des oracles, il commence par s'agiter sur son trône ; ses prêtres le prennent et l'enlèvent aussi-tôt. S'ils ne le font point, il sue, et s'agite de nouveau. Alors ils se baissent et le chargent sur leurs épaules (1). Il les conduit en leur faisant faire plusieurs circuits, et il passe continuellement d'une place à une autre. Enfin le grand-prêtre se présente devant lui, et l'in-

(1) La statue de Jupiter Ammon rendoit ses oracles à-peu-près de la même manière, selon le témoignage de Diodore de Sicile, *liv. XVII, page 199, tome II.* La statue du Dieu, dit cet historien en décrivant le temple de Jupiter Ammon, est entourée d'émeraudes et d'autres pierres précieuses. Elle rend ses oracles d'une manière qui lui est tout-à-fait particulière. Elle est promenée dans un navire d'or par quatre-vingt prêtres, qui la portent sur leurs épaules. Ils suivent la route que le Dieu leur indique par un mouvement de tête. Une troupe de femmes et de jeunes vierges, suivent cette procession en chantant des Pæans.

terroge sur ce que l'on veut savoir. Si le Dieu désapprouve l'entreprise sur laquelle on le consulte, il recule en arrière. Si, au contraire, il y donne son approbation, il fait marcher ses porteurs en avant, et les mène comme avec des rênes. C'est ainsi que l'on recueille ses oracles, et personne n'entreprendroit une affaire, soit sacrée, soit profane, sans avoir auparavant consulté le Dieu. Il prédit le commencement et la fin de l'année, le retour des saisons (1), et il annonce en quel temps il faut que le Séméïon fasse le voyage dont j'ai déja parlé (2).

Je vais encore rapporter un autre prodige qu'il a fait en ma présence ; les prêtres l'ayant pris sur leurs épaules le portoient à l'ordinaire, il les laissa à terre, et s'éleva tout seul vers la voûte (3).

A la suite de la statue d'Apollon, on voit

(1) A la lettre : *il dit au sujet de l'année et de chacune de toutes les saisons, et quand elles seront.* Au lieu de ὁκότε ἐκ ἔσονται, je lis ὁκότε κυ ἔσονται, suivant en cela la correction heureuse que propose Gisbert Koen, dans ses excellentes remarques sur Grégoire, archevêque de Corinthe, *de Dialectis, page 193.*

(2) *Voyez* ci-dessus, *page 170.*

(3) Cela n'a rien d'étonnant. On sait que les anciens connoissoient l'aimant et ses propriétés. Suidas, au mot Μαγνῆτις, parlé d'une statue de Sérapis, placée dans le temple de ce dieu à Alexandre, laquelle étoit suspendue en l'air par le moyen d'un aimant caché dans la voûte du temple. Cette statue, qui avoit l'air de se soutenir par sa propre puissance, faisoit, dit Suidas, l'admiration et l'étonnement de tous ceux qui la voyoient.

celles d'Atlas, de Mercure et de Lucine. Telles sont les statues qui sont rangées dans l'intérieur du temple.

Au dehors est un grand autel d'airain, dans l'enceinte duquel il y a une foule de statues de même métal, qui représentent des rois et des héros (1). Je vais parler de celles qui méritent le plus qu'on en fasse mention. Sur la gauche du temple est la statue de Sémiramis, qui montre l'édifice de la main droite. Voici ce qui a donné lieu à l'érection de cette figure. Sémiramis fit une loi, par laquelle elle ordonnoit à tous les habitans de la Syrie de la révérer comme une Déesse, et de ne plus tenir aucun compte des autres divinités, pas même de Junon. Les Syriens obéirent à cette loi; mais les Dieux ne tardèrent pas à les punir, en leur envoyant des maladies et des calamités publiques. Sémiramis renonça bientôt à sa folle ambition, se confessa mortelle, et par une loi nouvelle, enjoignit à ses sujets d'adresser leurs hommages à Junon. Tel est le motif pour lequel elle est représentée dans cette attitude. Elle montre à ceux qui arrivent au temple, que c'est Junon qu'il faut révérer, et semble avouer que c'est celle-ci, et non pas elle-même, qui en est la Déesse.

Je vis dans cette même enceinte, les statues

(1) Au lieu de *ἱρέων*, *des prêtres*, je lis Ἡρώων. L'auteur qui fait l'énumération de ces statues, cite plusieurs héros Grecs, et ne nomme pas un seul prêtre, d'où il est évident que le mot *ἱρέων* est une faute de copiste.

d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris, d'Hector et d'Achille. Je vis aussi celle de Nirée fils d'Aglaé, de Philomèle et de Prognée encore femmes, et de Térée déja changée en oiseau. A leur suite est une autre statue de Sémiramis, celle de Combabus, de laquelle j'ai déja parlé (1), une de Stratonice parfaitement belle, et une d'Alexandre, qui lui ressemble beaucoup (2). A côté étoit celle de Sardanapale, mais sous une forme et des vêtemens différens des siens (3).

Dans la cour on voit paître en liberté des bœufs d'une taille considérable, des chevaux, des aigles, des ours, des lions. Ces animaux ne font aucun mal aux hommes : ils sont privés et consacrés à la Déesse.

Pour desservir ce temple (4), on reçoit un grand nombre de prêtres, dont les uns égorgent les victimes, d'autres portent les libations. Plusieurs sont appellés *Pyrophores* (5),

(1) *Voyez* ci-dessus, *page 164*.

(2) L'auteur auroit rendu service à nos antiquaires, d'entrer dans quelques détails au sujet de la figure de ce prince ; car elle est inconnue aujourd'hui. Et ce que l'on donne vulgairement pour une tête d'Alexandre, est une figure de Minerve. Plutarque, dans la *vie d'Alexandre*, nous apprend que ce fameux conquérant étoit petit et avoit la tête penchée.

(3) Parce qu'il étoit vêtu en femme.

(4) Par *αὐτοῖσι*, il faut entendre les habitans d'Héliopolis. *On reçoit chez eux, &c.*, j'ajoute *pour desservir ce temple*.

(5) C'est-à-dire, *portes-feu*.

quelques-uns portent le nom d'*Assistans* (1). De mon temps on en comptoit plus de trois cents qui venoient aux sacrifices. Ils portent tous une robe blanche, et un chapeau sur leur tête. Chaque année on nomme un autre souverain Pontife; il est le seul qui soit vêtu de pourpre; sa tête est ceinte d'une tiare d'or.

Il est encore une foule considérable de personnes consacrées à ce culte, des joueurs de flûtes et de chalumeaux, des Galles, des femmes furieuses et dont l'esprit est aliéné.

Le sacrifice se célèbre deux fois le jour: tous les prêtres y assistent. On sacrifie à Jupiter en gardant un profond silence (2); mais lorsque la victime est immolée à Junon, on chante, on joue de la flûte, on frappe des crotales. On n'a pu me rendre aucune raison satisfaisante de cet usage.

A peu de distance du temple est un lac, dans lequel on nourrit une grande quantité de poissons de toute espèce. Quelques-uns sont d'une grosseur monstrueuse; ils ont des noms particuliers, et ils viennent lorsqu'on les appelle. Il y en avoit un de mon temps, qui portoit un ornement d'or. C'étoit une fleur (3)

(1) Le terme grec *παραβώμιοι*, peut signifier: *qui se tient auprès de l'autel.*

(2) Le grec ajoute: *sans chanter, sans jouer des flûtes.* La phrase suivante m'a dispensé d'exprimer cette circonstance.

(3) Je lis avec Gesner, et l'édition de Hagueneau, 1535, *ἀντέων*, ioniquement pour *ἀνθέων*. La leçon ordinaire *ἀυλέων*, ne paroit pas faire de sens.

de

de ce métal, suspendue à la nageoire. Je l'ai vu souvent, et il portoit son ornement d'or.

La profondeur du lac est considérable; je ne l'ai point sondée, mais on m'a dit qu'elle descendoit à plus de deux cent orgyes. Au milieu de ce lac s'élève un autel de marbre. Au premier coup-d'œil on diroit qu'il flotte sur les eaux, et la multitude le croit ainsi; mais moi je pense que l'autel est soutenu sur une haute colonne. En tout temps ils est couronné de guirlandes, et l'encens y fume sans cesse. Plusieurs personnes s'y rendent chaque jour à la nage, pour y faire leur prière, et le couronner de fleurs.

On célèbre encore à Hiérapolis de grandes solemnités; on les appelle les *Descentes au lac*, parce qu'en ces fêtes toutes les statues des Dieux descendent sur les bords du lac. Junon s'y rend la première en faveur des poissons, et pour empêcher que Jupiter ne les voie avant elle; car, si cela arrivoit, on prétend qu'ils mourroient tous. Lorsque ce Dieu vient pour les voir, Junon se place devant lui, l'empêche de les regarder, et à force d'instances et de supplications, elle le congédie.

Les solemnités qui passent chez ce peuple pour les plus pompeuses, sont celles que l'on célèbre sur les bords de la mer. Je n'en puis rien dire de certain, je n'y ai point assisté; mais j'ai vu ce qui se pratique au retour, et je vais en faire le récit. Chaque personne porte un vase rempli d'eau, et scellé avec de la cire.

On ne rompt pas soi-même le cachet pour répandre l'eau ; mais un prêtre Galle (1), qui, sur les bords du lac, reçoit les vases, en examine le cachet, et l'enlève en grattant la cire. Il reçoit auparavant un salaire, et ce Galle, par ce moyen, amasse un argent considérable. Ensuite on va porter le vase dans le temple où l'on fait sa libation. La fête se termine par un sacrifice, après lequel chacun se retire.

Mais de toutes les fêtes que je connois, la plus solemnelle est celle qu'ils célèbrent au commencement du printemps. Les uns l'appellent le *Bûcher*, les autres la *Lampe*. Voici les cérémonies qui s'y pratiquent (2). On coupe de grands arbres, on les dresse dans la cour du temple ; on amène ensuite des chèvres et d'autres animaux vivans que l'on suspend aux arbres. L'intérieur du bûcher est rempli d'oiseaux, de vêtemens, de vases et d'ornemens d'or et d'argent. Lorsque tout est disposé, on promène les statues des Dieux autour des arbres ; on met ensuite le feu au bûcher, qui ne tarde pas à être consumé (3). Une nom-

(1) Le texte porte : Ἀλεκτρυὼν ἱρὸς, *un coq sacré.* Cette leçon est trop ridicule pour qu'on ne s'empresse pas d'adopter la conjecture de Paulmier de Grentménil, qui substitue le mot Γάλλος, à celui de Αλεκτρυὼν.

(2) Le texte dit : *voici l'espèce de sacrifice que l'on y fait.*

(3) Nous célébrons encore aujourd'hui cette cérémonie, pratiquée dans tout l'Orient dès la plus haute antiquité. Tous les ans au solstice d'été, le vingt-quatre

breuse multitude accourt à cette fête, de la Syrie et de tous les pays circonvoisins. Chaque peuple y apporte ses dieux et les statues faites à leur ressemblance qu'il possède.

A des jours marqués, le peuple s'assemble dans le temple : un nombre considérable de Galles, et ces hommes consacrés aux dieux, dont j'ai déja parlé, célèbrent les mystères. Ils se font des incisions aux coudes, se frappent les uns les autres sur le dos. Des musiciens debout auprès d'eux jouent des flûtes, battent du tambour, chantent des vers inspirés (1), et des cantiques sacrés. Ces cérémonies se passent hors du temple, ceux qui les pratiquent n'y entrent point.

C'est en ces jours même que se font les Galles (2). Lorsqu'on a joué des flûtes et

juin, on allume un bûcher que l'on appelle *feu de la S. Jean*, dans la place publique de chaque ville, et l'on fait une procession autour du feu. L'église a adopté cet usage de l'antiquité et l'a consacré à la religion. Il étoit autrefois l'emblême du soleil, qui, renouvellant sa carrière, semble se ranimer par de nouveaux feux. Il est encore à observer que les anciens Egyptiens ne faisoient point aux Dieux d'autres sacrifices, que d'allumer des feux. Seroit-ce à l'imitation de cet ancien usage, que les Syriens allumoient des feux tous les ans ? *Voyez* Eusèbe, *Préparation évangélique*, *liv. I*, *page 28* ; et Porphyre, *de l'Abstinence*, *liv. II*, §. *5*, *page 106*, édition de Rhoër.

(1) Ces vers inspirés étoient des in-promptu. Rien n'étoit si commun chez les Asiatiques et chez les Grecs, que les improvisateurs.

(2) Le nom de Galles fut donné à ces prêtres du premier lieu de leur établissement. Autrefois les Phry-

célébré les orgyes, une fureur divine s'empare de plusieurs assistans. Ils courent en foule vers la Déesse, et font ce que je vais rapporter. Le jeune homme, dont le tour est venu (1), jette bas ses vêtemens, s'avance au milieu de l'assemblée en poussant de grands cris. D'une main il saisit un glaive, qui paroît consacré à cet usage depuis un grand nombre d'années, et de l'autre prenant...... (2), il se les coupe lui-même, puis il court à travers la ville, tenant dans ses mains ce qu'il s'est retranché, et il le jette de maison en maison. Dans toutes celles où il le fait, on lui donne des habits de femmes, et tous les ornemens de ce sexe. Telles sont les cérémonies que les Galles pratiquent en se faisant eunuques (3).

giens célébroient les orgyes de Cybèle dans la ville de Pessinunte, située sur les bords du fleuve Gallus, qui donna son nom aux prêtres de la mère des Dieux. Telle est du moins sur ce nom l'opinion que rapporte Hérodien, *vie de Commode*, *liv. 1*, *page 17*, édition d'Henri Etienne.

(1) Je traduis ainsi, parce que je suis la leçon du manuscrit du roi, *ὁ νεανίης, ὅτῳ τάδε ἀπικνέαται*, d'où il est facile de lire *ἀπικνέεται*. Les éditions portent *ὅτῳ ἀποκέαται*, *cui incumbit*.

(2) Au lieu de *λαβὼν αὐτίκα*, il me semble qu'il faut lire *λαβὼν τὰ αἰδοῖα*, *pudenda apprehendens*.

(3) L'usage de se faire eunuque, et de se mettre au rang des Galles, s'étoit tellement répandu à la faveur de la superstition, que pour arrêter les effets de ce fanatisme, nuisible à la population, le roi Abgard fut obligé d'employer une punition infamante et douloureuse. Il ordonna qu'on coupât la main droite à tous ceux qui se feroient eunuques; depuis ce temps per-

Lorsqu'ils viennent à décéder, leurs funérailles ne sont pas les mêmes que celles des autres hommes. Quand un Galle est mort, ses confrères l'enlèvent et le portent dans un des fauxbourgs de la ville, où ils le déposent avec la bière dans laquelle ils l'ont apporté ; puis ils le couvrent de pierres. Cela fait, ils se retirent et s'abstiennent pendant sept jours d'entrer dans l'enceinte sacrée (1). S'ils y entroient avant ce terme, ils commettroient une impiété. Voici les règles qu'ils observent à cet égard. Si l'un d'eux a vu un mort, il n'entre point dans le lieu saint de la journée ; mais le lendemain il peut y entrer, après s'être purifié. A l'égard des parens du défunt, ils ne peuvent approcher des mystères qu'après s'en être abstenus pendant trente jours, et s'être

sonne ne se mutila en Syrie. Bardesanès dans Eusèbe, *Préparat. évangél.*, *liv. VI*, *page 164*, édition d'Henri Etienne.

(1) C'est ainsi qu'il faut traduire *ἐς τὸ ἱρὸν*, et non pas *dans le temple*, comme l'a fait Gesner. L'auteur vient de dire ci-dessus, que les Galles n'entroient point dans le temple, *ἐς τὸν νηὸν*, ni tous ceux qui pratiquoient des cérémonies semblables aux leurs. Il ne peut pas dire à présent que lorsqu'ils ont rendu les derniers devoirs à un de leurs confrères, ils n'entrent pas dans le temple ; puisqu'ils n'y entroient en aucun temps. Cela seroit contradictoire : *ἱρὸν*, comme je l'ai déja dit, signifie moins le temple que l'enceinte sacrée dans laquelle étoient renfermés les cours, les prairies, les bocages consacrés aux Dieux. Ici *ἐς τὸ ἱρὸν ἀπικνέεσθαι*, me paroît signifier *s'approcher des choses saintes*, *participer aux mystères*, *assister aux sacrifices*.

fait raser la tête. Ils ne peuvent y participer avant d'avoir satisfait à cette loi.

Les victimes qu'ils sacrifient sont des taureaux, des genisses, des chèvres et des brebis. Le pourceau est le seul animal qu'ils regardent comme impur, ils n'en sacrifient point et ne s'en nourrissent jamais. Les autres animaux, loin d'être impurs, passent pour consacrés aux Dieux. De tous les oiseaux, la colombe est à leurs yeux le plus sacré; il n'est pas même permis de la toucher, et si on le faisoit involontairement, on seroit impur pendant tout ce jour-là. Aussi cet oiseau habite avec les hommes, entre dans les maisons et vit le plus souvent à terre.

Je dirai encore par quelles cérémonies doivent se préparer ceux qui veulent assister à ces solemnités. La première fois qu'un homme veut aller à Hiérapolis, il se rase la tête et les sourcils; ensuite il sacrifie une brebis, en coupe les chairs, et en fait un festin. Il étend la toison à terre (1), s'asseoit dessus à genoux, et relève sur sa tête, la tête et les pieds de l'animal; il fait en même temps une prière, dans laquelle il demande aux Dieux de recevoir favorablement son sacrifice, et leur en

(1) Cette cérémonie n'a rien de particulier aux Syriens, les Grecs la pratiquoient lors de la purification qui précédoit l'initiation. La seule différence est, qu'au lieu d'une brebis, les Grecs immoloient une truie pleine. Du reste on faisoit également asseoir celui qu'on purifioit sur la peau de la victime.

promet un plus magnifique par la suite. Cette cérémonie achevée, il pose une couronne sur sa tête (1), et sur celle des personnes qui doivent l'accompagner dans son voyage, puis il sort de sa maison pour se mettre en chemin. Tout le temps qu'il est en route, il n'use que d'eau froide, soit pour sa boisson, soit pour ses bains (2). Il couche toutes les nuits sur la terre; car il ne lui est pas permis de monter sur un lit, qu'il n'ait achevé son pélerinage, et qu'il ne soit de retour dans ses foyers.

Lorsqu'il est arrivé dans Hiérapolis, il loge chez un hôte qui ne le connoît pas. Il y a même des hôtes publics, institués à cet effet pour chaque ville, et l'on y est reçu suivant sa patrie (3). Les Assyriens les appellent *instituteurs*, parce que ce sont eux qui donnent

(1) Les Grecs portoient aussi une couronne le jour auquel ils offroient un sacrifice. *Voyez* Platon, au commencement de la *République*. Ils couronnoient aussi ceux qui y avoient assisté, même les esclaves. Aristophane dans le *Plutus*, scène première.

(2) De même aussi chez les Athéniens, celui qui se préparoit à l'initiation, ne devoit user que d'eau froide. Il paroît par le soin avec lequel l'auteur fait remarquer certains usages très-connus des Athéniens et des Grecs, que lui-même ne connoissoit pas beaucoup les mœurs des Athéniens: d'où je tire une nouvelle preuve que ce traité n'est pas l'ouvrage de Lucien.

(3) J'ai suivi l'interprétation de Gesner; mais j'avoue que je n'entends pas trop τόδε dans cette phrase, τόδε πατρόθεν οἶκοι δέκονται. Je préférerois τῷδε dans le sens de ἐκείνῳ, *on est reçu chez celui-ci*; c'est-à-dire, *chez tel* de ces hôtes, suivant sa patrie.

aux voyageurs toutes les instructions nécessaires.

Ces initiés ne sacrifient pas dans l'enceinte sacrée (1); mais lorsqu'ils ont présenté la victime à l'autel, et répandu les libations, ils la ramènent vivante à leur demeure, l'immolent en particulier, et la consomment dans un festin (2).

Il est encore une autre manière d'offrir des sacrifices. Je vais la décrire. Après avoir couronné les victimes vivantes, on les précipite du haut des portiques, et les animaux ainsi précipités se tuent dans leur chûte. Quelques personnes jettent aussi leurs enfans du haut des portiques; non cependant de la même manière que les animaux, mais enfermés dans un sac. On les conduit au temple en les tenant par la main, et on les invective pendant la route, en leur disant qu'ils sont des bœufs, et non pas des enfans.

(1) Ἱρῷ est encore mal interprété ici par *templo.* L'auteur a déja donné à entendre qu'aucun sacrifice ne se faisoit dans le temple, puisque l'autel sur lequel s'offroient les sacrifices étoit placé hors du temple. Il auroit fait une observation ridicule, en disant que les initiés ne sacrifioient point dans le temple, puisqu'on n'y sacrifioit jamais. En Grèce on ne sacrifioit point non plus dans les temples, mais devant le temple où étoit situé l'autel.

(2) Le texte dit: *et font leur prière*, *καὶ ἔυχε ται*; mais je suis l'élégante correction proposée par Koen dans ses remarques sur Grégoire archevêque de Corinthe, *de Dialectis, page 164*, où ce savant lit *ἐυωχέεται*, *epulatur.*

Tous les Assyriens sont dans l'usage de se faire des piquures (1), les uns sur la main, les autres au col; c'est la raison pour laquelle ils portent tous des stigmates.

Ils ont encore une autre coutume, qui ne leur est commune qu'avec un seul peuple de la Grèce, les habitans de Trœzène. Je vais dire ce qui se pratique chez ces derniers. Ils ont porté une loi qui défend aux jeunes filles et aux jeunes gens de s'unir par le mariage, qu'auparavant ils n'aient coupé leur chevelure en l'honneur d'Hippolyte (2). La même loi existe aussi dans Hiérapolis. Les jeunes gens y consacrent les prémices de leur barbe. On laisse croître les cheveux des enfans depuis leur naissance, pour les consacrer aux Dieux; et lorsque pour la première fois, ils vont dans

(1) Cette coutume fort ancienne paroît avoir régné sur presque tous les peuples. Les Thraces étoient aussi dans l'usage de stigmatiser leurs femmes. Le poëte Phanoclès, dont nous avons rapporté un fragment, *tome IV*, *page 273*, fait remonter cet usage à l'époque de la mort d'Orphée. Elle a duré, suivant l'observation de Dusoul, jusques et par-delà le temps des pélerinages aux lieux saints. Ceux qui alloient les visiter, se faisoient imprimer sur la peau des figures de croix, de calvaires, de sépulcres.

(2) Pausanias rend témoignage de cet usage des habitans de Trœzène; mais il ne parle que des jeunes filles. Il ne paroît pas que les hommes y fussent soumis. Voici comme il s'exprime : *ἑκάστη παρθένος πλόκαμον ἀποκείρεται οἱ (Ἱππολύτῳ), πρὸ γάμου· κειραμένη δὲ ἀνέθηκεν ἐς τὸν ναὸν φέρουσα. Corinth.*, *cap. XXXII*, *page 186*, édition de Kuhnius.

ce lieu sacré, on les leur coupe, on les dépose dans des vases d'argent et quelquefois d'or, qu'on attache avec des clous dans le temple. On inscrit le nom de chaque enfant sur le vase, et l'on se retire. Ma chevelure et mon nom sont encore dans le temple.

ÉLOGE
DE DÉMOSTHÈNE (1).
LYCINUS ET THERSAGORAS.

LYCINUS.

JE me promenois le seizième jour de ce mois (2), un peu avant midi, sous le portique, à gauche en sortant d'ici, lorsque je rencontrai Thersagoras. Vous le connoissez, je pense ; c'est un petit homme qui a le nez aquilain, le teint un peu pâle, mais le caractère mâle et plein de vigueur. Dès que je l'apperçus venir de mon côté : salut au poëte

(1) Ce traité n'est pas de Lucien ; du moins il paroît bien éloigné de la manière simple et lucide de notre auteur, par le style boursoufflé dont il est écrit, par les métaphores outrées et quelquefois obscures dont il est rempli, défauts qu'un traducteur est obligé d'exprimer malgré lui. Le plan même de cette pièce est vicieux et bizarre. Ce n'est point un Dialogue, quoique l'éditeur ait ajouté le nom des personnages pour faciliter l'intelligence ; mais un récit terminé par un Dialogue.

(2) L'auteur indique plus bas, que ce jour est celui de la naissance d'Homère et de Démosthène ; mais il ne désigne pas le mois dont il veut parler. Nous savons seulement par le témoignage de Plutarque, *vie de Démosthène*, *page 740*, édition de Réiske, que l'orateur mourut le seizième jour du mois Pyanepsion, *octobre*,

Thersagoras, m'écriai-je; d'où vient-il, et où porte-t-il ses pas?

THERSAGORAS.

Je sors de chez moi, me répondit-il, et je viens ici.

LYCINUS.

Pour te promener?

THERSAGORAS.

Sans doute (1). J'ai besoin d'un peu de dissipation. J'ai passé toute la nuit debout à travailler: je voulois célébrer le jour de la naissance d'Homère, en lui consacrant les fruits de ma muse.

LYCINUS.

C'est bien fait à toi de payer ainsi le prix de ton éducation à celui qui te nourrit.

THERSAGORAS.

Du moment où j'ai eu commencé, le temps s'est écoulé si rapidement, que, sans m'en appercevoir, je suis arrivé jusqu'à cette heure; et c'est pour cela que j'ai besoin de me promener, comme je te le disois. Mais le principal objet qui m'amène ici, est de saluer cet homme. (En parlant ainsi, il montroit de la main une statue d'Homère. Vous connoissez, sans doute, cette figure située à la droite du

(1) Ἀμέλει μέν. Le manuscrit du roi 2954, porte ἀμέλει μὲν οὖν.

temple de Ptolemée (1), celle dont la chevelure est flottante ?) Je suis venu, reprit-il, pour l'adorer, et le prier de me faire part de cette heureuse abondance qui règne dans ses poésies.

LYCINUS.

Plût aux Dieux que pour l'obtenir, il ne fallût que la demander ! il y a déja long-temps que j'aurois fatigué de mes vœux Démosthène, en le priant de m'aider à célébrer aussi le jour de sa naissance. S'il suffisoit de souhaiter, je joindrois volontiers mes prières aux tiennes, et nous partagerions ce trésor inespéré.

THERSAGORAS.

Pour moi, je ne puis attribuer qu'à Homère l'abondance avec laquelle ma veine poétique a coulé cette nuit. Je me suis senti transporté d'un enthousiasme prophétique et divin. Tu en jugeras toi-même. J'ai pris exprès mon ouvrage sur moi, pour le montrer au premier de mes amis que je viendrois à rencontrer, et qui n'auroit rien de mieux à faire que de m'entendre. Tu me parois être de loisir en ce moment, et j'en suis charmé (2).

(1) Il s'agit ici d'un temple que Ptolemée Philopator avoit élevé à Homère dans Athènes. Elien, *hist. div. liv. XIII, chap. 22*, nous apprend qu'on y voyoit la statue d'Homère assise, et autour de lui les villes qui se disputoient sa naissance. C'est vraisemblablement de cette statue dont il est ici question.

(2) Le grec dit: *tu me parois, fort à propos, être de loisir.*

LYCINUS.

Je te félicite, mon ami, de ressembler à ces vainqueurs olympiques, qui ont remporté le prix de la longue course (1), et qui, après avoir lavé la poussière dont ils étoient couverts, s'amusent le reste du temps à regarder le spectacle, ou ne songent qu'à causer avec un athlète, tandis que l'on appelle les lutteurs au combat.

THERSAGORAS.

Oui : mais quand on entre dans la carrière, on ne s'amuse pas à causer.

LYCINUS.

Oh ! tu me parois avoir déja remporté le prix de la longue course poétique, et tu veux te moquer, je le vois bien, d'un homme qui redoute le sort qui l'attend dans le Stade.

A ces mots Thersagoras se mit à rire, et reprit :

THERSAGORAS.

Mais on diroit, à t'entendre, que tu travailles à quelque ouvrage d'une difficulté extrême.

LYCINUS.

Tu t'imagines peut-être, lui dis-je alors,

(1) La longue course consistoit à parcourir huit fois le stade, ou carrière olympique.

que Démosthène n'est rien en comparaison d'Homère. L'éloge de ce poëte, que tu as entrepris, rehausse tes pensées, et tu crois, sans doute, que celui de Démosthène est peu de chose.

THERSAGORAS.

Tu me calomnies, Lycinus; je suis loin de vouloir élever de rivalité entre ces deux héros, quoique mon génie me portât à combattre en faveur d'Homère.

LYCINUS.

Et moi, crois-tu que je fusse moins ardent à embrasser le parti de Démosthène? Quoique tu ne déprécies pas le sujet que je me propose, on voit néanmoins que tu n'as d'estime que pour la seule poésie, que tu la regardes comme l'unique occupation véritable, et que tu méprises l'éloquence, comme un fantassin qui s'efforce vainement d'atteindre le cavalier (1).

THERSAGORAS.

Je ne voudrois pas être insensé jusqu'à ce point, quoiqu'il faille être agité d'une espèce de fureur pour frapper avec succès aux portes du temple des Muses.

(1) Allusion à ce vers de Pindare, cité par Plutarque, *vie de Nicias*, au commencement:

Παρὰ Λύδιον ἅρμα πεζὸς οἰχνεύων

LYCINUS.

Les écrivains en prose n'ont-ils pas également besoin d'être inspirés par ces Déesses, s'ils ne veulent pas produire des ouvrages rampans, des pensées froides et languissantes?

THERSAGORAS.

Je le sais, mon ami. J'ai lu souvent avec plaisir les ouvrages des orateurs, et je place le génie de Démosthène à côté de celui d'Homère : c'est la même véhémence, la même fierté (1), le même enthousiasme. Je compare le

Monarque, dont l'ivresse appesantit les sens (2),

aux débauches de Philippe, à ses danses lascives, à ses excès d'intempérance (3). Cette pensée d'Homère :

Combattre pour les siens, voilà le seul augure (4),

à celle-ci de Démosthène : *de bons citoyens ne doivent jamais concevoir que de bonnes espérances* (5). Et ce vers :

Que de pleurs verseroit le généreux Pelée (6),

(1) Le grec dit : *la même amertume*, πικρίαν.
(2) Οἰνοβαρὲς, Homère, *Iliade*, *liv. I*, *v.* 225.
(3) Démosthène, dans la seconde Olynthienne; *page 23*, *E*, édition de Wolf. *Dusoul* et *Gesner.*
(4) Iliade, *liv. XII*, *v.* 243. *Dusoul.*
(5) Dans le discours sur la *Couronne*, *page 488*, *F*; édition de Wolf.
(6) Iliade, *liv. VIII*, *v.* 125.

à

à cette exclamation : *que de larmes répandroient ces braves citoyens qui combattirent jusqu'à la mort pour la gloire et la liberté* (1). Je compare les *flots de l'éloquence de Python* (2), à ces discours d'Ulysse, *pressés comme des flocons de neige* (3) ; et cette belle réflexion :

Si sans craindre la mort et la triste vieillesse ;
On pouvoit toujours vivre au sein de la jeunesse (4) :

à cette maxime : *la mort est le terme où tendent tous les humains ; vainement on s'enfermeroit pour se dérober à ses coups* (5). En un mot, le génie de ces deux écrivains se rencontre en mille occasions, et produit les mêmes pensées.

Je me plais, sur-tout, à observer le langage qu'ils prêtent aux passions, les figures, les tropes qu'ils emploient, cette variété répandue dans leurs écrits, et qui ne permet pas qu'on en soit jamais rassasié ; ces transitions adroites, par lesquelles ils rentrent dans

(1) Discours contre *Aristocrate*, *page 759*, *D.*

(2) Python de Byzance étoit un orateur envoyé par Philippe à Thèbes, pour accuser les Athéniens d'avoir trahi la cause commune. Ceci fait allusion à ces mots de Démosthène dans le discours *sur la Couronne*, *page 495*, *F.* *Τότε ἐγὼ μὲν τῷ Πύθωνι θρασυνομένῳ καὶ πολλῷ ῥέοντι καθ' ὑμῶν οὐκ εἶξα, οὐδ' ὑπεχώρησα.* *Dusoul.*

(3) Iliade, *liv. III*, *v. 222.*

(4) Iliade, *liv. XII*, *v. 323.*

(5) Discours sur la *Couronne*, *page 488.* Le texte porte : *quand on s'enfermeroit dans une cage*, ou *dans un coffre.* Circonstance que je n'ai pu exprimer sans donner à la pensée de Démosthène un ridicule qu'elle n'a point en grec.

leur sujet; ces comparaisons aussi justes qu'élégantes, et cette haine vigoureuse qu'ils font par-tout éclater contre les Barbares.

Il m'a semblé souvent (je ne veux point ici déguiser la vérité) que Démosthène, qui, dit-on, ne met point de bornes à sa franchise, châtie avec plus de noblesse et de vigueur (1) l'indolence des Athéniens, que celui qui appelle les Grecs du nom de leurs femmes (2). Son ton plus élevé, plus plein, plus soutenu (3), peint avec plus d'énergie les grandes catastrophes de la Grèce : tandis qu'Homère, dès le commencement d'un combat, établit une conversation, suppose des dialogues, qui refroidissent la chaleur de l'action (4).

Souvent encore le nombre, le rythme, la cadence marchent sur les pas de l'orateur, et nous enchantent par une harmonie poétique (5). De même aussi Homère ne manque

(1) A la lettre : *d'une manière plus convenable.*

(2) Selon le texte : *qui appella les Grecs des Grecques.* C'est une allusion à ce vers d'Homère, *Iliade, liv. II, v. 235* :

ὦ πέπονες, κάκ' ἐλέγχε' Ἀχαιΐδες οὐκ ἔτ' Ἀχαιοί.

(3) Littéralement : *son souffle a plus de tenue pour remplir les tragédies grecques.* C'est une métaphore tirée des joueurs de flûtes. *Tragédie* signifie ici *événement terrible, catastrophe.*

(4) Cette critique est très-juste, et les plus zélés partisans d'Homère ne peuvent le disculper de ce défaut. Mais qu'importe un défaut à un poëte si fertile en beautés ?

(5) A la lettre : *marchent avec Démosthène, non sans un plaisir poëtique.*

ni d'antithèses, ni de périodes, ni de membres correlatifs; on trouve dans ses figures, et des formes austères, et des traits purs et faciles. Il semble que la nature et l'art aient également concouru pour les former l'un et l'autre. Eh! comment, je te prie, disciple de Clio (1), pourrois-je mépriser ta Calliope, lorsque j'en ai conçu une si haute idée?

Cependant je n'en regarde pas moins l'entreprise de louer Homère, comme une lutte deux fois plus pénible que la tâche que tu t'imposes en louant Démosthène; non par la difficulté des vers, mais par celle du sujet même. Je n'ai pour base de mes éloges que les talens poétiques de mon héros. Tout le reste est incertain: on ne connoît ni sa patrie, ni sa famille, ni le temps auquel il florissoit. Si l'on avoit quelque lumière sur ces objets, ils ne seroient pas pour les hommes la matière d'une dispute interminable. On lui assigne pour patrie Ios (2), Colophon, Cumes, Chio,

(1) Le manuscrit du roi 2954, et l'édition de Florence, lisent *πόθεν γὰρ δὴ περιφρονόιην ἂν τὴν Κλείω σὴν Καλλιόπην ταυτὶ δὲ γινώσκων*, d'où il est aisé de corriger *περιφρονόιη ἂν Κλείω τὴν σὴν Καλλιόπην, ταύτην δὲ γινωσκοῦσα. Comment Clio pourroit-elle mépriser ta Calliope, en ayant conçu une pareille idée?* On sait que Clio est la Muse de la poësie épique. Ou bien on peut encore lire *περιφρονόιην ἂν ἐγώ*. Ce dernier mot a pu être changé par les copistes en *Κλείω*; mais le premier sens me paroît préférable. L'édition de Reitz retranche le mot Κλείω.

(2) Je suis l'édition de Florence, qui lit ici *Ἴον ἢ Κολοφῶνα, Ios ou Colophon*. La ville d'Ios est en effet

Smyrne, Thèbes d'Egypte et mille autres villes. Son père fut, suivant quelques historiens, Mæon de Lydie; selon d'autres, ce fut un fleuve (1), sa mère se nommoit Mélanope, ou c'étoit une nymphe Hamadryade. Mais, en effet, on ne sait auquel des humains il doit la naissance. L'époque à laquelle on la fixe, est tantôt celle des temps héroïques, tantôt celle de la fondation de l'Ionie. On est si éloigné de savoir quel est le rapport de son âge avec celui d'Hésiode (2), qu'on ignore jusqu'à son nom véritable; et quelques-uns préfèrent, au nom sous lequel il est le plus connu, celui de Mélésigène (3). A l'égard de

une de celles qui s'attribuoient la gloire d'avoir donné la naissance à Homère. Elles étoient au nombre de sept, suivant cette épigramme de l'anthologie :

Ἑπτὰ πόλεις διερίζουσιν περὶ ῥίζαν Ὁμήρου.
Σμύρνα, Ῥόδος, Κολοφὼν, Σαλαμὶν, Ἴος, Ἄργος, Ἀθῆναι.

(1) Le fleuve Mélès, qui coule dans la plaine de Smyrne. La belle Critheïs accoucha d'Homère sur les bords de ce fleuve, selon l'auteur de la *vie d'Homère*, attribuée à Hérodote.

(2) Plusieurs raisons peuvent faire penser qu'Homère est plus ancien qu'Hésiode. La plus considérable est, comme l'observe Clarke sur Homère, que du temps d'Hésiode, la prosodie de la langue grecque avoit subi plusieurs changemens, qui paroissent avoir été inconnus d'Homère. Par exemple, dans le mot καλος, la première syllabe est toujours longue dans Homère, et elle est quelquefois brève dans Hésiode. Ce qui prouve que la prosodie de ce mot avoit éprouvé alors une variation qu'elle n'avoit pas auparavant, et qu'Hésiode a écrit dans un temps postérieur à Homère.

(3) Sa mère Critheïs lui donna le nom de Mélési-

sa fortune, on prétend qu'il fut pauvre (1), et même aveugle. Mais ne vaudroit-il pas mieux laisser toutes ces questions dans l'obscurité qui les enveloppe ? Tu vois combien de difficultés je dois éprouver à faire un éloge qui n'est fondé que sur une poésie dénuée de faits personnels au poëte (2). Je suis réduit à recueillir dans ses vers même les preuves de son habileté.

gène, parce qu'il étoit né sur les bords du fleuve Mélès.

(1) On ne peut penser qu'Homère ait été pauvre, lorsque l'on réfléchit que l'exactitude de ses connoissances géographiques, a dû exiger des voyages très-étendus ; mais on le peut encore moins croire, lorsqu'on voit qu'il a connu dans le plus grand détail les généalogies des princes et des premières familles de la Grèce. Ces généalogies n'étoient point publiques, il falloit pour les connoître, fouiller, pour ainsi dire, dans le sein des familles, y être admis, en exciter la confiance et l'amitié. Dans ces temps reculés, les titres de famille ou d'hospitalité n'étoient point écrits ; ils consistoient souvent en un vase, en un vêtement, en une épée qui avoit appartenu à tel héros, qui l'avoit laissée à tel autre. Ainsi le sceptre d'Agamemnon étoit à la fois son titre de famille et de royauté. Or, pour connoître ces titres, il falloit, comme je le disois, être admis auprès de ceux qui les possédoient, et par conséquent être à-peu-près leur égal, ou du moins leur ami. Quant à l'aveuglement d'Homère, la seule lecture de ses poésies prouve, que non-seulement il a vu la nature, mais qu'il l'a parfaitement observée.

(2) L'auteur se sert ici d'une très-mauvaise expression : ποίησιν ἄπρακτον ἐπαινέσαι. Ποίησις ἄπρακτος, est une poésie qui ne produit point d'effet. Or, l'auteur n'a certainement pas eu intention de dire que la poésie d'Homère ne produit point d'effet, ni qu'elle est dénuée d'action ; mais qu'on n'y trouve aucun fait relatif à Homère.

Ton sujet est bien plus facile ; il coule de lui-même, il est fondé sur des faits certains et connus. C'est un mets préparé, qui n'attend plus que les assaisonnemens que ta main y doit répandre. Est-il, en effet, quelque événement lié à la fortune de Démosthène, qui ne soit illustre et brillant ? Quel trait de sa vie n'est pas intéressant à connoître ? Athènes, cette ville opulente et célèbre, ce boulevard de la Grèce, n'étoit-elle pas sa patrie ? Ah ! si cette riche cité se présentoit dans mon sujet, avec quel avantage, déployant toute la liberté poétique, n'exposerois-je pas le tableau des amours des Dieux, les jugemens qu'ils ont subis dans l'Aréopage, leur séjour qu'ils ont fixé dans cette ville, les présens dont ils l'ont comblée ! Eleusis et ses mystères, les loix d'Athènes, ses tribunaux, ses solemnités, son Pirée, ses trophées et sur terre et sur mer, donneroient à mon discours une dignité à laquelle, comme le dit Démosthène, aucun autre orateur ne pourroit jamais atteindre. A chaque pas je trouverois une moisson abondante ; et je ne croirois pas m'écarter de mon sujet, ni de la règle à laquelle les éloges sont soumis, en environnant mon héros de la gloire de sa patrie. Isocrate n'a-t-il pas relevé l'éloge d'Hélène par l'épisode de Thésée ? Et puis ne sait-on pas quels sont les privilèges de la nation des poëtes ? Mais, toi, tu dois prendre garde que la disproportion de ton ouvrage ne te fasse appliquer cette plaisanterie passée en

proverbe : *tu as mis une étiquette plus grande que le sac.*

Mais, sans parler d'Athènes, ne trouvons-nous pas dès le début de notre discours, le père de notre orateur revêtu de la charge de Triérarque (1) ? Voilà notre édifice posé, comme le dit Pindare (2), sur des fondemens d'or. En effet, il n'étoit point dans Athènes de dignité plus éclatante. Si ce père est mort lorsque Démosthène étoit encore enfant (3), loin de regarder cette perte comme un malheur pour notre héros, nous y trouvons au contraire la source de sa gloire, puisque cet événement servit à mettre dans tout son jour la noblesse de son caractère.

L'histoire ne nous apprend d'Homère, ni son éducation, ni l'objet de ses premières études, et pour le louer, on est réduit à ne pouvoir parler que de ses ouvrages. La matière manque à qui voudroit citer ses instituteurs et ses premiers travaux. On ne peut pas même recourir au laurier d'Hésiode, qui inspira si facilement des vers à un simple berger. Mais toi, que n'as-tu point à dire en parlant de

(1) Les Triérarques, chez les Athéniens, étoient des citoyens riches, qui étoient chargés d'équiper un certain nombre de vaisseaux, de leur fournir des agrès et les munitions nécessaires.

(2) J'ignore à quel endroit, celui indiqué par Gesner ne répond pas à cette citation.

(3) Démosthène n'avoit alors que sept ans, suivant son propre témoignage dans le premier Discours *contre Aphobus.*

Callistrate (1) ? Quel brillant catalogue forment les noms d'Alcidamas (2), d'Isocrate,

(1) Callistrate étoit fils de Callicratès, de la bourgade d'Aphydna en Attique. Un jour qu'il devoit prononcer un discours en faveur des habitans d'Orope, Démosthène, qui avoit entendu plusieurs précepteurs et pédagogues faire la partie d'assister au discours de Callistrate, pria instamment son pédagogue de le mener aussi entendre cet orateur. L'éloquence de Callistrate, et les témoignages d'admiration que lui prodigua le peuple, firent tant d'impression sur Démosthène, qu'il résolut, de ce moment, d'abandonner la philosophie pour s'appliquer à l'éloquence. Plutarque, *vie de Démosthène, page 698.* Il rend lui-même témoignage à l'éloquence de cet orateur, et le nomme à la tête des plus célèbres qui aient paru avant lui, dans son discours *sur la Couronne*, *page 301*, édition de Réiske. Callistrate fut condamné pour quelque malversation ; il s'exila volontairement : mais ayant violé son exil, et étant revenu à Athènes, il fut mis à mort, ainsi que le dit Lycurgue contre *Léocrate*, *page 159*, *26*, édition de Réiske. *Voyez* encore sur *Callistrate*, l'histoire critique des orateurs grecs du célèbre M. Runckeénius, *tome VIII*, *page 140* de la collection des orateurs grecs de Réiske.

(2) Nous ne savons rien autre chose de cet Alcidamas, que ce que nous en apprend Plutarque, *vie de Démosthène*, *page 699 ;* savoir, que ses ouvrages furent secrètement communiqués à Démosthène par Callias de Syracuse. L'auteur de *la vie des dix Orateurs*, dit que ce fut Chariclès de Carystie qui les donna à Démosthène : mais cela importe peu. Suidas, au mot *Αἰσχίνης*, dit qu'Alcidamas fut le maître d'éloquence d'Eschine. M. Runckenius, dans son histoire critique des orateurs, *page 44*, observe que le nom d'Alcidamas doit être changé dans Suidas, en celui de Léodamas. En effet, c'est ainsi que l'auteur de *la vie des dix Orateurs*, nomme le maître d'Eschine. Je crois qu'on pourroit aussi substituer dans Plutarque, *loco citato*, et en cet endroit de Lucien, Léodamas à

d'Isée, d'Euboulide (1)? Tandis que dans Athènes, le charme de mille voluptés entraînoit ceux même qui sont soumis à l'autorité paternelle; Démosthène, dans un âge où l'on cède si facilement à l'attrait du plaisir, lorsque la négligence de ses tuteurs lui donnoit la plus entière liberté de se livrer à la débauche, ne fut épris que de l'amour de la sagesse et de la politique, qui le conduisit, non à la porte de Phryné (2), mais à celle d'Aristote, de Théophraste et de Platon.

Ici faisant entrer la philosophie dans ton discours, tu peux distinguer deux espèces d'Amours, dont les charmes agissent sur les mortels. L'un, né de l'écume des flots, trouble la raison, porte dans tous les sens l'ivresse et la fureur, agite l'ame des tempêtes de la Vénus vulgaire, embrase le cœur de ses feux violens, et produit comme l'océan les plus

Alcidamas. Ce dernier ne paroît pas être connu parmi les orateurs de ce temps. Du moins il ne faut pas le confondre avec un sophiste de ce nom beaucoup plus moderne, duquel il nous reste deux déclamations, l'une contre *Palamède*, l'autre contre les *Sophistes, qui, au lieu d'improviser, écrivent et méditent d'avance leurs discours.*

(1) Euboulide orateur, ne m'est point connu.

(2) Plusieurs auteurs ont prétendu le contraire, et ont écrit que Démosthène mena dans sa jeunesse une conduite déréglée, ce qui lui fit donner par ses camarades le nom de *Batalus*, comme le lui reproche Eschine contre Ctésiphon; et comme le rapportent Plutarque et Photius.

terribles naufrages (1). L'autre, au contraire, nous attire par une chaîne céleste. Ce n'est point avec un flambeau qu'il nous embrase, ce n'est point avec des flèches cruelles qu'il nous fait des blessures inguérissables ; c'est par l'image pure et brillante de sa beauté qu'il inspire un délire plein de sagesse à ces ames qui, pour me servir des termes d'un poëte tragique, sont filles (2) de Jupiter et issues du sang des Dieux.

Rien n'est impossible à cet Amour : celui qu'il enflamme se fait raser la tête (3), s'en-

(1) Le grec *αὐτοχρῆμα θαλάττιον*, veut dire à la lettre : *est absolument marin*, ou *est une véritable image de la mer.* J'ai cru devoir m'écarter un peu de la lettre pour être plus intelligible.

(2) Littéralement : *qui s'approchent de Jupiter*, *ὅσαι Ζηνὸς ἐγγὺς*. J'ignore de quel poëte ces mots sont tirés.

(3) Le grec dit : *amori pervia sunt omnia, tonsura, specus, speculum, gladius.* Je n'ai pu imiter cette briéveté. Chacun de ces mots fait allusion aux différens moyens que Démosthène employa pour se perfectionner dans l'éloquence. Il se fit raser la moitié de la tête, afin que la honte l'empêchât de sortir d'une espèce de caverne où il s'étoit enfermé. Pour détruire la mauvaise habitude qu'il avoit de hausser toujours une épaule en parlant, il suspendit une épée, dont la pointe portoit sur son épaule, et l'avertissoit par une piquure de se contenir. Il avoit de la peine à articuler, et pour se délier la langue, il mettoit des cailloux dans sa bouche, et s'efforçoit de bien prononcer : ou bien il alloit déclamer sur les bords de la mer, afin que le bruit des flots l'accoutumât au tumulte des assemblées. Il s'exerçoit dans sa retraite devant un miroir, &c. &c. *Voyez* la *vie des dix Orateurs*, attribuée à Plutarque, *vie de Démosthène, page 358 et 359*, édition de Réiske.

ferme dans un antre. Placé devant un miroir, sous la pointe d'une épée, il travaille à délier sa langue ; il se forme dans un âge avancé à l'action oratoire ; il exerce sa mémoire ; il s'accoutume à braver le tumulte des assemblées, et fait succéder à des jours laborieux des nuits plus laborieuses encore. Qui ne sait à quel degré d'éloquence Démosthène s'éleva par ces moyens, comme il corrobora son style par la force des images et des expressions, comme il porta la persuasion à son comble, par l'art avec lequel il peint, il émeut les passions de l'ame ? Magnifique par la sublimité de ses idées, plein de vigueur par le ton qu'il sait prendre, il est cependant d'une sagesse extrême dans l'emploi des mots et des sentences, d'une variété infinie par la diversité de ses figures ; c'est, en un mot, comme a osé le dire Léosthène, le seul orateur dont l'éloquence vraiment vivante, ne soit pas une froide représentation (1).

(1) *οὐ σφυρήλατον, n'est point travaillée au marteau*, comme les statues. Il me semble que ce mot, mis en opposition avec *ἔμψυχον, vivante*, donne l'idée d'un simulacre, d'une statue, produit de l'art toujours bien différent de la nature. Léosthène me paroît avoir voulu dire que l'éloquence de Démosthène n'étoit pas un simple simulacre, une froide représentation, mais la nature même. Grévius, d'après un manuscrit, lit *καὶ σφυρήλατον*, qu'il interprète *orationem solidam, plenam gravissimis sententiis*. Gesner, *ἔμψυχος οὐ σφυρήλατος. Viva et spirans, non rigida ac dura, ut quæ malleo ducuntur. Qui n'a pas la roideur des ouvrages travaillés au*

Bien différent d'Eschile, qui, si l'on en croit Callisthène, n'écrivoit ses tragédies que dans la chaleur de l'ivresse, et lorsque son génie étoit échauffé par les feux de Bacchus; Démosthène, loin de composer dans le vin, en travaillant ne buvoit que de l'eau. Ce fut, sans doute, pour le railler de cette hydroposie (1), que Démade disoit: *les autres orateurs haranguent à l'eau, mais Démosthène y compose.* Pythias trouvoit que la perfection des discours de cet orateur, sentoit l'huile de la lampe qui l'éclairoit pendant la nuit (2).

Tel est le vaste champ qui se présente à toi, ajouta Thersagoras; il est commun avec mon sujet, et la poésie d'Homère pourroit aussi me fournir un discours assez étendu.

Mais si tu passes à présent aux vertus de ton héros, à son humanité, au noble usage qu'il fit de ses richesses, à l'éclat avec lequel il remplit ses fonctions politiques...... Thersagoras continuoit à parler, et alloit ajouter à ce tableau, celui de toutes les autres qualités de Démosthène, lorsque je me mis à rire.

marteau. Le manuscrit du roi 2954, porte *καὶ ὁ σφυρήλατον.*

(1) Habitude de boire de l'eau.

(2) Ce Pythias étoit, au rapport de Plutarque, un homme de mœurs fort dissolues: Démosthène lui répondit à ce reproche; *il est vrai, Pythias, ma lampe et la vôtre éclairent des occupations bien différentes.*

LYCINUS.

Tu as résolu sans doute, lui dis-je, d'inonder mes oreilles par ce flux de paroles, comme le font quelquefois les baigneurs en nous plongeant dans le bain.

THERSAGORAS.

Assurément : et ces festins qu'il a donnés au peuple, ces dépenses volontaires faites pour les jeux publics, ces vaisseaux construits à ses dépens, ces fortifications relevées à ses frais, cette foule de prisonniers délivrés, de vierges mariées de ses propres deniers, son excellente administration, ses ambassades, les loix qu'il a portées, que d'objets dont je n'ai point parlé ! En vérité, je ne puis m'empêcher de rire, lorsque, d'un côté, je considère la grandeur des opérations politiques de Démosthène, et que de l'autre je vois un homme froncer le sourcil, et craindre de ne pas trouver dans les actions de ce grand orateur une matière suffisante pour composer son éloge.

LYCINUS.

Tu crois donc, mon ami, que de tous ceux qui ont passé leur vie à étudier l'art oratoire, je suis le seul dont les oreilles n'ont jamais retenti des belles actions de Démosthène ?

THERSAGORAS.

Apparemment, puisque tu imagines avoir

besoin d'un secours étranger pour former ton discours ; à moins que tu n'éprouves un sentiment tout contraire, et que l'éclat dont ton héros est environné ne t'empêche de pouvoir fixer sur lui tes regards. C'est précisément ce qui m'est arrivé la première fois que j'ai voulu écrire sur Homère. Il s'en est peu fallu que je n'aie renoncé à ce sujet sublime, dont mes yeux ne pouvoient soutenir la magnificence. Mais bientôt j'y suis revenu, attiré par un charme particulier ; peu-à-peu je me suis accoutumé à le contempler, et je ne reconnois pour les véritables enfans d'Homère, que ceux qui, à l'exemple des aiglons, fixent les rayons de ce soleil.

C'est encore en ceci que ton entreprise est plus facile que la mienne : la gloire d'Homère n'étant fondée que sur son seul talent poétique, on est obligé de s'attacher à ce point unique, et d'y revenir sans cesse. Mais toi, du moment où tu as tourné tes pensées vers Démosthène, tu n'es troublé que par l'embarras du choix. Tu ne sais à quel trait de sa vie tu dois te fixer d'abord ; semblable à ces gourmands, qui, assis à une table somptueuse, ne savent à quel mets ils doivent donner la préférence : ou tel que ces hommes passionnés pour la musique et les spectacles, qui, environnés de tous les objets qui flattent leurs oreilles et leurs yeux, incertains vers lequel ils porteront leur attention, éprouvent mille desirs à la fois. Ainsi tu passes rapidement

d'un objet à l'autre, sans savoir auquel tu dois t'arrêter. Tu te sens entraîné tour-à-tour par la noblesse du caractère de ton héros, et par la chaleur de son génie, par la sagesse de sa conduite, et par la vigueur de son éloquence. La fermeté mâle qu'il fit éclater dans toutes ses actions, le mépris qu'il témoigna pour des présens considérables (1), sa justice, son amour pour l'humanité, sa générosité, sa prudence ; enfin chaque partie de son administration, aussi brillante que de longue durée, appellent à l'envi tes pinceaux. Si tu considères à la fois ses décrets, ses ambassades, ses harangues au peuple, ses loix, les expéditions qu'il fit faire en Eubée, à Mégare, en Bœotie, à Chio, à Rhodes, dans l'Hellespont, à Byzance, incertain de quel côté tu dois porter tes regards, l'abondance de la matière t'entraîne et t'agite en mille sens (2).

C'est ainsi que Pindare, dirigeant son génie sur mille objets divers, annonce son embarras extrême, lorsqu'il s'écrie :

Dois-je chanter Isménus (3),

(1) Il en faut excepter les vingt talens et la coupe d'Harpalus, qu'il ne méprisa pas. *Voyez* Plutarque, *page 733.*

(2) *Συμπεριφερόμενος, emporté comme par un tourbillon.*

(3) Ce fragment de Pindare est cité par Plutarque, *de gloria Atheniensium, page 371*, édition de Réiske. Corine, femme aimable et excellent poëte lyrique, ayant vaincu plusieurs fois Pindare encore jeune, celui-ci

Ou le fuseau d'or de Mélie (1);
Europe ou son frère Cadmus,
Ou les pommes de l'Hespérie (2);
Thèbes aux généreux coursiers,
Ou ces prodigieux guerriers,
Que l'on vit germer dans sa plaine?
De l'intrépide fils d'Alcmène
Célébrerai-je les exploits?
Faudra-t-il consacrer ma voix
A chanter l'hymen d'Harmonie,
Ou les présens joyeux du Dieu de l'Aonie (3)?

De même tu me parois douter laquelle tu célébreras d'abord, de la vie, de l'éloquence, de la philosophie, de l'administration ou de la mort de ton héros.

Cependant il n'est pas difficile de sortir de cette incertitude. Choisis telle de ses qualités

lui demanda, par quel moyen elle réussissoit si bien dans la poésie. C'est, lui répondit-elle, en animant mes vers par des métaphores, des figures et des tableaux de mythologie; Pindare, pour profiter de ce conseil, fit une ode qui commençoit par les vers qui sont ici cités. Il alla ensuite montrer cette ode à Corine, qui ne pût s'empêcher de rire en entendant la première strophe; et dit au poëte: *il faut semer avec la main, et non pas à plein sac.*

(1) Mélie étoit une Néréide, ou fille de l'Océan. Apollon l'aima, et en eut un fils nommé Ténérus, qui fut devin, et établit son oracle près de Thèbes, sur les bords du fleuve Isménus, ainsi nommé du héros Isménus, frère de Mélie. *Voyez* Pindare, *Pyth. XI, v. 6*, et son Scholiate.

(2) J'ajoute ce vers.

(3) Le texte dit: *ou les honneurs joyeux.* Πολυγαθέα τίμαν; c'est ainsi que lit le manuscrit du roi 2954, au lieu de πυλυγαθέα, qui nuit à la mesure du vers.

que

que tu voudras; son Eloquence par exemple, et formes-en le sujet de ton discours. Celle de Périclès ne suffiroit pas même pour en donner une idée. Nous connoissons, il est vrai, par la renommée, les éclairs et les foudres que lançoit celui-ci, le charme persuasif dont il pénétroit (1) ses auditeurs; mais nous n'avons pas été témoins de son talent: il n'en reste rien qui puisse le retracer à notre imagination (2), rien qui ait résisté à l'épreuve du temps et au jugement de la postérité. Léloquence de Démosthène, au contraire..... Mais c'est un tableau que je te laisse à tracer, si tes vues se tournent de ce côté.

Aimes-tu mieux considérer les vertus de son ame, ou ses talens politiques? Il conviendroit peut-être alors de traiter séparément une seule de ces vertus; peu importe laquelle. Si cependant tu veux jetter plus d'abondance dans ton sujet, choisis deux ou trois de ces qua-

(1) Le grec dit: *l'aiguillon de la persuasion.* C'est une allusion aux vers d'Eupolis sur Périclès. Nous les avons rapportés au *tome I, page 29.*

(2) Le texte me paroît altéré en cet endroit: δῆλον ὡς ὑπὲρ τὴν φαντασίαν, οὐδὲν ἔμμονον ἔχουσαν. L'édition de Florence lit: δῆλον ὡς οὐδὲν ὁποῖον ὑπὲρ τὴν φαντασίαν ἔχουσαν. Je lirois volontiers comme dans les anciennes éditions, ἀλλ' αὐτήν γε οὐχ ὁρῶμεν, δῆλον ὡς οὐδὲν ὑπὲρ τὴν φαντασίαν ἔχοντες. *Nous ne la voyons pas, et nous n'en avons rien au-delà de l'imagination;* c'est-à-dire, *nous ne faisons que l'imaginer, nous n'en avons rien de plus que l'idée que nous nous en formons.* Δῆλον est ici pour δηλόνοτι, ou bien lisez δῆλον γὰρ ὡς, &c.

lités ; elles suffiront pour remplir ton discours : elles sont toutes également brillantes.

Mais si, prenant une partie pour le tout, nous en faisons la base de notre éloge, nous imiterons en cela Homère, qui souvent ne loue de ses héros qu'une partie d'eux-mêmes, les pieds, la tête, ou la chevelure, quelquefois même les armes qu'ils portent, leur lance, leur bouclier. Jamais les Dieux ne se sont plaints des éloges que leur ont donnés les poëtes en chantant leur fuseau, leur arc, leur égide, loin de s'offenser de ce qu'ils n'ont vanté que quelques parties de leur corps, ou quelque qualité de leur ame ; car il est impossible de parler de toutes leurs perfections à la fois. Ainsi Démosthène ne nous saura pas mauvais gré, si nous n'employons à le louer qu'une de ses qualités brillantes, puisque lui-même ne pourroit suffire à les célébrer toutes.

Tandis que Thersagoras parcouroit tous ces détails, je lui dis :

LYCINUS.

Je serois tenté de croire que, sous prétexte de vouloir me faire montre de tes talens, et me prouver que tu es un excellent poëte, tu n'es venu m'entretenir ici de Démosthène, que pour avoir la gloire d'ajouter au mérite de bien composer des vers, celui de bien parler en prose.

THERSAGORAS.

Je ne voulois, Lycinus, que te mettre sous les yeux l'extrême facilité de ton sujet : il m'a entraîné jusqu'à me faire tracer le plan de ce discours ; d'ailleurs, mon intention étoit de donner quelque relâche à tes pensées profondes, pour te mieux disposer à m'entendre.

LYCINUS.

Oh ! tu n'as rien avancé à cet égard ; tu le sais bien. Prends garde plutôt que d'un autre côté le mal ne soit devenu plus considérable.

THERSAGORAS.

Tu me parles-là d'une belle guérison à opérer.

LYCINUS.

Tu ignores l'embarras qui me presse en ce moment ; et comme nos médecins, faute de connoître le véritable mal, tu t'occupes à en guérir un autre.

THERSAGORAS.

Et quelle est donc la source de ton mal (1) ?

LYCINUS.

Tu cherches à remédier au trouble dont pourroit être agité un jeune homme qui débute pour

(1) Le grec ὅτι τίδη, me paroît altéré. Je lis ὁ δὲ τίδη ; *ille vero, inquit, quid est ?*

la première fois dans la carrière oratoire. Il y a déja bien des années que ces ressources sont usées pour moi, et les conseils que tu me donnes pour guérir mon embarras, ne sont plus de saison.

THERSAGORAS.

Eh bien! voici un remède à ton mal : c'est de suivre la méthode ordinaire : ainsi que les routes, la plus fréquentée est la plus sûre.

LYCINUS.

Il est vrai; mais précisément je me suis proposé une gloire bien différente de celle qu'ambitionnoit, dit-on, Annicéris de Cyrène (1), qui, pour montrer à Platon et à ses disciples quelle étoit son adresse à conduire un char, fit plusieurs fois le tour de l'Académie en suivant toujours les mêmes traces, et les suivant avec tant de justesse, qu'il ne laissa sur le sable qu'une seule empreinte de ses roues. Le but où tendent mes efforts n'a rien de semblable. Je veux, au contraire, éviter tous les sentiers battus; et il n'est pas aisé, sans doute, de s'ouvrir de nouveaux chemins.

THERSAGORAS.

Eh bien! imite l'invention du peintre Pauson.

(1) *Voyez* Elien, *hist. div.*, *liv. II*, *chap. 27*. Platon se moqua, et avec raison, de ce talent futile.

LYCINUS.

Quelle est-elle ? Je n'en ai point encore entendu parler.

THERSAGORAS.

On lui avoit demandé de représenter un cheval qui se roule sur le sable. Il le peignit courant et faisant voler autour de lui un nuage de poussière. Il étoit occupé à ce travail, lorsque l'amateur qui avoit commandé ce tableau arrive, et se plaint au peintre de ce qu'il exécute un sujet différent de celui qu'il avoit demandé. Pauson retournant son tableau de bas en haut, ordonne à son élève de le montrer dans cette situation : le cheval renversé parut alors se rouler sur la poussière.

LYCINUS.

Tu es plaisant, Thersagoras, si tu t'imagines que depuis tant d'années je n'ai encore essayé qu'un seul moyen. Je les ai tous épuisés, et je crains qu'à la fin je ne sois réduit au sort de Protée.

THERSAGORAS.

A quel sort donc ?

LYCINUS.

Lorsque, pour se dérober à la vue des humains, il avoit épuisé toutes les métamorphoses, et s'étoit montré tour-à-tour sous l'aspect

d'une bête féroce, d'un arbre, ou d'un des élémens, ne pouvant plus alors prendre de forme nouvelle, il étoit réduit à se montrer sous ses propres traits.

THERSAGORAS.

Oh! pour toi, tu surpasses Protée même; par les ruses multipliées que tu emploies pour éviter de m'entendre.

LYCINUS.

Non, mon cher; et pour me livrer tout entier à ce plaisir, j'oublierai les réflexions profondes dont je suis tourmenté. Peut-être que, délivré des douleurs de l'enfantement, tu partageras avec moi celles que j'éprouve à produire.

Thersagoras y consentit. Nous nous assîmes sur la base d'une colonne voisine; j'écoutai, et il me lut un poëme rempli de noblesse et de beautés. Mais au milieu de sa lecture, il lui prit, tout-à-coup, un mouvement d'enthousiasme; il ferme son livre, et me dit: il faut que je te paie de ta complaisance à m'entendre, de même que chez les Athéniens on paie aux citoyens leur assistance aux assemblées, et aux juges leur séance sur les tribunaux; et afin que tu me saches quelque gré....

LYCINUS.

Oh! je t'en sais déja beaucoup, repris-je;

même avant de savoir ce dont tu veux parler. Mais de quoi s'agit-il ?

THERSAGORAS.

J'ai trouvé dernièrement des Mémoires sur la maison royale de Macédoine, et le plaisir extrême que j'ai éprouvé en les lisant, m'a engagé à acheter ce livre. Je viens de me rappeller que je l'ai chez moi. Il contient entre autres objets, des particularités secrètes sur Antipater et sur Démosthène, et j'imagine que tu seras curieux de les connoître.

LYCINUS.

Assurément ; et pour te remercier de cette heureuse nouvelle, je veux entendre le reste de tes vers. Je ne te quitterai point que tu n'aies entièrement acquitté ta promesse. Tu m'as déja donné un festin splendide à l'occasion de la naissance d'Homère, et je suis persuadé que tu ne me traiteras pas avec moins de magnificence pour célébrer le jour natal de Démosthène.

Lorsque Thersagoras eut recité le reste de son poëme, nous restâmes encore quelque temps assis, autant qu'il en falloit pour payer à sa poésie un juste tribut d'éloges ; ensuite nous nous rendîmes à sa demeure. Nous eûmes d'abord quelque peine à trouver le livre ; mais enfin l'ayant rencontré, je m'en saisis, et je m'en allai. Après avoir lu cet ouvrage, j'en fus si satisfait, que je pris la résolution d'en

recueillir les principaux traits, dans le dessein de vous les communiquer. Je n'y changerai rien, j'en copierai les termes et les expressions. On ne rend pas moins hommage à Esculape, lorsque, faute de savoir faire des vers, on lui chante, en entrant dans son temple, les hymnes d'Alisodême de Trœzène, et ceux de Sophocle. Depuis long-temps on ne fait plus de poésie nouvelle en l'honneur de Bacchus, on ne compose plus ni tragédie ni comédie, mais on n'en sait pas moins de gré à ceux qui recueillent les ouvrages des anciens poëtes, et les représentent en public ; ils honorent également Bacchus.

Suivant ce livre (je le prends à l'endroit où sont racontés les faits qui intéressent à mon sujet), on vient annoncer à Antipater l'arrivée d'Archias. Cet Archias, si quelqu'un de nos jeunes gens ne le connoît pas, est celui qui fut chargé par Antipater d'aller à la poursuite des Athéniens fugitifs (1), et de s'emparer de la personne des exilés. On lui avoit enjoint d'engager Démosthène, mais sans lui faire

(1) Les Athéniens pour cette raison, l'appelloient φυγαδοθήρας, *exulum venator.* Il avoit été comédien, et éleve du fameux Polus. Il fut ensuite disciple de l'orateur Lacritus et du philosophe Anaximène. Il avoit déja livré à Antipater Hypéride, Aristonicus de Marathon, Démétrius, frère de Démétrius de Phalères, et Himerée, qui s'étoient refugiés dans l'isle d'Ægine. Antipater fit mourir tous ces orateurs, et couper la langue à Hypéride. Plutarque, *vie de Démosthène, pages 741 et 742*, édition de Réiske.

violence, à quitter Calaurie (1), pour se rendre auprès d'Antipater. Celui-ci se flattoit de voir bientôt Démosthène en sa puissance, et il l'attendoit de jour en jour. Quand on lui annonça qu'Archias arrivoit de Calaurie, il ordonna qu'on l'introduisit à l'instant. Archias en entrant...... Mais l'ouvrage lui-même va vous apprendre le reste.

ARCHIAS.

Soyez heureux, Antipater.

ANTIPATER.

Puis-je ne pas l'être, si tu ne m'amènes Démosthène ?

ARCHIAS.

Je vous l'amène ; du moins, autant qu'il a été en mon pouvoir. Je vous apporte l'urne funèbre qui contient les restes de cet orateur.

ANTIPATER.

Ah ! tu as trompé mon espoir ! Qu'ai-je besoin de ces cendres et de cette urne, si je ne possède pas Démosthène lui-même ?

ARCHIAS.

Il ne m'étoit pas possible, ô Roi, de retenir son ame par la force.

(1) Petite isle située vis-à-vis le port de Trœzène. Elle avoit un temple dédié à Neptune, qui passoit pour un asyle inviolable. Strabon dit que l'isle de Calaurie n'avoit que trente stades de circuit. *Géograph.*, *liv. VIII*, *page 254*.

ANTIPATER.

Pourquoi ne l'as-tu pas pris vivant ?

ARCHIAS.

Il vivoit quand nous l'avons pris.

ANTIPATER.

Il est donc mort en chemin ?

ARCHIAS.

Non ; il expira dans Calaurie, à l'endroit même où nous l'avons trouvé.

ANTIPATER.

C'est votre faute, sans doute ; vous n'aurez pas eu pour cet homme les ménagemens et les soins nécessaires.

ARCHIAS.

Il n'étoit pas en notre puissance....

ANTIPATER.

Que dis-tu ? Tu ne parles que par énigmes. Quoi ! vous l'avez pris vivant, et il n'est plus entre vos mains ?

ARCHIAS.

Ne nous avez-vous pas défendu d'employer d'abord aucune violence à son égard ? Quand nous aurions usé de force, nous n'aurions pas

été plus avancés. Cependant déja nous nous préparions.....

ANTIPATER.

Eh ! vous ne deviez rien préparer. Ce sont vos violences, sans doute, qui l'ont fait mourir.

ARCHIAS.

Nous ne l'avons pas tué : mais voyant qu'il refusoit de nous suivre, il falloit bien l'y contraindre. D'ailleurs qu'espériez-vous de plus, ô Roi ? Quand il seroit arrivé ici plein de vie, vous n'eussiez fait autre chose que de l'envoyer à la mort.

ANTIPATER.

Parle mieux, Archias. Ah ! je vois bien que tu n'as jamais connu quel homme étoit Démosthène, et quelle estime j'avois conçue pour lui. Tu croyois apparemment qu'il m'étoit égal de trouver un Démosthène, ou de rencontrer ces rhéteurs corrompus, dignes de leur supplice, un Himerée de Phalère, un Aristonicus de Marathon, un Eucrate du Pirée, hommes turbulens, qui, semblables à des torrens, ne brillent qu'à la faveur du tumulte, s'élèvent avec audace au moindre espoir d'exciter quelque trouble, et tombent aussi-tôt, comme le vent au coucher du soleil. Tel fut Hypéride, homme sans foi, traître à l'amitié (1),

(1) Démosthène l'avoit fortement obligé en diverses occasions.

vil flatteur du peuple, qui, sans rougir, employa auprès de la multitude la plus basse adulation pour calomnier Démosthène. Mais les Athéniens se repentirent bientôt d'avoir écouté ses discours imposteurs, et, par un rappel encore plus heureux que celui d'Alcibiade (1), Démosthène triompha de la calomnie. Hypéride en fut peu touché, il continua de déclamer sans pudeur, contre ceux qui lui étoient le plus unis par l'amitié; en un mot, il abusa tellement de sa langue, qu'il mérita bien que je la lui fisse couper pour le punir de son ingratitude.

ARCHIAS.

Mais enfin, Démosthène n'étoit-il pas notre plus cruel ennemi?

ANTIPATER.

Non. Il ne pouvoit l'être aux yeux de quiconque sait estimer la franchise et la fidélité, et regarde comme son ami tout homme honnête et sincère. La vertu est belle même dans nos ennemis: par-tout on doit lui rendre hommage. Je ne serai pas moins généreux que Xerxès, qui, étonné du courage de deux Spar-

(1) Plutarque rapporte dans la *vie de Démosthène*, *page 739*, que cet orateur en rentrant dans Athènes, leva les mains au ciel, et remercia les Dieux de ce qu'ils avoient rendu son retour plus heureux que celui d'Alcibiade, puisqu'il le devoit aux desirs de ses concitoyens et non à la violence.

tiates, Boulis et Sperchis (1), pouvant les faire mourir, les renvoya en liberté dans leur patrie. Si jamais j'ai desiré entendre un orateur, ce fut Démosthène. Je l'ai vu deux fois à Athènes, et quoique j'eusse bien peu de loisir, ce que j'en ai appris par les autres, ce dont j'ai moi-même été témoin durant son administration, a plus contribué à me le faire admirer, que la force et la beauté de son éloquence. Cependant notre Python n'étoit rien auprès de lui. Les orateurs Athéniens sembloient ne produire que des puérilités, quand on comparoit à leurs discours, la perfection et la vigueur de Démosthène, la précision élégante de ses expressions, la tournure de ses pensées, la continuité de ses preuves, l'adresse avec laquelle il les réunissoit et les rendoit plus frappantes. Déja je me repentois d'avoir assemblé les Grecs à Athènes, sur l'espoir que nous avoit inspiré Python, qui me promettoit de réfuter les Athéniens. Nous étions nous-mêmes livrés à Démosthène, et à la force convain-

(1) Boulis et Sperchis, ou Sperthiès, comme le nomme Hérodote, *Polymnie*, *chap.* CXXXIV, tous deux Spartiates, d'une naissance distinguée et des plus riches de la ville, s'offrirent d'eux-mêmes à la peine que voudroit leur imposer Xerxès, fils de Darius, pour le meurtre des hérauts Perses commis à Lacédémone. Leur intrépidité et la noblesse avec laquelle ils s'offrirent à la mort les fit admirer de Xerxès; il eut la générosité de ne point les faire mourir, et il les renvoya dans leur pays sains et saufs.

quante de ses argumens. Nous ne pouvions atteindre à la sublimité de ses discours.

Ce talent, toutefois, n'obtint que la seconde place dans mon estime; je ne le considérois que comme un instrument. Mais ce fut Démosthène lui-même que je ne cessai d'admirer, ce fut sa grandeur d'ame, sa prudence, la fermeté inflexible de son caractère, qui au milieu des tempêtes de la fortune, gardoit la ligne qu'il s'étoit tracée, et ne cédoit à aucun revers.

Je sais que Philippe pensoit de la même manière que moi sur ce grand homme. Un jour qu'on lui apporta d'Athènes un discours dans lequel il étoit fort maltraité, Parménion en témoignoit vivement sa colère, et lançoit quelques sarcasmes contre l'orateur. « Oh! Parménion, reprit Philippe, Démosthène a le » droit de tout dire. C'est le seul des Démagogues de la Grèce, qui ne soit point inscrit » sur le registre de mes dépenses; et cependant » je lui confierois plus volontiers ma vie, qu'à » ces Greffiers de Trirèmes (1). Chacun d'eux » est inscrit, comme ayant reçu de moi de

(1) ἢ γραμματεῦσι τριηρίταις. J'avoue que je n'entends pas cela. Il n'est pas douteux que par γραμματεῦσι, il désigne Eschine, qui avoit été long-temps greffier. Les commentateurs ont gardé sur ce passage un silence prudent. Peut-être l'auteur avoit-il écrit γραμματεῦσι καὶ κρίταις. On sait à quel point les Athéniens avoient la manie de juger. Un manuscrit du roi (2956) porte τρικρίταις, ce qui n'est pas plus lumineux.

» l'or, du bois, des revenus, des troupeaux,
» des terres soit en Bœotie, soit en Macé-
» doine; mais pour Démosthène, nous par-
» viendrions plutôt à prendre par quelque ruse
» la forteresse de Byzance, qu'à le subjuguer
» par nos présens. Telle est, Parménion,
» ajouta-t-il, telle est ma manière de penser.
» Si quelque orateur Athénien, parlant au mi-
» lieu d'Athènes, préfère mes intérêts à ceux
» de sa patrie, je veux bien lui prodiguer mon
» or, mais il n'aura jamais mon amitié. Celui
» qui, au contraire, fait éclater sa haine contre
» moi en faveur de sa patrie, je lui déclare
» la guerre, je l'attaque comme une citadelle,
» comme un rempart, un arsenal, un retran-
» chement; mais j'admire sa vertu, et je porte
» envie au bonheur de la ville qui possède
» un pareil citoyen. Les autres, quand je n'en
» aurai plus besoin, je les livrerai de grand
» cœur au trépas; mais celui-ci, je voudrois
» le posséder auprès de moi, et j'aimerois
» mieux qu'il fût en ce moment avec nous,
» que d'avoir une cavalerie Illyrienne ou Tri-
» balle, et tous mes soldats mercenaires; car
» jamais je ne mettrai la force de l'éloquence
» et du génie au-dessous de celle des armes.

C'est ainsi que Philippe parloit de Démosthène à Parménion; plus d'une fois il me tint aussi le même langage. Lorsque Diopithès partit d'Athènes avec une flotte considérable, cette expédition me causa de vives inquiétudes. Philippe qui s'en apperçut, me dit en riant:

« eh quoi ! tu crains pour nous un Général et » des soldats Athéniens ? Leurs Trirêmes, leur » Pirée, leurs arsenaux ne sont que des jeux » d'enfans, des bagatelles ridicules. Que pour- » roient exécuter des hommes occupés à cé- » lébrer les fêtes de Bacchus, qui passent leur » vie entière au milieu des festins et dans les » chœurs de danse ? Si le seul Démosthène » n'étoit pas dans Athènes, je prendrois cette » ville avec plus de facilité que je n'en ai » trouvé à subjuguer les Thessaliens et les » Thébains : la ruse, la force, la surprise, et » l'argent m'en ouvriroient bientôt les portes. » Mais cet homme, quoique seul, veille pour » sa patrie ; toujours prêt à saisir les occasions » favorables, il suit, il éclaire toutes mes dé- » marches, il fait face à mes armées. Rien ne » lui peut échapper, ni mes ruses, ni mes » entreprises, ni mes desseins. En un mot, » c'est l'obstacle qui nous arrête, c'est le rem- » part qui couvre la Grèce, et qui m'empêche » de la conquérir toute entière en une seule » excursion. Tant qu'il a dépendu de lui, nous » n'avons pu réduire Amphipolis, Olynthe, » la Phocide et les Thermopyles. Lui seul est » la cause de ce que nous ne sommes pas encore » maîtres de la Chersonnèse et de toutes les » côtes de l'Hellespont.

» Il réveille, malgré eux, ses concitoyens » assoupis d'un sommeil léthargique (1). Loin

(1) A la lettre : *endormis comme par une mandragore.*

» de

» de chercher à les flatter, il semble par la » liberté de ses reproches employer le fer » et le feu (1) pour les tirer de leur engourdissement. Il change la destination des fonds » publics, et fait appliquer à l'entretien des » armées, les revenus consacrés aux spectacles (2). Il relève par de nouvelles loix la » marine, que la mauvaise administration des » Triérarques avoit, pour ainsi dire, entiérement ruinée. Il rend à la république sa première dignité depuis long-temps rabaissée » au prix d'une dragme et de trois oboles (3). » Il ranime le courage languissant des Athé» niens, en les rappellant sans cesse à l'exemple » de leurs aïeux et de ces grands exploits » qui ont immortalisé les noms de Marathon » et de Salamine. Il forme des alliances et des » confédérations entre tous les Grecs, et les

(1) Le grec dit : *employant la liberté de ses discours comme la coupure et la brûlure, et se souciant peu de ce qu'il leur seroit agréable d'entendre.*

(2) Les Athéniens, par une loi, avoient défendu, sous peine de la vie, de proposer d'appliquer à la caisse militaire l'argent destiné aux spectacles. Démosthène, dans la première Olynthienne (qui devroit être appellée la seconde), fait allusion à cette loi funeste, mais sans proposer en forme de la révoquer. On ne sait si ce qu'il osa en dire fit assez d'impression sur les Athéniens pour changer cette loi ridicule.

(3) La dragme étoit le prix d'un discours. Les trois oboles la rétribution d'un juge. Comme les Athéniens ne savoient plus que discourir et juger, Philippe dit ici très bien, qu'ils avoient rabaissé la dignité de leur république au prix d'une dragme et de trois oboles.

» excite à se liguer contre nous. On ne peut
» se dérober à sa vigilance, on ne peut le
» tromper par des subterfuges, et il est im-
» possible de l'acheter: il eut été plus facile au
» roi des Perses de corrompre le sage Aristide.

» Voilà l'homme que nous devons craindre,
» Antipater, et non toutes les trirêmes et toutes
» les flottes de l'Attique. Ce que furent autre-
» fois pour les Athéniens Thémistocle et Péri-
» clès, Démosthène l'est aujourd'hui pour ses
» concitoyens. Il le dispute à l'un par sa pru-
» dence, et à l'autre par la vigueur de son
» génie. C'est en l'écoutant qu'ils se sont rendus
» maîtres de l'Eubée, de Mégare, des côtes de
» l'Hellespont et de la Bœotie. Oh! que les
» Athéniens agissent heureusement pour nos
» intérêts, de nommer généraux un Charès,
» un Diopithès, un Proxénus, et de garder
» Démosthène pour leur tribune. S'ils ren-
» doient un pareil homme maître absolu des
» munitions, des vaisseaux, des armées, de
» l'argent et des circonstances, je craindrois
» que bientôt il ne me mît en danger de lui dis-
» puter la Macédoine; lui qui, ne pouvant au-
» jourd'hui me combattre qu'avec des décrets,
» m'environne cependant de toutes parts,
» me surprend, trouve des ressources pécu-
» niaires, rassemble des forces, enrôle des
» troupes, se transporte de tous côtés pour
» s'opposer à mes desseins ».

C'est ainsi que Philippe me parloit alors de
ce grand homme, et souvent il m'a tenu le

même langage. Il regardoit comme une faveur signalée de la fortune, que les armées ne fussent pas conduites par Démosthène, dont les discours, tels que des beliers et des catapultes mises en mouvement du milieu d'Athènes, ébranloient et ruinoient tous ses desseins. Après la victoire de Chæronée, il ne cessoit de nous entretenir du péril extrême auquel un seul homme nous avoit exposés. « Oui, disoit-il, si, contre tout espoir, » par l'ignorance des généraux Athéniens, » par la mauvaise discipline de leurs soldats, » et plus encore par une faveur inouie de la » fortune, nous ne fussions sortis vainqueurs » de ce combat, cette seule journée nous ex- » posoit à perdre tout à la fois et l'empire et » la vie (1). Démosthène réunissant contre » nous les principales républiques, avoit ras- » semblé toutes les forces de la Grèce, les » Athéniens, les Thébains, les Bœotiens et » leurs alliés, les Corinthiens, les Eubéens, » les Mégariens; il les avoit forcés de s'exposer » eux-mêmes pour m'empêcher de pénétrer en » Attique ».

Tels étoient les discours fréquens que Philippe tenoit sur Démosthène; et lorsqu'on lui disoit qu'il avoit dans les Athéniens de

(1) Plutarque dans la *vie de Démosthène*, *page 725*, dit aussi que Philippe, après la bataille de Chæronnée, revenu de l'ivresse du succès, frissonna en réfléchissant au danger extrême que Démosthène lui avoit fait courir.

redoutables adversaires, *je n'en ai qu'un seul*; répondoit-il, *c'est Démosthène. Si les Athéniens ne l'avoient pas, ils ressembleroient bientôt aux Æniens et aux Thessaliens.* Quand il envoyoit des ambassadeurs dans les différentes républiques, si les Athéniens, pour s'opposer à ses demandes, envoyoient de leur côté quelque orateur autre que Démosthène, l'ambassade de Philippe réussissoit, il obtenoit tout ce qu'il desiroit. Mais si Démosthène se présentoit pour répondre aux ambassadeurs, *notre ambassade est inutile*, disoit alors Philippe, *il n'est pas possible de triompher de l'éloquence de Démosthène.*

Ainsi parloit Philippe: et tu pourrois penser qu'Antipater, si inférieur en tout à ce grand roi, n'auroit desiré avoir Démosthène en sa puissance que pour l'envoyer à la boucherie? Au nom de Jupiter! Archias, crois-tu que j'aie eu d'autre dessein que de me servir de ce grand homme, comme d'un excellent conseil dans la position actuelle des affaires de la Grèce, et pour le gouvernement de mes états? Il y a long-temps que sa conduite dans l'administration m'a inspiré pour lui une inclination naturelle, qui s'est encore fortifiée par le témoignage qu'Aristote rendoit à ses talens. Il ne cessoit de dire à Alexandre, et à moi-même, que dans la foule nombreuse des disciples qui fréquentoient son école, jamais aucun ne lui avoit causé plus d'admiration que Démosthène, par la noblesse de son

caractère, par son application aux exercices de la philosophie, par la gravité de ses mœurs, la vivacité de son esprit, la promptitude de sa conception, par sa franchise, et sa modération.

« Et cependant, ajoutoit-il, vous pensez à » son égard, comme vous le feriez d'un Eu- » bulus, d'un Phrynon, d'un Philocrate : vous » cherchez à corrompre par des présens un » homme, qui dépense sa fortune paternelle » pour les Athéniens, qui épuise ses richesses » à secourir les particuliers pressés par la né- » cessité, à subvenir aux besoins de l'état; » et lorsque vous ne pouvez y réussir, vous » croyez effrayer par des menaces celui qui, » depuis long-temps, a pris la résolution de » sacrifier ses jours au salut de sa patrie. S'il » attaque, s'il blâme ouvertement votre con- » duite, vous entrez en colère contre lui, qui » ne redoute pas même le peuple Athénien. » Vous ne voyez donc pas qu'un homme que » l'amour de sa patrie engage à prendre en » main le gouvernement d'un état, se fait de » cette administration même une arêne dans » laquelle il exerce sa philosophie ».

Le fruit que je desirois ardemment recueillir de sa société, c'eût été d'apprendre de lui-même quelle est son opinion sur l'état actuel de nos affaires. Ecartant loin de moi, quand il l'auroit fallu, la troupe des flatteurs qui m'assiègent, j'aurois voulu entendre la simple vérité de la bouche d'un homme vraiment libre, et profiter de ses conseils pleins de

franchise. Eh ! n'aurois-je pas pu, pour l'attacher à nos intérêts, lui faire sentir toute l'ingratitude de ces Athéniens pour lesquels il prodiguoit sa vie, tandis qu'il trouveroit en nous les amis les plus fidèles et les plus reconnoissans ?

ARCHIAS.

O Roi ! vous eussiez peut-être obtenu de lui toute autre chose, mais en vain vous lui auriez tenu ce langage ; il portoit jusqu'à la fureur son amour pour Athènes.

ANTIPATER.

Puisqu'il en est ainsi, Archias, je n'y vois aucun remède. Mais comment est-il mort ?

ARCHIAS.

Je suis persuadé, ô Roi, que votre admiration va redoubler ; car, moi qui fus témoin de ses derniers instans, j'ai peine à en croire mes yeux, et je suis encore aussi étonné que ceux qui n'ont pu le voir (1). Il paroît que depuis long-temps il méditoit de terminer sa vie (2) : ses préparatifs l'annonçoient assez. Nous le trouvâmes assis dans le temple ; nous

(1) A la lettre : *je ne diffère en rien par mon étonnement et mon incrédulité de ceux qui ne l'ont point vu.* Dusoul et Gesner ont très-bien senti qu'il falloit ajouter une négation à ὁρώντων, et lire τῶν οὐχ ὁρώντων.

(2) Littéralement : *que depuis long-temps il réfléchissoit sur ce dernier jour.*

employâmes vainement les premiers jours à l'engager à nous suivre.

ANTIPATER.

Et que lui dites-vous pour le déterminer?

ARCHIAS.

Je lui offris le traitement le plus doux et le plus humain; je lui promis que vous auriez pour son sort une compassion, à laquelle il me parut qu'il ne s'attendoit pas. Je n'y comptois point moi-même, et je croyois, je vous l'avoue, que la colère étoit le seul sentiment qui vous animoit contre lui; mais je pensai que je devois employer les moyens les plus propres à le persuader.

ANTIPATER.

De quelle manière reçut-il vos propositions? Ne me déguise rien, Archias; j'aurois voulu pouvoir assister à cette entrevue, et entendre moi-même sa réponse; fais donc ensorte de ne rien oublier. Les derniers traits du caractère d'un grand homme qui touche à sa fin, sont précieux à connoître; celui-ci a-t-il paru se relâcher de sa fermeté, son génie a-t-il perdu de sa vigueur, ou a-t-il conservé sans fléchir un instant la fierté de son ame?

ARCHIAS.

Loin de montrer aucune foiblesse, il me dit, avec un sourire gracieux, et faisant

allusion à ma première profession, que je jouois mal le rôle imposteur (1) dont vous m'aviez chargé.

ANTIPATER.

C'est donc par défiance pour vos promesses qu'il s'est donné la mort ?

ARCHIAS.

Non. Si vous voulez entendre jusqu'à la fin, vous verrez que la défiance seule ne l'a point porté à cette résolution. Il me dit (vous m'ordonnez, ô Roi, de ne rien vous celer) : « Il n'est pas étonnant que les Macédoniens qui » se permettent tous les crimes, cherchent à » s'emparer de Démosthène, comme ils se » sont rendus maîtres d'Olynthe, d'Orope » et d'Amphipolis ». Telles furent ses expressions : j'avois eu soin de placer des secrétaires qui recueilloient ses paroles, afin de conserver ses derniers discours. « Ce n'est point (2), » ajouta-t-il, la crainte des tourmens et de la » mort qui m'empêche de me présenter à Anti» pater. Mais quand vous diriez la vérité, je » dois me défendre encore plus de vos pro-

(1) A la lettre : *que j'étois un mauvais comédien de vos mensonges.* Archias avoit été comédien, comme nous l'avons remarqué plus haut.

(2) Je lis *οὐ βασάνων ἢ θανάτου φόβῳ.* Il seroit ridicule et indigne de Démosthène, de lui faire dire que *c'est la crainte des tourmens, et la peur de la mort qui l'empêchent de se présenter à Antipater.* Il est donc nécessaire d'ajouter cette négation.

» messes, de peur qu'on ne puisse m'accuser » de m'être laissé corrompre par les offres » d'Antipater, d'avoir abandonné la défense » de la Grèce et le poste honorable où je me » suis placé moi-même, pour me refugier en » Macédoine.

» Il me seroit glorieux, Archias, de con- » server ma vie, si je la devois au Pirée, à » cette trirême que j'ai donnée à la républi- » que, à ce rempart que j'ai fait élever à mes » frais, à la tribu de Pandion pour laquelle » j'ai fait volontairement les dépenses des spec- » tacles, à Solon, à Dracon, à la Liberté que » j'ai fait monter sur la tribune, au peuple » d'Athènes affranchi de ses tyrans, à ces dé- » crets militaires, à ces loix triérarchiques » que j'ai fait rendre, à la valeur de nos an- » cêtres, à leurs trophées, à la bienveillance » de mes concitoyens, qui, plus d'une fois, » m'ont décerné des couronnes ; enfin, à la » puissance des Grecs, sur le salut desquels j'ai » veillé jusqu'à ce moment. S'il falloit devoir la » vie à la pitié, quelque humiliante que fût » cette condition, je la supporterois néanmoins, » si cette pitié étoit celle de mes concitoyens » dont j'ai brisé les fers, ou des pères dont » j'ai marié les filles de mes propres deniers, » ou des amis dont j'ai payé les dettes que » le malheur leur avoit fait contracter.

» Mais puisque ni le commandement des » isles, ni l'empire de la mer n'ont pu me » sauver, ce sera à ce Neptune, à son autel,

» aux loix de la religion que je demanderai
» la vie : et si Neptune ne peut empêcher qu'on
» ne viole l'asyle de son temple, s'il ne rougit
» pas de livrer Démosthène à Archias, je
» mourrai, et l'on ne me verra point ramper
» devant Antipater, et l'adorer comme un
» Dieu. Je pourrois, je le sais, trouver
» auprès des Macédoniens une amitié plus
» constante que celle des Athéniens; je pour-
» rois partager aujourd'hui votre heureuse for-
» tune, si je voulois me ranger dans la classe
» d'un Callimédon, d'un Pythéas, et d'un
» Démade. Je pourrois, quoique bien tard,
» changer mon caractère, si je ne déshono-
» rois pas Codrus et les filles d'Erectée. Mais
» je n'imiterai pas l'inconstance de la fortune
» qui nous trahit. La mort est un asyle assuré
» où l'on est à l'abri du déshonneur. En ce
» moment, Archias, je ne ferai point rougir
» Athènes, en me courbant volontairement
» sous le joug de l'esclavage, en abandonnant
» la liberté, le plus bel ornement de mon
» tombeau.

» Tu dois te souvenir de ces vers pleins de
» noblesse, d'un poëte tragique :

Elle tombe, et sa main range ses vêtemens.
Dernier trait de pudeur jusqu'aux derniers momens (1).

» C'est une jeune fille qui se conduit ainsi; et

(1) Euripide, *Hécube*, *page 568*. Ces deux vers sont de la Fontaine, qui les a imités d'Euripide.

» l'on croit que Démosthène a oublié les sublimes discours de Xénocrate et de Platon sur l'immortalité de l'ame, au point de préférer à une mort honorable une vie déshonorée » ? Il lui échappa ensuite quelques traits amers contre ceux qui s'enorgueillissent de leurs heureux succès. Mais qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? Je le priai et le menaçai tour-à-tour, mêlant la douceur à la sévérité. « Je serois touché de vos menaces, me dit-il, » si j'étois Archias. Grands Dieux, pardonnez » à Démosthène de n'être pas né pour s'abaisser » jusqu'à la lâcheté » !

De ce moment je ne songeai plus qu'à employer la violence pour l'arracher du temple. Il s'en apperçut, et il me dit en souriant, les yeux fixés vers le Dieu : « il semble qu'Archias ne connoisse d'autre rempart qui puisse » mettre l'ame des humains à l'abri de toute » violence, que les armes, les vaisseaux, les » camps et les forteresses. Il méprise mes pré» paratifs, dont cependant ni les Illyriens, ni » les Triballiens, ni les Macédoniens ne pour» roient triompher. Ils sont plus sûrs encore » que cette forteresse de bois dans laquelle » Apollon nous ordonnoit de nous renfermer » en la déclarant imprenable. C'est avec cette » précaution que j'ai gouverné ma république » sans crainte, et que je n'ai jamais redouté » les Macédoniens. Peu m'importoient alors » les menaces d'Euctémon, d'Aristogiton, de » Pythéas, de Callimédon, de Philippe ; et

» peu m'importent aujourd'hui celles d'Ar-
» chias.

» Ne portez pas la main sur ma personne,
» ajouta-t-il. Je ne veux pas, autant qu'il
» dépendra de moi, que ce temple éprouve
» aucune profanation. Je vous suivrai, sans
» résistance, après que j'aurai adoré le Dieu ».
Je me fiai sur cette promesse. Je le vis un instant après approcher sa main de sa bouche; je crus que c'étoit pour saluer le Dieu.

ANTIPATER.

Et qu'étoit-ce donc?

ARCHIAS.

Nous découvrîmes depuis, par une esclave que nous mîmes à la torture, que depuis long-temps il portoit sur lui du poison (1), afin de pouvoir quitter la vie sans perdre sa liberté. En effet, il n'avoit pas encore franchi le seuil de la porte du temple, que tournant ses regards vers moi: *Archias, me dit-il, emmène ce corps à Antipater; mais tu n'emmeneras pas Démosthène. Non, j'en jure par les....* Il me sembla qu'il alloit ajouter *par les héros de Marathon.* Il nous dit adieu, et à l'instant même il ex-

(1) On a beaucoup varié sur la manière dont Démosthène s'est empoisonné. Les uns prétendent qu'il suça une plume à écrire, dans laquelle il conservoit du poison; d'autres veulent qu'il ait sucé son anneau qui étoit empoisonné. *Voyez* Plutarque, à la fin de la vie de l'orateur.

pira. Telle est, ô Roi, l'issue de notre expédition (1).

ANTIPATER.

Que cette conduite est bien digne de Démosthène ! Que j'admire son ame invincible, et que j'envie son bonheur ! Quelle noble résolution ! Quelle prévoyance vraiment républicaine, de porter toujours dans sa main le gage de sa liberté. Ce grand homme n'est donc plus ! il est allé jouir de l'immortalité dans ces isles fortunées, que l'on dit habitées par les héros, ou plutôt son ame a pris son essor (2) vers le ciel, séjour des ames vertueuses ; et là, comme un génie bienfaisant, il doit être placé auprès du trône de Jupiter libérateur. Pour nous, renvoyons ses cendres à Athènes : son tombeau sera pour cette terre un monument plus glorieux que celui des guerriers qui périrent aux champs de Marathon.

(1) Le grec : *telle est l'issue que nous avons à vous rapporter du siège que nous avons mis devant Démosthène.* Je ne sais si les Grecs auroient pu goûter cette métaphore ; mais je sais qu'elle seroit détestable dans notre langue.

(2) *ἢ τὰς εἰς ὐρανὸν ψυχῶν νομιζόμενας ὁδὺς.* Je crois qu'il manque ici *ἀνέπτη*, ou quelqu'autre verbe semblable, par lequel *ὁδὺς* et ses dépendances sont gouvernées à l'accusatif. On peut encore le faire régir par *οἴχεται* qui précède. Mais cela n'est-il pas un peu dur ?

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

JUPITER, MERCURE ET MOMUS.

JUPITER.

Dieux, cessez de murmurer ainsi (1), de vous rassembler dans les angles de cette salle, de vôus parler à l'oreille (2) les uns aux autres, et ne témoignez plus de mécontentement, si plusieurs d'entre vous partagent nos festins quoiqu'ils n'en soient pas dignes. C'est pour ce sujet même que j'ai convoqué l'assemblée. Que chacun de vous mette son opinion au jour, et se porte accusateur, s'il le juge à propos (3). Toi, Mercure, fais la proclamation ordonnée par les loix.

MERCURE.

Silence, écoutez. Quel est celui des Dieux, d'un âge compétent (4), et auxquels les loix

(1) Je lis avec le manuscrit du roi 2956, *τονθορύζετε*, au lieu de *τονθορίζετε*.

(2) *Πρὸς τὸ οὖς* selon le manuscrit. L'article manque dans les éditions.

(3) Ces mots, *s'il le juge à propos*, ne sont point dans le texte.

(4) Le grec dit : *quel est celui des Dieux parfaits ;* c'est-à-dire, qui ont acquis la perfection civile, le droit

le permettent, qui veut haranguer ? La délibération a pour objet les nouveaux citoyens (1) et les étrangers.

de parler en public sur les affaires de l'état. Les loix d'Athènes ne permettoient de haranguer le peuple sur les matières publiques, qu'aux citoyens qui avoient atteint l'âge de cinquante ans. De plusieurs autorités que je pourrois alléguer en preuve de cet usage, je ne citerai que ce passage de Plutarque, dans le traité *an Seni sit gerenda Republica*, *page 135*, *tome IX*, édition de Réiske. Καὶ μαρτυροῦσιν οἱ νόμοι διὰ τοῦ κήρυκος ἐν ταῖς ἐκκλησίαις, οὐκ Ἀλκιβιάδας, οὐδὲ Πυθέας, ἀνιστάντες (lisez ἀνιστάντας) πρώτους, ἀλλὰ τοὺς ὑπὲρ πεντήκοντα ἔτη γεγονότας λέγειν καὶ συμβουλεύειν παρακαλοῦντες. *Les loix rendent témoignage par la voix du héraut, dans les assemblées publiques, que ce ne sont point des Alcibiades, ni des Pythéas* (c'est-à-dire, des jeunes gens sans expérience), *mais des hommes qui ont plus de cinquante ans, qu'elles invitent à parler et à donner leur avis.*

(1) Les étrangers qui transportoient leur domicile à Athènes, étoient appellés Μετοίκοι ; ils ne participoient point à tous les privilèges des véritables citoyens, c'est-à-dire, de ceux qui étoient nés d'un père athénien, et d'une mère athénienne. Ils étoient obligés de payer chaque année un tribut, qui s'appelloit μετοίκιον, et qui consistoit dans la sixième partie de leur revenu, *Démosthène contre Androtion*, *page 612*, édition de Réiske ; faute de payer ce droit, ils étoient vendus comme esclaves. On voit la preuve de cet usage dans le discours de Démosthène contre Aristogiton, *orat. 1*, *page 837*, *B*, où par une ingratitude exécrable, Aristogiton traîne une certaine Zobia, sa bienfaitrice, au marché où l'on vendoit les esclaves, pour y être vendue comme n'ayant point payé le μετοίκιον ; mais heureusement elle s'en étoit déja acquittée. De plus, cette espèce de citoyens ne recevoit dans les distributions publiques que la moitié de ce qui revenoit à chaque Athénien. C'est ce que nous recueillons d'un passage de Lucien, dans *le Navire*, ou *les Souhaits*, *page 264*,

MOMUS.

C'est moi, Jupiter ; c'est Momus, si tu veux lui permettre de parler.

JUPITER.

La proclamation du héraut t'en donne le droit, et tu n'as pas besoin de ma permission.

MOMUS.

Je dirai donc que plusieurs d'entre nous, qu'il n'auroit pas fallu tirer du rang des humains pour en faire des Dieux, se conduisent d'une manière tout-à-fait étrange. Ils s'imaginent ne faire (1) aucun acte de puissance et d'autorité, à moins que d'introduire ici leurs serviteurs et leurs valets pour les rendre nos

tome III, Adimante promet de faire à la ville des présens considérables, et de faire des distributions de cent dragmes par mois à chaque citoyen. *Τῇ πόλει δὲ ταῦτα παρ' ἐμοῦ ἐξαίρετα ὑπῆρξεν ἂν, αἱ μὲν διανομαὶ κατὰ μῆνα ἕκαστον, δραχμαὶ τῷ μὲν ἀστῷ ἑκατὸν, τῷ δὲ μετοίκῳ ἥμισυ τέλων. Et la moitié seulement à chaque nouveau citoyen.* Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces *Métœques*, ou nouveaux citoyens. M. le Baron de Sainte-Croix, dont l'érudition et la sage critique sont connues, se propose de publier une dissertation sur cette matière. Mais on voit par cette remarque ce qui fonde les plaintes que Momus va bientôt faire sur l'indemnité dont jouissent les nouveaux citoyens du ciel, et sur ce qu'ils partagent également avec les autres Dieux.

(1) Le manuscrit du roi 2954, lit *οὐδὲν μέγα, οὐδὲ νεανικὸν εἰργᾶσθαι*, au lieu de *εἰργάσασθαι* que portent les éditions.

égaux,

égaux. Permets-moi, je te prie, Jupiter, de parler avec pleine franchise; sans cela je ne puis rien dire (1). Tout le monde sait de quelle liberté j'use dans mes discours; je ne sais rien taire de ce qui n'est pas dans l'ordre; je reprends tout, je dis publiquement mon opinion, et ni la crainte, ni le respect ne me font déguiser ma façon de penser. Aussi le plus grand nombre me regarde comme un censeur importun, dont le caractère est enclin à la calomnie, et l'on m'appelle l'accusateur public. Mais puisque la proclamation me donne le droit de parler, et que Jupiter me permet de m'exprimer librement, je vais le faire, sans rien déguiser.

Plusieurs d'entre nous, comme je le disois, non contens d'être admis (2) dans nos assemblées, de participer à nos honneurs, et de partager notre banquet, quoiqu'ils soient à moitié mortels, ont amené à leur suite dans les cieux, une foule de valets et de danseurs; ils les ont fait inscrire frauduleusement au rang des Dieux. Aujourd'hui ces étrangers ont part aux distributions et aux sacrifices, sans

(1) Cette phrase est empruntée et parodiée de Démosthène, *Discours premier contre Aristogiton, page 830, D*, édition de Wolf.

(2) Je lis *μετέχουσι* avec le manuscrit du roi 2956, au lieu de *μετέχουσι* que porte l'édition de Reitz. Je crois même que c'est une faute d'impression dans cette édition, qui, cinq lignes plus bas, et à la première ligne de la page précédente (528) donne *μετέχουσιν*.

avoir payé le tribut auquel sont soumis les nouveaux citoyens (1).

JUPITER.

Point d'énigmes, Momus ; parle clairement et sans ambiguité ; ajoute même le nom des coupables. La manière dont tu t'exprimes en ce moment, est trop vague : l'on peut appliquer indifféremment tes reproches, tantôt à celui-ci, tantôt à cet autre. Un orateur qui fait profession de franchise, ne doit jamais craindre de tout dire.

MOMUS.

Fort bien, Jupiter, tu as raison de m'exciter à parler avec pleine liberté (2) : tu montres en cela un caractère noble et vraiment royal. Je vais donc nommer sans ménagement ceux que j'accuse. Et d'abord, parlons de ce Bacchus (3), de ce plaisant dieu à moitié homme, qui n'est pas même Grec du côté de sa mère, petite-fille d'un certain Cadmus, marchand (4) de la Syrophœnicie.

(1) *Voyez* la remarque ci-dessus, *page 239*.

(2) Le manuscrit 2954, ὅτι καὶ παροτρύνεις με εἰς τὴν παῤῥησίαν. Les éditions πρὸς τὴν παῤῥ.

(3) Suivant les éditions, ὁ γάρτοι γενναιότατος Διόνυσος ; et suivant le manuscrit 2956, ὁ γὰρ γενναιότατος οὗτος Διόνυσος.

(4) Gesner prétend qu'il ne faut pas traduire ici le mot ἔμπορος par *marchand*, parce que, dit-il, aucun ancien n'a donné ce nom à Cadmus, et qu'autrefois le mot ἔμπορος signifioit seulement un *navigateur*. Mais

Puisqu'on l'a jugé digne de l'immortalité, je ne dirai rien de ses mœurs, de la bandelette qui retient ses cheveux, de son ivresse (1), de sa démarche chancelante : vous voyez tous, je pense, à quel point il est efféminé, toujours agité d'une espece de fureur, et exhalant, dès le matin, l'odeur du vin pur. Il a introduit parmi nous une tribu toute entière, et il ne vient ici qu'en traînant à sa suite un chœur de danse. Il a fait autant de Dieux, de Pan, de Silène, de ses Satyres, hommes rustiques et chevriers pour la plupart, qui ne marchent que par sauts et par bonds, et dont la figure est tout-à-fait étrange. L'un d'eux a des cornes au front ; ses jambes et ses cuisses sont celles d'une chèvre, et la longueur de sa barbe le fait ressembler à un bouc. L'autre est un petit vieillard chauve, dont le nez est camus. Il est presque toujours monté sur un âne : ce personnage nous vient de Lydie. A l'égard des Satyres, ils ont de longues oreilles droites, le front chauve et armé de cornes semblables à celles des chevreaux nouvellement nés. Ils sont Phrygiens, et ont tous une

ce critique n'a pas senti que c'étoit dans le double sens de ce mot que consiste le sel du reproche que Momus fait ici à Bacchus, dont il cherche à rabaisser la naissance. Le terme de *marchand* est le seul qui convienne ici en françois, précisément par la raison qu'il est ignoble.

(1) Le manuscrit 2956 lit ici *ὕτε τὴν θέσιν τὴν μέθην*. Les éditions ont simplement *ὕτε τὴν μέθην*. Je ne vois pas ce que pourroit signifier ici *τὴν θέσιν*.

queue au derrière. Vous voyez quels sont les Dieux que le brave Bacchus nous a créés.

D'après cela nous serions étonnés du mépris que les hommes ont pour nous, lorsqu'ils voient des Dieux si ridicules et d'une figure si monstrueuse ? Je ne parle point encore de deux femmes qu'il a amenées ici avec lui, d'une Ariane sa concubine, dont il a placé la couronne parmi les astres, ni d'une certaine Erigone, fille d'Icarius, paysan de l'Attique. Mais ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'il a introduit parmi nous le chien de cette Erigone, de peur que la jeune fille n'eût le chagrin de ne pas avoir avec elle dans les cieux ce fidèle compagnon de son enfance, qu'elle aima avec tant de tendresse. Une telle conduite n'est-elle pas un outrage, ou plutôt n'est-ce pas le comble de la folie (1) et du ridicule ? Ecoutez à présent ce que j'ai à dire des autres.

JUPITER.

Songe à ne rien dire, Momus, contre Esculape et contre Hercule : je vois où t'emporte la chaleur du discours. Ceux-ci ont du moins des talens précieux. L'un guérit les mortels et leur rend la santé, il en vaut à lui seul beaucoup d'autres (2). Hercule est mon fils, et c'est

(1) Le terme grec : παροινία, signifie *un outrage fait dans l'ivresse.* Ce qui convient bien à Bacchus.

(2) Allusion à ce vers d'Homère, *Iliade*, *liv. XI*, *v. 514* :

ἰητρὸς γὰρ ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων :

un médecin vaut à lui seul une foule de guerriers.

par de nombreux travaux qu'il s'est acquis l'immortalité. Garde-toi donc de leur intenter aucune accusation.

MOMUS.

Et bien, par égard pour toi, Jupiter, je n'en parlerai pas. J'aurois cependant beaucoup à dire sur leur compte ; et, sans parler d'autre chose, d'où viennent ces marques de brûlure qu'ils portent encore ? Mais s'il m'étoit permis d'user de ma franchise envers toi-même, Jupiter, j'aurois plus d'un reproche à te faire.

JUPITER.

Envers moi ? Rien ne t'est plus permis. Tu vas peut-être m'accuser d'être un étranger dans le ciel ?

MOMUS.

On le dit en Crète, et qui plus est, on y montre ton tombeau. Mais je n'en crois, ni les Crétois, ni les habitans d'Ægium en Achaïe, lesquels prétendent que tu es un enfant supposé. Quoi qu'il en soit, je passe aux objets que je crois devoir te reprocher. L'origine de tous nos abus, la cause principale pour laquelle nous voyons aujourd'hui notre assemblée remplie de Dieux illégitimes, vient de toi-même, Jupiter, et de ton commerce avec les mortelles, auprès desquelles tu ne cesses de descendre, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Que d'inquiétudes nous ont

causées tes métamorphoses ! Souvent, lorsque tu étois un taureau, nous avons craint qu'on ne te prît pour t'immoler à tes propres autels ; ou, quand tu étois changé en or, qu'un ouvrier ne te fît fondre au creuset, et que notre Jupiter, sous ses mains, ne devînt un collier, un bracelet, ou des pendans d'oreilles. Cependant tu as rempli le ciel d'une foule de demi-dieux ; car je ne puis leur donner d'autre nom. Mais ce qu'il y a de plus risible, c'est d'apprendre, tout-à-coup, qu'Hercule est au rang des immortels, tandis qu'Eurysthée, sous les ordres duquel il fléchissoit, n'est qu'au rang des morts ; et de voir le temple de l'esclave s'élever à côté du tombeau de son maître. C'est ainsi que Bacchus est adoré dans Thèbes, tandis que ses cousins Penthée, Actéon et Léarque, sont les plus infortunés des humains.

Du moment où, par ton commerce avec les femmes, tu as ouvert à de pareilles divinités les portes de l'Olympe, tous les Dieux ont voulu t'imiter ; et non-seulement les Dieux (1), mais (ô comble de l'indécence !)

(1) Le grec : *et non-seulement les mâles, mais ce qu'il y a de plus indécent, les Déesses femelles.* Ce dernier mot est une allusion à une expression fréquente dans Homère. Le manuscrit 2956 lit ici *οὐχ᾽ οἱ ἄῤῥενες μόνον, ἀλλὰ — καὶ αἱ θήλειαι θεαί ;* ce qui est préférable, ce me semble, à la leçon des éditions *οὐχὶ ἄῤῥενες μόνον.* Il est facile de s'appercevoir que *οὐχὶ* est venu de la prononciation vicieuse des Grecs modernes, qui disent *οὐχ ἱ* pour *οὐχ᾽ οἱ.* Cette prononciation a été la source

les Déesses elles-mêmes. Eh ! qui ne connoît pas Anchise, Tithon, Endymion, Jasion (1) et mille autres ? Ces abus sont si multipliés, que ne pouvant les dévoiler tous, je crois devoir n'en plus parler.

JUPITER.

Momus, prends garde à ne rien dire contre mon Ganymède ; ou je me fâcherois, si tu allois mortifier cet aimable enfant par quelque reproche sur sa famille.

MOMUS.

Faut-il aussi ne rien dire de l'Aigle, qui, s'imaginant être un Dieu, est venu se loger dans les cieux, se place sur ton sceptre, et fait, ou peu s'en faut, son aire sur ta tête ? Je n'en parlerai pas par égard pour Ganymède. Mais cet Atis, Jupiter, ce Corybas (2), ce Sabazius (3), d'où sont-ils

d'une infinité d'erreurs et de fautes de copistes. Cependant on trouve un exemple d'un pareil οὐχὶ μόνον, mis en opposition avec ἀλλὰ dans Démosthène, *Discours premier contre Aristogiton, page 834, E*, édition de Wolf.

(1) Jasion fut aimé de Cérès, qui lui accorda ses faveurs dans un sillon de bled. Jupiter le découvrit, et tua le malheureux Jasion d'un coup de foudre. Homère, *Odyssée, liv. V, v. 125 et suivans.*

(2) Fils d'Iasion et de Cérès. Il fut l'instituteur des Corybantes, prêtres de Cybèle et de Bacchus.

(3) Diodore de Sicile, *liv. IV, page 212*, et plusieurs Mythologues prennent *Sabazius* pour le même que *Bacchus* ; c'étoit le nom que lui donnoient les Thraces,

tombés (1) au milieu de nous ? Quel est ce Mède Mithrès, avec sa candye (2) et sa tiare ? Il sait si peu parler Grec, qu'il ne comprend pas même ce qu'on lui dit quand on lui porte une santé. En conséquence, les Scythes et les Gètes, voyant avec quelle facilité on a reçu ceux-ci, nous oublient au point de s'attribuer à eux-mêmes le droit de donner l'immortalité. Ils mettent au rang des Dieux qui il leur plaît. C'est ainsi qu'ils ont fait inscrire frauduleusement sur nos registres leur Zamolxis, un esclave qui se trouve ici je ne sais trop pourquoi.

Ces apothéoses, ô Dieux ! seroient peut-être encore tolérables. Mais toi, Egyptien à visage de chien, revêtu de ton sarrot de lin, qui es-tu ; et comment, avec cet aboiement, peux-tu prétendre à la divinité ? Que nous veut ce taureau de Memphis tout bigarré de taches ? Cependant on l'adore, il a des prêtres, il rend des oracles. J'aurois honte de vous parler des Ibis, des Singes, des Boucs et de mille autres Dieux encore plus ridicules, dont les Egyptiens ont rempli le ciel, je ne sais

suivant le Scholiaste d'Aristophane, *Guespes*, *v.* 9: Lucien en fait ici un Dieu particulier, et suit en cela Strabon, *liv. x*, *page 324*, qui en fait un fils de Cibèle, un compagnon de Bacchus, honoré conjointement avec ce Dieu. *Voyez* Oppien, *de Venatione*, édition de Strasbourg, 1786, *page 196*.

(1) Selon le Grec : *unde devoluti sunt nobis ? Πόθεν ἡμῖν ἐπεισκυκλήθησαν οὗτοι ;* leçon bien préférable à celle que Gesner a suivie.

(2) La candye est le nom de la robe des Perses.

comment; et je m'étonne, ô Dieux, que vous puissiez souffrir qu'on leur rende des honneurs égaux aux vôtres, et souvent encore de plus grands. Mais toi, Jupiter, de quel œil vois-tu ces cornes de belier qu'ils t'ont plantées sur le front ?

JUPITER.

Ce que tu dis ici du culte des Egyptiens, est sans doute bien honteux ; cependant, Momus, leur religion est remplie d'emblêmes, et l'on ne doit pas absolument s'en moquer lorsqu'on n'est pas initié dans leurs mystères.

MOMUS.

Il est bien nécessaire, en effet, de connoître les Mystères, pour savoir que des Dieux sont des Dieux, et qu'un Cynocéphale n'est qu'un Cynocéphale.

JUPITER.

Laisse-là, te dis-je, le culte des Egyptiens ; nous examinerons cet objet une autre fois, lorsque j'en aurai le loisir. Parle des autres Dieux.

MOMUS.

Ce sera de Trophonius, et sur-tout d'Amphiloque. Je suis indigné de voir ce fils d'un scélérat, d'un matricide, rendre en Cilicie des oracles menteurs, et tromper les pauvres humains pour deux oboles. Tu n'es plus,

Apollon, le seul prophète célèbre. Aujourd'hui, tout autel, toute pierre arrosée d'huile (1) ou couronnée de fleurs annonce l'avenir, dès qu'elle a trouvé un imposteur (et il en est tant !) qui lui serve de prophète. Déja la statue de Polydamas à Olympie guérit de la fièvre, celle de Théagène de Thase a la même vertu. Dans Ilion on sacrifie à Hector, et vis-à-vis, en Chersonnèse, on rend les mêmes honneurs à Protésilas. Enfin depuis que nous sommes devenus si nombreux, les parjures et les sacrilèges se sont multipliés, les humains nous méprisent entiérement ; et ils ont raison.

Voilà ce que j'avois à dire sur ces Dieux illégitimes, inscrits mal-à-propos sur nos registres. Mais quels sont ces noms étrangers que j'entends prononcer tous les jours, dont les objets ne sont point parmi nous, et ne peuvent pas même subsister ? En vérité, Jupiter, je ne puis m'empêcher d'en rire, et de me demander, où donc est cette *Vertu* dont on parle si souvent ? Qu'est-ce que la *Nature*, le *Destin*, la *Fortune*, mots illusoires et vuides de sens, inventés par quelques hommes imbécilles, appellés Philosophes ? Cependant ces noms, quoique formés au hasard, imposent tellement au stupide vulgaire, qu'aucun homme aujourd'hui ne veut nous offrir de sacrifices,

(1) Il désigne la colonne d'un tombeau. Les anciens avoient coutume d'y répandre des parfums et de la couronner de fleurs.

bien persuadé que quand il nous immoleroit des hécatombes entières, la *Fortune* n'accomplira pas moins les arrêts du *Destin*, et que rien ne peut le dérober (1) au sort qu'en naissant lui a filé la *Parque*. Je te demanderois volontiers, Jupiter, si tu as vu quelque part la *Vertu*, la *Nature*, le *Destin*; car je ne doute pas que tu n'entendes souvent prononcer ces mots dans les disputes des Philosophes; et à la manière dont ils crient, il faudroit que tu fusses bien sourd pour ne pas les avoir entendus. J'en pourrois dire encore bien davantage; mais je m'arrête, car je vois que mes discours offensent ici beaucoup de personnes. Déja plusieurs me sifflent, et ceux-là sur-tout dont ma franchise a repris les défauts.

Pour terminer cette séance, je vais, si tu le permets, Jupiter, faire la lecture d'un Décret tendant à réformer nos abus: il est tout rédigé.

(1) La phrase grecque me paroît ici défectueuse, et n'est pas terminée. Εἰδὼς ὅτι, κἂν μυρίας ἑκατόμβας παραστήσῃ, ὅμως τὴν τύχην πράξουσαν τὰ μεμοιραμένα, καὶ ἃ ἐξ ἀρχῆς ἑκάστῳ ἐπεκλώσθη. Qui peut dans cette phrase gouverner τὴν τύχην πράξουσαν à l'accusatif? Ce ne peut être εἰδὼς, puisqu'il est suivi de ὅτι, lequel indique nécessairement un verbe qui va suivre, et qui cependant ne paroît pas dans les éditions. Heureusement le manuscrit du roi 2956, ajoute en marge, et en lettres rouges, οὐκ ἂν διαφύγῃ; ce qui complette parfaitement le sens εἰδὼς ὅτι, κἂν — τὴν τύχην — καὶ ἃ ἐξ ἀρχῆς ἑκάστῳ ἐπεκλώσθη οὐκ ἂν διαφύγῃ. Quoique ces derniers mots ne soient qu'à la marge du manuscrit, je ne doute pas qu'il ne faille les recevoir dans le texte, à moins qu'on ne dise qu'ils sont sous-entendus par ellipse.

JUPITER.

Lis ton Décret, j'y consens; aussi bien, tes reproches ne sont pas tout-à-fait sans fondement. Il faut arrêter le cours de ces abus, de peur qu'ils n'augmentent davantage.

DÉCRET,

Sous d'heureux auspices.

« L'ASSEMBLÉE légitimement convoquée » le septième jour du mois, Jupiter étant » Prytane (1); Neptune Proëdre (2); et

(1) Les Prytanes, chez les Athéniens, étoient des magistrats qui convoquoient et présidoient le Sénat des cinq cents, et l'assemblée du peuple. Ils étoient au nombre de cinquante. Chaque tribu les fournissoit à son tour, et présidoit pendant un mois. C'étoit les Prytanes qui faisoient venir le peuple au suffrage: ils avoient à côté d'eux une urne, et ils présentoient la petite pierre de suffrage à chaque citoyen à mesure que le peuple s'avançoit. C'est ce que prouve ce passage de Démosthène contre Néaira, *page 875*, *E*, édition de Wolf. *Τοὺς δὲ πρυτάνεις κελεύει τιθέναι τοὺς καδίσκους ὁ νόμος, καὶ τὴν ψῆφον διδόναι προσιόντι τῷ δήμῳ.* Au surplus, pour avoir une idée plus nette des Prytanes et des Prytanies, de leurs fonctions et de leur magistrature, consultez la savante remarque de M. Larcher sur Hérodote, *tome IV*, *page 290 et suivantes.*

(2) Les Proëdres étoient de deux sortes; les uns tirés du corps des Prytanes; les autres, dont il est ici question, tirés au sort parmi les neuf tribus qui ne présidoient point. Chaque tribu en fournissoit un. Ils délibéroient avec les Prytanes, dont ils rendoient l'avis au peuple

» Apollon Epistate (1) ; Momus, fils de la » Nuit, faisant les fonctions de greffier, le » Sommeil a dit :

» Attendu qu'un nombre considérable d'é» trangers, soit Grecs, soit Barbares, indignes » de partager avec nous le droit de citoyens » du ciel, ont fait frauduleusement inscrire » leurs noms parmi ceux des Dieux, et se » faisant passer pour des Divinités, ont telle» ment rempli l'Olympe, que le banquet cé» leste n'est plus qu'une cohue tumultueuse, » qu'un assemblage confus de gens qui parlent

par le ministère du héraut. Leur magistrature commençoit et finissoit avec l'assemblée.

(1) L'Epistate tiroit au sort les neuf Proëdres dont nous avons parlé ci-dessus ; et ensuite de ces neuf Proëdres, il tiroit un nouvel Epistate, auquel il remettoit les affaires. Les fonctions de celui-ci consistoient à introduire les causes, et à veiller à ce que tout se passât suivant les loix. Elles finissoient, comme celles des Proëdres, avec l'assemblée. Mais à l'assemblée suivante, il élisoit les Proëdres et le nouvel Epistate. Il y avoit encore un autre Epistate qu'il ne faut pas confondre, comme l'a fait Gesner, avec celui-ci. L'autre étoit tiré du Sénat des cinq cents ; il avoit une autorité considérable. Les clefs de la citadelle, le sceau et le trésor de la république lui étoient confiés ; mais sa magistrature ne duroit qu'un jour.

Le dernier traducteur de Lucien, M. l'abbé Massieu, qui paroît n'avoir eu aucune idée du gouvernement d'Athènes, fait de Jupiter un premier Président, de Neptune un Avocat-général, et d'Apollon un rapporteur de Grand-chambre. Et il traduit : *Jupiter présidant aux délibérations, sur les conclusions de Neptune et le rapport d'Apollon.* Quel travestissement ridicule ! et l'on appelle cela traduire !

» mille jargons divers : attendu que l'ambroisie
» et le nectar, épuisés par cette multitude de
» convives, nous manquent au point de valoir
» à présent une mine la cotyle (1) ; attendu
» enfin, que ces nouveaux venus ont poussé
» l'insolence jusqu'à usurper la place des Dieux
» anciens et véritables, qu'ils prétendent,
» contre toutes les loix de la patrie, s'asseoir
» au premier rang, et se faire rendre par toute
» la terre les premiers hommages :

» Il a été arrêté par le Sénat et par le peuple,
» qu'il seroit convoqué une nouvelle assemblée
» dans l'Olympe au solstice d'hiver, et que
» l'on éliroit sept Examinateurs, choisis parmi
» les Dieux parfaits ; trois de l'ancien Sénat
» du temps de Saturne, et quatre des douze
» Dieux, du nombre desquels sera Jupiter. Ces
» Examinateurs ne prendront séance qu'après
» avoir prêté le serment requis par la loi, et
» juré par le Styx. Mercure, par une procla-
» mation, avertira tous ceux qui prétendent
» avoir droit de former le conseil des Dieux,
» de se réunir. Ils ne viendront qu'accompa-
» gnés de témoins qui prêteront serment, et
» avec leurs titres de famille. Alors ils se pré-
» senteront, tour-à-tour, devant les Exami-
» nateurs, qui les déclareront immortels, ou
» les renverront dans leurs tombeaux et dans
» la case (2) qu'occupent leurs ancêtres. Si

(1) Mesure qui équivaut à un demi-septier.

(2) C'est ce que signifie τὰς θήκας τὰς προγονικάς.

» par la suite, quelqu'un de ceux que les » Examinateurs auront rejettés, est convaincu » de chercher à remonter dans les cieux, il » sera précipité dans le tartare.

» De plus, chaque Divinité ne se mêlera que » de son emploi. Minerve n'exercera plus la » médecine, Esculape ne prédira plus l'avenir. » Apollon ne fera point à lui seul tant de » métiers différens; mais il sera contraint de » choisir, entre la divination, la musique, et » la médecine.

» Il sera enjoint aux Philosophes de ne plus » inventer des noms vuides de sens (1), et de » ne pas déraisonner sur ce qu'ils n'entendent » pas.

» Les temples, les autels dédiés à des Di- » vinités jugées indignes de ce titre, ne leur » appartiendront plus; leurs images en seront » enlevées, et à leur place on mettra les statues » de Jupiter, de Junon, d'Apollon, ou de quel- » que autre Dieu. Cependant leur ville pourra » leur ériger un tombeau, sur lequel, au lieu » d'autel, on placera une colonne. Si quelqu'un

Les tombeaux des anciens étoient, comme on sait, des monumens considérables, divisés souvent en plusieurs chambres, ou en plusieurs cases, parce qu'ils étoient quelquefois affectés à toute une famille. La traduction latine, *vel ad sua sepulcra et monumenta*, n'offre-t-elle pas un pléonasme ridicule?

(1) Je suis le manuscrit 2956, qui lit *κενὰ ὀνόματα*, au lieu de *καινά*. La leçon de ce manuscrit se rapporte bien à ce que Momus a dit plus haut, *page 537*; *ἀνυπόστατα καὶ κενὰ πραγμάτων ὀνόματα*.

» refuse d'obéir à la proclamation, et ne veut » point se présenter devant les Examinateurs, » il sera condamné par défaut ».

Tel est le Décret que j'ai à vous proposer.

JUPITER.

Il est très-juste, Momus. Que tous ceux qui l'approuvent lèvent la main: ou plutôt, que dès ce moment il soit exécuté; car je vois ici beaucoup de personnes qui ne lui donneroient pas leur suffrage. Vous pouvez à présent vous retirer, vous reviendrez lorsque Mercure aura fait la proclamation. Que chacun ait soin d'apporter avec lui ses attributs et les preuves les plus claires de sa divinité; qu'il déclare les noms de ses père et mère, quelle est sa tribu, sa patrie, et comment il est devenu Dieu. Quiconque ne pourra pas fournir ses preuves, sera dégradé, et les Examinateurs n'auront aucun égard s'il possède un vaste temple sur la terre, et s'il passe pour un Dieu dans l'esprit des humains.

ÉLOGE
DE LA MOUCHE.

LA mouche n'est pas le moindre des volatiles, si on la compare aux moucherons, aux cousins (1) et aux petits insectes ailés : elle les surpasse, au contraire, autant qu'elle-même le cède à l'abeille. Elle n'a pas, comme les autres habitans de l'air, le corps revêtu de plumes, dont les plus longues servent à voler ; mais ses ailes, semblables à celles des sauterelles, des cigales et des abeilles, sont formées d'une pellicule qui, par sa délicatesse, l'emporte sur la plume des oiseaux, autant qu'un vêtement des Indes surpasse par sa finesse et son moëlleux, les étoffes de la Grèce. Elles brillent, comme les plumes du paon, des plus riches couleurs ; et l'on est émerveillé de leur beauté, lorsqu'on les considère avec attention, au moment où la mouche les déploie au soleil.

Son vol n'est pas, comme celui de la chauve-souris, un battement d'ailes continuel ; elle ne s'élance pas comme la sauterelle ; elle ne fait point entendre en volant, comme la guèpe, un sifflement désagréable ; mais elle plane avec

(1) *ὅσον ἐμπίσι, ἢ κώνωψι.* Le traducteur latin n'a pu rendre ces deux mots, et s'est contenté de dire : *in quantum culicibus diversi generis.*

graces dans la région de l'air à laquelle elle peut s'élever. Elle a encore cet avantage qu'elle chante en volant, et ne reste pas dans le silence. Ce chant n'a rien du bruit insupportable que fait le moucheron, ni du bourdonnement de l'abeille, ni du frémissement terrible et menaçant de la guèpe. Elle surpasse tous ces bruits par sa douceur, autant que la flûte l'emporte sur la trompette et la cymbale.

Si vous examinez sa structure, sa tête est jointe à son col par un filament très-délié; elle se meut en tout sens avec facilité, et n'est point fixée, comme dans la sauterelle, avec le reste du corps. Ses yeux sont saillans et d'une matière solide, qui approche de celle de la corne. De sa poitrine naissent ses pieds, qui ne sont point étranglés comme ceux de la guèpe; son ventre a de l'ampleur, et semble protégé par une cuirasse composée de larges ceintures, et recouverte d'écailles. Elle se venge, non avec l'extrémité du derrière (1), comme la guèpe et l'abeille, mais avec la bouche et la trompe dont elle est armée comme les éléphans, et avec laquelle elle prend sa nouriture, saisit les objets, et s'y

(1) On seroit tenté de croire qu'il faut traduire: *avec un aiguillon*. Mais les commentateurs ont blâmé, et avec raison, l'ancienne traduction latine, qui avoit rendu *κατὰ τὸ ὀῤῥοπύγιον* par *aculeo*; *ὀῤῥοπύγιον* est le terme dont Aristophane se sert pour exprimer l'extrémité du derrière du *moucheron*, lorsqu'il dit dans les *Nuées*, *v. 162 et suivans*, que le *moucheron joue de la trompette avec son derrière*.

attache. L'extrémité de cette trompe est une espèce de cotylédon ; il en sort une dent (1), dont elle se sert pour piquer et se rassasier de sang. Elle boit aussi du lait, mais elle préfère le sang ; et la piquure qu'elle fait n'est pas bien douloureuse. Elle a six pieds, mais elle ne marche que sur les quatre premiers ; les deux pieds postérieurs lui servent de mains. Souvent on la voit marcher sur ses quatre pieds, tenant dans ses mains un peu de nourriture, qu'elle soulève à la manière des hommes, et comme nous avons coutume de le faire.

Elle ne naît pas telle que nous la voyons ; c'est d'abord un vers éclos du cadavre d'un homme ou d'un animal (2). Peu-à-peu il lui vient des pieds, il lui pousse des ailes ; et d'un reptile, il sort un habitant des airs. Bientôt après elle conçoit le fruit de ses amours, et donne la vie à un ver, qui deviendra mouche à son tour. Elle vit avec les humains, se nourrit de leurs alimens, se place sur leur table, et goûte à tous les mets, excepté à l'huile : cette boisson lui est mortelle. Quelle que

(1) Ceci ne me paroît pas exact ; je ne crois pas que la mouche ait une dent, ni une pointe, à l'extrémité de la trompe ; elle ne pique pas, mais elle aspire. *Voyez* les Naturalistes.

(2) Cette origine des mouches n'est pas d'un bon physicien ; c'est une erreur populaire de croire que la corruption les engendre. La mouche d'appartement vient d'un œuf, et non d'un ver. Cet œuf est un petit point rouge qu'elle porte ordinairement sur le côté.

soit la brièveté de sa destinée (car la nature ne lui accorde qu'un petit nombre de jours), elle se plaît principalement à la lumière la plus vive, elle n'habite que les lieux éclairés. La nuit elle garde le repos, elle ne vole plus, elle ne chante point; mais tapie dans quelque coin, elle y reste sans mouvement.

Pour faire l'éloge de son intelligence, il me suffit de dire qu'elle sait éviter les pièges que lui tend l'araignée sa plus cruelle ennemie. En vain celle-ci se place en embuscade; la mouche la voit, elle l'observe: les yeux fixés sur l'araignée, elle détourne à propos l'essor de son vol, pour ne point tomber dans les filets et entre les pattes de cette bête cruelle. A l'égard de sa force et de son courage, ce n'est point à moi qu'il appartient d'en parler. Ce tableau ne convient qu'au plus pompeux des poëtes, à Homère, qui, voulant faire l'éloge d'un de ses plus grands héros, au lieu de le comparer à un lion, à une panthère, ou à un sanglier, met son intrépidité et la constance de ses efforts, en parallèle avec l'audace de la mouche; car le poëte attribue à cet insecte de l'audace, et non de l'impudence (1). On veut en vain la chasser, dit-il; elle n'abandonne pas sa proie; elle y revient

(1) Il y a dans le grec un jeu de mots entre θάρσος, *confiance*, *hardiesse*; et θράσος, *impudence*. Le premier se prend en bonne part, le second en mauvaise. L'endroit d'Homère indiqué, est dans l'Iliade, *liv. XVI*, *v. 570*.

et lui fait de nouvelles morsures. Homère aime tant les mouches, et se plaît tellement à faire leur éloge, que ce n'est pas une seule fois, ni en peu de mots qu'il en parle ; il en fait souvent mention, et semble les regarder comme un des ornemens de sa poésie. Ici il en représente un essaim qui vole autour des vases remplis de lait (1); ailleurs, lorsque Minerve a détourné la flèche qui menaçoit Ménélas, et qui alloit le frapper à un endroit mortel, il la compare à une mère qui prend soin de son enfant endormi; et il a soin de faire entrer la mouche dans sa comparaison (2). Enfin il donne aux mouches l'épithète la plus honorable, il les appelle *harmonieuses* (3), et nomme leur essaim *une nation.*

La mouche, en effet, a tant de forces en partage, que tout ce qu'elle mord, elle le blesse. Sa morsure ne pénètre pas seulement la peau de l'homme, mais celle du cheval et du bœuf. Elle tourmente l'éléphant, en s'insinuant dans ses rides ; elle le blesse avec sa trompe autant qu'il est en son pouvoir. Elle use dans ses amours de la liberté la plus parfaite; le mâle n'est pas réduit, comme le coq,

(1) Iliade, *liv. II, v. 469 et suivans.*

(2) Iliade, *liv. IV, v. 130.*

(3) Iliade, *liv. II, v. 469.* Lucien abuse ici des différentes significations du mot ἀδινὸς, qui signifie *pressé, fréquent*, et quelquefois *mélodieux*, comme ἀδινάων Σειρήνων dans Homère, *Odyssée, liv. XXIII, v. 326*, où Eusthate interprète ἀδινάων par ἡδυφώνων, et tire ce mot ἅδειν, *plaire, être agréable.*

à descendre de dessus sa femelle aussi-tôt qu'il l'a montée, mais il reste long-temps uni à son épouse ; celle-ci le porte sur son dos, et souvent s'envole avec lui, sans que leur union en soit interrompue. Lors même qu'on lui a coupé la tête, le reste de son corps vit et respire encore long-temps.

Mais le plus précieux avantage dont l'ait douée la nature, est celui dont je vais parler. Il me semble que Platon, en écrivant sur l'immortalité de l'ame, avoit observé que lorsque la mouche est morte, si on jette sur elle un peu de cendre, elle ressuscite à l'instant, reçoit une nouvelle naissance, et recommence une seconde vie (1). Aussi tout le monde est persuadé que l'ame des mouches est immortelle (2), et que si elle s'éloigne de son corps pour quelques momens, elle y revient bientôt après, le reconnoît, le ranime, et lui fait prendre sa volée. Enfin elle nous rend vraisemblable la fable d'Hermotime de Clazomène, qui disoit, que souvent son ame le quittoit, et voyageoit seule; qu'ensuite elle revenoit, rentroit dans son corps, et ressuscitoit Hermotime (3).

(1) Elien, *de Animal.*, *liv. II*, *chap. 29*, dit la même chose de la mouche qui s'est noyée. Elle paroît morte alors, mais elle ne l'est pas réellement.

(2) Lucien veut s'égayer aux dépens de Platon ; et le Scholiaste en prend occasion de lui dire des injures.

(3) Plusieurs anciens ont parlé de cette fable. Pline, *liv. VII*, *chap. 52*. Plutarque en parle sous le nom d'Hermodore de Clazomène, *tome VIII*, *page 340*,

La mouche est, il est vrai, paresseuse ; elle recueille le fruit du travail des autres ; mais par-tout elle trouve une table abondante. C'est pour elle que l'on trait les chèvres : pour elle, aussi bien que pour les humains, l'abeille épuise son industrie. Les cuisiniers assaisonnent leurs mets pour elle, elle y goûte même avant les rois, et se promène sur leur table ; elle vit avec eux et partage tous leurs plaisirs.

Elle ne place point son nid dans un lieu particulier ; mais errante dans son vol, à l'exemple des Scythes, par-tout où la nuit la surprend, elle y fait sa demeure et s'y repose. Elle reste sans mouvement dans les ténèbres, comme je l'ai déja dit ; elle ne veut point dérober la vue de ses actions, et ne croit pas devoir faire alors ce qu'elle rougiroit de faire en plein jour.

La fable nous apprend que la mouche étoit autrefois une femme d'une beauté ravissante, mais un peu babillarde ; d'ailleurs musicienne et chanteuse agréable. Elle devint rivale de la Lune, et fut, ainsi que cette déesse, amoureuse d'Endymion. Comme elle se plaisoit à réveiller ce beau jeune homme, en chantant sans cesse à ses oreilles, en lui contant mille sornettes ; en lui parlant de ses amours, Endymion se fâcha, et la Lune irritée, la méta-

édition de Réiske. *Voyez* Huet, *Démonstr. évang.* ; *Prop. IX, n°. 8, page 646.* On avoit élevé un temple à Hermotime, dont l'entrée étoit interdite aux femmes.

morphosa en mouche. De-là vient qu'elle ne veut laisser dormir personne ; le souvenir de son Endymion, lui fait rechercher les beaux dormeurs, et sur-tout les jeunes gens qui ont comme lui la peau délicate. On ne doit pas attribuer sa piquure et l'avidité qu'elle montre pour le sang, à la barbarie de son caractère; c'est, au contraire, une preuve de l'excès de sa tendresse, et de l'amour qu'elle a pour les hommes : elle cherche en cela une douce jouissance, et cueille la fleur de la beauté.

Il y eut chez les anciens une femme qui portoit le nom de *Mouche ;* elle excelloit dans la poésie, et étoit aussi belle que remplie de talens. Une autre mouche fut une des plus illustres courtisannes d'Athènes. Le poëte comique (1) a dit à son sujet :

La mouche l'a piqué jusques au fond du cœur.

Ainsi la Muse de la comédie n'a pas dédaigné d'employer ce nom, et de le produire sur la scène ; nos pères ne se sont point fait un scrupule d'appeller ainsi leurs filles. Mais, il y a mieux, la tragédie parle de la mouche avec le plus grand éloge, en ces vers :

Quoi ! la mouche pourra, d'un courage invincible,
Fondre sur les humains pour s'enivrer de sang,
Et des guerriers craindront le fer étincelant (2) ?

(1) Aristophane.
(2) On ignore de quel poëte sont ces vers.

J'aurois encore beaucoup à dire de la mouche, et de la fille de Pythagore (1), si son histoire n'étoit connue de tout le monde.

Il est une autre espèce de grandes mouches. Le peuple les appelle *mouches militaires*, et quelques personnes leur donnent le nom de *chien ;* elles font entendre un bourdonnement effrayant ; leur vol est rapide ; elles jouissent d'une très-longue vie, et passent l'hiver sans prendre de nourriture, cachées dans quelque coin du plancher. Ce qui mérite le plus d'être admiré en elles, c'est qu'elles remplissent tour-à-tour les fonctions de mâle et de femelle, et qu'elles couvrent après avoir été couvertes (2). Ainsi, comme le fils de Mercure et de Vénus, elles réunissent un double sexe et une double beauté. Je pourrois ajouter encore bien des traits à son éloge ; mais je borne ici mon discours, de peur de paroître vouloir, comme le dit un proverbe, *faire d'une mouche un éléphant.*

(1) Pythagore eut une fille nommée Μυῖα, *Mouche.*

(2) Ce fait, ainsi que plusieurs autres que nous n'avons point voulu relever, est démenti par les observations des Naturalistes.

ÉLOGE

DE LA PATRIE (1).

RIEN *n'est plus doux que la patrie* (2), dit-on communément. Eh quoi ! seroit-ce, en effet, ce qu'il y a de plus doux, tandis que quelque autre chose seroit plus respectable et plus sacrée ? Cependant tous les objets du respect et de la vénération des hommes, ne sont tels qu'à cause de la patrie, qui nous donna la naissance, la nourriture et l'éducation. On peut admirer la grandeur, la beauté, la magnificence des autres villes, mais on ne

(1) La foiblesse de cette déclamation, nous dit assez qu'elle n'est point de Lucien. Est-elle d'un auteur plus ancien, comme l'avance Maïus, et d'après lui Reitz ; je n'oserois l'assurer. Ces deux savans citent, comme auteurs de leur opinion, Huet, *Préparat. évang.*, *proposition IV*, *n°. 51*, *page 94*. *Athenagoras pro christianis in extremo.* Mais je crois devoir prévenir que ces deux citations que j'ai vérifiées sont fausses, et que ni Athénagoras, ni Huet ne parlent aux endroits indiqués de ce traité de Lucien. Maïus et Reitz ont confondu l'*éloge de la patrie* avec le *Philopatris*, dont effectivement Huet parle, *page 65*, *n°. 3*, et qu'il attribue à un auteur plus ancien que le nôtre.

(2) Odyssée, *liv. IX*, *v. 34*.

ὡς οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδὲ τοκήων γίνεται.

Ce vers étoit passé en proverbe.

chérit que celle où l'on a reçu le jour (1); et de tous les voyageurs qu'entraîne le plaisir de voir ailleurs un spectacle agréable, il n'en est aucun qui se laisse séduire par les merveilles qu'il trouve chez les autres peuples, au point d'oublier entiérement le lieu de sa naissance.

Quiconque se fait gloire d'être citoyen d'une ville fortunée, ignore, ce me semble, quel est le véritable hommage que l'on doit rendre à sa patrie. Un tel homme fait voir qu'il seroit fâché que le ciel l'eût fait naître dans des lieux moins célèbres. Pour moi, je pense que c'est au nom même de notre patrie que nous devons nous plaire à rendre hommage. Si l'on veut comparer une ville à une autre, on examinera leur étendue, leur beauté, l'abondance dont elles jouissent : mais s'il faut faire un choix, personne ne préférera la cité la plus brillante à celle où il est né. Il pourra bien souhaiter que sa patrie égale en opulence les villes les plus riches; mais telle qu'elle est, elle sera toujours l'objet de ses vœux.

Tels sont aussi les sentimens des enfans bien nés, et des bons pères. Un jeune homme vertueux ne témoigne à personne plus de vénération qu'à l'auteur de ses jours; et celui-ci n'abandonne pas son enfant pour prodiguer sa tendresse à un étranger. Tous les pères, au

(1) A la lettre : *beaucoup admirent la grandeur, &c. mais tous chérissent leur patrie.*

contraire, sont tellement enivrés (1) de l'amour de leurs enfans, qu'ils les croient toujours plus beaux, mieux faits, plus ornés de talens et de graces que tous les autres. Quiconque ne juge point ainsi des siens, n'a pas, à mon avis, les yeux d'un père.

Le nom de notre patrie est, en effet, le premier qui retentit à nos oreilles, celui qui leur devient le plus familier, puisqu'aucun autre ne peut nous être plus connu que celui d'un père. Or, rendre à son père le juste respect que commandent les loix et la nature, c'est rendre à sa patrie les hommages qui lui sont dus. Un père est, en effet, une dépendance de la patrie : il en est de même de nos aïeux, et l'on pourroit ainsi remonter jusqu'aux Dieux paternels.

Les Dieux eux-mêmes, jettent sur leur patrie un regard de complaisance. Ils ont, comme il est naturel de le penser, les yeux ouverts sur tous les humains, ils regardent comme leur domaine et la terre et les mers ; mais la ville où chacun d'eux prit naissance, est plus chère à leur cœur que toutes les autres cités. Celles qui peuvent se vanter d'avoir donné le jour à des Dieux, sont plus augustes ; les isles qui furent leur berceau, sont plus sacrées (2) : enfin le culte que l'on croit leur

(1) Littéralement : *tellement vaincus*, sous-entendez *par l'amour* qu'ils ont pour leurs enfans.

(2) *Voyez* le commencement de l'hymne de Callimaque sur *Délos*.

être le plus agréable, est celui qu'on vient leur rendre dans ces lieux chéris. Si le nom de la patrie est honoré par les immortels, combien les humains ne doivent-ils pas lui rendre encore de plus grands hommages ?

N'est-ce pas, en effet, dans sa patrie, que chacun de nous a vu, pour la première fois, le Soleil ? Ce Dieu généralement adoré de tous les humains, est encore en particulier le Dieu de leur patrie ; sans doute parce que c'est en ce lieu qu'ils ont commencé à jouir du spectacle de la lumière, qu'ils ont articulé les premiers sons, qu'ils ont répété le langage de leurs parens, qu'ils ont appris à connoître les Dieux.

Si la patrie dans laquelle le Destin nous a fait naître, est telle que nous ayons besoin d'aller puiser dans une autre ville les connoissances nécessaires à notre éducation, c'est encore à notre patrie que nous sommes redevables de ces connoissances ; puisque sans elle nous n'eussions point connu le nom de cette ville, nous n'eussions pas même su qu'elle existoit.

Mais ces sciences, cette instruction que les hommes cherchent à acquérir, c'est encore pour leur patrie qu'ils les acquièrent, afin de se rendre plus utiles à leurs concitoyens ; et s'ils amassent des richesses, c'est pour parvenir aux honneurs, et fournir aux dépenses publiques. Ils ont raison, sans doute ; car il ne faut pas rester ingrats envers ceux qui nous

ont comblés des plus grands bienfaits : et si nous témoignons, comme il est juste, une reconnoissance proportionnée (1) aux services que nous avons reçus, elle doit éclater davantage envers notre patrie. Les villes ont décerné des peines contre les enfans qui se comportent mal à l'égard de leurs parens. Eh ! ne convient-il pas de regarder la patrie comme une tendre mère, de lui payer le prix de notre éducation et de la connoissance qu'elle nous a donnée des loix ?

Jamais on n'a vu d'homme oublier le lieu de sa naissance, au point de n'en plus faire aucun cas lorsqu'il est dans une autre ville. Au contraire, les voyageurs dans leurs disgraces invoquent souvent le nom de leur patrie, comme le plus grand de tous les biens. Ceux que la fortune favorise, quoique heureux d'ailleurs, croient manquer de ce qui peut contribuer le plus à leur félicité, lorsqu'ils n'habitent pas leur pays natal, et qu'ils vivent en des lieux où ils sont étrangers : ce nom même leur paroît une injure. Vainement ils deviennent illustres par leurs voyages ; vainement ils acquièrent des richesses, obtiennent des honneurs, se font une réputation brillante, entendent célébrer leur savoir ou leur valeur ; on les voit tous se hâter de revenir dans leur patrie. Il semble qu'ils ne

(1) Τοῖς καθ' ἕνα, *à chacun l'un après l'autre, à chacun de nos bienfaiteurs.*

puissent trouver ailleurs des yeux plus dignes de contempler leur bonheur : et plus ils ont obtenu de considération chez les autres peuples, plus ils s'empressent de retourner chez leurs concitoyens.

Les jeunes gens eux-mêmes trouvent des charmes dans le séjour de la patrie. Mais les vieillards, dont l'esprit est plus sensé, l'aiment avec plus de tendresse, la desirent avec plus d'ardeur. Le dernier objet de leurs vœux, est de mourir dans le sein de cette patrie, où ils ont commencé à vivre, de confier le dépôt de leur corps à cette terre qui les a nourris, et de partager la sépulture de leurs aïeux. Ils redoutent, comme un malheur affreux, d'être surpris par la mort au milieu d'un voyage, et de reposer dans une terre étrangère.

C'est des habitans d'un pays qu'il faut apprendre combien les véritables citoyens ont d'attachement pour leur patrie. Les étrangers, tels que des enfans illégitimes, changent facilement de séjour ; le nom de patrie, loin de leur être cher, ne leur est pas même connu. Par-tout où ils espèrent se procurer plus abondamment de quoi satisfaire leurs besoins, ils s'y transportent, et mettent leur félicité dans les plaisirs de leur estomac. Mais ceux pour lesquels la patrie est une véritable mère, chérissent le pays qui les a fait naître, et qui les nourrit; peu leur importe son peu d'étendue, la rudesse et la maigreur de son sol. S'ils ne peuvent louer sa fertilité, ils ne manqueront

pas de matière à leurs éloges. Lorsqu'ils voient d'autres peuples vanter leurs vastes prairies émaillées de mille fleurs, ils n'oublient point alors de louer aussi le lieu de leur naissance; et méprisant les plaines qui nourrissent des chevaux, ils célèbrent le pays qui nourrit de jeunes guerriers.

Oui, tous les hommes s'empressent de retourner dans leur patrie; jusques à l'insulaire, qui pourroit jouir ailleurs de la félicité. Il refuse l'immortalité qui lui est offerte (1). Il préfère un tombeau dans le lieu de sa naissance; et la fumée qui s'élève du toit de la maison paternelle (2) est plus brillante à ses yeux, que le feu qui luit dans un autre pays.

La patrie est pour tous les mortels un bien si précieux, que par-tout les législateurs ont décerné contre les grands crimes la peine de l'exil, comme la plus terrible. Les législateurs ne sont pas les seuls qui pensent de cette manière; les Généraux n'ont point une autre opinion, et lorsqu'ils veulent encourager leurs troupes rangées en bataille, ils ne croient pas pouvoir les exhorter plus puissamment à bien faire, qu'en leur disant qu'ils combattent pour leur patrie. Personne à ce discours ne veut se comporter en lâche; le seul nom de patrie suffit pour faire un héros d'un homme timide.

(1) Ulysse.
(2) Odyssée, *liv. 1, v. 58.*

LES

LES DIPSADES.

Les contrées méridionales de la Libye sont un sable profond, une terre brûlée par l'ardeur du soleil, inhabitée dans sa plus grande partie, entièrement stérile. Ce pays n'offre que des plaines immenses, où jamais il ne croît d'herbe ni de verdure; on n'y rencontre pas un arbre, on n'y trouve point d'eau, si ce n'est par hasard quelque reste de pluie, amassé dans le creux des rochers; et cette eau est si épaisse, exhale une odeur si fétide, que l'homme le plus altéré ne sauroit en boire. Voilà pourquoi ces lieux sont déserts. Eh! comment, en effet, habiter ce climat affreux, aride, frappé de la stérilité la plus profonde, dévoré d'une sécheresse extrême, où la chaleur est insupportable, où l'air est embrasé des feux les plus violens, et qu'un sable brûlant, et pour ainsi dire en fusion (1), rend inaccessible de toutes parts?

Les Garamantes (2), peuples voisins, sont

(1) A la lettre: *bouillonnant.*

(2) Hérodote, *Melpomène*, *chap.* 174, peint les Garamantes comme un peuple extrêmement sauvage, qui fuit jusqu'à l'aspect des autres hommes. Cependant cela semble contredire un peu ce qu'il dit au chapitre 183, que les Garamantes poursuivent à la chasse, avec des chars attelés de quatre chevaux, les Ethiopiens Troglodytes, les plus légers coureurs dont on ait jamais entendu parler. Comment, en

les seuls qui pénètrent quelquefois dans ces contrées. Ils sont légérement vêtus, excellent à la course, habitent sous des tentes, et vivent ordinairement de chasse. Ce n'est qu'aux approches du solstice d'hiver qu'ils commencent à se mettre en campagne; ils attendent que des pluies abondantes tempèrent l'excès de la chaleur, humectent le sable, et lui donnent plus de consistance (1). Tout leur gibier consiste en des ânes sauvages (2), des autruches qui courent en volant sans quitter la terre, beaucoup de singes et quelques éléphans. Ces animaux sont les seuls qui puissent supporter

effet, un peuple si sauvage, *qui fuit jusqu'à l'aspect des hommes*, aura-t-il des chevaux et des chars? Selon Pline, *liv. V, chap. 5*, les Garamantes sont une horde de voleurs, dont le pays est impraticable; et, *chap. 8*, il dit qu'ils ne connoissent point les loix du mariage, et usent indifféremment de toutes les femmes. Strabon, *liv. XVII, page 574, ligne 45*, les représente comme un peu plus civilisés. Ils ont des troupeaux, des brebis, dont ils boivent le lait et mangent la chair. Ils sont errans comme les Arabes Nomades, auxquels ils ressemblent beaucoup.

(1) Καὶ ἀμιγέπη βατὰ γένοιτο, *et qu'il devienne en quelque sorte solide à marcher.* Le manuscrit du roi 2954, porte *βατὰ* comme les éditions, mais avec un *η* au-dessus de l'*α*, de manière qu'on y peut lire *βατὴ*; mais je préfère *βατὸς*, conjecture de Reitz.

(2) Les anciens estimoient beaucoup la chair de ces animaux. *Pline, liv. VIII, chap. 44*, indique, comme les plus délicats au goût, ceux de l'Afrique que l'on appelloit *Lalisiones.* Les Romains qui avoient soumis les Garamantes, comme le dit le même auteur, *liv. V, chap. 5*, se procuroient vraisemblablement de ces ânes sauvages, par le moyen de ce peuple chasseur.

la soif, et résister à l'ardeur d'un soleil dévorant. Cependant les Garamantes, lorsqu'ils ont consommé les provisions avec lesquelles ils étoient venus, retournent promptement dans leur pays. Ils craignent que le sable embrasé de nouveau ne devienne d'un marcher difficile, impraticable, et qu'enfermés alors comme dans un filet, ils ne périssent avec leur gibier. En effet, la mort seroit pour eux inévitable, si le soleil, après avoir attiré les vapeurs et desséché cette contrée, s'armoit de feux plus violens, et lançoit des rayons plus terribles, animés par l'humidité qui leur sert de nourriture.

Tous ces fléaux dont je viens de parler, la chaleur excessive, la solitude, la stérilité, sont encore moins insupportables que celui que je vais nommer, et pour lequel on doit fuir à jamais cette terre exécrable. En effet, elle est infestée par une foule de reptiles de toute espèce, d'une grandeur monstrueuse, d'une forme épouvantable, qui distillent un venin mortel. Les uns sont plongés dans le sable, où ils ont creusé leur repaire; d'autres rampent à la surface. On y voit des physalles, des aspics, des vipères, des cérastes (1), des buprestes (2), des acontias, des amphisbènes (3),

(1) Le céraste est un serpent armé de cornes.

(2) Le bupreste n'est point un reptile, c'est un insecte semblable à celui que l'on appelle vulgairement un *Saint-Martin*.

(3) L'amphisbène est un serpent qui a, dit-on,

des dragons, des scorpions de deux sortes. L'une se traîne et marche sur la terre; l'autre, d'une taille énorme, et dont la queue est composée de plusieurs vertèbres, vole à travers les airs, et se soutient sur des ailes membraneuses, semblables à celles des sauterelles, des cigales et des chauves-souris (1). Le grand nombre de ces affreux oiseaux, rend très-dangereux l'accès de cette contrée de la Libye.

Mais le plus terrible de tous les reptiles qui habitent ses sables, c'est la Dipsade, serpent d'une grandeur médiocre, et qui ressemble à la vipère (2). Sa morsure est violente; le poison qu'elle distille est épais, il cause à l'instant même des douleurs insupportables, que rien ne sauroit appaiser. Il brûle, il pu-

deux têtes, une à chaque extrémité, et qui marche indifféremment en avant ou en arrière. C'est un animal fabuleux, du moins il est faux que ce serpent ait deux têtes.

(1) Plusieurs auteurs attestent l'existence des serpens et des scorpions volans. Pausanias, *Bœotie*, *page 752*, édition de Kuhnius, dit que de son temps un Phrygien apporta en Ionie un scorpion qui avoit des ailes, semblables à celles de la sauterelle. Hérodote parle plusieurs fois de serpens ailés, et particuliérement dans *l'Euterpe*, *chap. LXXV*. *Voyez* Pline, *liv. XI*, *chap. 25*; Ælien, *de Nat. anim.*, *liv. XVI*, *chap. 41 & 42*.

(2) Cette courte description de la Dipsade paroît puisée dans Nicandre, *Theriaca*, *v. 334 et suiv.* Le poëte ajoute seulement que la Dipsade a toujours l'extrémité de la queue noire. Il raconte à l'occasion de ce serpent une fable charmante, que je regrette de ne pouvoir insérer dans mes notes. J'invite le lecteur à la lire dans l'original.

tréfie les chairs, il allume dans tout le corps une ardeur dévorante, et les infortunés qui sont atteints de ce poison funeste, poussent des cris comme s'ils étoient au milieu d'un brasier. Mais la plus cruelle de leur souffrance, celle qui redouble leurs tourmens, c'est une soif extrême, de laquelle la Dipsade a tiré son nom (1); et ce que l'on aura peine à croire, plus ils boivent, plus ils sont altérés : leur desir croît à mesure qu'il est satisfait. Rien ne peut éteindre cette soif ardente ; quand on verseroit dans leur corps le Nil et l'Ister tout entier, on ne feroit qu'irriter le mal qui les dévore; ce seroit vouloir éteindre un incendie, en versant de l'huile sur le feu.

Les médecins, pour expliquer la cause de ce phénomène, disent que le venin naturellement épais, étant détrempé par la boisson, acquiert une plus grande activité en devenant plus liquide, et circule plus rapidement dans les veines.

Je n'ai jamais vu personne dans cette horrible situation ; et fassent les Dieux que jamais je ne voie un homme puni d'un si cruel supplice! je n'ai jamais été en Libye, et j'ai fait sagement, sans doute. Cependant je sais une inscription, qu'un de mes amis m'a dit avoir lue sur le tombeau d'un infortuné qui périt dans ces tourmens. Je revenois de Libye en Egypte,

(1) A la lettre : *c'est une affection de même nom que le reptile.*

m'a-t-il dit, et je faisois route le long de la grande Syrte (car il n'est point d'autre chemin), lorsque je rencontrai sur le rivage, un tombeau baigné par les flots. Il est surmonté d'une colonne sur laquelle est représenté le genre de mort de celui qu'il renferme. On y voit sculpté un homme, debout au milieu d'un lac, dans la situation que les peintres donnent à Tantale. Il puise de l'eau, pour en boire sans doute. Une Dipsade est attachée sur son pied, et se roule autour de sa jambe; plusieurs femmes apportent de l'eau et la versent sur cet infortuné. Auprès de lui sont des œufs de ces grands oiseaux (1), que les Garamantes, comme je l'ai déja dit, poursuivent à la chasse. Voici l'inscription gravée sur la colonne; elle mérite de vous être rapportée (2):

> Tel Tantale embrasé par ce poison horrible,
> Ne sauroit appaiser sa soif inextinguible.
> Danaïdes, en vain vous puiseriez de l'eau,
> Vous ne pouvez remplir un semblable tonneau.

On lit ensuite quatre autres vers, dans lesquels il est parlé des œufs: ils indiquent que c'est en les prenant que cet homme fut mordu par la Dipsade; mais je ne m'en souviens plus.

(1) Les Grecs appelloient l'autruche *ϛρουθοκάμηλος*; c'est-à-dire, *oiseau chameau*; ou *ϛρουθὸς ὁ μέγας*, *le grand passereau*.

(2) On peut traduire encore: *il ne sera pas mal de vous la dire.*

Les peuples voisins recherchent avec beaucoup d'empressement ces œufs d'autruches : non-seulement ils les mangent, mais ils en font, en les vuidant, des vases et des coupes, très-utiles dans un pays sablonneux, où l'on ne sauroit en faire d'argile. Lorsqu'ils en trouvent d'une certaine grandeur, ils en font des chapeaux ; un seul œuf suffit pour en avoir deux. Chaque moitié peut contenir la tête d'un homme, et lui servir de chapeau.

Les Dipsades se placent en embuscade auprès de ces œufs ; et dès qu'un homme s'approche pour les ramasser, elles s'élancent hors du sable, et mordent ce malheureux, qui bientôt après éprouve tous les tourmens dont je viens de vous tracer le tableau, brûle d'une soif inextinguible, boit sans cesse, et ne boit jamais assez.

Si je vous ai fait ce récit, ne croyez pas, au nom de Jupiter, que je veuille me montrer rival du poëte Nicandre (1), et vous prouver

(1) Nicandre, fils de Damnæus, comme il nous l'apprend lui même, ou de Xénophanes, selon Suidas, étoit de Colophon, ville d'Ionie. Tout à la fois poëte, médecin, grammairien illustre, et prêtre d'Apollon dans la petite bourgade de Claros, peu distante de Colophon, il florissoit sous Attale, dernier roi de Pergame, qui régna depuis la CLV[e] olympiade, jusqu'à la CLX[e] ; c'est-à-dire, que Nicandre écrivoit vers la 145[e] année avant Jésus-Christ. D'un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose qu'il a composés, il ne nous reste que deux poëmes intitulés : *Theriaca*, et *Alexipharmaca*. Le premier a pour objet de décrire les reptiles vénéneux, et d'indiquer les remèdes propres

que j'ai soigneusement étudié la nature des reptiles de Libye. Un pareil éloge conviendroit plutôt à un médecin, obligé par état de connoître les poisons, pour leur opposer les ressources de son art. Mais il me semble (par le Dieu de l'amitié ! ne vous offensez pas d'une comparaison tirée d'un reptile venimeux), il me semble que j'éprouve à votre égard la soif dont brûlent ceux que la Dipsade a mordus. Plus je parois devant vous, plus je desire d'y paroître. Je suis embrasé de cette soif inextinguible, et je crois que jamais je ne pourrai l'étancher (1). Cela n'est pas étonnant : où pourrois-je trouver une onde plus pure et plus limpide ? Lorsque mon ame est pénétrée de ce poison agréable et salutaire, permettez-moi de boire à longs traits, penché sur la source même (2). Puisse-t-elle ne jamais

à guérir de leurs morsures ; le second traite des poisons et de leurs antidotes. Fabricius, *Bibliothèque grecque*, *tome II*.

(1) A la lettre : *et je crois que je ne pourrai jamais me remplir de cette boisson.*

(2) La métaphore pourra paroître trop violente. Je l'ai cependant adoucie considérablement ; mais je trahirois le génie de mon auteur, si j'en faisois disparoître jusqu'à la moindre trace. Voici le sens littéral du texte : *pardonnez donc, si, mordu dans l'ame*, ou *jusqu'au fond de l'ame, par la morsure la plus agréable et la plus salutaire, je me remplis sans fermer la bouche*, c'est-à-dire, *je bois à longs traits, la tête placée sous la fontaine même. Puisse seulement le courant qui vient de vous à moi ne pas tarir ; et que l'empressement que vous montrez à m'entendre, ne s'écoule pas en me laissant la bouche ouverte et brûlant de soif !*

tarir ! puisse l'empressement que vous témoignez à m'entendre, ne pas cesser au moment où j'en suis le plus altéré ! La soif que j'éprouve pour vous, m'invitera toujours à boire. En effet, comme le dit Platon, le beau n'engendre jamais de dégoût.

CONVERSATION

AVEC HÉSIODE.

LUCIEN ET HÉSIODE.

LUCIEN.

OUI, Hésiode, je crois volontiers que tu es un excellent poëte, que tu reçus des Muses le génie poétique avec la branche de laurier: tu le prouves assez par tes vers majestueux, et qui semblent inspirés. Mais il me semble que l'on pourroit élever quelque doute sur ce que tu as dit de toi-même; que les Dieux t'avoient donné le talent divin de la poésie, afin de célébrer les événemens passés, et d'annoncer l'avenir (1) aux mortels. Tu as

(1) Lucien se trompe: Hésiode n'a rien écrit de semblable. Ce poëte n'a point dit dans la Théogonie, *v. 33*, comme Lucien le suppose:

ὥστε κλείοιμι τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἔοντα.

afin que je chante. Mais

ὥστε κλύοιμι.

afin que je pusse entendre, comprendre l'avenir et le passé. Cette erreur de Lucien est d'autant plus étonnante, qu'il ne pouvoit ignorer que la leçon qu'il suppose ne peut entrer dans le vers, puisque la première syllabe

très-bien rempli la première de ces conditions, en chantant la Généalogie des Dieux, à commencer depuis les plus anciens, tels que le Chaos, la Terre, le Ciel et l'Amour; en célébrant les vertus des femmes illustres (1); en nous donnant des préceptes d'agriculture (2); en indiquant le lever et le coucher des Pléïades, et les temps favorables au labour, à la moisson, à la navigation, et aux autres travaux. A l'égard de la seconde, je veux dire de la prédiction de l'avenir, bien plus utile au genre humain, et plus digne des Dieux, tu ne nous en as rien fait voir: aucun endroit de tes poésies n'annonce ce talent. Tu n'as pas voulu imiter Calchas, Télémus (3),

est longue dans *κλείοιμι*. Les reproches qu'il fait ici a Hésiode, n'étant fondés que sur cette erreur, tombent d'eux-mêmes.

(1) Dans le poëme intitulé, *Catalogue des femmes.* Il est perdu.

(2) Dans le poëme des Ouvrages et des Jours.

(3) Je lis *Télémus*, au lieu de *Téléphus*, qui ne fut jamais un Devin. Ce changement avoit déja été indiqué par le célèbre *Valckenaer* sur Hérodote, *liv. V page 392*, *v. 51*, édition de *Wesseling;* et depuis par le savant M. Hérélius dans son *Epistola critica ad Meuselium*, *page 40*. Télémus étoit fils d'Eurymèdes. Il prédit à Polyphême qu'Ulysse lui creveroit son œil; ce qui fait dire au Cyclope dans *Théocrite*, *Idylle 6*, *v. 21:*

εἶδον, ναὶ τὸν Πᾶνα, τὸ ποίμνιον ἁνίκ' ἔβαλλε,
κἤ μ' ἐλαθ' ὠ τὸν ἐμὸν τὸν ἕνα γλυκὺν, ᾧ ποθόρημι
ἐς τέλος, αὐτὰρ ὁ μάντις ὁ ΤΗΛΕΜΟΣ *ἔχθρ' ἀγορεύων*
ἐχθρὰ φέροι ποτὶ οἶκον. κ. τ. λ.

Polyidus (1) et Phinée, qui, sans avoir obtenu les faveurs des Muses, annonçoient cependant l'avenir, et ne faisoient aucune difficulté de donner des oracles à quiconque leur en demandoit.

De-là, je conclus que de trois reproches que l'on pourroit te faire, il faut nécessairement que tu en mérites au moins un. Ou tu as menti (quelque dur que soit ce mot), lorsque tu as dit que les Muses t'avoient promis de te donner la puissance de prédire les événemens futurs; ou elles ont en effet rempli leurs promesses, et toi, par jalousie, tu as caché ton talent, tu as renfermé dans ton sein le présent que t'avoient fait ces Déesses, sans vouloir en faire part aux hommes; ou, enfin, tu as composé d'autres ouvrages que tu n'as point publiés. Je ne sais pour quels temps plus favorables tu prétendois les réserver. Je ne suis point assez téméraire pour penser que les Muses, après t'avoir promis deux talens particuliers, ont rétracté la moitié de leur promesse, et t'ont privé de la connoissance de l'avenir, qu'elles te promettent dans le même vers avant celle du passé.

Et Ovide, imitant Homère et Théocrite, *Métamorph. liv. XIII, v. 771:*

> *Telemus interea siculam delatus ad Ætnen,*
> *Telemus Eurymides, quem nulla fefellerat ales,*
> *Terribilem Polyphemum adit; lumenque quod unum*
> *Fronte geris mediâ, rapiet tibi, inquit, Ulysses.*

(1) *Voyez* sur Polyidus le traité *de la Danse, tome III,*

De quel autre, que de toi-même, Hésiode, pourrois-je apprendre ce que j'en dois croire? C'est à vous autres poëtes, comme amis et disciples des Dieux auteurs de tous les biens; c'est à vous, dis-je, de nous instruire sans déguisement de tout ce que vous savez, et de résoudre nos doutes.

HÉSIODE.

Je pourrois aisément, mon ami, faire une seule réponse à toutes tes questions, et te dire que mes poésies étant moins mon ouvrage que celui des Muses, c'est à ces Déesses que tu dois demander compte de ce qu'elles ont dit et de ce qu'elles ont passé sous silence. Je puis être responsable de ce que j'ai enseigné d'après mes propres connoissances, des préceptes que j'ai donnés pour gouverner les troupeaux, pour les conduire aux pâturages, pour les traire; enfin de tout ce que j'ai dit sur les travaux de la vie champêtre et pastorale. Mais les Muses accordent leurs présens à qui elles veulent, et comme il leur plaît.

Cependant je ne serai point embarrassé pour me justifier à tes yeux (1). Je suis poëte, et il me semble qu'avec les hommes de ma profession, il ne faut pas calculer à la rigueur,

page 89, *R. 2*; et sur Phinée, *le Timon*, *tome 1*; *page 79*, *R. 2.*

(1) A la lettre : *je ne manquerai point d'une justification poëtique.*

ni exiger que tout ce qu'ils disent soit d'une justesse parfaite, jusqu'à la moindre syllabe. Si quelquefois, dans la rapidité de la composition, il leur échappe quelque inexactitude, on ne doit pas la leur reprocher avec aigreur. On sait bien que nous insérons dans nos vers une foule de mots, qui ne sont là que pour la mesure, ou pour l'Euphonie. La poésie les admet assez souvent, sans savoir trop pourquoi, uniquement parce qu'ils sont agréables et coulans. Voudrois-tu nous priver d'un de nos plus grands avantages, de cette liberté qui nous donne le droit de tout hasarder dans un poëme? Tu ne vois donc pas de combien de beautés la poésie brille d'ailleurs; tu t'occupes à en arracher quelques ordures, et quelques épines, et tu ne cherches qu'un prétexte à tes calomnies? Mais tu n'es pas le premier qui nous ait intenté de pareilles accusations, et ce n'est pas contre moi seul qu'on les a dirigées. Bien d'autres ont essayé de déchirer Homère, mon confrère en poésie, lui ont fait des crimes de quelques minuties, et ont débité à son sujet une foule de puérilités.

Toutefois, s'il faut combattre sérieusement tes imputations, et me justifier sans détours, lis mon poëme intitulé *les Ouvrages et les Jours*, tu y verras combien j'y donne de prédictions, et avec quel esprit vraiment prophétique j'annonce tout ce qui doit arriver à ceux qui suivront exactement mes préceptes; et de quelles

punitions sont menacés ceux qui les négligeront. Tels sont ces vers :

> Et dans un seul panier ta moisson contenue ;
> Jamais de tes voisins n'attirera la vue.

Plus loin, j'indique tous les biens dont jouiront ceux qui cultiveront soigneusement la terre : et ce genre de prédictions est certainement le plus utile aux hommes.

LUCIEN.

Ce que tu dis-là, admirable Hésiode, sent tout-à-fait son berger. Tu prouves bien que tu ne parles que d'après l'inspiration des Muses, puisque tu ne peux de toi-même justifier ce que tu avances dans tes vers. Ce n'est point là l'espèce de prophétie que nous attendions de toi et de tes Déesses ; car, à cet égard, les laboureurs sont meilleurs devins que vous, et ils nous prédisent à merveille, que s'il pleut, la moisson sera abondante ; mais que s'il survient de la sécheresse, et que les guérets soient altérés, la disette s'ensuivra nécessairement. Ils nous annoncent encore qu'il ne faut point semer au milieu de l'été, qu'autrement la semence répandue mal-à-propos, sera perdue sans porter aucun fruit. Qu'on ne doit pas moissonner quand les épis sont encore verds, ou bien l'on ne trouvera que des grains vuides. On n'a pas besoin d'être prophète, pour prédire que si l'on ne couvre pas le grain, et qu'un valet, un hoyau à la main, ne jette

pas de la terre dessus la semence, les oiseaux viendront, et dévoreront d'avance tout l'espoir de la moisson.

En donnant de pareils préceptes, on ne craint pas beaucoup de se tromper. Ces connoissances sont bien éloignées de celles qu'exigent la divination, dont l'objet est de nous découvrir ce qui est obscur, et qui n'offre absolument aucun indice. Par exemple, annoncer à Minos que son fils est étouffé (1) dans un tonneau plein de miel; découvrir aux Grecs la cause de la colère d'Apollon; prédire qu'Ilion sera pris la dixième année. Voilà la véritable divination. Si l'on vouloit y rapporter les préceptes dont j'ai parlé plus haut, il faudroit aussi nécessairement dire que je suis un prophète; car j'annonce et je prédis, sans avoir recours à la source de Castalie, au laurier, ni au trépied de Delphes, que si l'on se promène tout nud lorsqu'il fait froid, qu'il pleut et qu'il grêle, on ne tardera pas à avoir une fièvre accompagnée de frisson; et ce qui tient encore plus à l'art de deviner, on éprouvera ensuite une grande chaleur. Je pourrois faire

(1) L'ancienne leçon *ἔςι πεπνιγμένος*, me paroît préférable à celle que Réitz a reçue, *ἐςαὶ πεπνιγμ.* Il s'agit d'un fait arrivé, et non pas d'un événement futur: ainsi Lucien a dû employer le passé *ἔςι πεπνιγμένος*, et non pas le futur *ἐςαί*. Glaucus, fils de Minos, étoit tombé dans un tonneau de miel; il étoit perdu; on ne savoit où il étoit, et Polyidus l'apprit à Minos. *Voyez* la *Danse*, *tome III*, *page 89*, *R. 2.*

enco...

encore mille autres prophéties de ce genre et trop ridicules pour en parler.

Cesse donc d'alléguer, pour te justifier, de pareilles prédictions. Je crois qu'il vaut mieux s'en rapporter à ta première excuse, et croire, comme tu me l'as avoué au commencement de notre entretien, que tu ne savois alors ce que tu disois, que tu composois tes vers par une inspiration divine, mais d'ailleurs assez incertaine. Autrement elle ne t'auroit pas fait une promesse, pour n'en remplir qu'une partie, et laisser l'autre imparfaite.

LE CYNIQUE.

LE CYNIQUE ET LYCINUS.

LYCINUS.

D'OU vient, je te prie, mon ami, cette longue barbe et cette chevelure (1) ? tu n'as

(1) Du temps de Lucien, les Grecs se faisoient raser la barbe, et ne portoient que des cheveux très-courts, ainsi que le prouvent la plupart des statues et des médailles de ce temps. Les jeunes gens seuls et les femmes portoient leurs cheveux dans toute leur longueur. Mais il n'en a pas toujours été de même, et les usages ont beaucoup varié à cet égard. Voici en peu de mots quelles furent les révolutions de la barbe ; cette matière mériteroit une dissertation académique. Je me contente, pour ce moment, de dire que dans la première antiquité de la Grèce, on laissoit croître sa barbe, et l'on portoit ses cheveux ; Lucien, dans ce traité, *page 304*, nous l'apprend ; ainsi que Plutarque, au commencement de *la vie de Lysandre*. Les philosophes Pythagoriciens se rasoient et la barbe et la chevelure. Les Stoïciens rasoient leur tête, mais s'honoroient de porter une longue barbe. Ce fut vers le temps d'Alexandre, comme le dit Athénée, *liv. XIII, page 565, A*, que l'usage de se raser la barbe fut introduit ; et le premier homme qui parut sans barbe dans Athènes, fut surnommé par les Athéniens *κόρση, rasura*. Depuis on ne porta plus ni barbe ni cheveux. Cependant les Lacédémoniens, fidèles au premier costume, laissoient croître leur barbe au-dessus de la lèvre supérieure, et l'appelloient *βύσαξ*, pour *μύσαξ*, d'où nous avons tiré le mot *moustache*. Athénée, *liv. IV, page 143, A*. Il paroît cependant que la moustache fut sujette à de

point de tunique ; te voilà tout nud ; tu marches sans chaussure ; tu mènes une vie errante, sauvage, semblable à celle des animaux ; tu traites ton corps avec une rigueur (1) bien éloignée des soins que la plupart des hommes prennent d'eux-mêmes. Emporté çà et là dans tes courses vagabondes, tu couches sur la terre, et le manteau que tu portes est rempli de taches et d'ordures. On ne dira pas du moins qu'il soit d'un tissu fin et délicat, ni d'une couleur brillante.

LE CYNIQUE.

Je n'ai pas besoin non plus qu'il le soit. Celui-ci me suffit, tel qu'il est ; je me le procure à peu de frais ; et quand je l'ai, il exige de moi peu de soins. Mais, de graces, réponds-moi ; crois-tu que le luxe soit un vice ?

LYCINUS.

Certainement.

grands inconvéniens ; car le gouvernement de Sparte défendit par une loi expresse *d'entretenir sa moustache*. Plutarque, *vie d'Agis*. *Voyez* Casaubon sur Athénée, *loco suprà laudato*. Je pourrois m'étendre davantage sur la barbe des anciens, montrer des barbes noires, qui, tout-à-coup, sont devenues rousses. Plutarque, *vie de Paul Emile, page 295*. Mais je réserve ces grands traits d'érudition pour un ouvrage *ex professo* sur la barbe. En attendant, on peut consulter *l'histoire de la barbe de l'homme*, petit livre fort curieux, et qui est devenu rare.

(1) A la lettre : *tu traites ton propre corps par les contraires ;* c'est-à-dire, par le régime le plus contraire à la santé : *ce que ne font pas la plupart des hommes.*

LE CYNIQUE.

Et la simplicité une vertu ?

LYCINUS.

Assurément.

LE CYNIQUE.

Pourquoi donc, lorsque tu me vois vivre dans une simplicité plus parfaite que celle des autres hommes, et ceux-ci avec plus de luxe que moi, me fais-tu des reproches qui ne devroient tomber que sur eux ?

LYCINUS.

C'est que tu ne me parois pas vivre dans une plus grande simplicité, mais dans une plus grande pauvreté, ou plutôt dans une indigence absolue, dans une misère extrême.

LE CYNIQUE.

Veux-tu, puisque la conversation est tombée sur cette matière, que nous examinions ce que c'est que l'indigence, et ce que c'est que le nécessaire ?

LYCINUS.

Volontiers.

LE CYNIQUE.

Le nécessaire n'est-il pas ce qui suffit aux besoins de chaque individu ; ou seroit-ce quelque autre chose ?

LYCINUS.

C'est cela même.

LE CYNIQUE.

Et l'indigence n'est-elle pas le manque absolu de tout ce qu'exigent nos besoins?

LYCINUS.

Sans doute.

LE CYNIQUE.

Je n'éprouve donc aucune indigence, puisque rien ne me manque de ce qui peut m'être nécessaire.

LYCINUS.

Et comment cela?

LE CYNIQUE.

Tu le sauras aisément, si tu considères l'objet auquel est destinée chacune des choses dont nous avons besoin. Par exemple, une maison ne sert-elle pas à se mettre à couvert?

LYCINUS.

Oui.

LE CYNIQUE.

Et le vêtement pourquoi est-il fait; n'est-ce pas également pour nous couvrir?

LYCINUS.

Sans doute.

LE CYNIQUE.

Et pour quelle raison avons-nous besoin d'être couverts ; n'est-ce pas pour nous conserver en meilleur état ?

LYCINUS.

Il me le semble.

LE CYNIQUE.

Eh bien ! ces deux pieds, pour être nuds, t'en paroissent-ils plus foibles ?

LYCINUS.

Je n'en sais rien.

LE CYNIQUE.

Je vais te le faire connoître. Quelle est la fonction des pieds ?

LYCINUS.

De marcher.

LE CYNIQUE.

Crois-tu que mes pieds soient moins capables de marcher que ceux de la plupart des hommes ?

LYCINUS.

Mais, non, selon toute apparence.

LE CYNIQUE.

Ils ne sont donc pas plus foibles, puisqu'ils

ne s'acquittent pas moins bien de leur fonction ?

LYCINUS.

Cela peut être.

LE CYNIQUE.

Et je ne parois pas avoir les pieds moins bons que les autres hommes ?

LYCINUS.

Non.

LE CYNIQUE.

Eh quoi ! mon corps, dans ses autres parties (1), est-il en plus mauvais état que celui d'un autre ? Il le seroit, sans doute, s'il étoit plus foible ; car la force est la première qualité du corps. Peut-on dire que le mien manque de vigueur ?

LYCINUS.

Il ne le paroît pas.

LE CYNIQUE.

Donc, ni mes pieds, ni mon corps n'ont besoin d'être couverts. S'ils en avoient besoin, ils seroient en mauvais état ; car c'est un des effets du besoin, de détériorer tous les êtres auxquels il se fait sentir. D'ailleurs, pour être nourri des mets grossiers que le hasard lui

(1) Je lis, comme l'édition de Florence, τὸ μὸν σῶμα τὸ λοιπὸν.

présente, mon corps ne s'en porte pas moins bien.

LYCINUS.

On le voit.

LE CYNIQUE.

Il ne seroit pas vigoureux s'il étoit mal nourri ; car la mauvaise nourriture détruit la santé.

LYCINUS.

Cela est vrai.

LE CYNIQUE.

Pourquoi donc, si tu conviens de tous ces points, méprises-tu ma manière de vivre, et la regardes-tu comme misérable ?

LYCINUS.

Le voici. La nature que tu prétends honorer, et les Dieux ayant placé la terre au centre de l'univers, ont tiré de son sein une foule de biens de toute espèce, afin que nous eussions en abondance, non-seulement tout ce qui peut nous être utile, mais encore ce qui peut contribuer à nos plaisirs. Pour toi, tu es privé de tous ces avantages, ou du moins de leur plus grand nombre : tu n'en jouis pas plus que les bêtes sauvages. Comme elles tu ne bois que de l'eau. Tu te nourris de tout ce que tu trouves, ainsi que font les chiens ; tu n'as pas un lit plus délicat que le leur, et

un peu de paille te suffit aussi bien qu'à eux; enfin, tu portes un manteau qui conviendroit à peine à un mendiant. Si tu crois, en te contentant de ce régime austère, agir en homme sensé, il s'ensuit que les Dieux n'ont pas agi sagement, lorsqu'ils ont revêtu les brebis d'une toison épaisse, lorsqu'ils ont fait produire à la vigne sa liqueur délicieuse, lorsqu'ils nous ont donné tous ces assaisonnemens (1) divers, l'huile, le miel et mille autres productions; voulant fournir à nos besoins, et à nos plaisirs des mets variés, une boisson agréable, des richesses, des lits délicats, de belles maisons, et nous procurer toutes ces jouissances, qu'ils nous ont préparées d'une manière admirable. D'un autre côté, les ouvrages des arts sont encore un présent des Dieux. Vivre dans la privation de tous ces biens, c'est vivre malheureux; et si l'on est à plaindre d'en être privé par un autre, comme ceux qui gémissent dans les prisons, on est plus malheureux encore lorsque soi-même on s'en interdit l'usage: ou plutôt, c'est porter la folie à son comble.

LE CYNIQUE.

Tu peux avoir raison: cependant, réponds à ceci. Je suppose qu'un homme opulent et

(1) Παρασκευὴν signifie ici les *préparatifs* dont on se sert pour assaisonner les mets, puisqu'il s'agit de l'huile et du miel. La version latine *apparatum* est ambiguë.

libéral, ami de l'humanité, invite à un banquet magnifique un nombre considérable de convives de tous pays et de tout âge, forts et foibles, sains et malades. Au moment où la table est couverte de mets de toute espèce, un des convives enlève tous les plats, dévore tout à lui seul, et non content de ce qui est servi près de lui, va ravir, quoiqu'en parfaite santé, la portion la plus éloignée, qui étoit préparée pour des malades. Cependant il n'a qu'un estomac; il n'a besoin que de peu d'alimens, et l'excès avec lequel il mange, va bientôt lui donner la mort (1). Quel jugement porteras-tu de cet homme, Lycinus? Te paroît-il sensé?

LYCINUS.

Nullement.

LE CYNIQUE.

Sobre et modéré?

LYCINUS.

Encore moins.

LE CYNIQUE.

Au contraire, un autre convive, assis à la même table, sans songer à la multiplicité des mets dont elle est remplie, en choisit un

(1) Le dernier traducteur, M. l'abbé Massieu, a passé cette phrase en entier.

seul, qui est à sa portée, qui peut suffire à ses besoins, en mange avec modération, n'use que de celui-là, ne regarde pas même les autres; ne jugeras-tu pas que cet homme est plus sage et plus tempérant ?

LYCINUS.

Assurément.

LE CYNIQUE.

Eh bien! comprends-tu le sens de l'allégorie, ou faut-il que je te l'explique ?

LYCINUS.

Quel est-il ?

LE CYNIQUE.

La Divinité est cet hôte magnifique qui traite un grand nombre de convives. Elle nous présente une foule de mets de toute espèce et de toutes les contrées, afin que chacun trouve ce qui lui convient. Il y a des mets pour les hommes sains, il en est pour les malades; les uns sont pour les tempéramens robustes, les autres pour les estomacs foibles. Elle ne veut point que tous usent à la fois de tous les alimens; mais que chacun prenne celui qui lui est salutaire, celui qui est à sa portée, celui dont il a le plus besoin.

Vous autres, par votre intempérance et votre insatiabilité, vous ressemblez à cet homme qui enlève tous les mets. Vous voulez

jouir de tous les biens à la fois, et de ceux qui naissent dans votre patrie, et de ceux que produisent les contrées les plus éloignées. La terre que vous habitez, la mer qui vous environne ne suffisent plus à vos desirs; vous courez aux extrémités de l'univers acheter des voluptés. Souvent vous préférez les jouissances étrangères à celles que vous prodigue votre pays, les plus dispendieuses à celles qui n'exigent que peu de frais, les plus difficiles à obtenir à celles qu'on se procure sans peine. En un mot, vous aimez mieux vous livrer à mille embarras, à mille tourmens, que de vivre dans un doux loisir sans peine et sans inquiétude. Cependant cet appareil fastueux du bonheur, qui vous paroît si précieux, et qui enfle votre orgueil, vous ne l'obtenez le plus souvent que par des fatigues sans nombre et par des maux multipliés. Jette avec moi un coup-d'œil sur ces monceaux d'or et d'argent, objet de tous les vœux, sur ces palais magnifiques, sur ces vêtemens si recherchés, et vois ce qu'ils traînent à leur suite; par combien d'embarras, de travaux, de périls il faut les acheter! que de sang il faut verser! combien d'hommes il faut égorger! Je ne parle point de tous ceux qui périssent durant le cours des longues navigations qu'ils entreprennent pour ces objets; de ceux qui souffrent les maux les plus cruels, soit en cherchant les métaux dans les entrailles de la terre, soit en construisant des édifices: mais quelle foule de combats

avez-vous à soutenir pour les richesses ; que d'embûches secrètes les amis dressent à leurs amis, les enfans à leurs pères, les femmes à leurs époux ! Eh ! n'est-ce pas pour un peu d'or qu'Eriphyle trahit autrefois Amphiaraüs ?

Telle est cependant la nature de tous ces objets : les vêtemens qui brillent des plus riches couleurs n'en sont pas plus chauds ; les palais dorés n'en mettent pas mieux à l'abri ; les coupes d'argent ne rendent pas la boisson plus délicieuse ; les lits d'or et d'ivoire ne procurent pas un sommeil plus agréable. Au contraire, tu verras souvent sur ces lits magnifiques, sur ces riches tapis, de prétendus heureux ne pouvoir obtenir les faveurs de Morphée. Il en est de même de ces mets étrangers, qui vous coûtent tant de peines et de soins ; ils ne nourrissent pas mieux ; ils affoiblissent la santé et produisent des maladies funestes.

Qu'est-il besoin de parler de tous les excès honteux auxquels les hommes se portent dans les plaisirs de Vénus ? Cependant il est si facile de calmer les desirs de cette espèce, lorsqu'on ne veut point rechercher tous les apprêts de la volupté ! Mais ce n'est pas seulement dans cette passion que la folie et la corruption sont l'apanage des humains : ils intervertissent l'usage naturel de tous les êtres, ils s'en servent d'une manière contraire à leur destination. C'est ainsi que d'un char ils font

un lit, et veulent cependant s'en servir comme d'un char.

LYCINUS.

Et quels sont ces insensés ?

LE CYNIQUE.

Vous, qui, dégradant vos semblables, les réduisez à la condition des bêtes de somme, en leur ordonnant de porter sur leur col ces lits qui vous servent de chars, où vous êtes couchés voluptueusement, et du haut desquels, les rênes à la main, vous conduisez des hommes comme des mulets, et dirigez tous leurs mouvemens, tantôt de ce côté, tantôt de cet autre. Ceux qui se montrent le plus souvent dans cette pompe insultante, sont à vos yeux les plus fortunés des mortels.

Et ces hommes qui, non contens d'employer à leur subsistance la chair des animaux, cherchent à en exprimer des couleurs, tels que les teinturiers en pourpre, n'abusent-ils pas de la nature, ne changent-ils pas l'ordre établi par les Dieux ?

LYCINUS.

Non vraiment; puisque la chair de la pourpre a la vertu de teindre, aussi bien que de nourrir.

LE CYNIQUE.

Mais ce n'est pas pour cela qu'elle fut créée. En raisonnant ainsi, on pourroit, à la

rigueur (1), se servir d'un amphore comme d'une marmite ; cependant elle n'est point destinée à cet usage. Mais, qui pourroit faire le tableau de toutes les misères humaines ? Elles sont trop nombreuses : et cependant tu me fais un crime de ne vouloir pas les partager. Pour moi, j'imite ce convive honnête et modéré ; je me nourris des mets qui sont à ma portée, j'use des alimens les plus simples, jamais je ne desire ceux que le luxe va chercher dans les pays étrangers.

Tu prétends, parce que j'ai peu de besoins, parce que je me contente de peu, que ma vie ne diffère en rien de celle des animaux sauvages. En suivant ce raisonnement, les Dieux eux-mêmes seroient d'une condition inférieure à celle des animaux ; car ils n'ont besoin de rien. Mais pour bien connoître la différence qu'il y a entre avoir beaucoup ou peu de besoins, considère, je te prie, que ceux des enfans sont plus multipliés que ceux des hommes faits ; que les femmes en ont plus que les hommes, les malades plus que les gens en santé, le foible plus que le fort. Par cette raison, les Dieux n'en éprouvent aucun ; et ceux qui approchent le plus de la divinité, n'en connoissent que très-peu.

Crois-tu donc que ce fut par misère qu'Hercule, le plus grand des mortels, cet homme vraiment divin, et si justement mis au rang

(1) Βιαζόμενος, *en forçant sa destination.*

des Dieux, parcouroit l'univers le corps nud; ne portant qu'une peau de lion, et n'ayant besoin d'aucune des choses qui vous sont si nécessaires ? Il n'étoit certainement pas malheureux, ce héros qui délivroit les hommes de leurs malheurs ; il n'étoit pas indigent, lui qui régnoit sur la terre et sur la mer, qui subjuguoit tous les peuples contre lesquels il marchoit. Jamais il ne trouva d'égal, encore moins de maître, tant qu'il vécut parmi les humains (1). Crois-tu qu'il manquât de vêtemens ou de chaussure, et que pour cette raison il n'en portoit point (2) ? On ne pourroit le dire ; c'étoit, au contraire, un homme sobre et tempérant, qui vouloit se vaincre lui-même, qui fuyoit les plaisirs et la mollesse. Thésée, disciple d'Hercule, n'étoit-il pas roi des Athéniens, fils de Neptune, comme on le dit, et le plus vaillant héros de son temps ? Cependant il ne voulut point prendre de chaussure : il voyageoit tout nud, il aimoit à porter sa barbe et ses cheveux, et il ne fut pas le seul ; tel étoit aussi le goût de tous les anciens, qui valoient bien mieux que nous. Aucun d'eux, si on eût voulu le raser, ne l'eût enduré plus patiemment qu'un lion dont on voudroit couper la crinière. Ils pensoient que la délicatesse et la douceur de la peau ne convenoient qu'à des

(1) Le grec : *jusqu'à ce qu'il quitta les humains.*

(2) A la lettre : *il se promenoit tel*, c'est-à-dire, *nud.* Τοιοῦτον se rapporte à γυμνὸν qu'on lit ci-dessus, περινοστεῖν γυμνόν.

femmes ;

femmes ; ils vouloient paroître hommes, comme ils l'étoient en effet, et ils regardoient la barbe comme l'ornement de l'homme, de même que la crinière est celui des chevaux et des lions : les Dieux la leur ont donnée pour relever l'éclat de leur beauté ; et c'est pour cela même qu'ils ont donné la barbe à l'homme. Je veux imiter ces anciens, j'aspire à marcher sur leurs traces. Mais pour les hommes d'aujourd'hui, je n'envie ni leur prétendue félicité, ni la somptuosité de leurs tables, ni le luxe de leurs vêtemens, ni cette délicatesse qui leur fait arracher tous les poils de leur corps, jusques dans les endroits les plus secrets, où la nature les fait croître en abondance.

L'objet de tous mes vœux, seroit que mes pieds, comme ceux du centaure Chiron, ne différassent en rien de la sole des chevaux. Je voudrois n'avoir pas plus besoin de vêtemens que les lions, pouvoir me contenter d'une nourriture plus simple que celle des chiens. Plût aux Dieux que la terre m'offrît par-tout un lit simple et commode, que l'univers fût ma maison, que je ne me nourrisse que des alimens les plus faciles à trouver ! puissai-je, ainsi que mes amis, ne jamais avoir besoin ni d'or ni d'argent ! Le desir des richesses produit tous les maux dont les hommes sont accablés ; les dissensions, les guerres, les embûches, les massacres, n'ont d'autre source que la cupidité de posséder plus qu'un autre. Que cette passion funeste n'entre jamais

dans mon cœur; qu'il ne s'ouvre jamais au desir d'augmenter mes possessions; et puissai-je, au contraire, les voir diminuer sans regret!

Tu connois à présent ma doctrine : elle ne ressemble guère à celle de la plupart des hommes, et l'on ne doit pas être étonné si nous différons dans notre extérieur, lorsque l'on voit à quel point nous différons dans nos sentimens. Mais ce qui me surprend, tu conviens qu'un chanteur, un joueur de flûte, un acteur tragique, doivent avoir un costume qui lui soit propre, et tu ne veux pas qu'un homme vertueux ait aussi le sien? Tu prétends qu'il doit ressembler à la multitude, lorsque cette multitude est entiérement corrompue? Ah! s'il faut aux gens de bien un costume particulier, quel autre pourroit mieux lui convenir que celui qui contraste le plus avec les mœurs de ces hommes perdus de débauche, et pour lequel ils témoignent le plus d'aversion?

C'est pour cela même que j'ai choisi cette manière de vivre, que j'ai voulu paroître sale, être hérissé de poils, porter un manteau grossier, laisser croître mes cheveux, marcher sans chaussure. Pour vous, votre costume est entiérement semblable à celui des libertins les plus infames. Il seroit impossible de vous distinguer d'eux par la couleur ou la mollesse des vêtemens, par le nombre des tuniques, par la forme du manteau, par celle de la chaussure, par l'art que vous mettez à entretenir

vos cheveux, par les odeurs dont vous les remplissez. En effet, vous exhalez les mêmes parfums, et c'est en cela, sur-tout, que vous placez votre bonheur suprême. Que pourroit-on donner, je te prie, d'un homme qui sent l'odeur des Cinædes (1)? Vous êtes aussi foibles qu'eux dans les travaux, aussi esclaves des voluptés; vous vous nourrissez des mêmes alimens, vous dormez de la même manière, vous marchez comme eux, ou plutôt vous ne voulez point marcher, vous vous faites porter comme des fardeaux, les uns par des hommes, les autres par des animaux: pour moi, je me sers de mes pieds, et ils me transportent par-tout où il le faut. Je suis en état de braver le froid et la chaleur; je ne me plains jamais des saisons, qui sont l'ouvrage des Dieux, et je le dois à ma vie malheureuse (2). Tandis que vous, dans l'excès de votre félicité, vous n'êtes satisfaits de rien, vous vous plaignez sans cesse: le présent vous est insupportable, vous desirez ce qui est loin de vous; l'hiver, vous soupirez après l'été, l'été, vous demandez l'hiver; s'il fait froid, vous voulez de la chaleur, et du froid lorsqu'il fait chaud. Vous ressemblez à des malades, et ce que la maladie produit en eux, vos mœurs le produisent en vous.

(1) *Cinædes.* Complaisans infames.

(2) Le grec: *parce que je suis malheureux.* C'est par ironie que le Cynique se dit *malheureux.* Il est bien éloigné de le croire.

Et cependant vous prétendez nous réformer (1) ; vous voulez redresser notre façon de penser, parce qu'elle est la censure de celle des autres hommes ; vous nous accusez de prendre en tout un parti contraire à nos intérêts : tandis que vous-mêmes, inconsidérés dans votre conduite, sans faire usage de votre jugement et de votre raison, vous ne prenez d'autre guide que la coutume, ou la fougue de vos passions. Vous ne différez en rien de ces infortunés qui sont emportés par des torrens ; ils vont par-tout où les entraîne la rapidité de l'eau ; de même vous suivez le cours impétueux de vos desirs. Votre sort est assez semblable à celui de cet homme monté sur un cheval indompté, qui l'emportoit malgré lui ; comme il ne pouvoit descendre tandis que le cheval couroit, il étoit obligé de s'aban-

(1) Ce passage est étrangement corrompu dans le texte. *Κἄπειτα δὴ ἡμᾶς μετατίθεσθαι καὶ ἐπανορθοῦν τὰ ἡμέτερα ἀλλήλοις ἐπιτιμῶμεν, κακῶς βουλευομένοις πολλάκις περὶ ὧν πράττουσι.* Il est impossible de tirer aucun sens de ces mots. L'édition de Florence présente une leçon moins fautive. *Κἄπειτα δὲ ἡμᾶς μετατίθεσθαι καὶ ἐπανορθοῦν τὰ ἡμέτερα ἀξιοῦτε κακῶς βουλευομένων πολλάκις περὶ ὧν πράττομεν.* Le manuscrit du roi 2954, porte *κἄπειτα δὲ ἡμᾶς μετατίθεσθε καὶ ἐπανορθοῦντες τὰ ἡμέτερα κακῶς βουλευομένους πολλάκις περὶ ὧν πράττομεν.* Ne seroit-il pas possible de former de ces trois leçons une phrase plus pleine et plus correcte ? Voici comme je lis : *κἄπειτα δὲ ἡμᾶς μετατίθεσθαι, καὶ ἐπανορθοῦν τὰ ἡμέτερα ἀξιοῦτε, ἀλλοῖς ἐπιτιμώμενα* (ou plutôt *ἐπιτιμῶντα*), *ὡς κακῶς βουλευομένους πολλάκις περὶ ὧν πράττομεν· αὐτοὶ ἄσκεπτοι ὄντες, κ. τ. λ.* J'ai suivi cette correction en traduisant.

donner aux mouvemens de l'animal. Quelqu'un le rencontra, et lui demanda où il alloit ainsi. Où celui-ci voudra, répondit-il, en montrant le cheval. Si l'on vous demandoit aussi où vous allez, pour peu que vous voulussiez avouer la vérité, vous répondriez : par-tout où il plaira à nos passions ; où voudront nous conduire, tour-à-tour, la volupté, la vaine gloire, l'avidité du gain, la colère, la crainte, ou tout autre de ces mouvemens déréglés qui vous entraînent ; car vous ne montez pas un seul coursier, mais un grand nombre, tantôt celui-ci, tantôt cet autre : tous sont fougueux, tous vous emportent avec rapidité, et vous précipitent dans des abîmes, où vous tombez avant d'avoir prévu votre chûte.

Mon sort est bien différent. Ce manteau, qui est l'objet de vos mépris, cette chevelure hérissée, cet extérieur rebutant, ont une vertu particulière. Ils me font vivre dans une douce oisiveté : je ne fais que ce qui me plaît, je n'ai de société que celle qui m'est agréable. Dans cette foule d'insensés et d'ignorans, il n'en est pas un seul qui voulût m'aborder. Vos efféminés me fuient du plus loin qu'ils me voient ; il n'y a que les hommes honnêtes, doux et amans de la vertu qui desirent de m'aborder ; et ils m'abordent fréquemment ; car c'est avec eux que je me plais davantage. Jamais on ne me voit à la porte (1) de vos

(1) A la lettre : *je ne fais point ma cour aux portes, &c.*

prétendus heureux ; leurs couronnes d'or, leur pourpre, ne sont à mes yeux que de la fumée, et je me ris de ces hommes pleins de vanité.

Apprends maintenant que ce costume, dont tu te moques, convient non-seulement aux gens de bien, mais aux Dieux même. Jette un coup-d'œil sur leurs statues : auquel de nous deux ressemblent elles davantage ? Sans te borner aux temples de la Grèce, parcours ceux des Barbares ; y verras-tu les Dieux porter, comme je le fais, leurs cheveux et leur barbe, ou sont-ils peints et sculptés avec un menton rasé comme le vôtre ? Bien plus, ils sont la plupart sans tunique, aussi bien que moi. Ose à présent mépriser un costume dont s'honorent les immortels.

Mais dans cette phrase *θύρας δὲ τῶν καλυμένων ἀνθρώπων ὐ θεραπεύω*, les mots *καλυμένων ἀνθρώπων* paroissent altérés. J. J. Westein lit très-bien *καλυμένων εὐδαιμόνων*. J'ai préféré cette conjecture à celle de Lennep, sur les *lettres de Phalaris*, *page 47*, *col. 2*. *Τῶν καλλωπιζομένων ἀνθρώπων*. Ne pourroit-on pas encore lire *τῶν καλυμένων δεσπότων* ? Les pauvres, en saluant les hommes riches, les appelloient *δεσπόται*. Mycille dans le *Coq*, *page 715*, *καὶ ἐγὼ μὲν προσειπὼν αὐτὸν, ὥσπερ εἰώθειν, δεσπότην, ἀπηλλαττόμην*.

PHILOPATRIS,

OU

LE CATHÉCUMÈNE (1).

TRIÉPHON, CRITIAS ET CLÉOLAÜS.

TRIÉPHON.

QUE veut dire ceci, Critias? Te voilà tout changé! Tu fronces tristement le sourcil, tu

(1) Le ton bisarre de ce Dialogue, le mauvais goût de ses plaisanteries, les allusions obscures, le style poétique et souvent gigantesque dont il est écrit, sont si éloignés des graces naturelles et de l'atticisme de Lucien, que le plus grand nombre des savans s'accorde à ne point lui attribuer cet ouvrage. Les uns ont pensé qu'il avoit été écrit long-temps avant le siècle où vivoit notre auteur; d'autres ont reculé plusieurs siècles après lui l'époque de cette composition. Mathias Gesner, qui a traité ce sujet dans une dissertation latine, qu'on lit à la fin du IIIe volume du Lucien de Reitz, après avoir réfuté les systêmes auxquels cette question avoit donné naissance, établit, au n° XXXI, *page 724*, que ce Dialogue fut composé à Constantinople, sous le règne de Julien, surnommé l'Apostat, et qu'il est sorti de la plume d'un sophiste qui portoit le même nom que notre auteur, et auquel Julien adresse sa lettre XXXIIe. Cette hypothèse très-ingénieuse, explique d'une manière assez probable, les traits historiques dont il est parlé dans ce Dialogue, et principalement la victoire contre les Perses, annoncée par Cléolaüs à la fin de l'ouvrage. On sait que Julien triompha, en effet, de ce peuple.

murmures tout bas (1), tu te promènes çà et là. On diroit que tu médites quelque projet important (2), et pour parler comme le poëte, *la pâleur a terni l'éclat de ton front* (3). Aurois-tu vu le monstre à trois têtes, ou la terrible Hécate, sortant des enfers, te seroit-elle apparue ? Enfin aurois-tu subitement rencontré quelque Dieu ? Il n'est pas naturel que tu sois dans cet état ; tu ne serois pas plus interdit quand tu aurois entendu dire qu'un déluge pareil à celui de Deucalion est prêt à inonder la terre. Mais, c'est à toi que je parle, beau Critias ; tu ne m'entends donc pas te crier aux oreilles ? Il y a cependant long-temps que je suis près de toi. Il faut que tu sois fâché contre nous, ou que tu sois devenu sourd ; ou peut-être attends-tu que je te prenne à la gorge comme un lutteur (4).

Nous n'examinerons point ici les preuves sur lesquelles Gesner fonde son sentiment. Elles nous ont paru très-judicieuses.

(1) L'expression βυσσοδομεύεις est empruntée d'Homère. Elle signifie *réfléchir profondément* ; à la lettre : *jetter, en bâtissant, des fondemens profonds.*

(2) Κερδαλεόφρων est encore une expression d'Homère. Iliade, *liv. I, v. 149.* Elle signifie, *qui ne songe qu'à ses intérêts*, ou *qui a l'esprit rusé comme un renard.*

(3) Iliade, *liv. III, v. 35.*

(4) Tel est, je pense, le véritable sens de ces mots, *ἐκ χειρὸς παλαιστέοντα ἐπιμένεις, attends-tu que je lutte de la main.* L'abbé Massieu traduit : *parle, ou je vais te tirer par l'oreille.* Il a emprunté ce trait ridicule à d'Ablancourt : il ne savoit pas plus que lui que c'étoit chez les Grecs une caresse que de prendre l'oreille, et non pas une marque de mécontentement.

CRITIAS.

O Triéphon ! je viens d'entendre un discours bien merveilleux ; bien obscur, bien incompréhensible (1). Je repasse dans ma mémoire toutes les inepties dont il abonde. Je me bouche les oreilles de peur de les entendre encore ; je crains de tomber dans une fureur qui glaceroit mes sens, me changeroit en pierre comme une autre Niobé, et me rendroit le sujet des fables de nos poëtes. Si tu n'eusses appellé à grands cris, j'allois peut-être, saisi de quelque vertige, me précipiter dans un abîme ; et l'on auroit fait sur moi quelque histoire semblable à celle du saut périlleux que fit Cléombrote d'Ambracie (2).

TRIÉPHON.

Par Hercule ! et quelles merveilles Critias a-t-il donc vues ou entendues, pour en être si frappé, lui que n'ont jamais pu émouvoir ni l'enthousiasme de nos poëtes, ni la sublimité de nos philosophes ; car tu traitois leurs discours de pure extravagance ?

CRITIAS.

Arrête un peu, Triéphon ; ne me presses pas

(1) A la lettre : *bien embarrassé, coupé par un grand nombre de chemins.*

(2) Cléombrote d'Ambracie, philosophe Platonicien, après avoir lu le traité de *l'immortalité de l'ame* de Platon, se précipita du haut d'un rocher dans la mer pour éclaircir ses doutes.

davantage : je n'ai pour toi ni mépris ni indifférence.

TRIÉPHON.

Oh ! je vois bien que tu roules dans ton esprit quelque affaire de grande importance, et qu'il n'est pas permis de savoir. La couleur de ton visage, ce coup-d'œil égaré, cette marche incertaine et précipitée le font assez connoître. Mais, mon ami, respire enfin après tant de fatigues, rejette toutes les inepties dont ton estomac est surchargé ; je crains que tu n'en sois malade.

CRITIAS.

Eloigne-toi de moi de plus d'un arpent ; Triéphon ; fuis, de peur que l'Esprit ne t'enlève de terre aux yeux de toute la multitude, et que par une chûte imprévue, tu n'ailles, comme Icare, donner ton nom à quelque mer nouvelle (1). Les discours de ces détestables Sophistes que je viens d'entendre, m'ont terriblement gonflé le ventre.

TRIÉPHON.

Je m'éloigne de toi. Reprends tes sens.

CRITIAS.

Fi, fi, fi, fi (2) ! quelles fadaises ! Ah ;

(1) A la lettre : *tu ne fasses nommer une mer Triéphontienne, comme autrefois Icare.* C'est une imitation de Lucien dans l'Icaroménippe.

(2) Ces exclamations sont une charge ridicule, qui

ah, ah, ah! quels desseins exécrables! Eh, eh, eh, eh! quelles ridicules espérances!

TRIÉPHON.

Grands Dieux! quel souffle! il a emporté tous les nuages. Le Zéphyr, dans sa fureur, bouleversoit tout-à-l'heure les flots; mais tes soupirs ont réveillé Borée, ils l'ont excité contre la Propontide, et les vaisseaux voguent à présent à pleine voile (1) sur le Pont-

répugne au bon goût, mais qu'un traducteur est obligé d'exprimer.

(1) Ce passage me paroît avoir été mal entendu par Gesner, lorsqu'il a traduit : *adeo ut funibus naves ingredi Euxinum.* Ὡς διὰ κάλων αἱ ὁλκάδες τὸν εὔξεινον πόντον διχήσονται. Il sous-entend mal à propos *εἰς.* Οἰχέσθαι διὰ κάλων, *aller avec les cordages*, est un idiotisme ou manière de parler, qui signifie *voguer à pleine voile*, parce qu'alors on lâche tous les cordages. Cet idiotisme est le même que celui-ci, très-commun chez les Grecs, quoiqu'il ne se trouve pas dans le traité de Viger. Ἐξιέναι πάντα κάλων, *lâcher tous les cordages, faire tous ses efforts.* Comme dans Aristophane, *Chevaliers*, *v. 753* :

Νῦν δεῖ σε πάντα δὴ κάλων ἐξιέναι.

Dans Euripide, *Médée*, *v. 278* :

Ἐχθροὶ γὰρ ἐξιᾶσι πάντα δὴ κάλων.

Il falloit donc traduire : *remissis funibus Euxinum navigant*; et ne pas supposer (chose absurde sur mer) que l'on tire les vaisseaux avec des cordes pour les faire entrer de la Propontide dans l'Euxin. L'abbé Massieu, toujours fidèle à la version latine, n'a pas manqué de traduire : *au point qu'il faut tirer les vaisseaux avec des cordages pour les faire entrer dans le Pont-Euxin.*

Euxin, tant les flots sont agités. Tes entrailles devoient être bien gonflées. Quel murmure ! quel bruit les a donc ainsi troublées ! tu étois, sans doute, toute oreille pour entendre tant de belles choses ; et comme ce monstre de la fable (1), tu écoutois jusques du bout des ongles.

CRITIAS.

Cela n'a rien de surprenant, Triéphon, que l'on puisse entendre avec les ongles. N'a-t-on pas vu une cuisse devenir un ventre (2), une tête accoucher (3), la vigueur masculine se produire avec énergie dans une femme (4), et des femmes métamorphosées en oiseaux (5) ? Le monde entier n'est rempli que de prodiges, si nous en croyons les poëtes.

Mais puisque je te trouve à propos en ces lieux (6),

allons nous asseoir à l'ombre de ces platanes. Les rossignols et les hirondelles y font entendre leur doux ramage. Le chant mélodieux de ces oiseaux flatte agréablement nos sens ; et ce ruisseau, par son léger murmure, porte le calme et la volupté dans notre ame.

(1) Argus avoit des yeux jusqu'au bout des ongles ; mais je ne sache point qu'aucun poëte ait parlé d'un monstre qui fût couvert d'oreilles.

(2) Allusion à la naissance de Bacchus.

(3) La tête de Jupiter accoucha de Minerve.

(4) Salmacis, Cenée, et mille autres furent changés de femmes en hommes.

(5) Philomèle, Procné, Alcyone, &c.

(6) Vers d'Homère, *Odyssée*, *liv. XV*, *v. 260*.

TRIÉPHON.

Allons-y, Critias. Cependant je crains qu'il n'y ait quelque charme magique caché dans ce que tu viens d'entendre, et que par un effet de ta fureur extrême, je ne sois tout-à-coup changé en un pilon, en une porte, enfin en quelque être insensible.

CRITIAS.

Il ne t'arrivera rien de semblable; je te le jure par Jupiter.

TRIÉPHON.

Tu redoubles mes craintes en jurant par un dieu qui ne pourra pas te punir si tu trahis ton serment; car tu sais, aussi bien que moi, ce que c'est que ton Jupiter.

CRITIAS.

Que dis-tu? Jupiter ne peut-il pas envoyer qui il lui plaît dans le fond du Tartare? Ignores-tu qu'il a précipité tous les Dieux des parvis sacrés de l'Olympe, qu'il a derniérement foudroyé Salmonée qui vouloit imiter son tonnerre, et qu'il châtie même encore aujourd'hui les hommes insolens? Les poëtes, à l'exemple d'Homère, ne le célèbrent-ils pas sous les noms de vainqueur des Titans, d'exterminateur des Géans?

TRIÉPHON.

Tu nous fais un brillant portrait de ton Jupiter; mais écoute à ton tour. N'est-ce pas lui qui, par excès d'incontinence, s'est changé tour-à-tour en cygne, en satyre, en taureau? S'il n'eût promptement emporté à travers les flots sa méprisable prostituée, il eût été réduit à labourer la terre, courbé sous le joug d'un rustique agriculteur; et au lieu de lancer la foudre, il eût gémi plus d'une fois sous l'aiguillon qui conduit les bœufs. Ne devroit-il pas rougir, à son âge, avec la barbe épaisse qui lui pend au menton, d'aller mendier un festin jusques chez les Ethiopiens, chez des hommes noirs et brûlés par le soleil, et de s'enivrer à leur table pendant douze jours de suite? A l'égard de sa métamorphose en aigle, et de son aventure sur le mont Ida, j'aurois honte d'en parler, aussi bien que de la grossesse de sa cuisse et des accouchemens de toutes les parties de son corps.

CRITIAS.

Eh bien! veux-tu que je jure par Apollon? C'est un excellent devin, un médecin habile.

TRIÉPHON.

Ce faux prophète, dis-tu, qui causa la perte de Crésus, celle des habitans de Salamine et de mille autres; qui rend à tous ceux qui le consultent des oracles menteurs ou à double sens?

CRITIAS.

Que diras-tu de Neptune ? Il tient dans ses mains un redoutable trident, il fait entendre dans les combats une voix perçante et terrible, il crie à lui seul aussi fort que neuf ou dix mille hommes ensemble (1). Son nom seul annonce qu'il ébranle la terre jusques dans ses fondemens (2).

TRIÉPHON.

Laisse-là cet infame suborneur, qui déshonora derniérement Tyro (3), la fille de Salmonée ; cet adultère qui se déclare le protecteur et le patron de tous ceux qui l'imitent. Lorsque Mars et Vénus gémissoient enchaînés ensemble sous des liens qu'ils ne pouvoient briser, tous les autres Dieux gardoient le silence, retenus par la pudeur. Neptune, ce dieu qui dompte les coursiers, se mit à pleurer comme un enfant qui craint la férule de son maître, ou comme une vieille qui veut tromper une jeune fille. Il supplia Vulcain de délivrer Mars. Le boiteux, par pitié pour ce vieillard, voulut bien rendre la liberté à son prison-

(1) Allusion au vers 860 du livre v de l'Iliade. Mais il s'agit en cet endroit de Mars et non pas de Neptune, comme Gesner l'a remarqué.

(2) Allusion au nom d'ἐννοσίχθων & σεισίχθων, que les poëtes donnent à Neptune, et qui signifie qui *ébranle la terre.*

(3) *Voyez* le *XIII*e *Dialogue des Dieux marins.*

nier (1). Celui qui délivre les adultères, ne l'est-il pas aussi lui-même ?

CRITIAS.

Mais, Mercure, du moins.....

TRIÉPHON.

Ne me parle pas de cet impudent valet du lubrique Jupiter, dont le libertinage surpasse encore celui des adultères.

CRITIAS.

Je ne te proposerai ni Mars ni Vénus ; tu n'en voudrois pas davantage, d'après la manière dont tu viens d'en parler. Laissons-les donc. Mais Minerve, cette vierge, cette déesse redoutable qui est toujours en armes, qui porte sur sa poitrine la tête de la Gorgone, qui détruisit la race des Géans, tu n'auras rien à dire contre elle.

TRIÉPHON.

J'ai une petite question à te faire à son sujet, si tu veux bien me répondre.

CRITIAS.

Demande tout ce qui te plaira.

TRIÉPHON.

Dis-moi, je te prie, Critias, de quoi lui

(1) Odyssée, *liv. VIII, v. 344.*

sert cette Gorgone, et pour quelle raison ta Déesse la porte-t-elle sur sa poitrine ?

CRITIAS.

C'est pour inspirer de l'effroi à ses ennemis, et écarter tous les dangers ; par ce moyen elle épouvante les guerriers, et fait pencher la victoire incertaine du côté où il lui plaît.

TRIÉPHON.

C'est donc-là ce qui rend invincible ta Minerve aux yeux bleus ?

CRITIAS.

Assurément.

TRIÉPHON.

Pourquoi n'est-ce point à ceux qui ont la puissance de nous protéger, mais à ceux qui sont protégés eux-mêmes, que nous offrons des sacrifices, que nous brûlons des cuisses de taureaux et de chèvres ? Pourquoi ne pas invoquer la Gorgone, plutôt que Minerve ?

CRITIAS.

Mais, mon ami, la Gorgone n'a pas la puissance de nous protéger de loin, comme les Dieux. Il faut la porter sur soi pour qu'elle ait cette vertu.

TRIÉPHON.

Qu'est-ce donc que cette Gorgone ? Je serois

curieux de l'apprendre de toi; sans doute, tu as fait sur cet objet des recherches importantes, qui auront été couronnées d'un grand succès. Pour moi j'ignore entiérement ce qui la concerne : je ne connois que son nom.

CRITIAS.

C'étoit autrefois une jeune fille d'une rare beauté, et fort aimable. Persée, héros plein de valeur, et célèbre magicien, triompha d'elle par ses enchantemens, et lui coupa la tête, dont les Dieux se firent depuis une arme défensive.

TRIÉPHON.

Ah, ah! j'ignorois encore cette circonstance curieuse, que les Dieux ont besoin des hommes. Mais lorsqu'elle vivoit, cette jeune fille, que faisoit-elle d'utile ? Exerçoit-elle le métier de courtisanne dans les lieux publics ; ou, se laissant corrompre en secret, n'en conservoit-elle pas moins le nom de vierge ?

CRITIAS.

Je te jure par le *Dieu inconnu* (1), adoré des Athéniens, qu'elle conserva sa virginité jusqu'au moment où on lui trancha la tête.

TRIÉPHON.

C'est donc à dire, que si l'on coupe la tête

(1) Tout le monde sait que les Athéniens avoient élevé un autel, dont l'inscription étoit *au Dieu inconnu*.

d'une jeune fille, cela sert d'épouvantail? Oh! combien j'en sais qui ont été coupées en mille morceaux,

Dans cette isle des flots par-tout environnée,
Et qui par les mortels la Crète est appellée (1)!

Si j'avois su ce merveilleux secret, que de Gorgones j'aurois pu t'apporter de ce pays! Je t'aurois rendu par-là un guerrier invincible. Les poëtes et les orateurs m'eussent élevé bien au-dessus de Persée, comme ayant trouvé un plus grand nombre de Gorgones.

Mais, puisque nous parlons de la Crète, je me souviens qu'on y montre le tombeau de ton Jupiter, et les vallées où sa mère fut nourrie, qui conservent en récompense une verdure éternelle.

CRITIAS.

Mais tu ignorois les enchantemens et les cérémonies nécessaires pour faire des Gorgones.

(1) Homère, *Odyssée, liv. 1, v. 50.* On ne sait à quel trait d'histoire l'auteur fait allusion, ni quand arriva ce massacre de tant de vierges dans la Crète. La Croze, un des commentateurs de Lucien, pense que ce fut lors de l'irruption des Goths en Europe, sous le règne d'Aurélien. Il s'appuie d'un passage de Zozime, *liv. 1, chap. 46;* mais ce passage ne contient rien qu'on puisse appliquer particuliérement au fait dont il s'agit. Gesner, après avoir observé que la Crète et la Palestine ont été souvent confondues, rapporte un massacre de cette espèce arrivé à Gaza en Palestine du temps de Julien. Il le tire de Grégoire de Nazianze, dans le premier des discours intitulés στηλευτικοὶ, *page 87.* Ces conjectures sont encore trop peu satisfaisantes.

TRIÉPHON.

Si les enchantemens, ô Critias ! pouvoient opérer de tels miracles, ne les emploieroit-on pas à évoquer les morts, et à les rappeller à la douce lumière du jour ? Vas, tout cela n'est que folie, contes puérils et fables ridicules, accréditées par les récits merveilleux des poëtes. Je te conseille, en conséquence, de laisser-là ta Gorgone.

CRITIAS.

Eh quoi ! rejetteras-tu aussi Junon, l'épouse de Jupiter ?

TRIÉPHON.

Ne parle pas de cette infame et de son union exécrable avec Jupiter (1) ; passe rapidement sur cette Déesse, qui a les pieds et les mains étendues.

CRITIAS.

Quelle Divinité veux-tu donc que j'atteste ?

(1) Il ne s'agit point ici du mariage incestueux de Jupiter avec sa sœur. Un passage de Théophile d'Anthioche, rapporté par Gesner, peut servir d'interprétation à ce que dit Triéphon. *Τήν τε Ἥραν ἰδίαν ἀδελφὴν μὴ μόνον τὸν Δία γαμεῖν (λέγουσι) ἀλλὰ καὶ διὰ στόματος ἀνάγνου ἀρρητοποιεῖν.* Les habitans de Samos en avoient fait faire un tableau, que l'on voyoit dans le temple de Junon. Le philosophe Crysippe y trouvoit une allégorie de la nature. Origènes, *contre Celse, liv. 4, page 196. Extrait d'une note de Gesner.*

TRIÉPHON.

Jure le Dieu puissant qui règne au haut des cieux ;
Et le fils, et l'esprit qui procède du père,
Un en trois, trois en un ; ineffable mystère !
C'est le vrai Jupiter, il n'est point d'autres Dieux (1).

CRITIAS.

Ah ! ah ! tu veux m'enseigner à compter ? Tu prends l'arithmétique pour un serment, et tu calcules comme Nicomaque de Gérase (2). Mais je ne comprends pas trop ce que signifie cet *un en trois, et trois en un*. Veux-tu parler

(1) Ce dernier vers est tiré d'Euripide. *Voyez fragmenta ex incertis tragediis.* Ce serment prouve, comme nous l'avons dit au commencement de ce traité, l'antiquité de la foi de l'église sur le mystère de la Trinité. Il prouve aussi que le schisme des Grecs, qui n'admettent la procession du Saint-Esprit, qu'à l'égard du père seulement, avoit déja éclaté.

(2) Nicomaque, né à Gérasa, ville d'Arabie, philosophe Pythagoricien, étoit un mathématicien et un musicien habile. L'époque à laquelle il florissoit n'est pas très-certaine. Cependant il paroît que ce fut vers l'an de Jésus-Christ 150, un peu avant Apulée, qui avoit traduit ses ouvrages en latin. Théon de Smyrne, qui a écrit sur les mathématiques, et qui vivoit l'an 116 de Jésus-Christ, ne parle point de Nicomaque, et fait soupçonner par ce silence, que ce mathématicien n'existoit point encore. De plusieurs ouvrages de Nicomaque sur la musique, les mathématiques, les dogmes des Pythagoriciens, &c. il ne nous reste que son *Isagoge Arithmetices*, introduction aux mathématiques divisée en deux livres, sur lesquels il existe un commentaire manuscrit de Jean Philoponus. Nous avons encore son *Enchiridion harmonices*, *Manuel d'harmonie*, dans le recueil des Musiciens grecs de Marc Méibomius. *Voyez* Fabricius, *Bib. gr. liv. IV, chap. 1.*

du quartenaire de Pythagore, du nombre *huit* ou de *trente ?*

TRIÉPHON.

Silence, et des défunts respecte les mystères (1).

Il ne s'agit point ici de mesurer l'empreinte du pied d'une puce (2) : je vais t'apprendre ce que c'est que l'univers, et quel est son systême, quel être existoit avant tous les autres. Saches que j'ai eu derniérement la même aventure que toi. J'ai rencontré un Galiléen, à tête chauve, à nez aquilain, qui avoit monté jusqu'au troisième ciel (3), où il avoit appris les plus belles choses du monde. Il nous a renouvellés par l'eau, nous a rachetés de la demeure des impies, pour nous faire marcher

(1) Vers ïambique, emprunté de quelque tragique. La version latine, *tace terrena*, a engagé l'abbé Massieu dans un contre-sens fort plaisant, ne sachant pas que τὰ νέρθε signifie *les choses d'en bas*, c'est-à-dire, *des enfers* ou *des morts :* il a traduit d'après le latin. *Laisse-là des pensées toutes terrestres et qui ne méritent pas d'attention. Risum teneatis.*

(2) Τὰ ψυλλῶν ἴχνη ne signifie point *le saut des puces*, comme traduit l'abbé Massieu. Ceci est une allusion à un trait de la comédie *des Nuées d'Aristophane, v. 143*, où il s'agit, non du saut d'une puce, mais de la grandeur de ses pieds. *Voyez* notre remarque sur le traité intitulé : *tu es un Promethée, &c. tome 1, page 20.*

(3) Les commentateurs prétendent que l'auteur a voulu désigner S. Paul. Les écrivains de ce temps désignoient les Chrétiens sous le nom de *Galiléens*. Mais ce que l'auteur ajoute, *il nous a renouvellés, &c.*, ne peut s'appliquer qu'à Jésus-Christ.

sur les traces des bienheureux. Si tu veux m'écouter, je te rendrai véritablement homme.

CRITIAS.

Parle, ô très-savant Triéphon! Je me sens déja tout saisi de frayeur.

TRIÉPHON.

As-tu jamais lu la comédie d'Aristophane, intitulée: *les Oiseaux?*

CRITIAS.

Certainement.

TRIÉPHON.

Voici ce qu'on y trouve:

Le Chaos et la Nuit, l'Erèbe et le Tartare,
Etoient avant la Terre, avant l'Air et les Cieux (1).

CRITIAS.

Fort bien. Et ensuite qu'y eut-il?

TRIÉPHON.

Une lumière incorruptible, invisible, incompréhensible, qui chassa les ténèbres, dissipa l'obscurité dont le monde étoit enveloppé: ce fut l'ouvrage d'une seule parole que Dieu (2)

(1) Aristophane, *Oiseaux*, *v. 694*.

(2) Au lieu de *ὑπ' αὐτοῦ*, je lis *ὑπὸ θεοῦ*. Deux raisons nécessitent ce changement. 1°. Il faudroit supposer que cette parole a été prononcée par la *Lumière*, *ὑπ' αὐτοῦ* ne pouvant se rapporter qu'à *φῶς* qui précède; ce qui est aussi absurde que faux. 2°. On lit à la phrase sai-

prononça, comme l'écrit le Bègue (1). Ce mot affermit la terre sur les eaux (2), étendit la voûte des cieux, forma les étoiles, ordonna la marche des planètes, que tu adores comme autant de divinités; orna la terre de mille fleurs, tira l'homme du néant. Ce Dieu, du haut des cieux, voit les justes et les pervers, écrit leurs actions dans un livre (3), et au jour qu'il a fixé, il rendra à chacun selon ses œuvres.

CRITIAS.

Et ce que les Parques filent à chaque mortel, est-il aussi écrit sur ce livre?

TRIÉPHON.

De quoi veux-tu parler?

CRITIAS.

Du Destin.

TRIÉPHON.

C'est à toi, beau Critias, à m'instruire de

vante *καί ἐστιν ἐν οὐρανῷ βλέπων — καὶ ἐν βίβλοις — ἀπογραφόμενος*. Ces deux nominatifs masculins, qui n'étant précédés d'aucun autre nom de ce genre, ne peuvent se rapporter à *φῶς* qui est du neutre. Le changement que je propose est bien doux, et rétablit parfaitement la construction grammaticale.

(1) Moïse étoit, en effet, *Βραδύγλωσσος*. Sa langue étoit épaisse, il ne parloit qu'avec difficulté. Il le dit lui-même au *chap. 4, v. 10* de l'Exode.

(2) Cela paroît tiré du Pseaume XXIV, *v. 2*.

(3) Apocalypse, *chap.* XX, *v. 12*.

ce que je dois penser des Parques. Je t'écoute avec la docilité d'un disciple.

CRITIAS.

Homère te l'apprendra. Ne dit-il pas :

Aucun mortel ne peut se soustraire à la Parque (1) ?

Et ailleurs, en parlant d'Hercule :

Alcide a du Destin subi la loi suprême,
Le souverain des Dieux, Jupiter en vain l'aime ;
Et la Parque, et Junon, ont triomphé de lui (2) ?

Il dit encore que notre vie entière, et toutes les révolutions qui l'accompagnent, sont réglées par le Destin.

Il doit subir le sort que lui fila la Parque ;
Quand le sein maternel le produisit au jour (3).

Les obstacles qui nous retiennent dans une terre étrangère, sont encore l'ouvrage du Destin.

Retournons, chers amis, dans le palais d'Eole.
Le Destin ne veut pas nous rendre à nos foyers (4).

Le poëte témoigne assez que tous les événemens dépendent de la Parque, lorsqu'il dit que Jupiter ne voulant point que son fils

Eprouvât du trépas la rigoureuse loi ;
Il fait tomber du ciel une sanglante pluie ;

(1) Homère, *Iliade, liv. VI, v. 488.*
(2) Iliade, *liv. XVIII, v. 117.*
(3) Odyssée, *liv. VII, v. 197.*
(4) Odyssée, *liv. X, v. 1; & liv. XXIII, v. 314.*

Pour honorer ce fils, qui doit perdre la vie ;
Et tomber sous le fer de Patrocle et des Grecs (1).

D'après cela, Triéphon, tu ne peux plus rien dire contre les Parques, quelle que soit la sublimité de ton génie, et celle de ton maître ; quoiqu'initié aux plus profonds mystères.

TRIÉPHON.

Cependant, Critias, comment le même poëte a-t-il pu dire qu'il y avoit un double Destin, dont les décrets étoient douteux : qu'en prenant tel parti, il en résultera tel effet, et qu'un autre amenera tel autre événement ? Par exemple, lorsqu'il fait dire à Achille :

Deux Destins au trépas conduisent les mortels ;
Si je reste en ces lieux, si je poursuis la guerre,
Je ne dois plus revoir mon palais, ni mon père ;
Mais la gloire, à jamais, éternise mon nom.
Si je retourne à Phtie, en quittant Ilion,
Je perds de ce moment toute ma renommée ;
Mais je coule une vie et longue et fortunée (2).

Il s'exprime de même à l'occasion d'Echénor :

Il connoissoit le sort qui l'attendoit à Troie.
Polyide, l'honneur des plus fameux devins,
Autrefois à son fils annonça ses destins.
Par un mal doulourenx, au sein de sa patrie,
Il devoit voir flétrir le printemps de sa vie ;
Ou d'un trépas plus beau, la noble ambition
Devoit finir ses jours dans les champs d'Ilion (3).

(1) Iliade, *liv. XVI, v. 459.*
(2) Iliade, *liv. IX, v. 410.*
(3) Iliade, *liv. XIII, v. 665.* Ces vers sont tirés de la traduction de M. de Rochefort.

Ces vers ne sont-ils pas dans Homère ? N'est-ce pas-là une prédiction à double sens ; une fourberie adroite, qui tend des deux côtés un piège inévitable. Je pourrois encore, si tu le voulois, ajouter ce que Jupiter dit à Ægisthe (1) : que s'il ne veut point commettre d'adultère, ni attenter aux jours d'Agamemnon, les Destins lui promettent une longue vie ; mais que s'il exécute ces forfaits, le trépas ne tardera point à lui ravir le jour. J'ai souvent, moi-même, fait de pareilles prédictions, en disant à quelqu'un : si vous tuez votre voisin, vous subirez bientôt la juste punition de votre crime ; mais si vous vous en abstenez, vous vivrez heureux,

Et Thémis de vos jours respectera la trame (2).

Ne vois-tu pas à présent combien la doctrine des poëtes sur le Destin est inexacte, douteuse, et contradictoire. Laisse-là, crois-moi, toutes leurs rêveries, pour mériter d'être un jour inscrit dans les livres célestes au rang des hommes vertueux.

CRITIAS.

Ah ! tu me ramènes à propos à ces livres. Mais dis-moi, je te prie ; les actions des Scythes y sont-elles également enregistrées ?

TRIÉPHON.

Elles le sont toutes. Si du moins il se trouve

(1) Odyssée, *liv. I*, *v. 35*.
(2) Iliade, *liv. IX*, *v. 416*.

quelque homme vertueux (1) parmi les nations?

CRITIAS.

Mais, il faut une grande quantité de Scribes dans le ciel, pour écrire tant de choses.

TRIÉPHON.

Parle mieux, et ne plaisante point sur un Dieu si sage; mais, docile cathécumène, ouvre ton cœur à la persuasion, si tu veux vivre dans l'éternité; car si ce Dieu a pu étendre les cieux comme une peau (2), affermir la terre sur les eaux, former les étoiles, et tirer l'homme du néant, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il puisse écrire dans un livre toutes les actions des hommes? Lorsque tu t'es construit une maison, que tu y as conduit tes serviteurs et tes esclaves, tu connois toutes les actions de tes domestiques, jusqu'à la plus indifférente: combien, à plus forte raison, Dieu qui a fait tout l'univers, ne connoîtra-t-il pas aisément la conduite et les pensées des humains? A l'égard de tes Dieux, il y a long-temps

(1) D'Ablancourt traduit: *oui, puisque Christ a été parmi les nations.* Il a pensé, comme quelques commentateurs, que Χρηστὸς étoit ici pour Χριστὸς. Gesner soutient la première leçon, en disant que ce sont les gens de bien qui sont inscrits sur le livre. Cependant l'auteur a dit plus haut, que les actions de tous les hommes bons et pervers y étoient inscrites. Nous pensons qu'il faut lire Χριστὸς.

(2) Tiré du Pseaume CIV, *v. 2.*

que les gens sensés les regardent comme un vain son (1).

CRITIAS.

Tu as raison, et tu m'as fait subir une métamorphose contraire à celle de Niobé ; de pierre que j'étois, tu m'as changé en homme. Je te jure donc par ce même Dieu, que tu n'as aucun mal à redouter de ma part.

(1) A la lettre : *que tes Dieux ne sont qu'un Cottabus pour les gens sensés.* Le Cottabus étoit un jeu en usage chez les Athéniens. Voici de quelle manière il se pratiquoit. On fichoit en terre un bâton, sur lequel on en mettoit un autre en travers en forme de fléau de balance. Aux deux extrémités de ce bâton on suspendoit deux bassins, contenant chacun un vase rempli d'eau et de poids égal. Sous chaque bassin on mettoit une petite statue d'airain doré. Un des joueurs remplissoit une coupe de vin, et se tenant à quelque distance, il essayoit de jetter tout le vin dans un des vases contenus dans les bassins. S'il y réussissoit, et qu'il ne répandît point de liqueur à terre, il gagnoit ; s'il en répandoit, il étoit vaincu. La balance entraînée par le poids du vin frappoit contre la tête de la petite statue, et le bruit qu'elle rendoit étoit, selon sa force, plus ou moins favorable. On se servoit encore du Cottabus pour connoître l'avenir, et si l'on étoit aimé de sa maîtresse ; si la balance frappoit fort contre la tête, ce bruit étoit de bon augure ; si elle ne rendoit point de son, on n'étoit point aimé. On jouoit encore au Cottabus sans balance. Souvent, à la fin du repas, les jeunes gens s'amusoient à jetter de loin du vin d'une coupe dans une autre. Le bruit que faisoit le jet, indiquoit le vainqueur. *Voyez* Suidas au mot Κοτταβίζειν. Athenée, *liv. XV*, *page 665 et suiv.*

TRIÉPHON.

Si tu m'aimes du fond du cœur, n'opère aucun changement en moi, je te prie.

Ne tiens pas un langage autre que ta pensée (1).

Mais enfin, apprends-moi quel est ce merveilleux discours que tu as entendu, afin que j'en pâlisse à mon tour, que j'éprouve un changement subit. Loin de garder, comme Niobé, un morne silence, je voudrois devenir un rossignol, pour célébrer, par mes chants, dans les campagnes fleuries, l'extrême surprise dont tu as été frappé.

CRITIAS.

Par le fils qui procède du père, je te promets qu'il ne t'arrivera rien de semblable.

TRIÉPHON.

Parle, après en avoir reçu la puissance de l'Esprit; et moi je vais m'asseoir,

En attendant qu'Achille ait mis fin à ses chants (2).

CRITIAS.

Je m'en allois, par la grande rue, acheter quelque denrée nécessaire, lorsque j'apperçus une multitude considérable de gens qui se

(1) Iliade, *liv. IX, v. 313.*
(2) Iliade, *liv. IX, v. 191.*

parloient tout bas, et dont les lèvres sembloient attachées à l'oreille de leur voisin. Je regarde aussi-tôt de tous côtés, portant ma main, en demi-cercle, au-dessus de mes yeux, et j'examine avec attention, si je ne découvrirois pas dans cette troupe quelqu'un de mes amis. J'apperçois Craton l'orateur (1), qui est, comme tu le sais, mon ami depuis l'enfance.

TRIÉPHON.

Ah ! je sais qui tu veux dire ; c'est le Censiteur (2). Mais ensuite, que t'arriva-t-il ?

CRITIAS.

Je me mis à coudoyer la foule, pour m'avancer jusqu'à lui. En l'abordant, je lui souhaitai le bon jour, comme on a coutume de le faire le matin. Alors un petit homme, nommé Charicène, vieillard fétide, qui toussoit avec effort, et tiroit du fond de sa poitrine

(2) Le grec dit: *politique*, c'est-à-dire, *homme revêtu de quelque charge publique.*

(3) Le Censiteur, appellé chez les Grecs du bas empire ἐξίσωτης, et chez les Romains *Censitor*, étoit un magistrat chargé de faire la répartition des impôts, et de maintenir la justice et l'égalité dans les impositions. L'abbé Massieu a converti plaisamment ce magistrat en *un inspecteur des tailles*. Cette manie ridicule de substituer nos usages et nos dénominations, aux usages et aux dénominations de l'antiquité, est un des obstacles les plus funestes à la véritable connoissance des mœurs des anciens peuples, et à l'intelligence des auteurs.

des crachats purulens, plus verts que ceux de la mort, élevant une voix grêle, commença à parler en ces mots : *c'est lui, comme je vous le disois tout-à-l'heure, qui abolira les impôts, qui remboursera les créanciers, qui paiera les loyers, acquittera les charges publiques. Il recevra les devins et les prophètes* (1), *sans s'informer de leur profession.* Le vieillard ajouta mille autres inepties encore plus ridicules. La foule qui l'environnoit paroissoit prendre beaucoup de plaisir à ces sottises, et leur prêtoit une grande attention. A l'instant un autre personnage, nommé Chleuocharme, couvert d'un manteau déchiré, et qui tomboit en lambeaux, sans chaussure, et la tête nue, se mit à dire, en claquant des dents : *un homme assez mal vêtu, qui avoit la tête rasée, et qui arrivoit des montagnes, m'a montré le nom de ce libérateur, gravé sur le théatre en lettres hiéroglyphiques, ajoutant, qu'il couvriroit d'or la voie publique.* Je pris alors la parole : *s'il en faut juger d'après les principes d'Aristandre* (2)

(1) Ἐραμάγγας est un terme de la basse Grécité ; dont la véritable signification m'est inconnue. J'ai suivi l'interprétation que lui donne Gesner, laquelle cependant ne me satisfait point.

(2) Aristandre étoit un fameux devin, qu'Alexandre fit venir avec lui dans toutes ses expéditions, et qu'il consultoit fort souvent ; car, ainsi que le dit Quinte-Curce, *liv. VII, chap. 7, credulitatem suam ei addixerat.* Aristandre étoit de Telmisse, ville de Lycie. Il avoit composé un ouvrage snr les prodiges et les merveilles de la nature, ainsi qu'il résulte d'un passage de Pline, *liv. XVII, chap. 25.* Il paroît d'après ce que l'auteur de

et

et d'Artémidore (1), *leur dis-je, vos songes n'auront pas un accomplissement très-favorable. Vos dettes se multiplieront en proportion de la remise que vous aurez rêvée; et celui qui a cru posséder beaucoup d'or, perdra jusqu'à l'obole qui lui restoit. Il me semble que vous avez dormi sur la pierre blanche* (2), *au milieu du peuple des songes, puisque vous avez fait un si long rêve pendant le court espace d'une nuit d'été.*

A ce discours toute l'assemblée éclata de rire: on se moqua hautement de mon ignorance. Eh quoi! dis-je alors à Craton, *aurois-je mal flairé*, pour parler comme un poëte comique; et n'ai-je pas expliqué leur songe suivant tous les principes d'Aristandre de Telmesse, et d'Artémidore d'Ephèse? *Tais-toi, Critias*, me répondit-il; *si tu veux être discret, je t'initierai à des mystères importans, qui doivent bientôt s'accomplir. Ce ne sont point ici des songes, mais*

ce Dialogue en dit ici, qu'Aristandre avoit écrit sur la manière d'interpréter les songes.

(1) Artémidore étoit né à Ephèse; mais du côté de sa mère, il tiroit son origine de Daldie, petite ville de Lydie. Il étoit interprète de songes. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé: *Oneirocriticon*, c'est-à-dire, *l'art d'expliquer les songes.* Artémidore écrivoit sous le règne d'Antonin-le-pieux. Il y eut un autre Artémidore d'Ephèse, fameux géographe, mais beaucoup plus ancien que celui dont nous parlons. *Voyez* Vossius, *de hist. græc., page 143.*

(2) Les poëtes supposoient qu'à la porte des enfers il y avoit une pierre blanche, autour de laquelle voltigeoient les songes. Il est assez plaisant de voir l'abbé Massieu faire ici de λευκάδα πέτρην, *le rocher de Leucade.*

des vérités qui se réaliseront dans le mois Mésori (1).
En entendant parler ainsi Craton, je blâmai la foiblesse de son esprit, et je rougis de honte. Cependant je me retirois d'un air chagrin, bien résolu de faire à Craton de vifs reproches, lorsqu'un de ces hommes, me regardant d'un œil farouche, m'arrêta par mon habit, qu'il me déchira (2). Il vouloit entrer en conversation avec moi, à l'instigation de ce petit vieillard, qui l'en avoit sollicité. En effet, après quelques discours, il me persuade, pour mon malheur, de me trouver à l'assemblée de ces fourbes, et de faire de ce jour, un jour funeste. Il prétendoit avoir été initié, par eux-mêmes, à tous leurs mystères. Je le suis, et bientôt, *nous franchissons les portes de fer et le seuil d'airain* (3). Nous montons, en tournant sans cesse les degrés rapides d'un haut escalier; enfin, nous arrivons dans un appartement, dont la voûte étoit dorée (4), semblable à celui de Ménélas, décrit par Homère. Je jettai les yeux de tous côtés, avec la curiosité du jeune insulaire (5) dont parle le poete; et j'apperçus, au lieu d'une Hélène, des hommes pâles, dont la tête étoit tristement penchée. Dès qu'ils me virent, la joie brilla sur leur visage; ils s'ap-

(1) Mois Egyptien qui répond à notre mois d'Août.
(2) La version latine omet ce mot, et l'abbé Massieu ne l'exprime pas.
(3) Parodie d'Homère, *Iliade*, *liv. VII*, *v. 15*.
(4) Ceci me paroît ironique.
(5) Télémaque, *Odyssée*, *liv. IV*.

prochèrent de moi, et me demandèrent si je leur apportois quelque nouvelle fâcheuse. Ils sembloient, en effet, n'en desirer que de tristes; car ils se réjouissent des malheurs et des événemens sinistres, comme les furies du théâtre. Ils avancèrent la tête les uns vers les autres, se parlèrent tout bas, et me firent ensuite cette question :

Quel est votre pays, votre nom, votre père (1)? *Vous avez l'air d'un homme de bien, à en juger par votre extérieur.* Les gens de bien, leur répondis-je, sont par-tout très-rares, autant que je le vois. Du reste, je m'appelle Critias, et je suis de la même ville que vous.

A l'instant, comme des hommes qui habitent les régions éthérées, ils me demandèrent ce qui se passoit dans la ville et sur la terre. On se réjouit, leur dis-je, et bientôt on se réjouira encore davantage. A ces mots, fronçant les sourcils, et secouant la tête : il n'en sera pas ainsi, dirent-ils; la ville couve quelque malheur en son sein. Apparemment, repris-je, feignant d'entrer dans leur sens, qu'élevés comme vous l'êtes dans les régions sublimes, vous contemplez d'en haut tous les événemens d'un œil plus perçant et plus assuré, et que vous en prévoyez mieux l'issue. Dites-moi, je vous prie, ce qui se passe dans les airs. Le Soleil sera-t-il éclipsé, et la Lune en opposition avec lui? Mars entre-t-il en quadrature

(1) Odyssée, *liv.* x, *v.* 325.

avec Jupiter, ou Saturne dans le diamètre du Soleil? Vénus et Mercure seront-ils en conjonction, et produiront-ils beaucoup d'hermaphrodites, dont la naissance vous cause tant de joie? Nous enverront-ils des pluies violentes, ou couvriront-ils la terre d'un épais tapis de neige? Amèneront-ils de la grêle et de la rouille? Avons-nous à craindre quelque peste ou quelque famine? Le vase qui renferme le tonnerre est-il prêt à crever; le magasin des foudres est-il bien rempli?

Alors, comme des hommes qui auroient conduit tous les événemens à leur gré, ils se mirent à débiter toutes les inepties dont ils sont si amoureux; ils dirent que les affaires alloient entiérement changer de face; que la ville seroit en proie aux troubles et aux dissensions; que nos armées seroient vaincues par les ennemis. Indigné de ce propos, et gonflé comme un chêne verd dévoré par la flamme, je m'écriai: « ô les plus insensés de » tous les hommes! cessez ce langage plein » de vanité: n'aiguisez pas vos dents contre » des lions courageux, qui ne respirent que » les combats (1); craignez que ces malheurs » ne retombent sur vos têtes, vous qui cher» chez à détruire votre patrie. Ce n'est point

(1) Le texte porte à la lettre: *n'aiguisez pas vos dents contre des hommes qui ont le cœur des lions, qui ne respirent que les lances, les javelots, et les casques à triple aigrette.* C'est une parodie de deux vers d'Aristophane, *Grenouilles, v. 829.*

» en voyageant dans les airs que vous avez » appris ces nouvelles, et vous ne paroissez » pas avoir fait assez de progrès dans l'art » difficile des mathématiques pour calculer les » événemens ; et, si vous vous laissez tromper » à de vaines prédictions, à de misérables im- » postures, votre ignorance en éclate deux fois » davantage. Ce ne sont que des contes de » vieilles, des puérilités, vers lesquels l'esprit » des femmes se porte avec avidité ».

TRIÉPHON.

Que t'ont répondu, ces imbécilles (1) ?

CRITIAS.

Ils ont passé légérement sur mes reproches, et ont eu recours à une défaite tout-à-fait ingénieuse. Nous passons, me dirent-ils, dix jours sans manger ; nous veillons les nuits en chantant des hymnes ; et ensuite, nous voyons tout cela en songe.

TRIÉPHON.

Qu'as-tu repliqué ? Cette réponse étoit en effet très-embarrassante.

CRITIAS.

Sois tranquille ; je l'ai vigoureusement réfutée. « C'est donc avec raison, leur ai-je dit,

(1) A la lettre : *ces hommes rasés par le cœur & par l'esprit. Voyez* sur cette expression ce que nous avons remarqué, *vie d'Alexandre, tome III.*

» que le bruit court par la ville, que ces visions
» fantastiques ne se présentent à votre esprit
» que lorsque vous rêvez » ? *Cependant*, me
répondirent-ils avec un souris moqueur, *elles
nous viennent hors de notre lit.*

« Eh ! quand vos prédictions seroient véri-
» tables, leur repliquai-je, vous ne pourrez
» jamais découvrir l'avenir avec certitude.
» Dupes de vos visions, vous vous livrez à
» mille idées extravagantes, qui n'ont et n'au-
» ront jamais d'effet. Comment se peut-il,
» que sur la foi de vains songes, vous débitiez
» tant d'inepties, ne témoigniez que du mépris
» pour tout ce qu'il y a d'honnête et de beau ?
» Vous ne vous plaisez que dans les malheurs,
» sans tirer aucun fruit de cette aversion pour
» le bien. Renoncez, croyez-moi, à ces fan-
» tômes absurdes, créés par votre imagination,
» à ces projets détestables, à ces prédictions
» sinistres, de peur qu'un Dieu ne vous fasse
» périr misérablement, pour punir les impré-
» cations que vous formez contre votre patrie,
» et les discours injurieux que vous répandez
» contre elle ».

A ces mots, ils se réunirent tous contre moi pour m'accabler de reproches, dont je puis, si tu veux, embellir mon récit. J'en demeurai pétrifié (1), et la voix me manqua. J'allois être changé en rocher, lorsque tes

(1) Littéralement : *leurs reproches me rendirent comme une colonne muette.*

tris ont rompu le charme, et m'ont rendu à mon premier état.

TRIÉPHON.

Restes-en là, cher Critias, et n'insiste pas davantage sur de telles sottises. Vois comme mon ventre en est déja gonflé; il est gros comme celui d'une femme enceinte. Tes discours ont agi sur moi, comme la morsure d'un chien enragé; et si je ne prends quelque potion qui me fasse oublier mon mal, et me rappelle en mon bon sens, je vais tomber dans quelque maladie fâcheuse. Mais laissons-là ces extravagans; commençons notre prière par le père (1), et nous la terminerons par quelque hymne bien remplie d'épithètes (2)...... Mais, que vois-je? N'est-ce pas Cléolaüs que j'apperçois venir ici à grands pas? Veux-tu que je l'appelle?

CRITIAS.

Assurément.

TRIÉPHON.

Cléolaüs, Cléolaüs, où cours-tu donc si vîte? Ne nous passe pas ainsi, et si tu as

(1) Ceci désigne d'une manière peu équivoque le signe de la croix, ou l'oraison dominicale.

(2) Les hymnes de ce temps étoient singuliérement chargées d'épithètes, et ressembloient à des litanies; telle est celle de Clément d'Alexandrie, au troisième livre du Pédagogue, *page 266.* Στόμιον πώλων ἀδαῶν, &c. *Voyez* aussi les *hymnes de Synésius et de Margunius.*

quelque bonne nouvelle, viens nous l'apprendre.

CLÉOLAUS.

Salut au beau couple d'amis.

TRIÉPHON.

D'où vient donc tant d'empressement ? Te voilà tout essoufflé. Y auroit-il quelque chose de nouveau ?

CLÉOLAUS.

L'orgueil du nom Persan expire sous nos coups ;
Suze a subi le joug, et l'Arabie entière
Fléchira sous les loix du maître de la terre (1).

CRITIAS.

C'est bien ce que j'ai toujours dit :

La vertu, par les Dieux, n'est jamais méprisée ;
Et toujours leurs bienfaits couronnent ses travaux (2).

O Triéphon, nous allons jouir enfin d'un heureux sort. J'étois inquiet, je te l'avoue, de ce que je laisserois à mes enfans pour vivre. Tu connois ma pauvreté, comme je connois la tienne. Mais ce sera assez pour eux que l'Empereur vive : avec lui, les richesses ne

(1) Parodie de quelque poëte tragique ; peut-être d'Eschyle. La victoire remportée sur les Perses, de laquelle il est ici question, paroît à Gesner être celle que remporta Julien, et après laquelle il fut frappé d'un coup mortel par un lâche assassin.

(2) On ne sait d'où ces vers sont tirés.

nous manqueront point, et aucune nation ne pourra nous inspirer de terreur.

TRIÉPHON.

Et moi, Critias, je laisse pour héritage à mes enfans, le plaisir de voir Babylone détruite, l'Egypte rangée sous nos loix,

Et l'orgueilleux Persan réduit à l'esclavage (1);

les excursions des Scythes réprimées, et peut-être finies pour toujours. Pour nous, qui avons trouvé le Dieu inconnu aux Athéniens, adorons-le, les mains élevées vers le ciel, et rendons-lui grace de nous avoir trouvés dignes d'être les sujets d'un si grand prince. Laissons les autres se plonger dans leur délire, et tenons-nous-en à ce proverbe : *Hyppoclide en a peu de souci* (2).

(1) Iliade, *liv. VI, v. 463.*
(2) Ce proverbe est expliqué au *tome II, page 204.*

CHARIDÊME;

OU

DE LA BEAUTÉ (1).

HERMIPPE ET CHARIDÊME.

HERMIPPE.

JE me promenois hier dans les dehors de la ville, dans le dessein de profiter des agrémens de la campagne, et de méditer avec plus de tranquillité (j'étois occupé d'un ouvrage), lorsque je rencontrai Proxénus, fils d'Epicrate. Après l'avoir salué, comme il est d'usage, je lui demandai d'où il venoit et où il alloit; il me répondit qu'il venoit se récréer en ce lieu, jouir de la vue des champs, et respirer l'air pur et léger qui rafraîchissoit la nature; qu'il sortoit de la maison d'Androclès, fils d'Epicharès, qui avoit offert un sacrifice à Mercure en action de graces de sa victoire; car il a remporté le prix d'éloquence (2) aux fêtes de Jupiter. Proxénus me dit encore que le festin s'étoit passé de la manière du monde la plus

(1) Ce Dialogue n'est point de Lucien.

(2) A la lettre : *il a remporté la victoire en lisant un livre.* Le prix consistoit en des épis d'or.

agréable, que les convives avoient fait l'éloge de la beauté ; qu'il ne pouvoit pas, à la vérité, me réciter ces discours, parce que la vieillesse avoit affoibli sa mémoire, et que d'ailleurs il n'avoit pas assisté à la plus grande partie de ce qui fut dit ; mais que tu pourrois aisément satisfaire ma curiosité, ayant été, toi-même, un des orateurs, et ayant écouté les autres avec beaucoup d'attention.

CHARIDÊME.

Il est vrai, Hermippe, les choses se passèrent ainsi. Cependant il ne me seroit pas facile de te faire un récit exact de ces discours. Le bruit considérable que faisoient les convives et ceux qui les servoient, ne permettoit pas de tout entendre : et puis rien n'est plus difficile que de se rappeller des discours tenus pendant un festin. Le vin, comme tu le sais, fait perdre la mémoire, même à ceux qui en ont le plus. Toutefois, pour t'obliger, je vais essayer de te faire ce récit le mieux qu'il me sera possible, et je n'omettrai aucun des détails qui se représenteront à mon esprit.

HERMIPPE.

Je t'en sais un gré infini ; mais si tu voulois m'apprendre, avant tout, quel est l'ouvrage dont Androclès a fait lecture, quel est le rival qu'il a vaincu, et quels étoient les convives

qu'il avoit invités à son festin, la grace qui tu me fais seroit plus complète.

CHARIDÊME.

L'ouvrage d'Androclès étoit un éloge d'Hercule : il le fit d'après un songe, et il a remporté la victoire sur Diotime de Mégare, qui lui disputoit les épis, ou plutôt l'honneur du succès.

HERMIPPE.

Et quel ouvrage a lu Diotime ?

CHARIDÊME.

Un éloge des Dioscures. Après avoir été délivré par eux des dangers les plus pressans, il a voulu, nous a-t-il dit, leur payer ce tribut de sa reconnoissance. Ils l'avoient même invité à entreprendre leur éloge, lorsqu'ils lui étoient apparus au haut du mât dans le fort de la tempête.

Un nombre considérable de parens et d'amis du vainqueur se trouvoient à ce festin; mais ceux qui méritent le plus particuliérement d'être cités, qui ont fait l'ornement du repas, et ont employé leur éloquence à louer la beauté, sont, Philon, fils de Dinias, et Aristippe, fils d'Agasthène; j'étois le troisième. Le beau Cléonyme, neveu d'Androclès, étoit assis à côté de nous. C'est un jeune homme qui a les traits délicats, et les mœurs un peu efféminées, mais qui ne manque point d'esprit,

Il y parut du moins par l'attention singulière avec laquelle il nous écouta. Philon commença le premier à parler sur la beauté, et fit son exorde à-peu-près en ces termes.

HERMIPPE.

De graces, mon ami, ne commence pas ce discours, que tu ne m'aies appris auparavant quelle occasion vous a engagés à choisir ce sujet ?

CHARIDÊME.

Eh ! mon cher, tu m'arrêtes à tout moment ; j'aurois déja fini mon récit, et je pourrois me retirer. Mais que faire quand un ami vous fait violence ? Il faut bien se ployer à tout ce qu'il desire. Cléonyme fut lui-même la cause de nos discours. Il étoit assis entre son oncle Androclès et moi. Les convives parloient beaucoup de ce jeune homme ; tout le monde avoit les yeux fixés sur lui ; on admiroit sa beauté, et sans attention pour tout autre objet, on n'étoit occupé qu'à faire son éloge. Surpris et charmés tout à la fois, de voir l'inclination que tous les convives avoient pour la beauté, nous pensâmes que ce seroit une négligence impardonnable si nous nous laissions surpasser en éloquence sur cette matière par des ignorans ; nous, qui l'emportions sur le vulgaire par le talent de la parole. Ainsi nous entreprîmes donc de parler de la beauté. Cependant, il nous sembla qu'en faisant l'éloge de ce jeune

homme, il falloit ne le pas nommer, pour ménager la décence, et ne pas augmenter son amour-propre. Voulant aussi éviter que nos discours ne fussent, comme ceux des autres, jettés au hasard et sans ordre, nous résolûmes de parler chacun à notre tour, et de dire ce que la mémoire nous fourniroit sur ce sujet. Philon commença le premier.

« On auroit lieu de s'étonner, si, témoignant » chaque jour, par nos actions, l'estime et » l'empressement qui nous portent vers la » beauté, nous n'en faisions pas le sujet de » nos discours; et si nous gardions un pro- » fond silence, dans la crainte de laisser échap- » per, malgré nous, l'éloge d'un bien, objet » de tous nos desirs. En quelle occasion peut- » on faire un plus digne usage de l'éloquence? » Quand les graces du discours se produiront- » elles avec plus d'avantage, si ce n'est (1) » en parlant d'un objet qui est le but où tendent » tous nos vœux (2)? Mais de peur qu'on ne » s'imagine, qu'instruit des dispositions où » l'on doit être à son égard, je ne puis ce- » pendant parler de la beauté, je vais tâcher » de dire, en peu de mots, ce que je pense. » Tous les hommes desirent la beauté, mais » bien peu ont mérité de l'obtenir; ceux à qui

(1) Je lis comme Gesner ἢ τῷ — λεγεῖν. Le texte ajoute : *Laissant de côté tout autre sujet.* Πάντα τἆλλα παρέντας.

(2) Plus littéralement : *de toutes nos actions.* Τῶν ἑκάστοτε πραττομένων.

» la nature a fait ce présent inestimable, ont » passé dans tous les temps pour les plus heu» reux des mortels ; ils ont été honorés comme » ils le méritoient par les hommes et par les » Dieux. Je n'en veux d'autre preuve, que les » héros qui ont été élevés au rang des habi» tans de l'Olympe. Hercule, fils de Jupiter, » reçut cet honneur pour prix de son courage ; » Hélène, par sa seule beauté, devint une » Déesse, et procura l'immortalité à ses frères, » relégués dans l'empire des morts avant qu'elle » fût montée dans le ciel.

» Bien plus, parmi les mortels que les Dieux » ont jugés dignes d'être admis au céleste ban» quet, on n'en sauroit trouver aucun qui n'ait » eu la beauté en partage. C'est elle qui fit » participer Pélops à l'ambroisie. Ganimède, » cet aimable enfant de Dardanus, régna, » dit-on, avec tant d'empire sur le souverain » des Dieux, que celui-ci ne voulut partager » avec aucun autre immortel le plaisir d'en» lever l'objet de ses amours. Il pensa que » lui seul en étoit digne ; il descendit sur le » Gargare, et emporta Ganimède dans les » Cieux, où il devoit le voir sans cesse et vivre » avec lui. Ce Dieu a toujours fait tant de cas » des belles personnes, que non content de les » faire monter dans les Cieux, souvent il est » descendu sur la terre pour embrasser ses » maîtresses. C'est ainsi que métamorphosé en » cygne, il jouit de Léda ; que sous la forme » d'un taureau, il enleva Europe ; que prenant

» la ressemblance d'Amphitryon, il engendra
» Hercule. Eh! qui pourroit compter toutes
» les ruses auxquelles il eut recours pour s'unir
» aux objets de son amour?

» Ce qui doit nous étonner davantage, c'est
» que Jupiter, lorsqu'il parle aux autres Dieux
» (car jamais il n'adresse la parole aux hommes,
» si ce n'est à ceux qui sont distingués par leur
» beauté); lors, dis-je, qu'il harangue les im-
» mortels, il montre tant de fierté, tant d'au-
» dace, suivant le poëte des Grecs, que dès
» ses premiers discours, Junon, qui jusques-là
» avoit coutume d'éclater en reproches contre
» lui, saisie de frayeur, se trouve trop heu-
» reuse de ne point éprouver les effets de sa
» colère, et d'en être quitte pour de simples
» paroles. Bientôt après il ne fait pas moins
» trembler les autres Divinités, quand il les
» menace d'enlever à lui seul la terre et la
» mer avec tous leurs habitans. Mais lorsqu'il
» va trouver quelque aimable objet, il devient
» si traitable, si doux, si complaisant, que
» souvent, sans parler de mille autres traits
» de bonté, il dépose le personnage de maître
» du monde, dans la crainte de déplaire à ce
» qu'il aime; il prend une autre forme, et
» c'est toujours la plus belle; celle dont la
» vue est la plus attrayante. Tel est l'hommage
» qu'il rend à la beauté.

» Jupiter n'est point le seul qui se soit laissé
» vaincre aux charmes de l'amour. Nul des
» Dieux n'a pu lui résister; car il ne faut pas
» croire

» croire que je dise ceci, plutôt pour accuser
» Jupiter, que pour faire l'éloge de la beauté.
» Si l'on veut y faire attention, on verra que
» tous les Dieux éprouvent également sa puis-
» sance. Neptune a rendu les armes à Pélops,
» Apollon à Hyacinthe, Mercure à Cadmus.

» Les Déesses elles-mêmes, n'ont point
» rougi de céder à l'amour et à la beauté. Il
» semble même qu'elles se soient fait un point
» d'émulation, de publier qu'elles se sont ren-
» dues à tel beau jeune homme, et qu'elles
» ont accordé leurs faveurs à des mortels.
» Chacune d'elles préside à quelqu'une de nos
» actions, et jamais l'une ne dispute à l'autre
» ce qui est de son empire. Pallas conduit
» les guerriers aux combats, et ne conteste
» point la chasse à Diane, qui cède à son tour
» la guerre à Pallas. Junon préside aux ma-
» riages, et ne cherche point à usurper sur
» Vénus les fonctions qui lui sont attribuées.
» Mais à l'égard de la beauté, chaque Déesse
» présume tellement de la sienne, qu'elle croit
» surpasser toutes les autres en attraits. C'est
» pour cela, sans doute, que la Discorde,
» voulant semer la division entre elles, n'em-
» ploya pas d'autre moyen, que de faire naître
» une dispute sur la beauté; persuadée que
» bientôt, comme elle le desiroit, il en ré-
» sulteroit une querelle interminable: elle rai-
» sonnoit fort juste. On voit par-là quelle est
» l'excellence de la beauté: car dès que ces
» Déesses eurent ramassé la pomme, et lu

» l'inscription, chacune prétendit que ce » fruit lui appartenoit. Aucune n'eut le cou- » rage de prononcer contre elle-même, et » d'avouer qu'elle le cédoit en attraits à sa » rivale. Elles vont trouver Jupiter, qui étoit » le père de deux de ces Déesses, le frère et » l'époux de l'autre, et s'en remettent à son » jugement. Il pouvoit bien décider lui-même » quelle étoit la plus belle; mais comme il y » avoit alors en Grèce et chez les Barbares, » un grand nombre d'hommes sages et pru- » dens, il confia la décision de ce différend » à Pâris, fils de Priam, dont le suffrage » éclatant prouva que la beauté l'emporte de » beaucoup sur la sagesse, sur la force, et » sur la prudence.

» Les Déesses sont si jalouses de leurs char- » mes, et de s'entendre toujours appeller *belles*, » qu'elles ont engagé le poëte des Dieux et des » Héros, à ne leur donner que des noms tirés » de leur beauté. Junon est plus flattée du titre » de *Déesse aux bras blancs*, que de celui de » *Déesse vénérable*, ou *de fille du puissant Sa-* » *turne*. Minerve ne voudroit point changer » son nom de *Déesse aux yeux bleus*, pour » celui de *Tritogénie*; et Vénus s'honore de » l'épithète de *Dorée*, bien plus que de toute » autre. En effet, tous ces noms font allusion » à la beauté.

» Cela nous prouve quelle haute idée ont » conçue de la beauté des êtres qui nous sont » supérieurs; et est en même temps le témoi-

» gnage le plus certain, que cet avantage est » au-dessus de tous les autres. Minerve déclare » que le courage réuni à la prudence, doit » obtenir le premier rang. Junon voudroit faire » préférer la richesse et la puissance, et Jupiter » appuie ce sentiment. Mais puisque la beauté » est une chose si noble et si divine, pour » laquelle les Dieux même montrent tant d'em- » pressement, comment pourrions-nous ne pas » imiter les Dieux, et ne pas employer nos » actions et nos discours à faire valoir ses » droits »?

Ainsi parla Philon : il ajouta seulement qu'il en auroit dit bien davantage, s'il ne savoit point qu'un long discours est déplacé dans un banquet. Aristippe prit ensuite la parole ; mais il fallut qu'Androclès le sollicitât long-temps, car il ne vouloit point parler après Philon. Il commença donc en ces termes :

« Souvent les orateurs dédaignant de traiter » dans leurs discours, des matières nobles et » utiles, choisissent des sujets bisarres, qu'ils » croient devoir leur procurer plus de gloire, » mais qui ne sont d'aucune utilité pour les » auditeurs. Les uns emploient leur éloquence » à de vaines disputes, ou à raconter des faits » qui ne sont jamais arrivés ; d'autres tiennent » de longs discours sur des objets peu néces- » saires, tandis qu'ils devroient s'appliquer à » ne rien dire que d'intéressant. Pour moi, » persuadé qu'ils n'agissent ainsi que parce » qu'ils ne savent rien de bon ; et convaincu

» d'ailleurs qu'il n'est rien de plus ridicule que » de tomber soi-même dans les fautes que l'on » reproche aux autres, je prendrai pour sujet » de mon discours la matière la plus utile pour » mes auditeurs, et que tout le monde peut » appeller aisément la plus belle, puisqu'il s'agit » de la beauté même.

» Si nous avions à parler sur toute autre » chose que sur la beauté, il suffiroit, sans » doute, d'entendre un seul discours, et l'on » pourroit ensuite abandonner cet objet. Mais » celui-ci présente, à ceux qui veulent le traiter, » une si grande abondance, que lors même » qu'on ne pourroit égaler son sujet par son » éloquence, on ne seroit point taxé d'avoir » fait des efforts malheureux ; et si après » que plusieurs autres ont traité cette matière, » on parvient à ajouter quelques traits à son » éloge, on doit penser que la fortune s'est » montrée favorable à l'orateur. Quel talent, » en effet, pourroit suffire à louer dignement » un avantage que les Dieux honorent d'une » manière si éclatante, un bien que les hommes » regardent comme céleste, vers lequel se » portent tous les desirs, qui est le plus bel » ornement de tous les êtres, et dont l'effet » est tel qu'il fait rechercher avec empresse- » ment ceux qui le possèdent, et fuir avec aver- » sion ceux qui en sont dépourvus, au point » qu'on ne veut pas même les regarder. Mais, » puisqu'une foule d'éloges pourroient encore » atteindre à peine à la dignité de ce sujet,

» on ne sera point étonné que j'essaie de le » traiter à mon tour, et que j'ose parler après » Philon. La beauté est, en effet, quelque » chose de si noble et de si divin, que pour » ne point parler des hommages que les Dieux » même lui ont rendus...... (1).

» Autrefois, Hélène, fille de Jupiter, frappa » tellement d'admiration tous les hommes, » que, même avant qu'elle eut atteint l'âge » nubile (2), Thésée, amené par quelques » affaires dans le Péloponnèse, l'ayant vue, » fut épris de ses charmes, au point que ce » héros, quoique assis sur un trône bien af- » fermi, quoique environné de gloire, crut » cependant qu'il ne pourroit jamais vivre » heureux tant qu'il ne posséderoit pas Hélène; » mais qu'il seroit le plus fortuné de tous les » hommes, s'il parvenoit à jouir de cette belle. » Comme il désespéroit de l'obtenir de son » père, qui n'auroit pas voulu la lui donner » avant qu'elle eût atteint l'âge de puberté; » sans redouter ni la puissance de Tyndare, » ni les dangers auxquels il s'exposoit dans le » Péloponèse, il résolut d'enlever Hélène du » palais de son père; et secondé de Pirithoüs,

(1) Le désordre de cette phrase ne permet pas de douter qu'il y ait ici une lacune. La réticence que Gesner a imaginée par sa ponctuation, ne suffit pas pour expliquer ce passage.

(2) Il me semble qu'il faut lire ἔτι τῆς ἡλικίας οὖσαν ἔκτος, et non pas ἔντος, qui diroit le contraire; ou bien οὐκ ἔτι τῆς ἡλικίας οὖσαν ἔντος, *n'étant pas encore dans l'âge.*

» il la transporta dans Aphidna en Attique. Il » sut à celui-ci un tel gré du secours qu'il lui » avoit prêté en cette occasion, et conçut pour » lui tant d'amitié, que leur tendresse devint » un modèle pour la postérité. Lorsque Piri» thoüs, amoureux de Proserpine, voulut des» cendre dans l'empire de Pluton ; Thésée, » après lui avoir donné les plus sages conseils, » ne pouvant le détourner de cette entreprise, » l'accompagna dans les enfers, et crut ne » pouvoir lui témoigner dignement sa recon» noissance, qu'en exposant sa vie pour son » ami.

» Hélène de retour dans Argos (Thésée » étoit alors absent), comme elle étoit en » âge d'être mariée, tous les rois de la Grèce » s'empressèrent à demander sa main : et quoi » qu'il leur fût facile de trouver des épouses » belles et bien nées, ils les dédaignèrent ce» pendant comme inférieures de beaucoup à » celle-ci. Voyant que cette beauté seroit un » sujet de discorde, et craignant qu'elle n'al» lumât la guerre dans la Grèce, en armant » ses princes les uns contre les autres, ils » s'engagèrent, par un serment réciproque, à » secourir celui qui auroit été jugé digne de » la main d'Hélène, et à ne pas permettre » qu'on vînt troubler son bonheur. Chacun » d'eux s'imaginoit s'assurer, par ce moyen, » une puissante alliance. Tous furent trompés » dans leur attente particulière, à la réserve » de Ménélas ; et ils éprouvèrent bientôt que

» l'engagement qu'ils avoient pris étoit général.
» En effet, peu de temps après, les Déesses
» se disputant le prix de la beauté, choisirent
» pour juge de ce différend Pâris, fils de Priam.
» Il ne put résister à la vue des charmes de
» ces Déesses ; et les présens qu'elles lui of-
» frirent, l'engagèrent à prononcer. Junon lui
» promettoit l'empire de l'Asie, Minerve la
» victoire dans les combats, et Vénus l'hymen
» d'Hélène. Persuadé que l'empire échoit quel-
» quefois en partage à des hommes méprisa-
» bles, mais que jamais par la suite on ne pourra
» posséder une autre Hélène, il voulut l'avoir
» pour épouse.

» Lors de cette guerre fameuse, immorta-
» lisée par les poëtes, dans laquelle on vit,
» pour la première fois, l'Europe s'armer contre
» l'Asie ; les Troyens qui possédoient Hélène,
» pouvoient, en la rendant aux Grecs, vivre
» tranquillement dans leur patrie ; d'un autre
» côté, les Grecs en laissant aux Troyens cette
» beauté, se seroient épargné les fatigues et les
» désagrémens d'une longue guerre ; mais les
» uns et les autres ne voulurent point prendre
» ce parti : ils pensoient, au contraire, que
» jamais ils n'auroient à soutenir une guerre
» plus glorieuse, et qu'ils ne pouvoient mourir
» pour une plus belle cause. Les Dieux eux-
» mêmes qui savoient que leurs fils devoient
» perdre la vie devant Troye, ne les détour-
» nèrent point des combats. Ils leur persua-
» dèrent, au contraire, qu'il leur seroit aussi

» glorieux de périr en combattant pour Hé-
» lène, que d'avoir reçu la naissance des im-
» mortels. Mais, qu'est-il besoin de parler des
» enfans des Dieux, puisque les Dieux eux-
» mêmes se firent alors une guerre plus ter-
» rible que celle qu'ils avoient eu à soutenir
» contre les géans? En effet, dans celle-ci ils
» combattoient réunis ensemble; et dans la
» guerre de Troye, ils combattirent les uns
» contre les autres. Il n'est point de preuve
» plus éclatante, que la beauté l'emporte
» sur tous les autres avantages, au jugement
» même des Dieux. Rien ne peut exciter entre
» eux la plus légère dissension; et lorsqu'il
» s'agit de la beauté, non-seulement ils livrent
» leurs propres enfans, mais ils se déclarent
» entre eux une guerre sanglante; quelques-uns
» même sont blessés. N'est-ce pas préférer
» d'un commun accord la beauté à tout autre
» objet?

» Mais de peur qu'on ne s'imagine que c'est
» l'impuissance de parler dignement de la beau-
» té, qui me fait insister sur cette preuve, je
» vais passer à une autre, qui ne démontre
» pas moins l'excellence de la beauté, que tout
» ce qui a été dit précédemment. Je la tirerai
» de l'histoire d'Hippodamie, fille de l'Arca-
» dien Œnomaüs. Combien d'amans épris de
» sa beauté, n'ont-ils pas aimé mieux mourir,
» que de jouir de la lumière, et d'habiter loin
» de ses charmes? Dès qu'elle eut atteint l'âge
» nubile, son père voyant qu'elle surpassoit

» en beauté toutes les filles de son âge, en
» devint lui-même amoureux (car telle étoit
» la force de ses attraits, qu'ils subjuguèrent,
» contre les loix de la nature, jusqu'à celui
» qui leur avoit donné la naissance). Il de-
» siroit en conséquence, la garder toujours
» avec lui ; mais feignant, pour éviter les re-
» proches qu'on auroit pu lui faire, de vouloir
» la donner en mariage à celui qui se mon-
» treroit digne de sa fille ; il imagina une ruse,
» encore plus impie que la passion qu'il nour-
» rissoit dans son cœur, et il étoit persuadé
» que cette ruse assureroit ses desseins. Monté
» sur un char attelé des coursiers les plus vîtes
» de l'Arcadie, et que l'art avec lequel il étoit
» fabriqué rendoit d'une vîtesse extrême, il
» défioit à la course les prétendans de sa fille.
» Elle-même étoit le prix de la victoire, et le
» vaincu se soumettoit à perdre la tête. Œnomaüs
» exigeoit qu'Hippodamie montât sur le char
» de ses amans, afin qu'entiérement occupés
» d'elle, ils négligeassent le soin de conduire
» leurs chevaux. Le premier qui essaya cette
» course n'ayant pu réussir, il perdit tout à
» la fois sa maîtresse et la vie. Les autres,
» loin de balancer à accepter ce combat, re-
» gardant comme l'effet d'une crainte puérile
» de renoncer à leurs prétentions, et détestant
» la cruauté d'Œnomaüs, vinrent à l'envi
» l'un de l'autre s'exposer à la mort. On eût
» dit qu'ils craignoient de ne pas sacrifier leur
» vie à cette belle fille. Déja treize jeunes gens

» étoient morts pour elle ; les Dieux irrités de » la perfidie d'Œnomaüs, touchés de com» passion pour Hippodamie, qui ne recueilloit » pas le fruit de sa beauté, et pour le sort » de ses amans qui n'avoient pu jouir d'un » bien si précieux, prirent un soin parti» culier du jeune héros qui devoit combattre » pour l'obtenir. C'étoit Pélops. Ils lui firent » présent d'un char construit avec autant d'art » que d'élégance, et lui donnèrent des coursiers » immortels, à l'aide desquels il devoit obtenir » Hippodamie. Il l'obtint en effet, et tua son » beau-père après sa victoire.

» Ainsi la beauté est aux yeux des hommes » un objet divin ; tout le monde lui rend hom» mage : les Dieux eux-mêmes la recherchent » avec empressement. On ne peut donc me » faire aucun reproche d'avoir parlé en faveur » de la beauté, comme j'ai cru le devoir faire ». Tel fut le discours d'Aristippe.

HERMIPPE.

Il ne te reste plus, Charidème, qu'à couronner ces discours sur la beauté, en y ajoutant le tien.

CHARIDÊME.

Au nom des Dieux, ne me force pas à en dire davantage. Ceci doit te suffire pour te donner une idée de cet entretien. D'ailleurs je ne me rappelle pas de ce que j'ai dit sur ce sujet. On se souvient plus aisément des

discours des autres que de ceux qu'on a tenus soi-même.

HERMIPPE.

C'étoit-là, cependant, le principal objet de mes desirs. J'étois moins curieux d'entendre les discours des autres que le tien ; et si tu me prives de ce plaisir, tu n'auras pris jusqu'ici qu'une peine inutile. Allons, au nom de Mercure, fais-moi part de tout ce qui a été dit, comme tu me l'as promis au commencement de notre conversation.

CHARIDÊME.

Tu ferois beaucoup mieux de te contenter de ce que tu viens d'entendre, et de m'épargner une tâche désagréable. Mais puisque tu desires si fort connoître mon discours, il faut bien avoir pour toi quelque complaisance. Je commençai à-peu-près en ces termes :

« Si je devois parler le premier sur la beauté, » j'aurois besoin de faire un long exorde. Mais » puisque d'autres avant moi ont traité ce sujet » dans leurs discours, ce qu'ils ont dit peut » me servir de début ; et j'entre à l'instant » même en matière. D'ailleurs, ce n'est point » en des lieux différens que ces discours sont » prononcés ; c'est ici, c'est en un même jour, » et l'on n'a point à craindre que les assistans » ne s'apperçoivent pas que chacun de nous » prononce un discours particulier, ou qu'ils » croient que ce soit un seul et même discours

» que nous récitons tour-à-tour. Ce que chacun
» de vous a déja dit sur la beauté, suffiroit
» à tout autre sujet pour le louer dignement;
» mais celui-ci est si fécond, que, malgré tout
» ce qui a été dit, ceux qui viendront après
» nous, trouveront encore suffisamment de quoi
» faire son éloge. Il présente de toutes parts
» une foule d'idées, qui semblent d'abord
» devoir être exprimées les premières; ce sont
» les fleurs d'une riante prairie, qui, se repro-
» duisant sans cesse à la vue, invitent la main
» à les cueillir. Pour moi, je vais choisir parmi
» ces fleurs celles qui me paroîtront mériter
» davantage de n'être point négligées; je dirai
» en peu de mots ce que je pense de la beauté,
» afin de lui payer aussi mon tribut: et j'abré-
» gerai mes discours, pour vous faire plus de
» plaisir.

» Les hommes qui paroissent l'emporter sur
» nous, soit par la valeur, soit par quelque
» autre vertu, s'ils ne nous forcent, par des
» bienfaits continuels, à être bien disposés en
» leur faveur, sont presque toujours l'objet
» de notre jalousie, et ce sentiment s'oppose
» presque toujours à leurs succès. Mais pour
» les belles personnes, non-seulement nous
» ne sommes point jaloux de leur beauté, mais
» à peine nous les voyons, qu'épris pour elles
» d'un amour extrême, nous nous avouons
» vaincus. Nous ne balançons point à leur
» obéir comme à des êtres supérieurs, et nous
» devenons leurs esclaves autant qu'il est en

» notre pouvoir. Nous trouvons plus de plaisir » à recevoir la loi de la beauté, qu'à com- » mander à celui qui ne l'a point en partage. » Nous lui savons plus de gré lorsqu'elle nous » impose de nombreux travaux, qu'à celui qui » ne nous ordonne rien. Desirons-nous les » autres biens; dès que nous les possédons » nous cessons de les rechercher: mais pour » la beauté, on la desire sans cesse. Quand » nous effacerions en attraits le fils d'Aglaë, » qui descendit avec les Grecs sur les bords » d'Ilion; quand nous aurions plus de charmes » que le bel Hyacinthe, ou le Lacédémonien » Narcisse; nous ne serions point encore satis- » faits, nous craindrions de laisser à la postérité » quelque moyen de nous surpasser.

» La beauté est, pour ainsi dire, la règle » commune de toutes les actions des hommes. » Le Général qui range ses troupes en bataille, » l'Orateur qui compose un discours, le Peintre » qui fait un tableau, se la proposent pour » modèle. Mais pourquoi parler ici des arts » dont elle est l'unique but, puisque dans les » choses les plus nécessaires, et que le besoin » nous fait imaginer, nous ne négligeons rien » pour les faire les plus belles qu'il nous est » possible? Ménélas, en construisant son pa- » lais, songea moins au besoin qu'il avoit » d'une habitation, qu'à exciter l'admiration » de ceux qui y entreroient. C'est pour cela » qu'il le rendit si magnifique, et il ne se trom- » poit pas dans l'opinion qu'il en avoit: car le

» fils d'Ulysse, lorsqu'il vint à Sparte pour » s'informer des destins de son père, en voyant » ce palais, fut tellement frappé d'admiration, » qu'il ne put s'empêcher de dire à Pisistrate :

» Telle est de Jupiter la céleste demeure.

» Ce n'étoit pas non plus pour un autre » motif, qu'Ulysse lui-même, accompagnant » les Grecs dans leur expédition contre Troye, » montoit des vaisseaux dont les flancs étoient » peints de vermillon. Il vouloit, par l'éclat de » cette couleur, frapper d'admiration tous ceux » qui le verroient. En un mot, si l'on examine » le but de tous les arts, on verra que la » beauté est l'objet qu'ils se proposent, que » c'est à l'obtenir que tendent tous leurs » efforts.

» La beauté paroît l'emporter tellement sur » tous les autres avantages, que dans les per- » sonnes qui la possèdent unie à la justice, » à la sagesse, ou à la bravoure, on lui rend » encore plus d'hommages, qu'à ces vertus. » Ceux qui l'ont en partage, sont à nos yeux » les plus estimables de tous les hommes, et » rien ne nous semble plus méprisable que » ceux qui en sont privés ; ce sont les seuls » auxquels nous donnons le nom de *hideux* (1), » comme si tout autre avantage que l'on pour- » roit posséder, devenoit nul, dès qu'on est » privé de celui-ci.

(1) Αἰσχροὺς, qui signifie à la lettre *honteux*.

» Nous appellons *Démagogues* les hommes » qui administrent un état où regne la démo- » cratie, et nous nommons flatteurs ceux qui » fléchissent sous l'autorité des tyrans. Mais » ceux qui vivent sous l'empire de la beauté, » nous les admirons, nous les appellons *la- » borieux amans du beau*, et nous regardons » comme des bienfaiteurs publics tous ceux qui » prennent soin des belles personnes. Lorsque » la beauté porte un caractère si auguste, » lorsqu'elle est l'objet de tous les vœux, et » que l'on regarde comme un bonheur extrême » de pouvoir la servir, n'auroit-on pas raison » de nous blâmer, si, pouvant jouir de ce » bonheur, nous le laissions échapper volon- » tairement, sans sentir toute l'étendue de la » perte que nous éprouvons » ?

Voilà quel fut mon discours. J'aurois pu en dire bien davantage sur un sujet tel que la beauté ; mais je supprimai plusieurs réflexions, m'appercevant que notre entretien commençoit à devenir trop long.

HERMIPPE.

Je vous félicite d'avoir goûté les charmes d'une conversation si agréable : et graces à ton récit, je suis presque aussi heureux que vous.

NÉRON,

OU

LE PROJET

DE PERCER L'ISTHME DE CORINTHE (1).

MÉNÉCRATE ET MUSONIUS.

MÉNÉCRATE.

LE projet de percer l'Isthme, que le tyran fut, dit-on, sur le point d'exécuter, te paroît donc, Musonius, digne du génie des Grecs ?

MUSONIUS.

Apprends, ô Ménécrate, que Néron se proposoit une chose infiniment utile : il vouloit épargner aux navigateurs le circuit qu'ils sont obligés de faire autour du Péloponnèse et du promontoire de Malée, en coupant l'Isthme par un canal de vingt stades.

MÉNÉCRATE.

Il eût rendu un grand service au commerce, aux villes maritimes, et à celles qui sont

(1) Ce Dialogue n'est pas de Lucien.

situées

situées dans l'intérieur des terres; car les fruits que celles-ci produisent eussent suffi à leur subsistance, dès que les autres eussent été florissantes. Mais, fais-nous le récit de cette entreprise, Musonius; nous serions bien charmés de savoir ce qui l'avoit fait naître : à moins que tu n'aies, en ce moment, quelque chose de mieux à faire.

MUSONIUS.

Je le veux bien. Je ne sais comment dédommager de leur peine, les personnes qui viennent en ce lieu désagréable pour philosopher avec moi (1).

Le desir qu'il a de se distinguer dans la musique, et la vive persuasion où il est que les Muses elles-mêmes ne chantent pas plus agréablement que lui, l'amenèrent en Achaïe. Il vouloit se faire couronner dans les jeux Olympiques, les plus nobles des combats de la Grèce; car pour les jeux Pythiques, il croit y avoir plus de droit qu'Apollon même, et que ce Dieu n'oseroit pas lui disputer le prix du chant et de la cithare. Le projet de percer l'Isthme, n'étoit pas un de ceux qu'il eût médité depuis long-temps : la vue seul du lieu et de sa situation, lui inspira l'idée de s'immortaliser par une vaste entreprise. Il

(1) On prétend que Musonius avoit été condamné à travailler comme un esclave, à couper l'Isthme. L'auteur suppose que quelques personnes sont venues en cet endroit pour philosopher avec lui.

voulut imiter ce roi, qui, pour conduire les Grecs devant Troye, sépara l'Eubée de la Béotie, par le canal de l'Euripe qui passe auprès de Calcis (1); Darius, qui jetta un pont sur le Bosphore, afin de descendre chez les Scythes; ou plutôt Xerxès, qui surpassa tous les autres par la magnificence de ses ouvrages. Il croyoit de plus, que la communication étant plus prompte et plus facile, la Grèce deviendroit le rendez-vous de tous les étrangers (2); car les tyrans, quoique ivres de leur puissance, sont quelquefois jaloux d'entendre dire d'eux...... (3).

Il s'avança donc de sa tente, vers le bord de la mer, en chantant l'hymne d'Amphitrite et de Neptune, et une petite chanson en l'honneur de Mélicerte et de Leucothoë. Le gouverneur de la Grèce lui présenta un hoyau d'or, et Néron se mit en devoir de commencer la fouille au bruit des applaudissemens et des chants de la multitude. Il frappa trois fois la terre; et recommandant ensuite de presser l'ouvrage à ceux qui en étoient chargés, il rentra dans Corinthe, s'imaginant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule. On tira des prisons ceux qui y étoient renfermés pour les

(1) On ne sait quel est ce roi. Il n'est rien dit de semblable d'Agamemnon.

(2) A la lettre: *il croyoit que la Grèce présenteroit un splendide festin à tous les étrangers.*

(3) Il y a ici une lacune; car l'auteur ne dit pas ce que les tyrans sont jaloux d'entendre.

faire travailler aux endroits les plus pénibles, et où il se rencontroit des rochers : l'armée étoit occupée aux terreins légers et unis.

Il y avoit déja cinq ou six jours (1) que nous étions, pour ainsi dire, enchaînés sur l'Isthme, lorsqu'un bruit vague se répandit de Corinthe, que Néron avoit déja changé de résolution. On disoit que des géomètres Egyptiens ayant mesuré la hauteur des deux mers, ne les avoient point trouvées de niveau ; ils croyoient que celle qui baigne les rivages de Léchéum (2) étoit beaucoup plus haute, et qu'il y avoit à craindre qu'Egine ne fût submergée, si une mer aussi considérable venoit à se répandre sur cette isle. Ce n'étoit point assez pour arrêter Néron ; et Thalès lui-même, ce sage si versé dans la physique, n'eût pu le détourner du projet de couper l'Isthme. Il en étoit plus jaloux que de chanter en public ; mais un soulévement des peuples de l'Hespérie (3), fomenté par un homme d'un caractère entreprenant, nommé Vindex, arracha Néron de la Grèce et de l'Isthme ; et l'observation des géomètres ne fut qu'un vain prétexte à son départ ; car je sais très-bien que les deux mers sont égales et de niveau. L'on prétend même que Rome commence déja à s'ébranler, et cède

(1) *Sept* ou *cinq jours*, dit le texte. Les Grecs aimoient à compter par les impairs ; nous l'avons déja remarqué.

(2) *Voyez* la *carte de la Grèce*.

(3) L'Italie.

à la révolte. Vous l'avez vous-mêmes entendu dire hier au Chiliarque qui est abordé ici.

MÉNÉCRATE.

Quelle voix a donc ce tyran, Musonius, puisqu'elle le rend si passionné pour la musique, et pour les jeux Olympiques et Pythiens? Parmi les différentes personnes que j'ai vues aborder à Lemnos, les uns admiroient ses talens, les autres s'en moquoient.

MUSONIUS.

Néron n'est à cet égard ni admirable ni ridicule. La voix que lui a donnée la nature est passable et ordinaire. Cependant le son en est creux et rauque, parce qu'il serre le gosier en chantant, et son chant devient alors un bourdonnement désagréable. Mais quand il n'a pas trop de confiance en lui-même, ses tenues ont assez de douceur. Toutefois, prétendre exceller dans les nuances du chromatique, dans la mélopée, dans l'art de chanter avec graces et de s'accompagner avec précision de la cithare, de marcher quand il le faut, de s'arrêter, de changer de place, d'assimiler ses mouvemens à la mesure, n'est-ce pas une chose honteuse pour un Empereur (1)?

Mais lorsqu'il veut imiter les Dieux, quels

(1) Cet endroit auroit grand besoin d'être expliqué; mais le texte en est si corrompu, la construction est dans un tel désordre, qu'il ne m'a pas été possible de le bien comprendre.

ris laissent alors échapper les spectateurs, malgré les dangers qui les menacent : car il baisse ridiculement la tête pour retenir son haleine. Il écarte les jambes, s'élève sur la pointe des pieds, qu'il recourbe comme ceux qui sont attachés sur la roue. Son teint naturellement rouge, devient alors pourpre, et son visage s'enflamme. Il a le vent fort court, et sa respiration n'est jamais suffisante.

MÉNÉCRATE.

Mais comment ses concurrens dans les jeux peuvent-ils lui céder le prix ? Veulent-ils le flatter sur son talent ?

MUSONIUS.

Oui ; à-peu-près comme ces lutteurs qui cèdent exprès la victoire. Rappelle-toi cet acteur tragique que Néron fit périr dans les jeux Isthmiques, et tu verras quels dangers ont à craindre les artistes qui voudroient sérieusement lui contester le prix.

MÉNÉCRATE.

Quelle est donc cette histoire, Musonius ? je n'en ai jamais entendu parler.

MUSONIUS.

C'est une chose incroyable, et qui s'est passée sous les yeux de toute la Grèce.

Quoiqu'il fût défendu, par une loi, de jouer des comédies et des tragédies aux jeux

Isthmiques, néanmoins Néron forma le projet d'y remporter le prix de la tragédie. Plusieurs concurrens se présentèrent à ce combat, entre autres un habitant de l'Epire, qui avoit une très-belle voix, et qui avoit obtenu par ce talent la plus grande réputation. Il affectoit en cette occasion de desirer le prix plus ardemment qu'il ne l'avoit jamais fait, et avoit déclaré qu'il ne le céderoit point à Néron, à moins que celui-ci ne lui donnât dix talens pour le dédommager. Néron qui l'avoit entendu parler ainsi sur la scène, au moment où le spectacle alloit commencer, devint furieux; et comme les Grecs encourageoient l'Epirote par leurs cris, il lui envoya dire, par un secrétaire, qu'il eût à céder à l'Empereur. L'Epirote éleva fiérement la voix, et refusa avec toute la liberté d'un républicain. Alors Néron fit entrer sur le théatre ses propres acteurs, comme s'ils eussent été nécessaires à la représentation. Ils tenoient à la main de doubles tablettes d'ivoire (1), qu'ils levoient comme des poignards. Ils forcent l'Epirote à se ranger contre une colonne, et là ils lui coupent la gorge, en le frappant avec leurs tablettes.

MÉNÉCRATE.

Et après cette action atroce, commise en présence de tous les Grecs, il obtint le prix?

(1) Les tablettes des anciens avoient la forme d'un Δ, et pouvoient être coupantes par les pointes.

MUSONIUS.

Cela n'étoit qu'un jeu, pour celui qui avoit tué sa mère; qu'y avoit-il d'étonnant qu'il fît mourir un acteur en lui coupant la gorge? Ne voulut-il point aussi boucher l'antre de Delphe d'où sortent les oracles, afin d'étouffer, s'il le pouvoit, la voix d'Apollon; car le Dieu l'avoit mis au rang des Orestes et des Alcmœons, auxquels le meurtre de leur mère avoit procuré une espèce de gloire, puisqu'ils ne l'avoient entrepris que pour venger leurs père; au lieu que Néron, qui n'avoit personne à venger, se crut insulté par Apollon, quand il entendit un oracle qui adoucissoit la vérité.

Mais tandis que nous parlons, quel est ce vaisseau qui s'approche? Il semble apporter quelque heureuse nouvelle; tous les passagers ont la tête couronnée de fleurs, et forment une espèce de chœur du plus heureux augure. Je vois quelqu'un qui nous tend les mains et nous exhorte à reprendre courage, et à nous réjouir. Si je ne me trompe, il nous crie que Néron est mort.

MÉNÉCRATE.

On le crie en effet, Musonius; et plus le vaisseau approche de terre, plus la voix se fait entendre distinctement.

MUSONIUS.

Grands Dieux ! quel bonheur !

MÉNÉCRATE.

Ne formons point d'imprécations contre lui. On ne doit point en faire contre les défunts.

LA GOUTTE,

TRAGI-COMÉDIE (1).

LE GOUTTEUX, LE CHŒUR, LA GOUTTE, UN ENVOYÉ, DES MÉDECINS, LES TORTURES.

LE GOUTTEUX.

O Toi ! dont le nom odieux est abhorré même des immortels, Goutte qui fais pousser tant de gémissemens, cruelle fille du Cocyte, que la furie Mégère fit naître de ses flancs dans les gouffres ténébreux du Tartare, et qu'Alecto nourrit de ses mamelles en exprimant son lait amer dans ta bouche, qui t'a produit au jour, ô funeste Déesse ? Tu n'y vins que pour le tourment des malheureux humains. Si la juste vengeance des Dieux poursuit dans les enfers les mortels qui se sont rendus coupables durant

(1) Il ne paroît pas certain que cette pièce et la suivante, écrites en vers, soient sorties de la plume de Lucien ; mais elles se trouvent communément jointes au recueil de ses œuvres, et cette raison nous engage à les publier ici. On peut les considérer comme une parodie de différens poëmes tragiques.

Au lieu du titre : ΤΡΑΓΟΠΟΔΑΡΑ, qui ne me paroît point grec, et que cependant les éditeurs ont admis sans la moindre difficulté, je lis avec le manuscrit du roi 2956, ΤΡΑΓΩΙΔΟΠΟΔΑΓΡΑ.

leur vie, ce n'étoit point par la soif qu'il falloit punir Tantale, il n'étoit pas besoin d'attacher Ixion sur la roue qui l'emporte sans cesse, ni de faire rouler à Sisyphe son immense rocher. Il suffisoit de livrer ces criminels aux douleurs déchirantes dont tu brises nos membres.

En quel état est réduit mon misérable corps, depuis l'extrémité des mains, jusqu'à celle des pieds! Une lymphe épaisse, mêlée au suc amer de la bile, circule dans mes veines, rend ma respiration pénible, ferme mes pores, et prolonge mon supplice. Un feu dévorant parcourt mes entrailles, brûle mes chairs, et produit au-dedans de moi une explosion semblable à celle qui sort de la bouche enflammée de l'Etna. Tels les flots de l'onde en fureur s'échappent après mille circuits à travers le détroit de la Sicile. Les malheureux mortels ne peuvent prévoir la fin de leurs maux. Séduits par une vaine espérance, nous rallumons souvent leur foyer par des remèdes trompeurs.

LE CHŒUR.

Sur le mont Dindymus, consacré à Cybèle, les Phrygiens font entendre leurs bruyantes orgies en l'honneur du jeune Atys. Les Lydiens, au son de la flûte Phrygienne, remplissent de leurs cris les vallées du Tmolus. Les Corybantes agités d'une fureur divine, frappent de leur bâton un rythme Crétois, et crient sans cesse *Evan*. La trompette frémit d'un son guerrier en l'honneur de l'impétueux Dieu de

la Thrace. Pour nous, ô Goutte, nous célébrons tes mystères par nos gémissemens redoublés, dès les premiers jours du printemps; lorsqu'un tendre gazon reverdit la prairie, lorsque la tiède haleine des zéphyrs décore les arbres d'un nouveau feuillage; lorsque Progné, au souvenir de son malheureux hymen, fait entendre sa voix plaintive auprès de la demeure des humains; lorsque Philomèle, dans les bocages, pleure durant les nuits le sort de son fils Itys.

LE GOUTTEUX.

Secourable appui dans mes maux, ô toi qui me tiens lieu d'un troisième pied, ô mon bâton, soutiens ma marche chancelante, guide mes pas mal assurés, que je puisse les poser sur la terre. (*A lui-même.*) Lève-toi, infortuné, sors de ce triste lit, quitte cette demeure ténébreuse, et dissipe enfin l'obscurité dont tes yeux sont environnés depuis si long-temps. Traîne-toi jusqu'à la porte de ta maison, pour y jouir de la lumière du soleil, et respirer un air pur, qui porte la joie dans tes sens. Voici le quinzième jour depuis que, renfermé dans les ténèbres, privé de la vue de l'astre du jour, et couché sur un misérable grabat, mon corps est en proie à mille douleurs. Je sens toujours le même courage; j'ai la volonté de me transporter sur le seuil de ma porte; mais mon corps sans vigueur ne seconde point mes desirs. Allons, faisons un dernier effort,

et souvenons-nous qu'un goutteux indigent, qui voudroit aller mendier sa vie, et ne le peut pas, est déja au rang des morts. Mais que vois-je? Quels sont ces hommes qui portent des bâtons dans leurs mains, et dont le front est couronné de feuilles de sureau? De quelle divinité ce chœur célèbre-t-il la fête? O Phœbus! est-ce à toi que s'adressent leurs hommages? Mais ils ne sont point couronnés du laurier qui plaît au Dieu de Delphes. Chantent-ils un hymne en l'honneur de Bacchus? Mais le lierre ne ceint point leur chevelure. O vieillards! apprenez-moi qui vous êtes: parlez, ne me cachez pas la vérité, quelle Divinité célébrez-vous dans vos chants?

LE CHŒUR.

Dis-nous auparavant qui tu es, et à quels parens tu dois le jour. Mais ce bâton, cette démarche, nous annoncent assez que nous voyons un homme initié aux mystères de la Déesse invincible.

LE GOUTTEUX.

Eh quoi! je serois aussi digne d'une Déesse?

LE CHŒUR.

De quelques gouttes tombées du haut du ciel, Nérée, le souverain des flots, forma Vénus, et réunit en elle toutes les perfections de la beauté. Dans les sources de l'Océan, Thétis allaita de son sein fécond Junon, la

déesse aux bras blancs, l'auguste épouse de Jupiter. Le fils de Saturne, le souverain des Dieux, produisit de son cerveau une vierge intrépide, la guerrière Pallas, qui porte le tumulte dans les armées. Mais pour notre Déesse, ce fut Ophion (1) qui la reçut dans ses bras chargés de graisse, lorsque la lumière dissipa les ténèbres du chaos. L'aurore brillante se leva pour la première fois, et le soleil lança ses rayons lumineux lorsque la Goutte prit naissance. Clothon la mit dans le bain, au sortir du sein de sa mère. Tout l'Olympe sourit, la foudre éclata sous un ciel pur et sans nuage, et le riche Pluton la nourrit de ses mamelles gonflées de lait (2).

LE GOUTTEUX.

Quels sont les mystères qu'elle fait célébrer à ceux qui lui rendent hommage ?

LE CHŒUR.

Nous ne faisons point couler notre sang sous le tranchant du fer (3), et nos cheveux épars ne flottent point agités sur notre col. Nous ne faisons point raisonner notre dos sous les coups d'un fouet armé d'osselets. Nous ne dévorons point les chairs palpitantes

(1) Un des Titans, plus ancien que Saturne. *Voyez* Hésiode, *Théogonie*, *v.* 358.

(2) Pluton signifie *riche;* or, la richesse et la bonne chère sont les causes les plus ordinaires de la goutte.

(3) Comme les Corybantes, et les prêtres de Cybele.

des taureaux que nos mains ont déchirés (1). Mais lorsqu'au printemps, l'orme se couvre de sa fleur délicate, que le merle, perché sur ses rameaux, fait entendre les accens de sa voix, alors un trait aigu, secret, invisible, s'insinue dans les membres des initiés ; il pénètre jusqu'à la moëlle, il brûle, il enflamme, il dévore, il énerve le pied, le genou, l'os du talon, les reins, les cuisses, les mains, les bras, les omoplates, les os du menton, jusqu'à ce que la Déesse ordonne à la douleur de fuir loin de nous.

LE GOUTTEUX.

Je suis aussi, sans le savoir, un de ceux qui célèbrent les orgies de votre Déesse. Puisse-t-elle paroître ici, et me regarder d'un œil favorable ! Je vais unir ma voix à celle de ses initiés, pour chanter, à sa louange, l'hymne des goutteux.

LE CHŒUR.

Cieux, écoutez en silence, que les vents se taisent, que tout mortel goutteux ne profère que des paroles d'un heureux augure. Déja la Déesse qui se plaît au lit, s'approche de ses autels, elle s'avance appuyée sur un bâton. Salut à la plus douce des immortelles ; soyez propice à vos fideles serviteurs. Jettez sur eux

(1) Dans les mystères de Bacchus, on mangeoit de la chair crue.

un regard bienfaisant, et délivrez-les bientôt des tourmens qu'ils endurent au retour du printemps.

LA GOUTTE.

Quel mortel sur la terre ne reconnoît point en moi une Déesse invincible, et la souveraine des douleurs? Rien ne peut appaiser ma colère, ni la vapeur de l'encens, ni les victimes égorgées sur mes autels, ni les plus riches dons suspendus à mon temple, ni Pæan, le médecin des Dieux, ni le fils d'Apollon, le savant Esculape, ne sauroient triompher de moi par leurs remèdes. Depuis que le genre humain a pris naissance, les hommes ont eu l'audace de vouloir anéantir ma puissance. Ils ont cherché des remèdes dans le mélange de toute sorte de drogues. L'un a recours à un moyen, l'autre à un autre; ils m'appliquent des feuilles de plantain, de l'ache, des feuilles de laitue, du pourpied sauvage, du poireau, du potamogéton, des orties, de la consoude, de la canillée, du panais cuit, des feuilles de pêcher, de la jusquiame, du pavot, des oignons, de l'écorce de grenade, du psyllium, de l'encens, de la racine d'ellébore, du fenugrec infusé dans du vin, du fret de grenouille, de la purée de lentille, de la gomme de cyprès, de la bouillie de farine d'orge, des feuilles de chou cuites, de la saumure de poisson, des crottes de chèvre de montagnes, des excrémens humains, de la farine de fève,

de la fleur de pierre d'Assius (1). Ils font cuire des crapauds, des bélettes, des lézards, des chats, des grenouilles, des hyènes, des élans (2), des renards. Quel métal, quel suc, quelle sève d'arbre n'ont-ils pas essayés? Les os d'animaux de toute espèce, les nerfs, les peaux, la graisse, le sang, la moëlle, l'urine, les excrémens, le lait, ils ont tout tenté. Les uns boivent le remède en quatre fois, d'autres en huit, le plus grand nombre en sept. Celui-ci se purifie avant de boire la potion mystérieuse, celui-là a recours aux enchantemens, et devient le jouet des imposteurs; un Juif, pour de l'argent, fait des conjurations sur un autre imbécille. Il en est qui cherchent leur guérison dans le nid des hirondelles. Pour moi, je me ris de toutes leurs précautions, et ma colère s'augmente contre tous ceux qui ont recours à ces moyens et s'efforcent de me chasser. Ceux, au contraire, qui ne s'opposent point à moi, je les traite avec plus de douceur, je leur deviens propice. Quiconque est initié à mes mystères, doit apprendre avant tout, à ne dire que des paroles de bon augure, à ne tenir que des discours joyeux, qui réjouissent tout le monde. Alors on rit en le voyant, et on lui applaudit lorsqu'on le voit porté dans les bras s'en aller au bain. Je suis

(1) Ville de Troade, nommée autrement Apollonie.

(2) Le Τραγελάφος d'Aristote, me paroît être l'*élan*.

cette

cette Até dont parle Homère, Déesse redoutable, qui marche sur la tête des mortels, et qui a la plante des pieds délicate. Le vulgaire des humains m'appelle la Goutte, parce que je suis le piége qui les prend par les pieds (1). Allons, ministres de mes orgies, célébrez par vos hymnes votre invincible Déesse.

LE CHŒUR.

Vierge qui porte un cœur indomptable; divinité puissante et courageuse, écoute la voix des mortels consacrés à ton culte. O Goutte! qui te plais au milieu de l'opulence, ta force est invincible. Les traits que lance Jupiter sont moins brûlans que toi; les flots de la mer profonde tremblent à ton aspect; le Souverain des morts redoute lui-même ta puissance. Déesse, qui te plais à être environnée de bandelettes, à te coucher sur un lit, tu enchaînes la course légère. Tourment des astragales (2), feu dévorant qui brûle les talons, toi dont les pieds touchent à peine la terre, et qui crains le bruit d'un pilon, tu brises les genoux des mortels, et chasses le sommeil loin de leurs paupières. Tu aimes à pénétrer à travers les articulations des doigts, ô Goutte! et tu marches les genoux ployés.

(1) Ceci est un jeu de mots; Ποδάγρα, qui est le nom de la goutte, signifie à la lettre: *La prise*, ou *le piège des pieds.*

(2) L'astragale est un os du talon.

UN COURRIER.

Ma Souveraine, je vous rencontre ici bien à propos. Ecoutez-moi, je n'apporte point ici de nouvelles frivoles, et l'effet suivra de près mes discours. Ainsi que vous me l'aviez ordonné, je parcourois la ville d'un pas tardif, je m'informois dans toutes les maisons s'il étoit quelque mortel qui ne rendît pas hommage à votre puissance; tous étoient dans des dispositions pacifiques, et s'avouoient vaincus par la force extrême de vos mains. Deux hommes seuls sont assez téméraires pour oser dire au peuple, et l'assurer avec serment, que votre divinité ne mérite point d'hommages, et qu'ils parviendront à vous exiler entiérement de la vie des mortels. A peine les ai-je entendus, que serrant fortement les liens de mon pied, je suis accouru ici, et j'ai fait deux stades en cinq jours.

LA GOUTTE.

Quelle vîtesse! tu as volé, ô le plus prompt des courriers! De quelle contrée raboteuse as-tu quitté les limites? Parle, que je le sache au plutôt.

LE COURRIER.

Je descendis d'abord un escalier de cinq degrés, dont les bois désunis trembloient sous mes pas. Ensuite je me trouvai dans un endroit hérissé de bâtons; je ne pouvois appuyer le

pied, sans éprouver leur choc douloureux. Enfin, après avoir franchi ces lieux aux dépends de quelques meurtrissures, j'entrai dans un chemin semé de cailloux, dont les pointes aiguës rendoient le marcher difficile. Bientôt après je vins dans une route unie, mais glissante : quand je voulois faire un pas en avant, une glaise délayée arrêtoit parderrière ma jambe dénuée de vigueur. Déja mes efforts faisoient ruisseler la sueur sur mes membres. Je n'en pouvois plus de fatigue, lorsque j'arrivai dans une route assez large, mais qui n'étoit nullement exempte de dangers. A droite et à gauche, des chars couroient avec rapidité, et obligeoient les passans à se sauver promptement. Je hâtois de tout mon pouvoir la lenteur de mes pieds, et j'étois contraint de marcher obliquement dans un petit sentier étroit, en attendant que le char emporté sur ses roues rapides fût passé ; car il étoit impossible à votre fidèle serviteur de courir.

LA GOUTTE.

Ta peine, mon ami, n'a pas été inutile ; et tu as bien rempli, je le vois, l'emploi dont je t'avois chargé. Pour reconnoître ton zèle par une récompense qui le puisse égaler, je t'accorde une faveur signalée. Pendant le cours de trois années, tu ne ressentiras que de légères douleurs. Mais pour vous, hommes impurs, ennemis des Dieux, qui êtes-vous, de qui tenez-vous la naissance, pour lutter de vive

force contre la Goutte, dont le fils de Saturne même ne pourroit triompher ? Parlez, hommes pervers ; ne savez-vous pas combien de héros j'ai déja terrassés ? Apprenez-le des divins poëtes. Priam, ce léger coureur, devint goutteux et fut pris dans mes filets. Achille, aux pieds légers, est mort de la goutte. Bellerophon, tourmenté de mes douleurs, prit son mal en patience. Œdipe, roi de Thèbes, étoit podagre ; Plisthène, descendant des Pélopides, l'étoit aussi ; le fils de Pœan l'étoit également et commandoit une flotte. Un autre chef des Thessaliens, Podarcès, quoique podagre, prit le commandement de la flotte, après que Protésilas eût péri dans les combats. C'est moi, et non pas l'arrête d'une Pastenaque, qui donnai la mort au roi d'Itaque, fils de Laërte (1). Malheureux ! vous n'aurez pas lieu de vous réjouir de votre témérité, et vous en subirez bientôt le juste châtiment.

LES MÉDECINS.

Nous sommes Syriens, nés dans la ville de Damas : pressés par la faim et par la misère, nous parcourons la terre entière dans nos courses vagabondes. Nous possédons un onguent précieux, don de notre père, avec lequel nous soulageons tous ceux qui souffrent vos tourmens.

(1) *Voyez* Oppien, *Halieut, liv. II, v.* 498.

LA GOUTTE.

Et quel est cet onguent ? Comment se prépare-t-il ?

LES MÉDECINS.

Un serment redoutable ne me permet pas de révéler ce secret ; et notre père en mourant, nous recommanda de ne confier à personne la composition de ce puissant remède, qui met un frein à vos fureurs.

LA GOUTTE.

Eh quoi ! hommes exécrables et dignes de périr misérablement, est-il donc sur la terre une composition médicinale, qui ait la vertu d'arrêter ma puissance ? Mais voyons, osez lutter contre moi, et je saurai bientôt si votre remède a plus de vertu que mes feux n'ont de violence. Venez à moi, Tortures, vous qui lancez des regards sombres, et volez de tous côtés par mes ordres ; compagnes de mes orgies, approchez. Que l'une embrase l'extrémité des pieds de cet homme, qu'une autre pénètre dans ses talons ; toi, répands ta liqueur âcre sur ses cuisses et sur ses genoux ; et vous autres, tordez-lui les doigts comme des osiers.

LES TORTURES.

Nous avons fait ce que vous avez ordonné, et voilà nos malheureuses victimes étendues

sur la terre, qui poussent des cris effroyables. Dès notre premier abord, ils ont éprouvé des tourmens affreux dans tous leurs membres.

LA GOUTTE.

Eh bien! étrangers, voyons actuellement si votre onguent pourra les soulager. S'il s'oppose réellement à ma fureur, j'abandonne à l'instant la terre, et je me précipite dans les gouffres profonds du Tartare, pour ne reparoître jamais au jour.

LES MÉDECINS.

Le remède est appliqué, et la violence des douleurs ne diminue point.

LES GOUTTEUX.

O Dieux! ah! hélas! je suis percé de mille dards. Je n'en puis plus. Je péris. Un trait invisible me déchire. La foudre de Jupiter n'a pas des effets plus terribles. Les flots de l'Océan s'agitent avec moins de fureur, et les tourbillons de la tempête sont moins impétueux. Suis-je donc broyé sous la cruelle dent de Cerbère? Le venin d'une vipère dévore-t-il mon corps? Est-ce le poison de la tunique du Centaure? Ayez pitié de moi, ô Déesse: cet onguent n'est point mon ouvrage. Il n'est aucun remède capable d'arrêter vos progrès. Vous l'emportez sur tous les humains, et tous les suffrages se réunissent pour vous accorder la victoire.

LA GOUTTE.

Cessez, Tortures, modérez leurs tourmens, puisqu'ils se repentent d'avoir osé me défier. Que l'on sache que je suis la seule Divinité inexorable, et que je n'obéis à aucun remède.

LE CHŒUR.

Salmonée ne put disputer long-temps à Jupiter le droit de lancer le tonnerre; il tomba percé des traits brûlans de la foudre. Le satyre Marsyas se repentit d'avoir défié Phœbus, et sa peau suspendue à un pin, fit entendre des sons aigus. L'orgueil de Niobé lui fit pleurer éternellement sa fécondité, et même encore aujourd'hui, elle gémit et verse des larmes sur le mont Sipyle. Arachné de Mesnie osa provoquer Minerve, mais elle perdit bientôt la forme d'une mortelle; et elle s'occupe encore à ourdir une toile. L'audace des humains ne peut soutenir la colère des Dieux. O Goutte! ô déesse à qui tout rend hommage, ne nous envoie que des maux supportables; qu'ils soient légers, et de courte durée; que leur aiguillon peu pénétrant ne nous cause point des douleurs amères; qu'il soit tolérable, que ses piqures cessent promptement, et qu'il ne nous empêche point de marcher. Les malheurs se produisent sous mille formes différentes. Quelques réflexions sur leurs maux et l'habitude des souffrances, doit consoler les goutteux. Chers compagnons de mon sort,

songez, pour oublier plus facilement vos douleurs, que si ce que nous espérons n'arrive pas toujours, les Dieux font souvent réussir ce que nous n'espérions pas. Que tout goutteux supporte, avec patience, les railleries et les bons mots de ceux que sa situation fait rire à ses dépends; car c'est un sort inévitable (1).

OCYPUS (2).

Argument.

Ocypus, fils de Podalire et d'Astasie, jeune homme d'une force et d'une beauté particulières, se plaisoit aux exercices du Gymnase et de la chasse; il se moquoit des personnes qu'il voyoit tourmentées par la Goutte, en disant que ce mal n'étoit rien du tout. La Déesse irritée contre lui s'insinue dans ses pieds. D'abord il supporte courageusement la douleur, et nie qu'il en éprouve aucune. Alors la Déesse le fait tomber à la renverse. La scène est à Thèbes: le chœur est composé de tous les goutteux de la contrée qui viennent se moquer d'Ocypus. Ce drame est des plus plaisans (3). *Les personnages sont:*

(1) A la lettre: *car telle est la nature de cette chose.* Il faut sous-entendre ἐμπαίζεσθαι καὶ σκώπτεσθαι, *d'être moqué et raillé.*

(2) Cette pièce n'est point de Lucien. Le nom d'*Ocypus*, signifie *qui a les pieds légers.*

(3) Je doute qu'il le paroisse aujourd'hui, d'ailleurs nous n'en avons qu'une partie.

LA GOUTTE, OCYPUS, SON PÉDAGOGUE, UN MÉDECIN, LA DOULEUR, UN COURRIER.

LA GOUTTE.

Déesse redoutée des mortels, et dont le nom seul leur est odieux, je suis la Goutte, fléau terrible des humains. J'enchaîne leurs pieds dans des liens inévitables (1), et avant qu'ils s'en soient apperçu, je parcours toutes leurs articulations. Je me ris de ceux que j'ai frappés de mes traits, et qui ne veulent point avouer la véritable cause de leurs souffrances. On a recours à de vaines raisons, car on cherche toujours à se faire illusion par des mensonges. On dit à ses amis qu'on s'est froissé le pied, ou qu'en marchant on l'a heurté contre une pierre, afin de ne pas leur découvrir la vérité. Mais ce que l'on n'avoue pas, dans l'espoir d'en dérober la connoissance, le temps qui s'avance à pas lents, le révèle malgré le malade, qui, terrassé par ma puissance, profère enfin mon nom, et est aussi-tôt porté en triomphe dans les bras de ses amis. La douleur est ma compagne ordinaire, et le ministre des maux que je fais. Je ne puis rien sans elle; et ce qui m'irrite, ce qui allume ma colère, c'est de voir que ce n'est point contre cette

(1) A lettre: *dans des retz de nerf.*

cause véritable de leurs souffrances, que les mortels éclatent en reproches et en invectives; c'est contre moi qu'ils lancent leurs imprécations, comme s'ils espéroient, par ce moyen, se dérober à mes fers. Mais à quoi sert ce vain langage ? Pourquoi ne pas exposer à l'instant l'objet qui m'amène en ces lieux, et le motif de ma colère ? Ocypus, ce jeune homme si adroit à colorer la véritable cause de ses douleurs, Ocypus ose s'élever contre moi, et dire que la Goutte n'est rien. Animée d'un juste courroux, comme doit l'être une femme, je viens de lui faire au pied une de mes morsures accoutumées. La douleur occupe encore peu de place, mais son aiguillon va bientôt pénétrer jusqu'à la plante du pied. Ce jeune homme cependant cherche à tromper son gouverneur, et lui fait accroire qu'il s'est blessé le pied à la course ou à la lutte. Le voici qui sort de sa demeure. L'infortuné ! il s'avance en déguisant sa marche inégale, et traînant un pied que j'ai pris dans ma glu.

OCYPUS.

D'où peut venir cette douleur affreuse, qui n'est précédée d'aucune blessure, qui ne me permet ni de marcher, ni de rester debout ? Elle tend le nerf de ma jambe, comme la corde d'un arc prête à décocher un trait, et me force de rester en place (1). La fin de nos douleurs ne vient que bien lentement.

(1) Je lis *μένειν βιάζεται*, au lieu de *λέγειν βιάζ.*

LE PÉDAGOGUE.

Redressez-vous, ô mon fils, et soutenez votre marche: vous boitez, vous allez tomber, et m'entraîner dans votre chûte.

OCYPUS.

Voilà que je me tiens sans m'appuyer sur vous. Je vous obéis, je pose à terre mon pied malade, et je supporte ma douleur. Il est honteux pour un jeune homme, à la fleur de ses ans, d'avoir besoin de l'appui d'un vieillard sans forces, et qui gronde sans cesse.

LE PÉDAGOGUE.

Ne tenez point un tel langage, jeune insensé, et ne soyez pas si fier de votre jeunesse. Sachez qu'un jeune homme n'est souvent qu'un vieillard quand la maladie l'y contraint. Si je retirois cette main, je resterois debout, quoique vieillard, et vous, malgré votre jeunesse, vous tomberiez à terre.

OCYPUS.

Du moins si vous tombiez, sans être entraîné par la douleur, votre âge seul causeroit votre chûte. Les vieillards sont forts dans les résolutions, mais la vigueur les abandonne quand il faut exécuter.

LE PÉDAGOGUE.

A quoi servent ces vains raisonnemens?

Que ne me dites-vous de quelle manière cette douleur vous est venue au pied.

OCYPUS.

En m'exerçant à la course, pour poser légérement le pied, j'ai tendu la jambe, et la douleur s'est emparée de moi.

LE PÉDAGOGUE.

Eh bien, courez de nouveau, comme le disoit certain homme qui s'amusoit à s'arracher les poils de la barbe.

OCYPUS.

La dernière fois que je luttai, en voulant donner un croc-en-jambe, je me suis frappé le pied; vous pouvez m'en croire.

LE PÉDAGOGUE.

Quel athlète êtes-vous donc? Quoi! vous vous blessez en donnant un croc-en-jambe? Mais vous cherchez à m'en imposer par des mensonges. Je parlois autrefois comme vous, et je ne voulois jamais avouer la vérité à mes amis. Mais, prenez donc garde.... ô Dieux, la douleur le renverse à terre, et lui....

LE MÉDECIN.

Mes amis, où trouverai-je l'illustre Ocypus, qui, dit-on, a mal au pied et ne peut marcher. Je suis médecin, et un de ses amis vient de me dire que ce jeune homme éprouvoit des douleurs affreuses, causées par une maladie

qui n'a point de siège fixe. Mais le voici devant mes yeux. Il est couché à la renverse sur un lit. Je vous salue, au nom des Dieux, Ocypus. Qu'est-ce que ceci? Apprenez-le moi vîte; car si vous pouvez m'en instruire, je vous guérirai peut-être. Cette douleur est vive, et voilà un mal sérieux.

OCYPUS.

Vous voyez, mon cher Soter, mon Sotérique, qui portez le même nom que Minerve (1); une douleur cruelle me déchire le pied. Je n'ose le poser à terre, et je ne puis l'étendre.

LE MÉDECIN.

D'où vous vient ce mal? Apprenez-moi de quelle manière il vous a pris. Quand le médecin connoît la véritable cause, il agit en sûreté; et quand il l'ignore, il est bien sujet à se tromper.

OCYPUS.

En m'exerçant à la course, et aux jeux du Gymnase, j'ai reçu un coup d'un de mes compagnons.

LE MÉDECIN.

Comment cela? Je ne vois point d'enflure en cet endroit, et l'on ne vous a point bassiné le pied.

(1) Il y avoit apparemment une Minerve surnommée Σώτειρα, à laquelle ceci fait allusion.

OCYPUS.

C'est que je ne puis souffrir les bandelettes de laine, ni tous ces vains ornemens dont les autres aiment à se parer.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous que je fasse? Je vais vous scarifier le pied. Donnez-le moi; mais je vous préviens que vous perdrez beaucoup de sang.

OCYPUS.

Faites tout ce que vous pourrez imaginer, pourvu que vous me délivriez promptement des douleurs que j'éprouve.

LE MÉDECIN.

Voilà mes instrumens préparés. Ils sont bien affilés, et ont soif de sang.

OCYPUS.

Laissez, laissez-moi.

LE PÉDAGOGUE.

Que faites-vous, Soter? Puissiez-vous ne jamais guérir personne! Voulez-vous augmenter encore ses douleurs par ce fer tranchant? Faute de connoître son mal, vous allez en ajouter un nouveau. De tout ce qu'il vous a dit, il n'y a rien de vrai. Il ne s'est point blessé à la course, encore moins à la lutte. Ecoutez-moi. Hier au soir il revint à la maison bien portant, mangea beaucoup, but autant, et se jettant

ensuite sur son lit, il y dormit seul et d'un sommeil profond. Vers le milieu de la nuit, il se réveilla en poussant des cris, comme s'il eût été frappé par quelque Dieu invisible. La frayeur saisit à l'instant tout le monde. Il se plaignoit en ces mots : hélas! d'où me vient cette douleur? Un Dieu m'arrache-t-il le pied? C'est ainsi qu'il passa le reste de la nuit assis, et se plaignant de son pied avec une voix de héraut (1). Quand le chant du coq annonça le retour de la lumière, il s'approcha de mon lit, et posant sur moi une main que l'ardeur de la fièvre rendoit brûlante, il me dit tous les mensonges qu'il vient de vous répéter, et me fit un mystère de sa véritable maladie.

OCYPUS.

Ce vieillard m'insulte sans cesse par ses discours. Il se vante en toute occasion, malgré sa foiblesse. L'homme qui souffre, et déguise sa douleur à ses amis, n'est-il pas semblable à celui, qui, dévoré par la faim, s'occupe à mâcher du mastic (2)?

LE MÉDECIN.

Vous trompez tout le monde par votre langage, et vous changez à tout moment de propos. Vous avouez que vous souffrez, et vous ne dites pas ce que vous souffrez.

(1) C'est-à-dire, en criant bien fort.

(2) Gomme résineuse du lentisque qui précipite la digestion.

OCYPUS.

Eh ! comment pourrois-je vous dire la nature de mon mal ? je l'ignore ; je ne sais rien, sinon que je souffre.

LE MÉDECIN.

Lorsque sans aucune cause connue, quelqu'un éprouve des douleurs au pied, et qu'il cherche par de vains discours à déguiser son mal, quoiqu'il n'ignore pas quelle est la maladie qui l'enchaîne, alors.... Mais ce que vous éprouvez à présent est peu de chose, et tout ce que je puis vous dire, c'est que lorsque l'autre pied sera en proie aux mêmes douleurs, vous pousserez alors des gémissemens, vous verserez des larmes ; et que vous y consentiez ou non, vous serez frappé de ce mal affreux.

OCYPUS.

Mais, quel est-il donc ce mal ? Comment l'appellez-vous ?

LE PÉDAGOGUE.

Le nom de votre maladie est formé de deux noms.

OCYPUS.

Oh ! Dieux ! que veut dire cela ? Parlez ; vieillard, je vous en supplie.

LE

LE PÉDAGOGUE.

Le premier de ces noms est celui du siège de la douleur.

OCYPUS.

A vous entendre, le commencement de ce mot est πόδος, *le pied.*

LE PÉDAGOGUE.

Ajoutez-y le funeste mot ἄγρα, *prise* (1).

OCYPUS.

Quoi ! malgré mes malheurs vous m'insultez encore ?

LE PÉDAGOGUE.

Cette maladie est cruelle, et n'épargne personne.

OCYPUS.

Soter, qu'en dites-vous ?

LE MÉDECIN.

Laissez-moi réfléchir un peu sur votre état.

OCYPUS.

Quel sort affreux ! à quel malheur suis-je réservé !

(1) Cela fait ποδάγρα, nom grec de la goutte, lequel signifie *prise du pied.* Ceci est un jeu de mots qu'il n'est pas possible de traduire.

LE MÉDECIN.

Un mal horrible, imprévu, s'est emparé de votre pied.

OCYPUS.

Me voilà donc réduit à être boiteux ?

LE MÉDECIN.

Si vous n'êtes que boiteux, ce ne sera rien. Calmez votre crainte.

OCYPUS.

Est-il un état pire ?

LE MÉDECIN.

Il vous reste encore d'avoir les deux pieds entrepris.

OCYPUS.

O ciel ! quelle nouvelle douleur pénètre mon autre pied ? Il éprouve les mêmes tourmens que le premier. Je veux marcher, et je reste immobile. Je frissonne quand il faut changer mon pied de place. Je tremble comme un enfant troublé par une frayeur subite. Au nom des Dieux, Sotérique, s'il est au pouvoir de votre art, n'épargnez rien pour me soulager ; autrement, je me meurs ; un mal secret lance ses traits brûlans dans mes pieds.

LE MÉDECIN.

Je ne veux point avoir recours aux paroles.

trompeuses dont la plupart des médecins amusent leurs malades, quand ils ne peuvent les guérir. Je vous dirai donc en peu de mots, que vous êtes pris d'un mal affreux. Vos pieds ne sont pas seulement pris dans des ceps de fer, inventés pour punir des criminels, mais tout votre corps éprouvera un supplice affreux et caché, tel que la nature humaine ne peut en supporter le poids.

OCYPUS.

Ah! ah! ciel, quel tourment! quelle douleur secrète me perce le pied! Recevez-moi dans vos bras avant que je tombe par terre. Soutenez-moi sous les aisselles, comme les satyres soutiennent Bacchus chancelant.

LE PÉDAGOGUE.

Je suis vieux, mais je suis encore en état de vous obéir; et malgré mon âge, je soutiens votre jeunesse.

N. B. Nous ne donnons point le *Lexiphanès*, et le *Solæciste*, parce que ces deux pièces sont, comme on le sait, un tissu de jeux de mots, et des manières de parler anciennes ou fautives, que l'usage avoit réprouvées, et qui ne sont pas susceptibles de passer dans une autre langue.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans les ŒUVRES COMPLÈTES DE LUCIEN.

Nota. *Les chiffres romains indiquent les tomes, et les chiffres arabes les pages.*

A.

B.

C.

D.

E.

F.

H.

Hirondelle.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Parthes,

Q.

R.

S.

T.

V. - U.

Fin du tome cinquième.

ERRATA du Tome cinquième.

Page 7, *note* 2, *ligne* 3. soit dit manière, *lisez* par manière.
18, *l.* 14. stades entières, *lis.* entiers.
19, *note* 1, *l. dern.* des mœurs, *lis.* les mœurs.
20, *l.* 4. assignées, *lis.* assignés.
25, *note*, *l.* 3. ἴθμοι, *lis.* ἰσθμοί.
39, *note* 2, *l.* 2. φαινεθαι, *lis.* φαίνεσθαι.
60, *note*, *l.* 7. lits de sable, *lis.* lits de table.
83, *l.* 1. pour voir, *lis.* pour contempler.
88, *note* 1, *l.* 2. επιδείξαγε, *lis.* ἐπιδείξατε.
110, *note*, *l.* 2. εὐφορβεῖα, *lis.* φορβεῖα.
121, *n.* 3, *l. pén.* μαθήμαται, *lis.* μαθήματα.
141, *n.* 1, *l.* 11. les femmes, *lis.* une femme la nuit de son mariage devoit.
164, *note*, *l.* 1. ἱερολογέυσε, *lis.* ἱερολογέυσι.
195, *note*, *l.* 1. ἂν κλειω τὴν σὴν καλλωπην, *lisez* ἂν ἐ κλείω τὴν σὴν καλλιόπην.
200, *note*, *l.* 21. Runckéenius, *lis.* Ruhnkénius.

